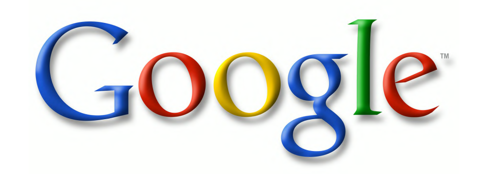





82.g.10
DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA
Taylor Institution
Vet. Fr. II. B. 1527
Vet. F. II. C. 55



IV.

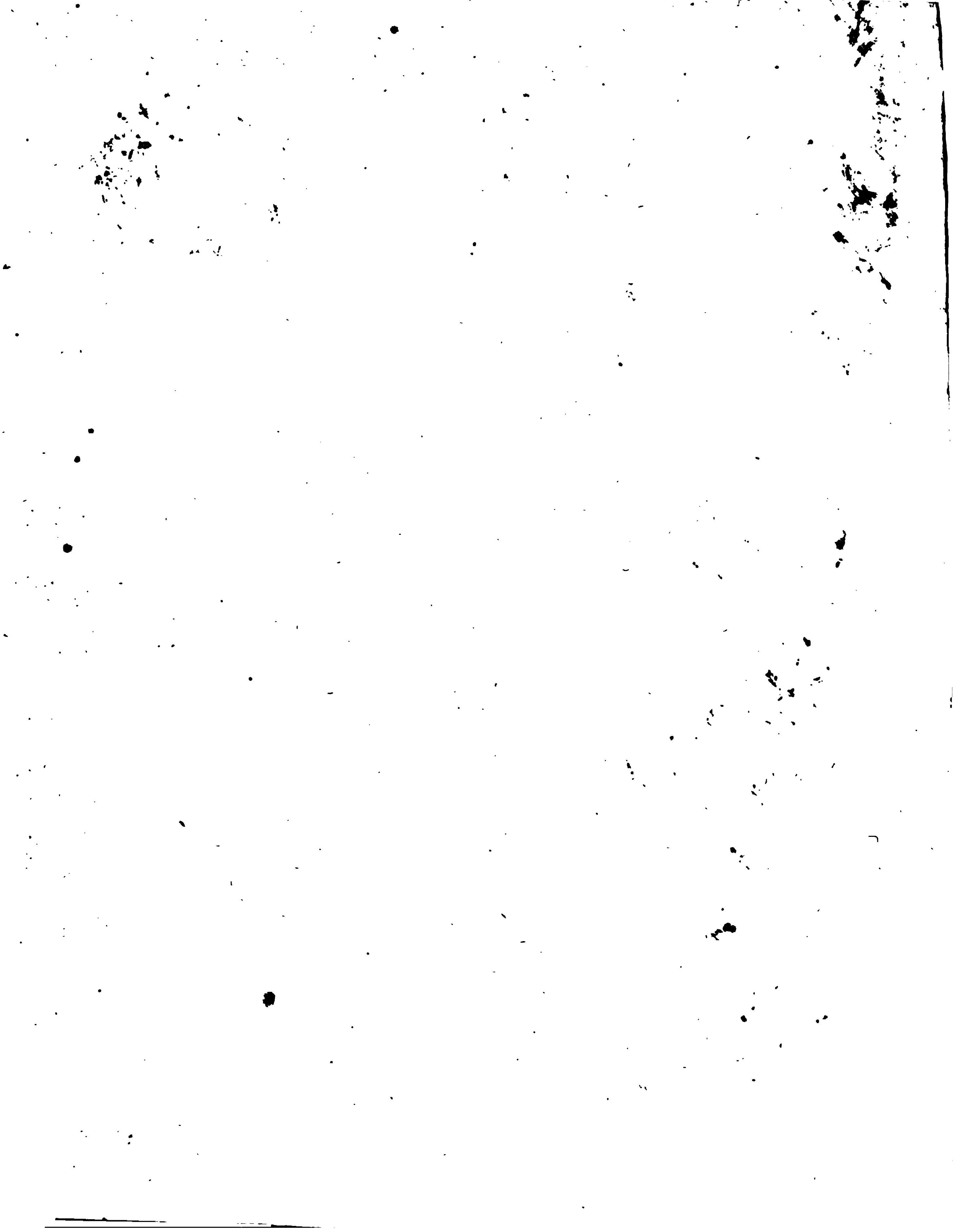
La contribution ordonnée par les articles II & III sera répartie dans lesdites provinces selon l'ancienne division du royaume, sur les contribuables, par addition à toutes les impositions réelles & personnelles, tant des villes que des campagnes, & aux droits sur les consommations dans les villes; & elle sera, quant aux impositions directes, établie au marc la livre, & perçue en vertu d'un simple émargement [illegible] des rôles de la présente année, & quant à la portion qui devra compléter la contribution des villes, en raison du sel qui se consommoit dans chacune d'elles, & du prix auquel il s'y vendoit, sur la [illegible] duquel il sera plus particulièrement décrété par l'assemblée nationale, & par nous ordonné ce qu'il appartiendra.

V.

La contribution établie par les articles II & III, pour le remplacement du produit des deux tiers de ce que le trésor national retiroit de la vente exclusive du sel, aura lieu dans le ressort des greniers par lesquels ce remplacement est dû, à compter de l'époque où ils ont été affranchis [illegible] des gabelles, & où l'État a cessé d'en retirer un revenu.

VI.

Le sel qui se trouve actuellement dans les greniers, magasins & dépôts de la ferme générale, & dont environ un tiers appartient à l'État & les deux autres tiers à cette compagnie, sera débité librement sans aucun privilège, à compter du premier avril prochain, au prix indiqué par la concurrence du commerce, sans cependant que dans les lieux les plus éloignés de la mer, la ferme générale puisse être autorisée à vendre le sel plus de trois sous la livre, poids de marc. Les quantités actuelles de sel qui sont dans les greniers, magasins & dépôts, seront constatées par les municipalités des



COLLECTION
COMPLETE
DES ŒUVRES
DE CHARLES BONNET.

TOME HUITIEME.

ŒUVRES
D'HISTOIRE NATURELLE
ET DE
PHILOSOPHIE
DE CHARLES BONNET,

De l'Académie Impériale Léopoldine & de celle de St. Pétersbourg ; des Académies Royales des Sciences de Londres, de Montpellier, de Lyon, de Gottingue, de Stockolm, de Copenhague ; Honoraire de celle des Beaux-Arts de la même ville ; des Académies de l'Institut de Bologne, de Padoue, de Harlem, de Munich, de Sienne, de Cassel, des Curieux de la Nature de Berlin ; Correspondant de l'Académie Royale des Sciences de Paris.

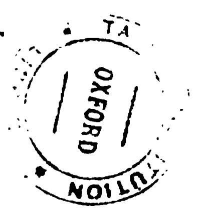
TOME HUITIEME.

ESSAI DE PSYCHOLOGIE ET ÉCRITS DIVERS.



A NEUCHATEL,
DE L'IMPRIMERIE DE SAMUEL FAUCHE, Pere & Fils, LIBRAIRES DU ROI.

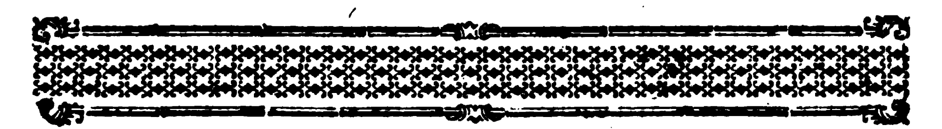
M. DCC. LXXXIII.


OXFORD

ESSAI

DE

PSYCHOLOGIE.



AVERTISSEMENT.

ME voici enfin arrivé au moment où je suis, en quelque sorte, forcé de faire l'aveu public de cet Ouvrage de ma jeunesse, que j'ai cité assez fréquemment dans mes E'crits, critiqué plus d'une fois, plus souvent encore commenté & éclairci, & pour lequel j'ai presque toujours laissé transpirer un penchant secret qui déceloit trop aux yeux d'un Lecteur pénétrant cet amour paternel que je paroissois pourtant vouloir lui cacher, & que je n'étois peut-être pas fâché qu'il soupçonnât. L'*Essai de Psychologie* parut à Leyde en Hollande, dans l'E'té de 1754, quoiqu'il portât au Titre 1755. Il faisoit partie de ces Méditations sur la Nature, dont j'ai fait l'histoire abrégée dans la Préface des *Considérations sur les Corps organisés.* Des Amis éclairés & vertueux avec lesquels j'avois lu ces Méditations m'ayant paru les goûter bien plus que je n'avois osé l'espérer; il me vint dans l'Esprit d'en détacher les Morceaux relatifs à la Connoissance de notre Etre, & d'en hasarder la publication. Mais, j'y touchois à des matieres très-délicates & très-contentieuses, & je ne le faisois point avec cette sage circonspection, cette modeste réserve qu'elles devoient naturellement inspirer à un

jeune Homme qui avoit tant de raiſons de ſe défier de ſes lumieres & de ſon jugement. Trop plein de mes petites idées, trop perſuadé que les ſentimens que j'adoptois ſur les queſtions les plus difficiles ou les plus importantes de l'E'conomie de l'Homme repoſoient ſur des fondemens ſolides, j'expoſois mes opinions ſans aucun ménagement, avec une liberté, je dirai mieux, avec une hardieſſe & quelquefois avec une ſorte de dureté, plus propres à repouſſer un Lecteur ſage, qu'à lui faire goûter ce que je croyois être le vrai. Il y a plus; j'étois ordinairement ſi concis, qu'il n'étoit pas toujours facile de ſaiſir bien ma penſée, & qu'il l'étoit toujours trop de lui donner une interprétation dangereuſe. A force de vouloir exercer la pénétration de l'Eſprit, je riſquois çà & là d'occaſioner des mépriſes d'autant plus à craindre, que dans ces matieres ſi abſtraites le vrai n'eſt quelquefois ſéparé du faux que par une toile d'Araignée, ſi je puis m'exprimer ainſi.

Ce furent ſur-tout ces réflexions, dont j'avoue que je ne fus bien frappé qu'après l'impreſſion de mon Livre, qui me déterminerent à garder l'Anonyme & à attendre en ſilence le jugement que le Public éclairé porteroit de ce petit E'crit. Je ne tardai pas à en être inſtruit: les critiques & les louanges ſe ſuccéderent alternativement, & tout me ſembla aſſez compenſé. Je cherchai dans celles-là ce qu'elles pouvoient avoir de bon, pour en profiter avec reconnoiſſance, & je ne re-

gardai celles-ci que comme des encouragemens à perfectionner un travail dont-je ne me dissimulois ni les imperfections ni les défauts.

Il faut pourtant que je dise comment j'avois été porté à employer çà & là dans cet Ouvrage des expressions qui choquoient plus ou moins l'Opinion commune, & qui étoient susceptibles d'une interprétation aussi contraire à mes principes qu'à l'esprit de mon travail & à la pureté de mes intentions. On connoît l'art avec lequel certains Fatalistes modernes ont tourné contre la Religion ce qu'on nomme la *nécessité morale* des actions humaines & tout ce qu'ils se sont plus à en déduire relativement au mérite & au démérite, à la vertu & au vice, à l'ordre & au désordre. Le ton élevé & très-métaphysique de quelques uns de ces E'crivains & la sorte de mépris qu'ils témoignent pour les sentimens adoptés par des Philosophes Chrétiens très-respectables, sont bien propres assurément à en imposer au Peuple des Philosophes & à jeter dans le plus grand embarras un Lecteur ami du vrai, mais incapable par lui-même de saisir le nœud des difficultés & de démêler la vérité au travers des subtilités métaphysiques dont ces adroits E'crivains savent l'envelopper. Je sentois fortement tout cela, & plus je le sentois, plus je me persuadois que ce seroit servir utilement la Religion que de combattre le Fataliste avec ses propres armes, & de montrer que lors-même qu'on admettroit cette *nécessité* des actions humaines dont il abuse, les Vérités salu-

taires ne feroient point en péril, & que la Vertu n'en feroit pas moins tôt ou tard fource de Bonheur & le vice fource de Malheur.

Dans cette vue louable, j'imaginai de revêtir moi-même le Perfonnage du Fataliſte, au rifque de paſſer auprès d'un Lecteur peu attentif ou peu inſtruit, pour un vrai Fataliſte : j'adoptai, en quelque forte, fon langage; je pris un ton auſſi élevé & auſſi métaphyfique que le fien : je parus admettre le Syſtême de la néceſſité dans toute fa rigueur; mais je m'attachai en même tems à faire fentir de la maniere la plus claire, qu'il eſt un fens dans lequel ce Syſtême, qui allarme trop les Théologiens, n'eſt point du tout incompatible avec l'eſprit & le but de la Révélation Et afin de prévenir autant qu'il étoit poſſible les mépriſes ou les équivoques que j'avois le plus à craindre, je déterminai avec préciſion comment je penfois qu'on devoit envifager ce Syſtême philofophique; je l'expofai fous fon vrai point de vue; j'en efquiſſai la nature, les fondemens, les principes généraux; j'en peignis l'harmonie, la grandeur, les beautés; je répondis aux principales objeſtions qu'il fait naître, & je montrai comment il peut fe concilier avec les Dogmes les plus fondamentaux de la Religion naturelle & de la Religion révélée. Je préfentai par-tout le Grand Etre comme la premiere & l'unique Cause de toutes les Exiſtences, fa Sagesse Éternelle comme l'Arbitre fuprême des deſtinées de l'Homme; l'Évangile comme le Tableau le plus fini de la

Perfection humaine, & son ADORABLE AUTEUR comme le Restaurateur de la Raison & le Philosophe par excellence. Je fis envisager les Devoirs comme les conséquences nécessaires de la nature de l'Homme & des rapports qu'il soutient avec lui-même, avec les Etres qui l'environnent, avec son CRÉATEUR. Je plaçai dans l'Amour propre bien entendu ou dans l'Amour du Bonheur le principe général des actions morales, & je ne produisis les Loix qui les régissent que comme des moyens naturels de fléchir la Volonté de l'Homme & de le diriger vers sa véritable fin. Je tâchai de donner les notions les plus claires & les plus exactes des admirables Facultés dont il est enrichi, & de faire sentir fortement qu'il n'y a qu'un certain emploi de ces Facultés qui puisse le conduire au Bonheur ou au degré de Perfection dont il est susceptible ici-bas. Je montrai comment l'Education sait par un régime approprié cultiver & développer toutes les Facultés de l'Homme, corriger les vices du Tempérament, mettre en valeur tous les Talens, ennoblir les dispositions naturelles de l'Esprit & du Cœur, & comment l'Habitude, toujours agissante, fortifie & enracine toutes les déterminations acquises. Enfin; je ne me bornai pas à établir sur des preuves solides la simplicité & l'immortalité de l'Ame; je déduisis encore & de la nature mixte de notre Etre & des déclarations du Texte sacré, que c'est principalement l'immortalité de l'Homme tout entier que le BIENFAITEUR de l'Homme *a mise en évidence* par l'E'VANGILE. Mais, cette Doctrine de Vie étant annoncée à un Habitant de la Terre, il étoit dans l'ordre

de la SOUVERAINE SAGESSE qu'Elle se servît dans ses Instructions d'un Langage approprié à un Habitant de la Terre, & qu'Elle proportionnât ses hautes Révélations à la foiblesse actuelle des conceptions de cet Etre. C'est ce que j'essayai de faire entendre dans un Discours particulier sur l'utilité de la Métaphysique & sur son accord avec les Vérités les plus essentielles de la RÉVÉLATION. J'en inférai légitimement, que ce seroit s'abuser beaucoup, que de présumer que des idées très-philosophiques & puisées dans la nature même des Choses soient inconciliables avec les Vérités de la FOI, comme si la Raison & la RÉVÉLATION n'émanoient pas essentiellement de la même SOURCE.

JE viens de faire l'apologie du Psychologue : peut-être néanmoins qu'elle n'étoit pas bien nécessaire & que j'aurois pu m'en tenir à l'aveu ingénu de ses torts; car il semble qu'il suffise de lire son Ouvrage avec un peu de réflexion pour ne se méprendre point sur ses principes, sur sa croyance & sur ses intentions. Je sais pourtant que des Lecteurs éclairés s'y sont mépris; & c'en étoit assez pour m'engager à entrer ici dans quelque détail sur ses opinions & sur ses vues secretes & à reproduire sous une autre forme ce qu'il avoit dit lui-même dans la Préface & dans quelques autres endroits du Livre. Invité aujourd'hui, & je pourrois dire, autorisé par des Suffrages respectables, à faire entrer cette Production dans la Collection générale de mes Oeuvres, j'aurois pu ne me borner point à corriger les fautes assez nombreuses d'impression qui s'y étoient glissées & à supprimer la

plus grande partie des caracteres *italiques* que j'y avois prodigués; & étendre mes corrections à des choses plus essentielles ou plus importantes, à ces choses sur-tout qu'un Lecteur sage voudroit qui eussent été traitées avec la circonspection qu'elles exigent, & à beaucoup d'autres encore ou erronées ou peu exactes. Mais de telles corrections m'auroient mené bien plus loin qu'on ne pense & m'auroient entraîné peu à peu vers une refonte presque générale du Livre, qui l'auroit dénaturé plus ou moins : & comment me serois-je déterminé à en user ainsi à l'égard d'un Ouvrage qui est depuis près de trente ans entre les mains du Public, & dont le sort est décidé depuis si long-tems ! Dailleurs, on trouve dans mes E'crits postérieurs la plupart des corrections que j'aurois le plus souhaité de faire à l'*Essai de Psychologie* lorsque je l'ai revu en dernier lieu. Je renvoie en particulier au Chapitre IX de la Partie XXI de la *Palingénésie*, (1) où j'ai exposé bien clairement ma pensée sur la *nécessité morale* & sur la Liberté humaine. (2) Je renvoie encore sur le *Fatalisme* & sur le *Matérialisme* aux Articles XIII, XVIII, XIX de l'*Analyse abrégée.* Je ne présume pas, qu'après m'être expliqué sur ces matieres aussi nettement que je l'ai fait dans les E'crits que je viens de citer, il puisse rester aucun doute raisonnable sur ma maniere de penser à cet égard; & pourroit-on oublier que l'Auteur de

(1) *Oeuvres*, Tom. VII de l'E'dit : in 4to, & Tom. XVI de l'E'dit : in 8°.

(2) Le Chapitre de la *Palingénésie* auquel je renvoie ici, est le Chapitre XI des *Recherches sur les preuves du Christianisme*, de l'E'dition séparée, publiée à Geneve en 1771.

la *Pſychologie* eſt auſſi celui des *Recherches ſur les Preuves du Chriſtianiſme !*

Au reſte; ceux de mes Lecteurs qui auront comparé la *Pſychologie* avec les autres E'crits que j'ai publiés depuis en divers tems, auront facilement reconnu qu'elle contient les germes, à la vérité aſſez informes, de preſque toutes les idées ſur Dieu, ſur l'Univers & ſur l'Homme, que j'ai développées, rectifiées ou perfectionnées dans ces Écrits. Ils y auront encore apperçu à peu près la même conformité dans le ſtyle que dans les idées; & ç'a été cette ſorte de conformité qui a le plus contribué à déceler la Main dont partoit l'Ouvrage anonyme.

Je n'ajoute plus qu'un mot ſur la *Pſychologie* : je l'ai placée dans la Collection de mes Oeuvres philoſophiqnes à la ſuite de l'*Eſſai analytique* & de la *Palingénéſie*, parce que j'ai cru qu'elle gagneroit à être relue après ces deux Écrits, qui contiennent d'ailleurs tous les éclairciſſemens & les correctifs dont elle avoit beſoin.

J'avois depuis pluſieurs années dans mon Porte-feuille divers petits Écrits de Philoſophie rationnelle que je n'avois jamais publiés, & que l'impreſſion générale de mes Oeuvres m'a appellé naturellement à revoir, à finir ou à perfectionner. Entre ces

E'crits

E'crits, le plus essentiel est celui que j'ai intitulé *PHILALÈTHE*, & où je recherche en Sceptique raisonnable s'il est en Philosophie quelques Vérités qu'un Esprit sage soit dans l'obligation de reconnoître & qui puissent servir de fondement à une Morale philosophique. Je n'ai donc admis ici que ce que j'ai pu déduire immédiatement du Sentiment intime ou de l'Expérience, & que je ne pouvois par conséquent rejeter sans choquer directement la Raison ou le Sens commun. Et comme la méthode dont je faisois l'essai exigeoit que je n'allasse à la Vérité que par la route du doute philosophique, il étoit bien dans l'esprit de cette méthode de ne prononcer point sur quelques Opinions célebres, dont la fausseté pouvoit ne paroître pas assez démontrée à un Sceptique un peu rigoureux. Je ne devois donc pas m'arrêter à combattre ces Opinions; mais je devois tâcher de rendre mes raisonnemens aussi indépendans de ces Opinions qu'il étoit possible, & n'envisager chaque Sujet que dans le rapport aux principes dont je partois & au but particulier que je me proposois.

M. Henri Meuron, Professeur de Belles-Lettres à Neuchatel & proche Parent de M. D. Meuron dont j'ai parlé dans ma Préface générale, recevra ici un témoignage public de ma reconnoissance de l'attention soutenue, de l'exactitude & du zele qu'il n'a cessé d'apporter à la revision des épreuves des deux E'ditions de mes Oeuvres. Si la vigilance du Libraire & le travail des Im-

primeurs avoient mieux répondu à ſes ſoins, je n'aurois pas à me plaindre de l'ampleur des *Errata* de la petite E'dition ni de quelques autres négligences typographiques qui la déparent. Heureuſement que la grande E'dition ne donne pas lieu aux mêmes reproches & qu'elle a été à tous égards beaucoup plus ſoignée. J'ai fort à me féliciter d'avoir eu pour principal Reviſeur un Profeſſeur auſſi recommandable par les qualités de ſon cœur que par ſes lumieres, & qui n'ayant pas moins cultivé la Philoſophie que les Belles-Lettres, n'en a été que plus en état de ſaiſir bien ma penſée & de préſider avec autant d'intelligence que d'aſſiduité à l'impreſſion de mes E'crits. Il ne falloit pas moins aſſurément que ſes ſentimens pour l'Auteur, joints au deſir de ſervir utilement & les Souſcrivans & le Public, pour le ſoutenir dans une tâche de ſi longue haleine & lui en faire ſupporter les ennuis. L'Auteur a bien eu auſſi ſes ennuis & ſes peines; mais il s'en croira fort dédommagé, ſi le nouveau travail auquel il s'eſt livré pour le perfectionnement de ſes Oeuvres les rend plus dignes de l'approbation de ſes Juges.

A Genthod, le 1 de Mai 1783.

A MES AMIS.

RECEVEZ, mes chers Amis, cette légere marque de ma reconnoissance & de mon dévouement. Vous m'avez aidé à cultiver

ma Raison; je vous en devois les Fruits. Puissé-je resserrer de plus en plus les nœuds d'une amitié qui contribue tant au bonheur de ma vie!



PRÉFACE.

CET Essai, composé depuis plusieurs années, m'ayant paru du goût de ceux qui se plaisent à réfléchir sur la nature de notre Etre, je me suis déterminé à le rendre public. Les Matieres que j'y ai fait entrer sont intéressantes par elles-mêmes; j'ai tâché qu'elles le fussent encore par la maniere dont elles sont exposées. Mais combien de Livres n'a-t-on pas écrit sur ces Matieres! Il semble que tout ait été dit. On ne peut plus que donner aux Choses un tour nouveau; & ce sera, si l'on veut, tout ce que j'ai fait.

J'AI peu lu; j'ai plus médité. En fait de Métaphysique & de Morale la méditation est souvent plus utile que la lecture: elle met dans les idées plus de liaison, plus d'harmonie, plus d'intérêt, plus de netteté. C'est au-dedans de soi-même qu'il faut lire; c'est là que sont les précieux matériaux qu'il s'agit de mettre en œuvre. La méditation est l'Architecte qui se saisit de ces matériaux, qui leur donne une forme & un arrangement.

J'ai posé les principes qui m'ont paru les plus vrais : je ne me suis pas effrayé des conséquences. Ceux qui ne jugent des Choses que par les idées communément reçues, trouveront mon Livre dangereux & contraire aux Vérités révélées. Ils me soupçonneront de rejeter intérieurement ces Vérités, & peut-être ne se borneront-ils pas au simple soupçon. Je ne puis empêcher ces jugemens, parce que je ne puis empêcher que le préjugé n'aille son train : un Enfant ne passe pas tout d'un coup à l'état d'un Homme fait. Je déclare néanmoins à tous les Lecteurs de cet ordre, dont je respecte le zele pour la Religion, que je fais profession d'être Chrétien, & que j'aspire, comme eux, à cette immortalité glorieuse que le Sauveur du Monde a mise en évidence. Je les prie de me pardonner si j'ose soutenir que mes idées peuvent facilement se concilier avec les principes de la Révélation, & qu'elles n'ont avec ces principes qu'une opposition apparente.

Je le répete donc, & puis-je assez le répéter ? je suis infiniment éloigné de chercher à ébranler les Fondemens de la Réve'lation. Je les crois au dessus de toute atteinte. Depuis tant de Siecles que l'Incrédulité bat contre ce Rocher, je ne vois pas qu'elle ait produit autre chose que de l'écume. Mon but est, au contraire, de rendre la Re've'lation plus chere à ces Ames fortes, qui peuvent la contempler d'un œil philosophique & en embrasser le Plan.

On rend un fort mauvais service à la Religion quand on

la tourne contre la Philoſophie. Elles ſont faites pour s'unir. C'eſt contre la Théologie que la RELIGION doit combattre, & alors chaque combat que livrera la RELIGION ſera une victoire.

LE Chriſtianiſme ne conſiſte pas dans les idées que nous nous formons de la Liberté, mais dans le bon uſage que nous faiſons de cette Liberté. Il importe fort peu à la RELIGION qu'il y ait des *contingens* ou que tout ſoit *néceſſaire*. Les rapports qui dérivent eſſentiellement de la Nature des Choſes n'en ſubſiſtent pas moins; les Loix qui ſont l'effet de ces rapports n'en ſont pas moins des Loix. La vertu n'en eſt pas moins ſource de bien, le vice ſource de mal.

CE ſont ces rapports auxquels l'ÉVANGILE a voulu nous rappeller. La raiſon les appercevoit: mais, expoſée aux aſſauts de la paſſion & aux atteintes de l'intérêt & du préjugé, il lui falloit pour la conduire ſûrement au bonheur des motifs plus puiſſans que ceux qui ſe tirent de la conſidération de ces rapports. L'ÉVANGILE les fournit ces motifs. Il annonce des récompenſes & des peines. Il parle au Sage par la voix de la Sageſſe, au Peuple par celle du Sentiment & de l'Autorité. Les Ames grandes & généreuſes peuvent ſe conformer à l'Ordre par amour pour l'Ordre. Les Ames d'une moins forte trempe peuvent être dirigées au même but par l'eſpoir de la récompenſe ou par la crainte de la peine.

IL eſt vrai que dans le Syſtême philoſophique ces récom-

penſes & ces peines ne ſont que des effets naturels de l'obſervation ou de l'inobſervation de l'Ordre. La Sanction de la Loi eſt naturelle & ne ſuppoſe rien d'arbitraire : mais quel tort cela fait-il à la RELIGION ? quel préjudice cela apporte-t-il à la pratique ? Le Syſtême philoſophique n'admet-il pas au ſens le plus étroit que *chacun recevra ſelon ſes œuvres ?*

MAIS, dira-t-on, dans ce Syſtême la vertu eſt ſans mérite : j'en conviens. Elle n'eſt qu'heureuſe & elle l'eſt néceſſairement. Un bonheur qui ne procede pas eſſentiellement de notre fait en eſt-il moins un bonheur ? ce bonheur en eſt-il moins ſenti ?

ALLONS plus loin : dans le Syſtême vulgaire la vertu a-t-elle quelque mérite qui ne dépende point des Cauſes extérieures ou des circonſtances dans leſquelles l'Homme ſe trouve placé ? Les Partiſans de ce Syſtême ne diſent-ils pas tous les jours ; *la vertu eſt un don de* DIEU, *un effet de la Grace* ; *nous ne pouvons rien par nous-mêmes ?* A quoi donc ſe réduit ici le fait de l'Homme ? je ſupplie qu'on y faſſe attention : ces expreſſions de *Don*, de *Grace*, de *Pouvoir reçu* n'acquierent de l'exactitude que dans le Syſtême philoſophique.

J'AVOUE de bonne foi qu'on a beaucoup de peine à ſe familiariſer avec ce Syſtême & à le bien ſaiſir dans toutes ſes parties. J'ai été autant que perſonne dans le cas de l'éprouver. Je ne me rappelle point ſans un ſecret plaiſir les embarras &

les difficultés que j'éprouvois lorfque je commençois à bégayer cette Langue. Je fuis enfin venu à la parler, & j'en admire l'énergie.

Si quelqu'un m'objectoit que cette Langue fe rapproche beaucoup de celle des Stoïciens ; fi l'on me reprochoit d'admettre, comme eux, un *Deftin inévitable*, voici quelle feroit ma réponfe : les Deftinées des Hommes ont été réglées de toute éternité ; mais c'eft par l'Etre qui d'éternité en éternité eft le Sage & le Puissant.

Vous vous trompez fi vous penfez que le Chriftianifme confifte dans quelque idée de fpéculation ou dans quelque notion particuliere fur la Perfonne de Je'sus-Christ, fur la Grace, la Prédeftination, le Libre arbitre : ne voyez-vous pas que ce ne font là que difputes de mots, livrées de Partis, caracteres de Sectes. Vous êtes appellé à agir : agiffez donc ; agiffez, vous dis-je : devenez vertueux : foyez religieux, jufte, tempérant : devenez Epoux, Pere, Ami, Citoyen, Homme. Vous ferez tout cela fi vous êtes Chrétien : vous ferez Chrétien fi vous pratiquez les maximes évangéliques.

Retenez ceci : tout Dogme qui n'eft pas lié à la Pratique n'eft point un Dogme. Dieu n'eft point l'Objet direct de la Religion ; c'eft l'Homme. L'Etre essentiellement heureux trouveroit-il sa félicité hors de soi ? *L'Homme mortel apporteroit-il quelque profit au* Dieu fort ? La Religion a été donnée à l'Homme pour fon bonheur : mais ce bonheur eft étroi-

tement uni à la Pratique de ses Devoirs envers DIEU, envers lui-même, envers les autres Hommes. Ces Devoirs dérivent essentiellement de la nature de l'Homme: ils sont des Loix, parce qu'ils sont l'effet nécessaire des rappports qu'il a avec différens Etres. La Raison connoît ces Loix & les approuve. Leur observation la perfectionne, l'éleve, l'ennoblit, Toutes les Facultés de l'Homme ont pour derniere fin la Société; elle est l'E'tat le plus parfait de l'Homme. La RELIGION se rapporte donc en dernier ressort à la Société, comme le moyen à sa fin. Des Hommes, qui seroient fâchés qu'on ne leur crût pas une Ame raisonnable, pensent que la Société est faite pour la RELIGION. Ils veulent, en conséquence, que l'on sacrifie à la RELIGION des biens que DIEU avoit destinés dans SA SAGESSE au bonheur de la Société. La Montre estelle pour le ressort? le Vaisseau est-il pour les voiles?

JE voudrois persuader aux Hommes que le Christianisme est la meilleure Philosophie, parce qu'il est la perfection de la Raison: mais la Raison ne se perfectionne que par des moyens qui lui sont assortis. La douceur & la tolérance sont essentielles à l'E'CONOMIE DE GRACE. Quand donc vous verrez des Gens qui se disent Chrétiens & Ministres du DIEU des Miséricordes agir précisément comme des Ministres du Despote le plus cruel, croyez qu'il n'y a point là de Christianisme. Quelle absurdité! prétendre toucher le cœur en détruisant les principes de la Vie! quel opprobre pour l'Humanité! substituer à l'attention la crainte, au recueillement la terreur, au raisonnement l'appareil des supplices! Mais admettez une fois

que

que le salut du Genre humain ne peut se trouver que dans une certaine Croyance; la Charité s'enflammera aussi-tôt, & pour ne pas laisser périr le Genre humain elle l'exterminera par le fer & par le feu. Que seroit devenue la Nature humaine si les différentes Sectes de Philosophes avoient été animées du même esprit, & armées du même pouvoir qu'une E'glise qui s'estime Chrétienne?

Les Cerveaux s'éclairent: la Raison s'épure: la Vérité quitte le séjour du Cabinet pour se répandre dans le Monde. En vain s'opposeroit-on à ses progrès; ils sont une suite nécessaire de l'état des Choses.

Pourquoi donc tant d'écrits sur la question si les Sciences sont utiles? c'est disputer s'il convenoit que l'Homme eût un Entendement, deux Yeux & deux Oreilles? La Science est une suite aussi naturelle de nos Facultés que la chûte des Corps l'est de la Pesanteur. L'Esprit humain, doué d'une activité si merveilleuse, tend naturellement à produire. Demanderez-vous pourquoi Dieu a fait l'Homme tel qu'il est? je demanderai moi si Dieu pouvoit ne pas faire l'Homme tel qu'il est?

Cherchons le Fait: voyons ce qui en résulte: voilà notre Philosophie.

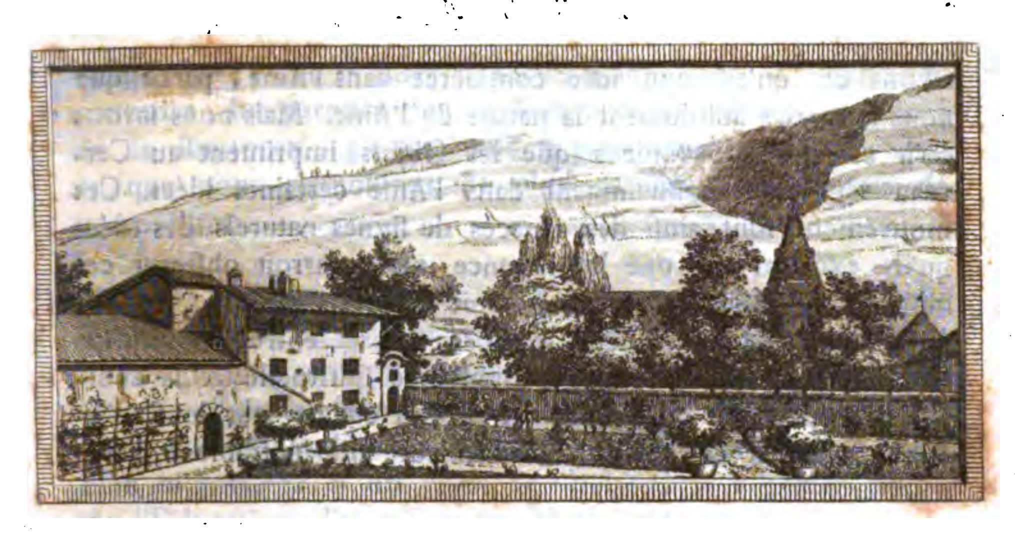
S'e'puiser en plaintes éternelles sur l'Esprit, sur le Goût, sur les Mœurs, c'est oublier que le Bœuf est un Animal qui

rumine & que l'Aigle n'est pas une Colombe. Pourquoi le Bœuf rumine-t-il? pourquoi la force de l'Aigle? DIEU *a vû que cela étoit bon.*

SI cet Ouvrage mérite l'approbation des Philosophes j'en serai très-flatté : je le serai beaucoup plus s'il contribue aux progrès du vrai.



ESSAI



ESSAI
DE
PSYCHOLOGIE.

INTRODUCTION.

INTROD.

NOUS ne connoissons l'Ame que par ses Facultés ; nous ne connoissons ces Facultés que par leurs effets. Ces effets se manifestent par l'intervention du Corps. Il est ou il paroît être l'Instrument universel des opérations de l'Ame. Ce n'est qu'avec le secours des Sens que l'Ame acquiert des idées, & celles qui semblent les plus spirituelles n'en ont pas moins une origine très-corporelle. Cela est sensible : l'Ame ne forme des idées spirituelles qu'à l'aide des mots qui en sont les signes ; & ces mots prouvent la corporéité de ces idées. Nous ne

INTROD.

ſavons ce qu'eſt une idée conſidérée dans l'Ame, parce que nous ignorons abſolument la nature de l'Ame. Mais nous ſavons qu'à certains mouvemens que les Objets impriment au Cerveau répondent conſtamment dans l'Ame certaines idées. Ces mouvemens ſont ainſi des eſpeces de ſignes naturels des idées qu'ils excitent; & une Intelligence qui pourroit obſerver ces mouvemens dans le Cerveau y liroit comme dans un Livre. Ce n'eſt pas qu'il y ait aucun rapport naturel entre des mouvemens & des idées, entre la Subſtance ſpirituelle & la Subſtance corporelle; mais telle eſt la Loi établie par le CRÉATEUR, telle eſt cette Union merveilleuſe impénétrable à l'Humanité.

NON SEULEMENT la premiere formation des idées eſt dûe à des mouvemens; leur reproduction paroît encore dépendre de la même cauſe. A la Faculté de connoître l'Ame joint celle de mouvoir. Elle agit ſur les divers organes de ſon Corps, comme ces Organes agiſſent ſur elle. Elle meut les fibres des Sens; elle y excite des ébranlemens ſemblables à ceux que les Objets y avoient excités; & en vertu de la Loi ſecrete de l'Union les images ou les ſignes des idées attachés à ces ébranlemens ſe reproduiſent auſſi-tôt. Le Sentiment intérieur nous convainc de la FORCE motrice de l'Ame; & cette preuve eſt d'une évidence que l'on tenteroit vainement d'affoiblir.

VOILA les principes généraux dont je ſuis parti & que j'ai tâché d'analyſer dans ce petit Ouvrage. Si quelques-uns de mes Lecteurs trouvoient que j'ai rendu l'Ame trop dépendante du Corps, je les prierois de conſidérer que l'Homme eſt de ſa nature un Etre mixte, un Etre compoſé néceſſairement de deux Subſtances, l'une ſpirituelle, l'autre corporelle. Je leur ferois remarquer que ce principe eſt tellement celui de la RÉVÉLATION, que la Doctrine de la Réſurrection des Corps en eſt la conſéquence immédiate. Et loin que ce Dogme, ſi claire-

ment révélé, dût révolter le Déiste Philosophe, il devroit, au contraire, lui paroître une présomption favorable à la Vérité de la RELIGION, puisqu'il est si parfaitement conforme avec ce que nous connoissons de plus certain sur la nature de notre Etre.

L'ANALYSE des opérations de l'Ame m'a conduit à traiter de la Liberté, sujet si épineux & pourtant si simple dès qu'on l'envisage d'un œil philosophique. Après avoir fixé la nature de cette Faculté de notre Ame & considéré ce qui en résulte par rapport à la Morale & à la Religion, j'ai passé à l'examen de l'origine & des effets de l'Habitude, ce puissant ressort de l'Education. J'ai ensuite considéré l'Education elle-même, ses principes les plus importans & son étonnant pouvoir.

J'AI contemplé ces différens Objets d'un point de vue assez élevé qui ne m'a laissé voir que leurs parties les plus frappantes & qui a dérobé à mes regards des détails plus propres à fatiguer l'attention qu'à l'exercer agréablement. Dans l'exposition de ce spectacle intéressant je n'ai pas observé un ordre didactique : j'ai suivi le fil de mes pensées. Je ne me flatte pas que ce fil m'ait toujours conduit au vrai : je l'ai cherché sincérement ; mais dans une Matiere aussi ténébreuse que l'est la Méchanique des idées, on est souvent forcé de se contenter de ce qui n'est qu'hypothétique.



CHAP. I.

CHAPITRE I.

De l'état de l'Ame après la conception.

LE principe fécondant en pénétrant le Germe y fait naître une circulation qui ne finira qu'avec la vie. Le mouvement, une fois imprimé à la petite Machine, s'y conferve par les forces de fon admirable méchanique. C'eft ainfi que le mouvement imprimé dès le commencement à la grande Machine du Monde continue fuivant les Loix établies par le PREMIER MOTEUR. Les Solides mis en action travaillent la matiere alimentaire. Ils en extraifent les différentes liqueurs dont la circulation & le jeu conftituent les grands principes de la vie. Les efprits filtrés par le Cerveau coulent dans les nerfs & les animent. L'Ame commence à éprouver des fenfations, mais ce ne font encore que des fenfations extrêmement foibles & confufes; des fenfations que l'Ame ne peut rapporter à aucun lieu, qui ne l'inftruifent de rien, qui ne font proprement ni agréables ni défagréables, qui n'excitent en elle aucune velléité.

A mefure que le Germe fe développe, l'action réciproque des Solides & des Fluides acquiert plus de force ou d'intenfité. Des filets nerveux qui n'avoient point encore été rendus fenfibles commencent à le devenir. La réaction de l'Ame fur les fibres nerveufes ou fur les Efprits animaux, toujours proportionnelle à la quantité de leur Mouvement, augmente conféquemment d'intenfité. Les fenfations font moins foibles & moins rares. Les relations du Fœtus avec le Corps organifé qui le nourrit devenant de jour en jour plus étroites, plus efficaces & plus nombreufes multiplient les fources du fentiment & le rendent plus actif. Bientôt les fenfations acquierent affez de vivacité

CHAP. I.

pour être accompagnées d'un certain degré de plaiſir ou de douleur. L'Ame commence à avoir quelque degré de velléité. Par ſa nature d'Etre ſentant elle deſire néceſſairement la continuation du plaiſir & la ceſſation de la douleur. Mais ce deſir eſt encore très-foible ou très-imparfait, parce qu'il eſt proportionné à la foibleſſe du ſentiment qui en eſt l'objet & à l'impuiſſance actuelle de l'Ame. Les Organes du Fœtus plus développés ſont par cela même plus acceſſibles aux impreſſions des Objets environnans. Les nerfs qui y ſont répandus étant ébranlés plus fréquemment & quelquefois aſſez fortement, font paſſer juſqu'à l'Ame des ſenſations qui l'émeuvent. Une ſuite naturelle de cette émotion eſt le cours irrégulier des eſprits dans différens muſcles. Les contractions qu'ils y excitent font ſentir à l'Ame qu'elle eſt douée de la Faculté de mouvoir : mais ce n'eſt encore qu'un ſentiment vague, confus, indéterminé. L'Ame ne connoît encore ni ſon Corps ni l'empire qu'elle a ſur lui. Elle meut accidentellement & ſans deſſein de mouvoir. Elle ne ſe détermine point ; les ſenſations la déterminent. Rien ne ſe lie encore dans le Cerveau ; nulle Réminiſcence ; nul rappel ; nulle Imagination. La Réminiſcence ſe forme dans l'Ame par le retour fréquent de la même ſenſation ou par ſa liaiſon avec d'autres. Le rappel & l'Imagination ſont des modifications de la Force motrice qui ne ſauroient avoir lieu qu'après un exercice réitéré de cette Force. Plus paſſive qu'active, plus automate que libre, l'Ame obéit plus qu'elle ne commande, elle eſt mue plus qu'elle ne meut.



CHAPITRE II.

De l'état de l'Ame à la naissance.

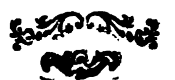
Ce n'eſt proprement qu'à la naiſſance que la Force motrice de l'Ame commence à ſe déployer. Diverſes circonſtances concourent alors à mettre l'Ame dans une ſituation incommode & douloureuſe, qui s'annonce ſouvent par des cris & toujours par des mouvemens plus ou moins ſenſibles de tout le Corps. Les eſprits qu'une Puiſſance aveugle chaſſe indiſtinctement dans tous les muſcles, les ſecouent & les contractent fortement. Les membres auxquels ces muſcles aboutiſſent, dégagés des liens qui les tenoient auparavant enchaînés, cedent avec docilité aux impreſſions qu'ils reçoivent & ſont agités en différens ſens. Cette agitation ſe communiquant par le moyen des nerfs à la partie du Cerveau qui répond à ces membres, l'Ame acquiert le ſentiment de leur exiſtence. Mais ce ſentiment eſt confus : l'Ame ne diſtingue point encore la main du pied, le côté droit du côté gauche. Ce n'eſt que par une ſuite d'expériences ou de tatonnemens, qui commencent peut-être avant la naiſſance, que l'Ame s'habitue à rapporter à leur véritable lieu les ſenſations qu'elle éprouve & à ne mouvoir préciſément que les membres qu'il faut mouvoir. On peut imaginer que l'Ame commet d'abord bien des mépriſes, mais ces mépriſes ceſſent peu à peu. Bientôt les eſprits ſont dirigés d'une maniere plus convenable : la main ne reçoit plus des ordres qui s'adreſſent au pied; le pied ne reçoit plus les ordres qui s'adreſſoient à la main : l'Ame apprend à régner.



CHAPITRE III.

De l'état de l'Ame après la naissance.

FOIBLE, chancelant & borné dans ses commencemens l'empire de l'Ame se fortifie, s'affermit & s'étend par degrés. Chaque jour lui soumet de nouveaux sujets : chaque heure, chaque moment sont marqués par de nouveaux mouvemens ou par de nouvelles sensations. La scene, auparavant vuide, se remplit & se diversifie de plus en plus. Déja les Sens ouverts aux impressions du dehors transmettent à l'Ame des ébranlemens d'où naît une multitude de perceptions & de sensations différentes. Déja le plaisir & la douleur voltigent sous cent formes autour du Trône de l'Ame. Amie du plaisir l'Ame jete sur lui des regards empressés ; elle lui tend les bras ; elle le saisit avec transport ; elle s'efforce de le retenir. Ennemie de la douleur l'Ame se trouble & s'aigrit à sa présence ; elle tâche de détourner la vue de dessus le monstre odieux qui l'obsede ; elle s'émeut, elle s'agite avec violence ; elle fait effort pour le repousser. Les perceptions plus nettes, plus distinctes, les sensations plus vives, plus agissantes, les Objets plus connus, plus déterminés rendent les volontés plus décidées & plus efficaces.



GHAPITRE IV.

Continuation du même sujet.

De la liaison des idées & de leur rappel.

LE retour fréquent des mêmes situations, les rapports que différentes perceptions ou différentes sensations ont entr'elles, soit dans la maniere dont elles sont excitées, soit dans les circonstances qui les accompagnent, soit dans les effets qu'elles produisent sur l'Ame établissent entre les idées une liaison en vertu de laquelle elles se rappellent réciproquement. L'AUTEUR de notre Etre ayant voulu que toutes nos idées dépendissent originairement des mouvemens ou des vibrations qui sont excités dans certaines parties de notre Cerveau, le rappel de ces mêmes idées dépend vraisemblablement d'une pareille cause. Il est une modification de la Force motrice de l'Ame, qui en agissant sur les fibres ou sur les esprits y occasione des mouvemens semblables à ceux que les Objets y ont fait naître.

L'IMAGINATION, qui d'un Pinceau fidele & délicat retrace à l'Ame l'image des choses, n'est de même qu'une modification de la Force motrice qui monte les fibres ou les esprits sur un certain ton approprié aux Objets qui doivent être représentés & semblable à celui que ces Objets y imprimeroient par leur présence.

LE Siege de l'Ame est une petite Machine prodigieusement composée & pourtant fort simple dans sa composition. C'est un abrégé très-complet de tout le Genre nerveux, une *Neurologie* en miniature. On peut se représenter cet admirable Instrument

ment des opérations de notre Ame ſous l'image d'un Claveſſin, d'une Orgue, d'une Horloge ou ſous celle de quelque autre Machine beaucoup plus compoſée encore. Ici ſont les reſſorts deſtinés à mouvoir la Tête : là ſont ceux qui font mouvoir les Extrémités : plus haut ſont les mouvemens des Sens : au-deſſous ſont ceux de la reſpiration & de la voix, &c. Et quel nombre, quelle harmonie, quelle variété dans les pieces qui compoſent ces reſſorts & ces mouvemens! L'Ame eſt le Muſicien qui exécute ſur cette Machine différens airs ou qui juge de ceux qui y ſont exécutés & qui les répete. Chaque fibre eſt une eſpece de touche ou de marteau deſtiné à rendre un certain ton. Soit que les touches ſoient mues par les Objets, ſoit que le mouvement leur ſoit imprimé par la Force motrice de l'Ame le jeu eſt le même; il ne peut différer qu'en durée & en intenſité. Ordinairement l'impreſſion des Objets eſt plus durable & plus vive que celle de la Force motrice. Mais dans les ſonges & dans certaines maladies l'Imagination acquiert aſſez de force pour élever ſes peintures au niveau de la réalité.



CHAPITRE V.

De la Réminiſcence.

LA Réminiſcence par laquelle l'Ame diſtingue les perceptions qui l'ont déjà affectée des perceptions nouvelles, paroit d'abord n'être point comme le rappel & l'Imagination, une Faculté, pour ainſi dire, *mixte*, une Faculté qui tienne autant au Corps qu'à l'Ame ou à l'exercice de laquelle le Corps concoure directement. Il ſemble que ce ſoit une Faculté purement ſpirituelle ou qui n'appartienne qu'à l'Ame. On eſt porté à penſer que l'Ame conſervant le ſentiment de toutes ſes modifications, ce ſentiment eſt plus ou moins vif, plus ou moins diſtinct ſuivant que les ébranlemens ont été plus ou moins forts ou plus ou moins répetés.

MAIS ſi l'on approfondit davantage ce ſujet, on reconnoitra que la Réminiſcence n'eſt pas d'une autre nature que le rappel & l'Imagination & que toutes ces opérations de notre Ame peuvent s'expliquer d'une façon également méchanique. Pour le concevoir, il n'y a qu'à ſuppoſer que l'impreſſion que font ſur l'Ame des fibres qui ſont mues pour la premiere fois n'eſt pas préciſément la même que celle qu'y produiſent ces fibres lorſqu'elles ſont mues de la même maniere pour la ſeconde, la troiſieme ou la quatrieme fois. Le ſentiment que produit cette diverſité d'impreſſion eſt la Réminiſcence.

ON imaginera, ſi l'on veut, que les fibres qui n'ont point encore été mues, & qu'on pourroit nommer des fibres *vierges*,

ſont par rapport à l'Ame dans un état analogue à celui d'un membre qui ſeroit paralytique dès avant la naiſſance. L'Ame n'a point le ſentiment de l'effet de ces fibres. Elle l'acquiert au moment qu'elles ſont miſes en action. Alors l'eſpece de paralyſie ceſſe & l'Ame eſt affectée d'une perception nouvelle. La ſoupleſſe ou la mobilité de ces fibres augmente par le retour des mêmes ébranlemens. Le ſentiment attaché à cette augmentation de ſoupleſſe ou de mobilité conſtitue la Réminiſcence, qui acquiert d'autant plus de vivacité que les fibres deviennent plus ſouples ou plus mobiles.

Des fibres, auparavant mues, mais dans leſquelles il s'opere de nouveaux mouvemens ou une nouvelle ſuite de mouvemens, font naître dans l'Ame de nouvelles perceptions. La répétition plus facile de ces mouvemens retrace à l'Ame les mêmes perceptions & y excite la Réminiſcence de ces perceptions.

L'Ame eſt preſque toujours affectée à la fois de pluſieurs idées. Lorſqu'une de ces idées reparoît, elle réveille ordinairement quelques-unes de celles qui l'accompagnoient, & c'eſt là une autre ſource de la Reminiſcence.



CHAPITRE VI.

Continuation du même ſujet.

SOUVENT à l'occaſion d'une idée l'Ame a le ſentiment confus d'une autre idée qu'elle cherche à rappeller. Pour cet effet, elle uſe de la Force motrice dont elle eſt douée : elle meut différentes touches ou elle meut différemment les mêmes touches, & elle ne ceſſe de mouvoir qu'elle n'ait diſpoſé ſon Cerveau de maniere à lui retracer cette idée. Plus les rapports de deux idées ſont prochains, plus le rappel eſt prompt & facile. Ces rapports conſiſtent principalement dans une telle diſpoſition des fibres ou des eſprits, que la Force motrice trouve plus de facilité à s'exercer ſuivant un certain ſens que ſuivant tout autre.

JE m'explique : l'état actuel de l'Organe de la Penſée eſt un état déterminé. Le paſſage de cet état à tous ceux qui peuvent lui ſuccéder n'eſt pas également facile. Il eſt des tons, il eſt des mouvemens qui s'excitent les uns les autres, parce qu'ils ſe ſont ſuccédés fréquemment. De cette ſucceſſion répétée nait dans la Machine une diſpoſition habituelle à exécuter plus facilement une certaine ſuite d'airs ou de mouvemens que toute autre ſuite. De là les différentes déterminations de la Force motrice dans le rappel des idées.

CHAPITRE VII.

De l'Attention.

TOUTES les idées qui affectent l'Ame en même tems ne l'affectent pas avec une égale vivacité. Cette diversité d'impression dérive principalement du plus ou du moins d'intensité des mouvemens communiqués aux fibres du Cerveau. Mais, l'Ame peut par elle-même rendre très-vive une impression très-foible. En réagissant sur les fibres représentatives d'un certain Objet, elle peut rendre plus fort ou plus durable le mouvement imprimé à ces fibres par l'Objet, & cette Faculté se nomme l'*Attention.*

CHAPITRE VIII.

De l'état de l'Ame privée de l'usage de la Parole.

PENDANT que l'Homme demeure privé de ce précieux avantage, la sphere de ses idées est resserrée dans des bornes fort étroites. Toutes ses perceptions sont purement sensibles & n'ont d'autre liaison que les circonstances qui les ont vu naître ou que les divers rapports qui résultent de la maniere dont elles ont été excitées. Les idées ne sont revêtues que de signes *naturels*, & ces signes sont les images que les Objets tracent dans le Cerveau. L'Ame ne peut donc rappeller une certaine idée qu'autant qu'elle est actuellement occupée d'une idée ou d'une image qui a un rapport déterminé avec cette idée. L'Ame parcourt donc la suite de ses idées comme une suite de ta-

bleaux. Elle rappelle ſes perceptions dans leur ordre naturel ou dans un ordre qui eſt à peu près le même que celui dans lequel elles ont été produites. L'idée d'un Arbre réveille celle d'un bois : l'idée d'un bois réveille celle d'une Maiſon qui s'y trouve placée : l'idée de cette Maiſon réveille celle des Perſonnes qui y ont été vues : l'idée de ces Perſonnes réveille celle de leurs actions : l'idée de ces actions réveille celle du plaiſir ou de la douleur qu'elles ont cauſé, &c. La ſucceſſion de ces idées n'étant dans ſon origine que la ſucceſſion des mouvemens imprimés aux fibres, dès que la Machine eſt déterminée à exécuter un de ces Mouvemens, elle ſe trouve par cela même montée pour en exécuter toute la ſuite.

Ainsi, la perception ou le ſentiment, le rappel, la Réminiſcence, l'Imagination & l'Attention paroiſſent être les ſeules opérations de l'Ame privée de l'uſage de la Parole ou des ſignes *arbitraires*. La Mémoire entant qu'elle eſt la Faculté qui rappelle ces ſignes, le jugement & le raiſonnement entant qu'ils ſont l'expreſſion articulée du rapport ou de l'oppoſition qu'on obſerve entre deux ou pluſieurs idées, la combinaiſon arbitraire & réfléchie des idées, les abſtractions *univerſelles* ou ces opérations par leſquelles on ſépare d'un Sujet ce qu'il y a de commun avec pluſieurs autres Sujets pour ne retenir que ce qu'il y a de propre ; toutes ces choſes ne ſauroient avoir lieu dans cette enfance de l'Ame, parce qu'elles ſuppoſent néceſſairement l'uſage des termes ou des ſignes *d'inſtitution*. Les jugemens que l'ame porte alors ſur les Objets ne ſont point proprement des jugemens : ils ne ſont que le ſimple ſentiment de l'impreſſion de ces Objets. Toute ſenſation accompagnée de plaiſir incline l'Ame vers l'Objet qui eſt la ſource de ce plaiſir : toute ſenſation accompagnée de déplaiſir ou de douleur produit un effet contraire. Tout Objet dont l'impreſſion ne détruit point l'équilibre de l'Ame eſt ſimplement apperçu. L'enfant qui n'articule point encore ne compare pas

entr'eux différens Objets : il ne juge pas par cette comparaison de leur convenance ou de leur disconvenance ; mais il reçoit les impressions de différens Objets, & il cede sans réflexion à celles qui ont un certain rapport avec son état actuel, ses besoins ou son bien-être.

Il en est à peu près de même des jugemens qu'il forme sur les grandeurs & sur les distances. L'Objet que sa main ou son œil saisissent en entier, ne l'affecte pas de la même maniere que celui sur lequel sa main ou son œil se promenent en tout sens. Du sentiment de l'étendue dérive celui des distances. Les Objets interposés peuvent produire aux yeux de l'Enfant l'effet d'un Corps continu. Ces perceptions de l'étendue & de la distance se liant continuellement à de nouvelles Perceptions & à de nouvelles sensations, les expériences se multiplient sans cesse & l'Imagination retraçant vivement tout cela l'Ame se détermine en conséquence.

Au moyen de l'Attention dont l'Ame est douée elle peut séparer la partie de son tout, le mode de son sujet ; elle peut faire des abstractions *partielles* & des abstractions *modales*, comme parlent les Métaphysiciens ; considérer la main indépendamment du bras, la couleur indépendamment de la figure : mais elle ne sauroit faire des abstractions *universelles*, parce que toutes ses idées étant particulieres ou *concretes*, toutes n'étant que des images & des images d'*Individus*, chaque idée ne représente que l'Objet qui lui est propre & ne sauroit servir par elle-même à représenter les Objets analogues, encore moins servir indifféremment à représenter toutes sortes d'Objets. L'idée d'un Homme est nécessairement l'idée d'un certain Homme, de certains traits, d'un certain vêtement, d'une certaine attitude, &c. tout est ici déterminé. Mais, une perception peut servir à rappeller la perception d'une chose dont

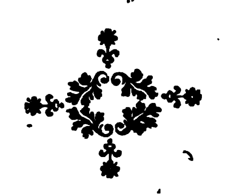
l'Ame a un besoin actuel; & alors cette perception fait en quelque sorte l'office de *signe*.

Enfin, la maniere dont l'Ame privée de la Parole exprime ses sentimens, répond tout-à-fait à la nature de ces sentimens ou de ces perceptions. Ce sont des sons, des cris, des mouvemens, des gestes, des attitudes, &c. qui paroissent aussi liés avec les sentimens qu'ils représentent, que ces sentimens le sont avec les Objets qui les excitent.

CHAPITRE IX.

Réflexion sur l'Ame des Bêtes.

Ce que je viens de dire sur l'Ame humaine privée de la Parole peut s'appliquer à l'Ame des Bêtes, Principe immatériel, doué de perceptions, de sentiment, de Volonté, d'Activité, de Mémoire, d'Imagination; mais qui ne réfléchit point sur ses opérations, qui ne généralise point ses idées, qui n'est point susceptible de *Moralité*.



CHAP. X.

CHAPITRE X.

Comment l'Ame apprend à lier ses idées à des sons articulés & à exprimer ces sons.

En entendant souvent prononcer un certain mot à la vue d'un certain Objet, l'Enfant s'accoutume insensiblement à lier l'idée du mot à celle de l'Objet. Cette liaison une fois formée, les deux idées se rappellent réciproquement: le mot devient signe de l'Objet; l'Objet donne lieu de rappeller le mot.

Mais l'Enfant ne se borne pas à ouïr des sons articulés: bientôt il cherche à imiter ces sons. Soit que le principe de cette imitation dérive de quelque communication secrete entre l'organe de l'ouïe & celui de la voix, soit qu'il découle simplement du plaisir que l'Ame trouve à exercer sa Force motrice & à l'exercer d'une maniere nouvelle; soit enfin qu'il naisse de l'Amour-propre inhérent à la nature de l'Ame, & en vertu duquel elle se complait à exécuter ce qu'elle voit exécuter à d'autres; quelle que soit, dis-je, l'origine de ce principe, l'Enfant commence à bégayer: il rend des sons; il répete ces sons; il les diversifie plus ou moins. Mais ce ne sont point encore des sons articulés: l'Enfant sent que ces sons different de celui qu'il entend prononcer. Il s'efforçe d'atteindre à une plus grande justesse. Il se rend attentif à tout ce qui s'offre à lui. Il fixe les yeux sur celui qui parle: il observe les mouvemens de ses levres: il tâche d'imiter ces mouvemens. Il fait divers essais; il réitere ces essais. Déja il a fait entendre un son qui se rapproche beaucoup de celui qu'il veut imiter. Il fait de nouvelles tentatives qui le rapprochent de plus en plus du but. Enfin il saisit le mot. Le plaisir qu'il en ressent

l'engage à le répéter plusieurs fois. Il s'affermit ainsi dans la prononciation de ce mot. Ce premier pas dans le Langage est bientôt suivi d'un second. La formation d'un mot facilite celle de tous les mots analogues. Une modification conduit ici aux modifications les plus prochaines. Les échelons se multiplient de jour en jour: la chaîne s'étend continuellement: le Dictionnaire grossit, & l'Enfant parvient en peu d'années à nommer tout ce qu'il voit.

CHAPITRE XI.

Comment l'Ame apprend à lier ses idées à des caractères & à former ces caractères.

CEs sons que l'oreille de l'Enfant saisit & que sa voix exprime, l'Art fait les peindre à ses yeux par le secours de quelques caractères. La même Faculté qui rend l'Enfant capable de lier l'idée d'un son à celle d'un Objet avec lequel cette idée n'a aucun rapport nécessaire, le met en état de lier de même l'idée d'un caractère ou d'une figure à celle d'un son avec lequel cette idée n'a pas un rapport plus nécessaire ou plus naturel.

L'ENFANT apprend à écrire comme il apprend à parler. La Force motrice de l'Ame s'exerce sur les fibres musculaires de la main & des doigts comme elle s'exerce sur celles de la voix. C'est par l'exercice réitéré de cette Force sur ces organes que l'Ame se rend insensiblement maîtresse de tous les mouvemens & de toutes les inflexions dont ils sont susceptibles. Il se forme entre l'œil & la main une correspondance analogue à celle qui paroît régner entre l'organe de l'ouie & celui de la voix.

CHAPITRE XII.

De l'état de l'Ame douée de la Parole. Comment l'Ame parvient à universaliser ses idées. De la formation des idées universelles d'Homme, d'Animal, de Corps organisé, de Corps, d'Etre.

Enrichi du don précieux de la Parole, instruit dans l'Art ingénieux de peindre la pensée, l'Homme est à portée de jouir de tous les avantages de la Raison. Le cercle étroit de ses idées va s'étendre de plus en plus & il embrassera enfin jusques aux idées les plus abstraites. A l'état moins parfait d'Etre purement sentant succédera l'état plus parfait d'Etre pensant. La nature des Choses, leurs qualités, leurs rapports, leur action, leurs changemens, leurs successions, leurs usages, leur durée exprimés par des termes offriront au Raisonnement un fond d'idées sur lequel il s'exercera sans jamais l'épuiser. L'Ame n'opérant plus simplement sur les Choses mêmes ou sur leurs images, mais encore sur les termes qui les représentent, rendra chaque jour ses idées plus générales ou plus universelles. Ainsi, en employant le terme d'*Homme* pour désigner un certain Objet déterminé, tous les Objets semblables seront représentés par le même terme. Si l'Ame porte ensuite son attention sur tout ce qui est renfermé dans l'idée particuliere de l'Homme qu'elle a sous les yeux, si elle exprime par des mots tout ce qu'elle y découvre, elle parviendra à décomposer cette idée en d'autres idées qui seront comme les élémens de celle-là, & qui éleveront l'Ame par degrés aux notions les plus universelles.

Détachant donc de l'idée particuliere d'un certain Homme ce qu'elle a de propre ou d'accidentel, & ne retenant que

ce qu'elle a de commun ou d'essentiel, l'Ame se formera l'idée de l'Homme en général. Si elle ne fixe son attention que sur la nutrition, le mouvement, le sentiment elle acquerra l'idée plus générale d'Animal. Si elle ne retient de l'idée d'Animal que l'Organisation, elle acquerra l'idée plus générale encore de Corps organisé. Laissant l'Organisation pour ne considérer que l'E'tendue & la Solidité, l'Ame se formera l'idée du Corps en général. Faisant encore abstraction de l'E'tendue solide & ne s'arrêtant qu'à l'existence, l'Ame acquerra l'idée la plus générale, celle de l'Etre, &c.

CHAPITRE XIII.

Continuation du même sujet.

De la formation des idées de Pensée, de Volonté, de Liberté, de vrai, de faux, de juste, &c. de bien, &c. de Regle, de Loi.

SI au lieu de considérer l'Homme principalement par ce qu'il a de corporel, l'Ame l'envisage sur-tout dans ce qu'il a de spirituel, si elle désigne de même par des termes tout ce que ce nouvel examen lui en fera connoître, elle acquerra des idées d'un genre fort différent, mais qu'elle universalisera comme les premieres. D'une pensée, d'une volonté, d'une action particuliere elle s'élevera par l'abstraction à la Pensée, à la Volonté, à la Liberté en général. De la conformité ou de l'opposition de la pensée avec l'état des Choses l'Ame se formera l'idée du vrai & du faux, de la vérité & de l'erreur. Faisant abstraction de l'Agent & ne considérant l'action que

dans ses rapports avec le bonheur de l'Homme ou avec celui des Etres qui lui ressemblent, elle acquerra les idées de l'Utile, de bien & de mal, de la vertu & du vice, du juste & de l'injuste, de l'honnête & du déshonnête, de la perfection & de l'imperfection, de l'ordre & du désordre, du beau moral. Par la connoissance du bien ou du mal moral qui découle naturellement du bon ou du mauvais usage que l'Homme fait de ses Facultés, l'Ame parviendra à la notion de la Regle des actions humaines. Considérant ensuite cette Regle comme la Volonté d'un Souverain, l'Ame acquerra l'idée de la Loi, &c.

CHAPITRE XIV.

Continuation du même sujet.

De la formation des idées d'unité, de nombre, d'étendue, &c. de mouvement, de tems.

Si détournant les yeux de dessus l'Homme l'Ame les porte sur les autres Objets dont elle est environnée, & qu'elle continue d'exercer la Faculté qu'elle a d'abstraire, ses connoissances se multiplieront en se diversifiant; la Mémoire, l'Imagination & le raisonnement acquerront un nouveau degré de force & de perfection. La multiplicité, l'étendue, les mouvemens & la variété de ces Objets occuperont l'Ame tour à tour. L'Ame ne considérant dans chaque Objet que l'existence, & faisant abstraction de toute composition & de tout attribut, elle acquerra l'idée d'unité. La collection des unités conduira l'Ame à la notion du nombre ou de la quantité numérique. Cette notion s'étendra & se diversifiera à l'infini si ajoutant des

unités à d'autres unités ou combinant des unités avec d'autres unités, l'Ame ne repréſente pas ſeulement par des termes, mais encore par des figures ce qui réſultera de chaque addition ou de chaque combinaiſon. Si l'Ame conſidere chaque Objet comme un composé de parties placées immédiatement les unes à côté des autres ou les unes hors des autres, elle acquerra la notion de l'étendue. Si l'Ame regarde une certaine étendue, celle de ſon doigt ou de ſon pied, par exemple, comme une unité, & qu'appliquant cette étendue ſur une autre étendue elle recherche combien de fois celle-ci eſt contenue dans celle-là ou combien de fois celle-là eſt contenue dans celle-ci, elle parviendra à meſurer l'étendue, & comparant ſecrétement l'étendue des Objets à celle de ſon Corps elle nommera grands ceux dont l'étendue lui paroîtra ſurpaſſer beaucoup celle de cette portion de matiere à laquelle elle eſt unie: elle nommera, au contraire, petits les Objets dont l'étendue lui paroîtra contenue un grand nombre de fois dans celle de cette même portion de Matiere. Si l'Ame conſidérant une étendue comme immobile voit un Corps s'appliquer ſucceſſivement à différens points de cette étendue, elle ſe formera la notion du mouvement. Si l'Ame obſerve un Corps qui ſe meut d'un mouvement uniforme dans une étendue déterminée, & qu'elle conçoive cette étendue partagée en parties égales ou proportionnelles, auxquelles elle donne les noms d'Années, de Mois, de Jours, d'Heures, &c. elle acquerra l'idée du Tems. Comparant enſuite les divers mouvemens qui s'offrent à elle à ce mouvement uniforme, comme à une meſure fixe ou commune, elle jugera qu'un mouvement a plus de vîteſſe qu'un autre, quand il parcourt dans le même tems une plus grande étendue, &c.



CHAPITRE XV.

Continuation du même ſujet.

De la formation des idées de Claſſes, de Genres, d'Eſpeces.

SI l'Ame contemple les variétés des Etres corporels, ſi elle recherche ce qui les diſtingue les uns des autres, & qu'elle exprime par des mots les diverſes particularités qui s'offriront à ſes regards, elle ſe formera bientôt des idées de Diſtributions. L'Ame ne deſcendant pas d'abord dans le détail, & ne faiſant attention qu'aux traits les plus ſaillans, rangera dans le même ordre tous les Etres dans leſquels elle remarquera ces mêmes traits, & cet ordre ſera une Claſſe. En conſidérant les Objets d'un point de vue moins éloigné & pouſſant plus loin l'examen, l'Ame découvrira des particularités qui lui apprendront que les Etres qu'elle a rangés dans le même ordre, parce qu'elle les a cru ſemblables, different à bien des égards, & ſaiſiſſant les caracteres particuliers qui les différencient le plus, elle en compoſera de nouveaux ordres ſubordonnés au premier, & ces ordres ſeront des Genres. En étendant encore davantage ſes recherches, en obſervant juſqu'aux moindres traits, l'Ame appercevra de nouvelles variétés: elle ſoudiviſera donc encore les derniers ordres en d'autres ordres moins généraux, & ces ordres ſeront des Eſpeces. &c.

A l'aide de ſemblables Diſtributions & des noms que l'Ame impoſera à chaque Eſpece elle parviendra à ranger dans ſa Mémoire ſans confuſion les Productions infiniment variées des trois Regnes. Les Etoiles, qui paroiſſent ſemées dans l'Etendue comme le ſable ſur le bord de la Mer, étant de même di-

visées par Constellations, & chaque Constellation étant représentée par un signe ou exprimée par un mot, l'Ame parviendra à une connoissance exacte du Ciel & à nombrer ce qui lui avoit d'abord paru innombrable.

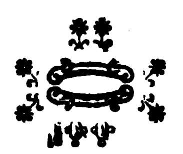
CHAPITRE XVI.

Continuation du même sujet.

De la formation des idées de Cause & d'Effet.

SI l'Ame s'arrête à considérer la face de la Nature, elle ne sera pas long-tems à s'appercevoir que cette face n'est pas constamment la même, mais qu'elle change continuellement. Elle observera que chaque changement est toujours la suite immédiate de quelque chose qui a précédé. Cette observation conduira l'Ame à la notion de la Cause & de l'Effet.

CONSIDÉRANT ensuite l'Univers comme un Effet & concevant que cet Effet pourroit ne pas être ou être autrement, l'Ame s'élevera à la notion de la CAUSE PREMIERE ou de la RAISON SUFFISANTE de ce qui est.



CHAPITRE

CHAPITRE XVII.

Autres avantages de la Parole : qu'elle fixe les idées, qu'elle fortifie & augmente leurs Liaisons : qu'elle rend l'Ame maîtresse de leur arrangement. De l'état moral de quelques Peuples de l'Amérique.

L'Usage des termes ne se borne pas à multiplier les idées, à les universaliser. Il les fixe, pour ainsi dire, sous les yeux de l'Ame, il la rend maîtresse de les considérer aussi long-tems qu'elle le veut & sous autant de faces qu'elle le veut Il facilite merveilleusement leur rappel en multipliant à l'infini les liens qui les unissent. Le simple son, la simple vue d'un mot suffit pour rappeller à l'Ame une foule d'idées qu ne tiennent souvent à ce mot que par une certaine ressemblance d'expression ou par des rapports encore plus légers. Enfin, par l'usage des termes l'Ame donne à ses idées l'arrangement que les circonstances exigent. Elle dispose ainsi de ses idées comme bon lui semble, elle exerce sur elles l'empire le plus despotique.

Le Langage est tellement ce qui perfectionne toutes les Facultés de l'Ame, que la perfection de ces Facultés répond toujours à celle du Langage. Les Langues des Nations les plus barbares sont aussi les Langues les plus pauvres. Telles sont celles de diverses Contrées de l'Amérique Méridionale. (1) Ces Langues manquent absolument de termes pour exprimer les idées abstraites & universelles. Les idées de Tems, d'Espace, d'Etre, de Substance, de Matiere, de Corps n'ont aucun

(1) Mr. de la Condamine, *Relation des Amazones.*

ſigne qui les repréſente. Il n'y a point non plus dans ces Langues de termes propres pour les idées de vertu, de juſtice, de liberté, de reconnoiſſance, d'ingratitude. L'Arithmétique de quelques unes de ces Contrées ne va pas au-delà du nombre de trois. L'état moral de ces Nations eſt à peu près celui d'une enfance perpétuelle.

Si le Langage donne naiſſance aux Sciences & les perfectionne; les Sciences à leur tour perfectionnent le Langage; ſoit en l'enrichiſſant de nouveaux termes & de nouveaux tours, ſoit en y répandant l'ordre, la netteté, l'exactitude & la préciſion.

CHAPITRE XVIII.

De la perfection, du génie & de l'origine des Langues en général.

L'ABONDANCE des mots & la multitude des inverſions conſtituent la principale richeſſe d'une Langue. Moins de richeſſes & même une ſorte de pauvreté peuvent être très-bien compenſés par la clarté & le naturel.

Le génie des Langues paroît tenir principalement au phyſique. La flexibilité & la délicateſſe des organes, leur diſpoſition à recevoir certaines impreſſions & à les retenir ſemblent imprimer à une Langue le tour ou l'air qui la caractériſe. Le moral aide au Phyſique en cultivant ces diſpoſitions. Une Imagination vive, & ſi je puis m'exprimer ainſi, extrêmement mobile ſaiſit tout, épuiſe tout. Le pinceau agit ſans ceſſe; le

coloris domine; mais le dessin est souvent peu correct, & les peintures sont chargées. L'Orient abonde en semblables tableaux.

Si nous recherchons la premiere origine du Langage & que nous consultions la Genese, nous la trouverons, ce semble, dans l'ordre que Dieu donna à Adam de nommer tous les Animaux. Si nous ne consultons là-dessus que la Raison & que nous supposions une Famille sous la simple direction de la Nature, nous croirons trouver cette origine dans les sons ou dans les cris que les premiers besoins feront pousser aux Enfans, & qui étant remarqués par les Parens, deviendront par la suite signes d'institution de ces mêmes besoins.

L'ombre que tout Corps jette à la lumiere a pu donner naissance à la Peinture; celle-ci à l'Écriture. A mesure que la Raison s'est perfectionnée elle a simplifié les signes & les a rendus capables de représenter un plus grand nombre de Choses. Les Symboles & les Hyéroglyphes des Peuples les plus anciens justifient cette conjecture.



CHAPITRE XIX.

Réflexion sur le Langage des Bêtes.

LEs Bêtes n'ont point proprement de Langage, si l'on entend par la Faculté de parler, celle de lier ses idées à des signes d'institution. Les sons & les mouvemens par lesquels les Bêtes manifestent leurs sentimens, leurs besoins, leurs plaisirs, leurs douleurs, sont des expressions *naturelles* de ces sentimens, de ces besoins, de ces plaisirs, de ces douleurs; & ces expressions sont invariables dans chaque Espece. La connoissance de ces expressions fait la plus belle Partie de l'Histoire naturelle des Animaux; elle est aussi celle qui exerce le plus la Logique & la sagacité de l'Observateur. Les phrases que le Perroquet étudie & qu'il répete si bien ne prouvent pas plus qu'il parle, que la prononciation des mots d'une Langue ne prouve que celui qui les prononce entend cette Langue. Parler n'est point simplement rendre des sons articulés; c'est encore lier ces sons aux idées qu'ils représentent. Les Bêtes ne sauroient former ces liaisons. Telles sont les bornes éternelles que le Créateur a prescrites dans sa Sagesse aux progrès de leur intelligence. Si ces bornes ne subsistoient point, l'Homme, ce Roi des Animaux, chanceleroit sur son Trône.

CHAPITRE XX.

De la variété presqu'infinie de mouvemens que la Parole imprime au Cerveau. Que la nature & la variété des opérations de ce viscere nous font concevoir les plus grandes idées de son organisation.

LORSQUE l'on réfléchit sur la part que les Sens ont à la production des idées, & que l'on considere qu'elle est toujours occasionée par quelque mouvement qui se passe dans le Cerveau, soit que ce mouvement dérive de l'impression actuelle des Objets sur les Sens, soit qu'il ait sa source dans l'impression de la Force motrice de l'Ame, on se persuade avec raison que le Langage en multipliant les idées ne fait que multiplier les mouvemens de l'Organe de la Pensée. Nous ne saurions penser à quelque sujet que ce soit que nous ne nous représentions les signes naturels ou artificiels des idées renfermées dans ce sujet ou que nous ne prononcions intérieurement, mais très-foiblement les mots qui expriment ces idées. Or, il est assez évident que ce sont là des effets de la Force motrice de l'Ame qui s'exerce à la fois ou successivement sur différens points du Sensorium.

AINSI, lorsque l'Ame se représente un Objet, & qu'elle se rappelle en même tems le mot qui exprime cet Objet, elle excite deux mouvemens dans l'Organe de la Pensée. Elle agit d'abord sur la partie de cet Organe qui répond aux extrémités du nerf optique; elle y excite des ébranlemens analogues à ceux que l'Objet y exciteroit s'il étoit présent. Elle agit encore sur la partie du même Organe qui correspond à celui de la voix; elle y produit un mouvement foible analogue à celui qu'y produiroit la prononciation du mot: si l'Ob-

Chap. XX.

jet dont l'Ame se retrace l'image est un fruit délicieux, elle pourra se rappeller en même tems la sensation que ce fruit a excitée en elle quand elle en a goûté. Ce sera donc un troisieme mouvement qui s'excitera dans l'Organe de la Pensée: l'Ame agira sur la partie de cet Organe qui communique à celui du Goût; elle y occasionera un mouvement semblable à celui que le fruit y auroit occasioné par son impression.

Les Philosophes qui ont avancé que nous ne saurions nous rappeller nos sensations ont erré. Si tel étoit l'état des choses, les sensations qui nous auroient affectés un grand nombre de fois nous paroîtroient aussi nouvelles que si elles ne nous eussent jamais affectés. Il est vrai que l'Ame ne sauroit donner aux sensations qu'elle rappelle le degré de vivacité qu'elles reçoivent de leur Objet. Et c'est là un des principaux caracteres qui distinguent les sensations des perceptions. Il arrive cependant quelquefois que des sensations que l'Ame ne fait que rappeller l'affectent aussi vivement que si elles étoient excitées par l'Objet même. C'est ce qu'on éprouve sur-tout dans les songes, où l'Ame n'étant point distraite par les impressions du dehors, se livre toute entiere à celles du dedans. Quelqu'un qui s'exerceroit fréquemment dans le rappel des sensations, & qui s'aideroit des moyens convenables, parviendroit peut-être à se procurer dans la veille des sensations aussi vives qu'en songe. Mais, l'Homme raisonnable est destiné à quelque chose de mieux qu'à se rappeller des sensations. Occupé à enrichir sa Mémoire & à cultiver son Entendement, il n'oublie point que les sensations sont moins un moyen de perfection qu'un moyen de conservation.

L'ébranlement que l'impression des Objets cause dans les Organes des Sens ne cesse pas toujours avec cette impression. On s'en convainc lorsqu'après avoir fixé un Objet fort éclairé, on ferme incontinent les yeux; on croit voir encore cet Objet;

on reconnoît sa forme & sa couleur. Il se passe quelque chose d'analogue dans l'Organe de l'Ouie ; on s'imagine entendre le son d'un instrument ou celui d'une Cloche, quoique le Corps sonore n'affecte plus l'Oreille. L'état actuel de l'Organe & le degré d'attention que l'Ame apporte à ce qu'elle éprouve, contribuent sans doute à rendre l'ébranlement plus ou moins fort, plus ou moins durable. La continuation de cet ébranlement après que la cause qui l'a produit a cessé d'agir indique une certaine élasticité dans les fibres ou dans les esprits.

Les idées que les Sens transmettent à l'Ame & qu'elle rappelle par le secours de la Mémoire & de l'Imagination, ne sont pas les seules dont elle est affectée. La Réflexion lui en procure un grand nombre d'autres, en lui découvrant les rapports plus ou moins prochains qui découlent de ces premieres idées. Ce sont encore de nouveaux mouvemens ou une nouvelle combinaison de mouvemens imprimés au Cerveau.

Si on fait attention à la multitude presqu'infinie d'idées, & d'idées prodigieusement variées qui peuvent exister dans la Tête d'un Homme, à la clarté, à la vivacité, à la composition de ces idées, à la maniere dont elles naissent les unes des autres & dont elles se conservent, à la promptitude avec laquelle elles paroissent & disparoissent suivant le bon plaisir de l'Ame; si on se rappelle ce qu'a été un Aristote, un Leibnitz, un Newton & ce qu'est aujourd'hui un Fontenelle, un Montesquieu on jugera du plaisir que goûtent les Anges à la vue de la petite Machine qui exécute des choses si surprenantes. Assurément s'il nous étoit permis de voir jusqu'au fond dans la Méchanique du Cerveau, & sur-tout dans celle de cette Partie qui est l'Instrument immédiat du Sentiment & de la Pensée, nous verrions ce que la Création terrestre a de plus ravissant. Nous ne suffisons point à admirer l'appareil & le jeu des Or-

CHAP. XXI. ganes destinés à incorporer un morceau de pain à notre propre substance; qu'est-ce pourtant que ce spectacle comparé à celui des Organes destinés à produire des Idées & à incorporer à l'Ame le Monde entier? Tout ce qu'il y a de grandeur & de beauté dans le Globe du Soleil le cede, sans doute, je ne dis pas au Cerveau de l'Homme, je dis au Cerveau d'une Mouche.

CHAPITRE XXI.

Considération générale sur la prodigieuse variété des perceptions & des sensations & sur la méchanique destinée à l'opérer.

SI toutes nos idées, même les plus spirituelles, dépendent originairement des mouvemens qui se font dans le Cerveau, il y a lieu de demander si chaque idée a sa fibre particuliere destinée à la produire ou si la même fibre mue différemment produit différentes idées?

JE m'arrête d'abord aux idées purement sensibles. Il est incontestable qu'il n'y a point de sentiment là où il n'y a point de Nerfs. Il ne l'est pas moins que chaque Sens a une organisation qui lui est propre, d'où resultent ses effets. Les perceptions & les sensations sont ces effets. Quoiqu'elles aient toutes de commun d'être excitées par l'entremise des nerfs, il regne cependant entr'elles une variété inépuisable. Considérées relativement aux Sens dont elles tirent leur origine on peut les ranger sous cinq genres principaux, qui renferment une multitude indéfinie d'especes. Quand on demande si chaque idée a un instrument approprié à sa productiou, cela doit s'entendre des especes contenues sous ces genres. On demande donc

donc si la saveur du salé, par exemple, est produite par des fibres différentes de celles qui occasionent la sensation de l'amer? Ch XXI.

En général, les nerfs sont tous de la même nature. Ils tirent tous leur origine du Cerveau. Ils sont tous des Corps blanchâtres, homogenes, solides. Mais, examinés plus en détail, on y découvre des variétés de plusieurs genres. Les uns s'éloignent beaucoup de leur origine, & sont par conséquent fort longs; les autres s'en éloignent fort peu, & sont par conséquent fort courts. Les uns sont fort gros; les autres fort déliés: les uns sont fort tendus; les autres le sont moins: les uns sont revêtus de deux membranes qui sont un prolongement de celles du Cerveau; la membrane extérieure plus épaisse, plus ferme est moins sensible; la membrane intérieure plus mince, plus délicate a plus de sensibilité; les autres ne sont revêtus que d'une seule membrane, & cette membrane est la plus fine. Les uns sont rassemblés par petits paquets & forment des especes de houpes, de pyramides, de mammelons; les autres composent des lames plus ou moins repliées, plus ou moins étendues, plus ou moins fines, &c.

Toutes ces variétés sont relatives à la fin principale pour laquelle les nerfs sont destinés: cette fin consiste à transmettre à l'Ame l'impression des Objets. Cette impression se transmet par le mouvement, soit de l'Objet lui-même, soit des corpuscules qui en émanent. Et comme la petitesse & le mouvement de ces corpuscules augmentent continuellement depuis ceux qui sont destinés à la sensation du Tact, jusques à ceux qui occasionent la sensation de la Lumiere, il y a de même dans les Sens une gradation correspondante, depuis celui du Toucher jusqu'à celui de la Vue. Mais, y a-t-il assez de variétés dans les fibres nerveuses de chaque Sens pour répondre à celles qu'on observe dans les perceptions & dans les sensations; ou n'est-il pas nécessaire pour rendre raison des faits de recourir à de telles

CH. XXII.

variétés ? Voilà précisément l'état de la question. Commençons par le Sens du Toucher.

CHAPITRE XXII.

De la méchanique des idées du Toucher.

TROIS membranes posées les unes sur les autres recouvrent le Corps humain, l'épiderme, le réticule, la peau proprement dite. Elles sont formées de l'entrelacement ou des ramifications d'un nombre prodigieux de fibres de différens genres. Le tissu qu'elles composent est plus mince dans l'épiderme, plus lâche dans le réticule, plus épais dans la peau. L'épiderme placé à la surface du Corps recouvre immédiatement le réticule, qui a sous lui la peau. Après avoir traversé celle-ci, les nerfs du Toucher s'insinuent dans les mailles du réticule : ils s'y dépouillent du tégument épais qu'ils avoient apporté du Cerveau, & ne retenant que le plus fin, ils prennent la forme de mammelons plus ou moins saillans. Sous cette forme ils s'élevent jusques à l'épiderme qui leur demeure adhérent & sur lequel ils tracent ces petits sillons concentriques qu'on apperçoit au bout des doigts.

CE court exposé suffit pour donner une légere idée de la méchanique du Toucher. On voit que les mammelons ébranlés par l'impression médiate ou immédiate les Objets, transmettent cet ébranlement à la partie du Cerveau qui leur répond.

A l'égard de la diversité des impressions que nous recevons par le Sens du Toucher, il ne paroît pas qu'il soit néceſſaire de supposer dans les mammelons une diversité relative, d'imaginer qu'ils contiennent des fibrilles à l'unisson de chaque espece d'impression. Nous concevons assez de variétés dans les

différens états que les fibres du Toucher peuvent subir, dans les différens mouvemens qui peuvent leur être communiqués, pour satisfaire à tout ce que nous éprouvons. De la contraction & de l'engourdissement des mammelons peut résulter la sensation du froid; de la dilatation & du trémoussement de ces mêmes mammelons peut résulter la sensation du chaud. De la plus grande contraction à la plus grande dilatation, du trémoussement le plus foible au trémoussement le plus fort les nuances sont infinies. Du degré de la nuance dépend le plaisir ou la douleur. Si de l'état d'une dilatation médiocre & d'un trémoussement vif mais doux, les fibres passent à l'état d'une si grande dilatation & d'une agitation si violente qu'elles en soient séparées ou même divisées, l'Ame passera du sentiment d'une chaleur douce à celui de la brûlure.

Entre le chatouillement & la cuisson il y a les mêmes gradations qu'entre la chaleur & la brûlure. L'espece de la sensation dépend du mouvement imprimé. Il faut juger de ce mouvement par celui de l'Objet ou des corpuscules qui en émanent. La petitesse & l'activité des corpuscules du Feu doivent imprimer aux fibrilles des Mammelons des vibrations incomparablement plus promptes que celles qu'y produit le passage d'une plume fort déliée ou la marche d'un fort petit Insecte.

Une pression douce, égale, uniforme des mammelons peut donner à l'Ame le sentiment du poli. Une pression rude, inégale, variée peut lui donner le sentiment de l'aspérité.

Une contraction subite des mammelons, une espece de spasme dans leurs fibres nerveuses peut occasioner le frissonnement. La cause de ce spasme n'est pas la même chez tous les Individus. Tel frissonne à l'attouchement de certains Corps qui font éprouver à un autre des sensations fort agréables. Le tempérament & l'habitude produisent ces variétés.

CH. XXIII. Le même Corps nous paroît à la fois chaud & poli. Le tremoussement que le Feu occasione dans les mammelons n'est point incompatible avec une certaine pression de ces mammelons.

L'Adhérence de l'épiderme aux mammelons modérant l'impression que les Corps font sur eux, le Toucher est plus vif là où il est plus mince, plus délicat; plus grossier là où il est plus épais, plus endurci.

CHAPITRE XXIII.

De la méchanique des idées du Goût.

L'Organe du *Goût* a tant de rapport avec celui du Toucher que décrire l'un c'est presque décrire l'autre. Comme la peau la Langue a ses mammelons, mais plus saillans, plus épanouis, plus sensibles.

Les Saveurs sont l'Objet du Goût. Les Sels fixes, les Souffres, les Huiles dissous & atténués par quelque liquide, principalement par la salive, sont la cause matérielle des Saveurs.

Les Sels par leurs pointes aigues sont très-propres à émouvoir, à irriter les fibres délicates des papilles. Les Souffres & les Huiles, par leurs parties onctueuses & balsamiques, sont propres à y produire des effets contraires.

Mais comme les Sels n'ont pas tous la même figure essentielle, les mêmes qualités ils n'agissent pas tous sur les fibres de la même maniere. Les uns les picotent; les uns les rongent; les autres les

brûlent; d'autres les crêpent; d'autres les contractent; d'autres les distendent; d'autres les secouent; d'autres y font des impressions qui semblent tenir le milieu entre deux impressions plus déterminées.

A ces différens effets des Saveurs sur l'Organe répondent différentes sensations. A un certain degré d'intensité dans le mouvement des fibres répond un certain degré de vivacité dans la Sensation.

Ainsi, le Goût, non plus que le Toucher, ne nous offre rien qui exige que chaque sensation ait sa fibre particuliere.

CHAPITRE XXIV.

De la méchanique des idées de l'Odorat.

Nous pouvons de même rendre raison de la diversité des Odeurs sans recourir à une semblable supposition. Plus délicat que le Goût, l'Odorat sent l'action des atomes infiniment petits qui s'élevent des Corps odoriférans. Ce que les Sels fixes, les Souffres & les Huiles grossiers font au Goût, les Sels volatils, les Souffres & les Huiles spiritualisés le font à l'Odorat. Les lames nerveuses qui tapissent les feuillets osseux placés à la partie supérieure du Nez, retiennent dans leurs replis les corpuscules odoriférans & font passer leur impression jusques au Siege de l'Ame. L'Action de ces corpuscules sur le tissu des lames se modifie suivant la nature des Corps dont ils émanent. Le mouvement plus ou moins grand dont ils sont doués rend leur impression plus ou moins vive. La même lame, la même fibre successivement secouée, tiraillée, picotée, comprimée, relâchée,

CH. XXV. deſſéchée, humectée, engourdie, &c, ne peut que tranſmettre à l'Ame des ſenſations auſſi différentes entr'elles que le ſont entr'eux les mouvemens qui les occaſionent.

CHAPITRE XXV.

De la méchanique des idées de l'Ouïe.

IL y a lieu de douter qu'il en ſoit abſolument de l'Ouïe comme des trois Sens dont je viens de parler. On ſait qu'une corde d'une longueur ou d'une tenſion déterminée ne rend jamais que le même ton fondamental quelle que ſoit la maniere dont on la touche. Ce ton dépend eſſentiellement du nombre de vibrations que la corde fait dans un tems donné. Le nombre des vibrations dépend lui-même de la longueur ou de la tenſion de la corde. Alonge-t-on la corde en la relâchant? elle fait moins de vibrations dans le même tems; & le ton qu'elle rend eſt plus grave. Accourcit-on la corde en la tendant? elle fait plus de vibrations dans le même tems, & le ton eſt aigu. On ſait encore que ſi dans le même inſtrument il y a pluſieurs cordes à l'uniſſon ou qui faſſent leurs vibrations dans le même tems, ſi l'on pince une de ces cordes, toutes celles qui ſeront à ſon ton frémiront à la fois.

L'AIR qui tranſmet aux cordes à l'uniſſon & en repos le mouvement qu'il reçoit de la corde pincée, rencontrant celles-là à la fin de leur premiere vibration, dans l'inſtant qu'il leur communique la ſeconde, continue l'ébranlement. Dans des cordes, au contraire, qui font leurs vibrations en tems inégaux, lorſque l'Air vient imprimer la ſeconde vibration, les unes n'ont que

commencé la premiere, d'autres ne l'ont faite qu'à moitié, d'où il résulte entre l'Air & les cordes une collision en sens opposé, qui éteint de part & d'autre le mouvement.

Mais pour que l'Air reçoive & transmette les différens tons que rend le Corps sonore, il faut qu'il soit lui-même à l'unisson de tous ces tons. C'est ce qui a porté à soupçonner que l'Air contenoit des particules correspondantes aux divers tons de la Musique, des particules à l'unisson de l'*ut*, d'autres à l'unisson du *ré*, d'autres à l'unisson du *mi*, &c. Peut-être même que cette supposition ne suffit pas: les particules d'un même genre peuvent n'être pas toutes contigues & se trouver séparées par des particules de genres différens, incapables de recevoir & de transmettre les tons propres à celles-là. Il semble donc qu'il faille admettre que chaque corpuscule d'Air est formé d'élémens à l'unisson de tous les tons, qu'il est une petite machine composée de sept branches élastiques, de sept ressorts principaux. L'art que cette conjecture suppose dans les élémens de l'Air est, sans doute, autant au dessous de la réalité, que les conceptions de l'Artisan le plus grossier sont au-dessous de celles de l'Artiste le plus habile.

Les mêmes vibrations que les cordes d'un Instrument impriment à l'Air qui les touche, celui-ci à l'Air plus éloigné, elles les communiquent au Corps de l'Instrument, & de cette communication dépendent la force & l'agrément des tons. Il y a donc aussi dans l'Instrument des fibres à l'unisson de ces tons. Leur existence ne paroîtra pas douteuse si l'on fait attention à la maniere dont les Instrumens de Musique sont construits. Ils sont formés de l'assemblage de plusieurs pieces fort élastiques, coupées & courbées si inégalement que leur longueur & leur largeur different presque à chaque point. Par là l'Instrument se trouve pourvu de fibres dont la longueur varie comme les tons qu'elles sont destinées à réfléchir & à fortifier.

CH. XXV.

Ces principes admis, on ne voit pas comment l'Oreille transmettroit à l'Ame l'harmonie d'un Concert, si toutes ses fibres étoient parfaitement uniformes & identiques, si toutes étoient montées sur le même ton. L'observation paroît concourir ici avec le raisonnement pour nous persuader le contraire. On trouve dans la partie intérieure de l'Oreille deux cavités osseuses & tortueuses, le labyrinthe & le limaçon qui semblent être tout à fait analogues aux Corps des Instrumens de Musique. Les rameaux que le nerf auditif jette dans ces cavités & qui en revêtent intérieurement les parois, peuvent être comparés aux fibres qui tapissent l'intérieur d'un Violon: ce sont autant de petites cordes dont la longueur est déterminée par celle de la piece qu'elles recouvrent. Les canaux demi-circulaires du labyrinthe étant tous construits sous différentes proportions, le limaçon diminuant continuellement de diametre depuis sa base jusques à son sommet, sont extrêmement propres à fournir l'Organe de fibres appropriées à tous les tons & à toutes les nuances des tons.

Les rayons sonores rassemblés par l'espece d'entonnoir que forme la partie extérieure de l'Oreille, & modérés jusqu'à un certain point par l'action du tambour, sont portés dans le labyrinthe & le limaçon. Ils communiquent aux fibres de ces cavités les différentes impressions qu'ils ont reçues de l'Objet. Le nerf auditif, auquel ces fibres aboutissent comme à leur tronc, en est ébranlé; l'Ame apperçoit des sons & goûte le plaisir de l'harmonie.

Ces sons variés, harmonieux qui charment l'Oreille & qu'elle rend à l'Ame avec tant de précision, la Voix les exécute avec une justesse & un agrément qui l'éleve fort au-dessus des Instrumens de Musique les plus parfaits. Le Larynx, cartilage composé, placé à l'entrée de la Trachée-artere, destiné à l'ouvrir & à la fermer est garni intérieurement d'un grand nombre de

fibres

fibres élaſtiques qu'on a prouvé être parfaitement analogues aux cordes des Inſtrumens de Muſique. L'Air chaſſé par les Poumons eſt l'archet qui met ces cordes en jeu. Le degré de vîteſſe dont il les frappe détermine le ton. La Glotte, cette partie du Larynx qui livre paſſage à l'Air, eſt conſtruite avec un tel art, que ſon ouverture augmente ou diminue préciſément dans la proportion du ton qu'il s'agit de former. On démontre que le diametre de cette ouverture peut ſe diviſer ainſi en 1200 parties, qui ſont 1200 tons ou nuances de tons. L'Air que les Poumons pouſſent vers la Glotte y acquiert plus ou moins de mouvement, ſuivant qu'il en trouve les levres plus ou moins rapprochées. Dans le premier cas, les tons ſont plus ou moins aigus; dans le ſecond ils ſont plus ou moins graves.

La Voix participe donc à la fois de la nature des Inſtrumens à cordes & de celle des Inſtrumens à vent. Si on ſouffle avec force dans la Trachée de quelque Animal mort, on rendra des ſons qui différeront peu de ceux que l'Animal rendoit. On obſervera les fibres de la Glotte frémir comme les cordes d'une Viole.



CHAPITRE XXVI.

De la méchanique des Idées de la Vue.

LA Lumiere eſt à l'œil ce que le Son eſt à l'Oreille. Les Couleurs répondent aux tons. La Muſique a ſept tons principaux; l'Optique a ſept couleurs principales. Chaque ton a ſes oſcillations qui le diſtinguent de tout autre; chaque couleur a ſes vibrations & ſon degré de réfrangibilité. Entre un ton & un autre ton, entre une couleur & une autre couleur les nuances ſont indéfinies. Les tons ſupérieurs ſont les plus aigus; les couleurs ſupérieures ſont les plus vives. Les degrés d'élévation & d'abaiſſement d'un même ton ſont relatifs aux différentes teintes d'une même couleur. Le Son ſe propage à la ronde par un milieu très rare & très-élaſtique; de grands Philoſophes ont penſé qu'il en eſt de même de la Lumiere, & il n'eſt peut-être pas impoſſible de répondre aux difficultés qu'on fait contre cette hypotheſe.

SI nous partons de l'analogie que nous venons d'obſerver entre la Lumiere & le Son, nous penſerons que comme l'Oreille a des fibres à l'uniſſon des différens tons, l'Oeil a de même des fibres à l'uniſſon des différentes couleurs; mais au lieu que les fibres de différens genres ſont diſtribuées dans l'Oreille ſur différentes lignes, nous ſuppoſerons qu'elles ſont raſſemblées par faiſceaux dans toute l'étendue de la rétine & du nerf optique. Chaque faiſceau ſera compoſé de ſept fibres principales, qui ſeront elles-mêmes de plus petits faiſceaux formés de la réunion d'un grand nombre de fibrilles relatives aux diverſes nuances. Enfin, il en ſera des corpuſcules de la Lumiere comme de ceux de l'Air.

Un fait ſeulement paroît contraire à cette ſuppoſition. Si on ferme les yeux après avoir regardé fixement le Soleil, on ſera affecté d'une ſuite de couleurs qui ſe ſuccéderont dans l'ordre des couleurs priſmatiques ou de celles de l'Arc-en-Ciel. Pourquoi cette ſucceſſion, pourquoi les ſept couleurs principales ne paroiſſent-elles pas à la fois, s'il n'eſt aucun point ſur la rétine qui n'ait des fibres repréſentatrices de toutes ces couleurs? Le Soleil ne peint au fond de l'œil que du blanc, comment ce blanc ſe décompoſe-t-il graduellement en rouge, orangé, jaune, verd, &c? Ce fait ne prouve-t-il pas que les fibres qui ſervent immédiatement à la Viſion ſont toutes de même eſpece & que la diverſité des couleurs procede uniquement du degré de mouvement?

En effet, les couleurs les plus hautes ſont celles qui fatiguent le plus l'Organe. Elles ne le fatiguent plus que parce qu'elles le ſecouent plus vivement. Le blanc, le rouge, l'orangé, le jaune doivent donc paroître les premieres dans l'œil qui a fixé le Soleil. Ils doivent ſe ſuccéder dans un ordre relatif à la promptitude des vibrations que chaque couleur exige. Le verd, le bleu, l'indigo, le violet n'exigeant pas un mouvement ſi prompt, doivent ſuivre immédiatement les couleurs ſupérieures & obſerver entr'eux la même loi de ſucceſſion.

Cette explication paroît d'autant plus naturelle, que la ſimple agitation ou une compreſſion un peu forte du Globe de l'œil ſuffit pour donner naiſſance à des couleurs auſſi vives que celles qui ſont produites par l'action du Soleil ſur l'Organe.

Je ne ſais pourtant ſi l'ingénieuſe hypotheſe qui admet une diverſité ſpécifique dans les fibres de la Viſion doit céder au fait que j'ai indiqué. Il me ſemble que j'entrevois une maniere de ſolution; mais je me défie de ſa bonté. Selon cette hypo-

CH. XXVI.

these les couleurs sont entr'elles comme les tons sont entr'eux: elles se différencient donc comme les tons par le nombre de vibrations que chacune d'elles fait en tems égal. Les couleurs les plus vives répondant aux tons les plus élevés, elles sont celles qui font le plus de vibrations dans le même tems & dont le mouvement cesse par conséquent le plutôt: je parle du mouvement qui est imprimé aux fibres & qu'elles conservent plus ou moins de tems à proportion de leur espece. Un rayon solaire est, comme nous l'avons vu, composé de sept rayons principaux, qui portent chacun une couleur qui lui est propre & qui est invariable. Ces rayons séparés par le Prisme & réunis ensuite par une Lentille, se pénetrent intimement & ne présentent plus qu'un seul rayon de couleur blanche. Lors donc qu'un semblable rayon tombe sur la rétine, il excite dans toutes les fibres de chaque faisceau un ébranlement violent: l'Organe en est même blessé. Au milieu d'une telle agitation l'Ame ne distingue rien: les mouvemens particuliers se confondent & ne composent qu'un mouvement général dont l'impression est une. Tout se résout ainsi dans une seule sensation, & cette sensation est du blanc. L'ébranlement perdant peu à peu de sa violence par l'absence de la Cause qui l'a produit, le cahos commence à se débrouiller; les mouvemens particuliers deviennent sensibles, tout se démêle par degré. Les mouvemens auxquels tiennent les impressions les plus vives, les plus saillantes sont démêlés les premiers. L'Ame apperçoit d'abord le rouge, l'orangé, le jaune. Mais ces mouvemens s'éteignent bientôt, & laissent appercevoir à l'Ame les mouvemens plus foibles ou plus lents, d'où resultent les sensations des couleurs basses. L'Ame voit saillir successivement le bleu, l'indigo, le violet.

Le noir, dans l'une & l'autre hypothese, n'est que la privation de tout mouvement.

SUIVANT l'Optique Newtonienne un Corps n'est blanc que parce qu'il réfléchit la Lumiere telle qu'il la reçoit, sans la modifier, sans y occasioner aucune de ces réfractions d'où naissent les couleurs. Pourquoi pendant que l'œil demeure fixé sur un papier blanc ou sur tout autre corps de même couleur ne sent-on point l'effet particulier des différens mouvemens que les petits rayons colorés impriment aux fibres qui leur correspondent? En voici, ce me semble, la raison: les rayons de toute espece, mais confondus, que le papier envoie sans cesse dans l'œil, entretiennent les mouvemens des fibres & conséquemment la confusion qui forme le blanc. Si les fibres, laissées à elles-mêmes, conservoient le mouvement que le papier leur a communiqué, l'inégalité de ce mouvement dans chaque espece de fibre, sa durée plus ou moins longue donneroient lieu à la distinction, à la succession des couleurs. Mais l'impression que fait le papier n'est pas assez forte pour que les fibres continuent à se mouvoir après qu'il a cessé d'agir.

L'AGITATION ou la compression du Globe de l'œil, une fievre un peu violente suffisent pour faire voir des couleurs dans l'obscurité. La pression ou les tiraillemens que cela cause dans les fibres du nerf optique les met dans un état qui les rapproche de celui où elles se trouvent lorsque la Lumiere les agite.



CHAPITRE XXVII.

Conjectures sur la méchanique de la reproduction des idées.

Les idées qui affectent l'Ame à l'occasion des mouvemens que les Objets extérieurs impriment aux Organes des Sens, l'Ame a la Faculté de les reproduire sans l'intervention de ces Objets, & cette Faculté porte le nom général d'*Imagination*.

Il nous a paru que la reproduction des idées étoit l'effet de la Force motrice dont l'Ame est douée, de cette Force en vertu de laquelle agissant à son gré sur tous les points du Cerveau qui correspondent avec les Sens, elle le monte sur le ton qui convient à chaque espece de perception & de sensation.

Évitant donc de décider sur les deux hypotheses qui nous occupent, préférant de les réunir pour mieux satisfaire à tous les phénomenes, nous dirons que l'Ame reproduit les idées sensibles, tantôt en donnant aux fibres le mouvement qu'exige l'idée qu'elle veut rappeller, tantôt en remuant l'espece de fibre appropriée à cette idée.

Ce sera de la premiere de ces deux manieres que l'Ame rappellera les différentes impressions que le même Corps a produites sur sa Peau, sur sa Langue, sur son Nez. Ce sera de la seconde maniere qu'elle rappellera les impressions de ce même Corps sur ses Oreilles & sur ses Yeux.

Je souhaiterois de répandre quelque clarté sur cette espece

de Théorie. Je sens que je touche à des abîmes: mais je n'ai pas la témérité d'entreprendre de les sonder: je ne veux que les regarder en me tenant à quelque appui. CH. XXVII.

La Lumiere & les couleurs sont la source féconde des perceptions que nous recevons par le Sens de la Vue. En bannissant de la Nature l'obscurité, la confusion & l'uniformité elles impriment à chaque Objet des traits qui lui sont propres & qui le caractérisent.

Les formes, les grandeurs, les distances, les situations, les mouvemens sont des genres de perceptions visuelles qui ont sous eux une multitude innombrable d'especes.

Toutes ces perceptions l'Ame les reproduit. Le degré de force & de vivacité avec lequel cette reproduction s'opere est toujours proportionnel à l'intensité des mouvemens communiqués par l'Objet, à la fréquence des reproductions, au tempérament des fibres.

Mais, chaque genre, chaque espece de perception visuelle a-t-elle dans le Cerveau sa place marquée, a-t-elle des fibres qui lui soient consacrées & qui ne soient consacrées qu'à elle?

Ce seroit étendre l'hypothese au-delà du besoin que de le supposer. On peut admettre raisonnablement que la rétine est formée de fibres à l'unisson de différentes couleurs: mais, comme le mélange de la Lumiere & de l'Ombre suffit pour représenter tout ce qui est Corps, il suffit de même que quelques endroits de la rétine soient plus éclairés que d'autres ou éclairés d'une Lumiere différemment modifiée, pour faire appercevoir à l'Ame différens Objets ou différentes parties du même Objet. Il en est à cet égard des fibres de la Vision comme des Caracteres d'Imprimerie, dont la seule combinaison

exprime une infinité de choses & de sens ; ou pour employer une comparaison qui se rapproche plus de notre sujet, il en est de ces fibres comme des couleurs que le Peintre a sur sa Palette, & dont il forme à volonté une Plante, un Animal, un Païsage ou toute autre représentation.

CHAPITRE XXVIII.

Continuation du même sujet.

PLUS j'y réfléchis, & plus je me persuade que pour atteindre à quelque chose de passablement clair sur la maniere dont les idées sont reproduites, il faut se rendre attentif à ce qui se passe dans l'Organe à la présence de l'Objet. Je ne parle encore que de la Vision.

DES lames minces détachées de toute la surface des Objets ou comme s'exprimoit l'Antiquité, les *Especes* des Objets ne viennent point s'appliquer sur le fond de l'Oeil & ne donnent point naissance aux perceptions visuelles. Le tems a détruit ces chimeres assorties à l'enfance de la Physique, & leur a substitué des vérités que l'expérience avoue. Un Fluide plus subtil, plus élastique, plus rapide que tout ce que nous connoissons dans la Nature, se réfléchit sans cesse de dessus les surfaces des Corps & va peindre leur image sur la rétine. La Lumiere est ce Fluide. Les rayons lumineux qui partent de chaque point de l'Objet & qui tendent à s'écarter les uns des autres à mesure qu'ils s'éloignent de ce point, sont admis dans l'œil par la prunelle. Ils en traversent les différentes humeurs, qui les plient à proportion qu'elles sont plus denses. Ce pli tend à les rapprocher les uns des autres, à les réunir en un seul point. C'est

C'eſt ſur la rétine, comme ſur une toile placée derriere les humeurs, que ſe fait cette réunion. Le point lumineux qu'elle produit eſt l'image parfaite de celui dont les rayons émanent. Ces rayons compoſent ainſi comme une double pyramide qui va de l'Objet à l'Oeil. Les deux pyramides ſont oppoſées l'une à l'autre par leur baſe, & cette baſe eſt dans la prunelle. La pyramide extérieure a ſon ſommet dans l'Objet : la pyramide intérieure a le ſien ſur la rétine. D'autres pyramides, d'autres traits de Lumiere réfléchis de même par d'autres points de l'Objet viennent à la fois tomber ſur la rétine & y tracer l'image de ces points. De toutes ces images particulieres ſe forme l'image totale de l'Objet. La partie de la rétine ſur laquelle cette peinture repoſe eſt dans une agitation continuelle. Chaque point lumineux a ſon mouvement propre, qui tranſmis juſqu'au Siege de l'Ame par les dernieres ramifications du nerf optique, y fait naître une perception. L'amas des perceptions partielles compoſe la perception totale de l'Objet : celle-ci eſt la ſomme de celles-là.

La Lumiere qui ſe réfléchit de deſſus un Objet peut être conſidérée comme un Corps ſolide, comme un faiſceau de petits dards qui appuie par une de ſes extrémités ſur l'Objet & par l'autre ſur la rétine. L'Ame touche, pour ainſi dire, l'Objet de l'Oeil comme elle le toucheroit avec le doigt ou un bâton, mais cette eſpece de Toucher eſt infiniment plus délicate que le Toucher proprement dit.

Quand un Objet réfléchit la Lumiere de façon qu'elle ſouffre une dégradation continuelle depuis le milieu de l'Objet juſqu'à ſes bords, l'Ame a la perception d'un globe. Lorſque la Lumiere ſe réfléchit par-tout également, l'Ame a la perception d'une ſurface plane. Mais comme la peinture d'un globe produit ſur l'Oeil le même effet qu'un globe réel, l'Ame ne peut diſtinguer ici l'apparence de la réalité que par le Toucher ou

CHAPITRE XXVIII.

par la connoiſſance qu'elle a des Objets environnans. Il eſt d'autres illuſions du même genre que l'Ame reconnoît par de ſemblables moyens.

Les rayons qui partent des deux extrémités d'un Objet & qui dirigent leur marche vers la prunelle tendent à ſe rapprocher l'un de l'autre à meſure qu'ils avancent. Ils s'uniſſent à leur entrée dans l'Oeil, & continuant leur route en ligne droite vers la rétine ils ſe croiſent & forment deux angles oppoſés par la pointe. L'un de ces angles embraſſe dans ſon ouverture l'Objet; l'autre ſon image. L'ouverture de ces angles détermine donc la grandeur apparente de l'Objet ou l'étendue que cet Objet occupe ſur la rétine. Sont-ils fort ouverts ? l'Objet paroît fort grand : ſont-ils fort aigus ? l'Objet paroît fort petit : ſont-lis ſi aigus que les deux rayons coïncident ? l'Objet ne paroît à l'Ame que comme un point.

La perception de la diſtance naît de celle de la grandeur ou plutôt cette perception n'eſt que celle de la grandeur elle même. C'eſt par l'étendue des Corps interpoſés que ſe forme l'idée de la diſtance qui eſt entre deux Objets ou entre un Objet & l'œil. L'Ame juge encore de la diſtance par la Lumiere réfléchie : plus elle eſt foible, plus l'Objet paroît éloigné : augmente-t-elle de force ? il ſemble ſe rapprocher. L'éloignement apparent d'une Montagne diminue lorſque la neige la couvre.

La ſituation d'un Objet eſt un rapport aux Objets environnans.

Si ces Objets ſont immobiles ou conſidérés comme tels, & que la poſition de l'Objet dont il s'agit varie à chaque inſtant à leur égard, cet Objet ſera jugé en mouvement. La peinture qui s'en formera ſur la rétine s'appliquera ſucceſſivement ſur différens points de cette membrane, tandis que celles des

autres Objets continueront d'affecter les mêmes points. Un Objet, quoiqu'en repos, paroîtra en mouvement si son image change de place sur le fond de l'œil; soit que cela arrive par le transport insensible du Spectateur, soit que l'Ame rapporte à cet Objet un mouvement qui appartient à des Objets placés derriere ou au-dessous. Le Rivage fuit aux yeux du Navigateur. Le Pont remonte la Riviere pour le Voyageur qui fixe de l'œil le rapide courant.

CHAPITRE XXIX.

Continuation du même sujet.

COMMENT l'Ame reproduit-elle les diverses idées dont nous venons d'entrevoir la production ? comment se retrace-t-elle l'image d'un globe, sa forme, sa couleur, sa grandeur, sa distance, sa situation, son mouvement ?

LA premiere production des idées est dûe au jeu des Organes: leur seconde production, leur reproduction dépendroit-elle d'une cause totalement différente ? Je ne le présume pas, & le sentiment contraire me paroît plus probable.

L'AME se retrace la forme d'un globe en mouvant les fibres d'un même paquet de maniere que le mouvement décroisse par degré depuis le milieu du paquet jusqu'à ses bords.

L'AME colore cette image par les vibrations qu'elle excite dans les fibres appropriées à l'espece de couleur que le globe a réfléchie.

CHAPITRE XXIX.

L'Ame se représente la grandeur du globe en mettant en mouvement une étendue de fibres égale à celle que l'image tracée par ce globe occupoit sur la rétine.

En réveillant l'image des Corps interposés & environnans, l'Ame reproduit les idées de distance & de situation.

Elle reproduit la perception du mouvement en imprimant à toutes les fibres placées sur la ligne que l'image produite par le globe a parcourue, les mouvemens particuliers d'où résultent sa forme, sa couleur & sa grandeur.

Au reste; comme les qualités sensibles qui caractérisent un Objet s'offrent à nous en même-tems & que ce n'est que par abstraction & pour en faciliter l'examen que nous les séparons les unes des autres, l'Ame reproduit aussi l'idée de cet Objet en entier, avec toutes ses déterminations & dans le même instant indivisible. Tous les mouvemens dont nous venons de parler s'excitent donc à la fois.

Il en est de la reproduction des idées que nous recevons par le Sens du Toucher, du Goût, de l'Odorat & de l'Ouïe comme de la reproduction des idées que nous recevons par le Sens de la Vue. C'est en imprimant à chaque Organe des mouvemens semblables à ceux que les Objets y avoient imprimés que l'Ame se rappelle les perceptions & les sensations attachées à l'action de ces Objets.

C'est, par exemple, en excitant une légere contraction dans les nerfs qui aboutissent aux mammelons de la Peau, que l'Ame se rappelle la fraîcheur qu'elle a goûté dans le bain. C'est en produisant une impression analogue sur les papilles de la Langue, que l'Ame fait renaître en elle la délicieuse saveur d'un fruit. C'est en touchant avec choix & mesure les

fibres nerveuſes de l'Oreille, que l'Ame croit entendre encore les accens qui l'ont charmée.

CHAPITRE XXIX.

Enfin, c'eſt par la même méchanique que l'Ame ſe rappelle les mouvemens de pitié, de compaſſion, de crainte, de terreur, &c. qu'elle a éprouvés à la préſence de certains Objets.

Quand un Objet agit en même tems ſur pluſieurs Sens, l'Ame eſt affectée à la fois de ſenſations de différens genres. Si elle veut ſe rappeller une de ces ſenſations, elle reproduira en même tems les ſenſations concomitantes. Il en eſt de même de la perception d'un Objet par le ſeul Sens de la Vue. Cette perception eſt toujours accompagnée d'une multitude d'autres perceptions que l'Ame réveille en même tems qu'elle reproduit la perception principale.

Je tâche à me rappeller le goût d'un fruit: auſſi-tôt ſon odeur, ſa forme, ſa couleur, ſa grandeur ſe repréſentent à moi. Je penſe à un Animal dont la forme m'a paru ſinguliere: au même inſtant je me rappelle le lieu où je l'ai vu & les circonſtances particulieres où je me rencontrois alors. Ces reproductions n'ont point de fin, parce que toutes nos idées ſont enchaînées les unes aux autres.

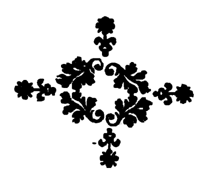


CHAPITRE XXX.

CHAPITRE XXX.

Réflexion sur les conjectures précédentes.

TELLE eſt la maniere dont j'imagine que s'opere la reproduction des idées. On m'objectera peut-être l'impoſſibilité où nous ſommes de comprendre que l'Ame exécute tant de mouvemens divers néceſſaires à cette reproduction ; qu'elle ſache ne mouvoir préciſément que les fibres deſtinées à reproduire une certaine couleur, modifier le mouvement de ces fibres dans des proportions exactement relatives aux dégradations de Lumiere qu'exige la repréſentation d'une certaine forme, &c. Mais concevons-nous mieux comment l'Ame meut ſon Corps, comment elle contracte tel ou tel muſcle, comment elle proportionne la contraction à la réſiſtance, &c. ? Voyez MONDONVILLE exécuter un de ces airs qui émeuvent toutes les paſſions : quelle célérité dans les mouvemens de ſes doigts ! quel accord ! quelle juſteſſe ! quelle cadence ! quelle variété ! on diroit qu'une Divinité préſide à ces mouvemens : l'Ame les produit cependant ; & comment les produit-elle ?



CHAPITRE XXXI.

Autre conjecture sur la reproduction des idées.

Au lieu de supposer, comme j'ai fait, que l'Ame reproduit les mouvemens d'où naissent les idées, ne soupçonneroit-on point plus volontiers, qu'excités une fois par les Objets, ils se conservent dans le Cerveau & que l'acte du rappel ou de la reproduction des idées n'est que l'attention que l'Ame prête à ces mouvemens?

L'Économie animale nous offre plusieurs exemples de mouvemens qui paroissent se conserver par les seules Forces de la Méchanique: tel est le mouvement de la circulation; tels sont ceux de la nutrition & de la respiration qui en dépendent. Les mouvemens qui constituent en quelque sorte la Vie spirituelle, ne seroient-ils point aussi durables que ceux qui constituent la Vie corporelle? Les fibres du Cerveau ne seroient-elles point des ressorts si parfaits, des machines d'une construction si admirable qu'elles ne laissent perdre aucun des mouvemens qui leur ont été imprimés?

Il est vrai qu'on a de la peine à concevoir la conservation du mouvement dans une Partie aussi molle que paroît l'être le Cerveau. On ne conçoit pas non plus facilement que le Cerveau puisse fournir à une aussi prodigieuse suite de mouvemens que l'est celle qu'exige le nombre des idées. Mais nous ne connoissons pas assez la nature du Cerveau & sa structure pour apprécier la Force de ces objections.

CHAPITRE XXXII.

Autre hypothese sur la méchanique des idées.

DES Philosophes accoutumés à juger des choses par ce qu'elles sont en elles-mêmes & non par leur rapport avec les idées reçues, ne se révolteroient pas s'ils entendoient avancer que l'Ame n'est que simple spectatrice des mouvemens de son Corps; que celui-ci opere seul toute la suite des actions qui compose une Vie; qu'il se meut par lui-même; que c'est lui seul qui reproduit les idées, qui les compare, qui les arrange; qui forme les raisonnemens, imagine & exécute des plans de tout genre, &c. Cette hypothese, hardie peut-être jusques à l'excès, mérite néanmoins quelque explication.

L'ON ne sauroit nier que la PUISSANCE INFINIE ne pût créer un Automate qui imiteroit parfaitement toutes les actions extérieures & intérieures de l'Homme.

J'ENTENDS ici par actions extérieures tous les mouvemens qui se passent sous nos yeux: je nomme actions *intérieures* tous les mouvemens qui dans l'état naturel ne peuvent être apperçus, parce qu'ils se font dans l'intérieur du Corps. De ce nombre sont les mouvemens de la digestion, de la circulation, des sécrétions, &c. Je mets sur-tout dans ce rang les mouvemens qui donnent naissance aux idées de quelque nature qu'elles soient.

DANS l'Automate dont nous parlons tout seroit exactement déterminé. Tout s'exécuteroit par les seules regles de la plus belle Méchanique. Un état succéderoit à un autre état, une opération

opération conduiroit à une autre opération suivant des Loix invariables. Le mouvement deviendroit tour à tour cause & effet, effet & cause. La réaction répondroit à l'action, la reproduction à la production.

CONSTRUIT sur des rapports déterminés avec l'activité des Etres qui composent notre Monde, l'Automate en recevroit les impressions, & fidele à s'y conformer il exécuteroit une suite correspondante de mouvemens.

INDIFFÉRENT pour quelque détermination que ce fût, il céderoit également à toutes, si les premieres impressions ne montoient, pour ainsi dire, la Machine & ne décidoient de ses opérations & de sa marche.

LA suite de mouvemens qu'exécuteroit cet Automate le distingueroit de toute autre formé sur le même modele, mais qui n'ayant pas été placé dans de semblables circonstances, n'auroit pas éprouvé les mêmes impressions, ou ne les auroit pas éprouvé dans le même ordre.

LES Sens de l'Automate ébranlés à la présence des Objets communiqueroient leur ébranlement au Cerveau, principal Mobile de la Machine. Celui-ci mettroit en action les muscles des mains & des pieds en vertu de leur liaison secrete avec les Sens. Ces muscles alternativement contractés & dilatés approcheroient ou éloigneroient l'Automate des Objets dans le rapport qu'ils auroient avec la conservation ou la destruction de la Machine.

LES mouvemens de perception & de sensation que les Objets auroient imprimés au Cerveau s'y conserveroient par l'énergie de sa méchanique. Ils deviendroient plus vifs suivant

CHAPITRE XXXII.

l'état actuel de l'Automate, considéré en lui-même & relativement aux Objets.

Les mots n'étant que des mouvemens imprimés à l'Organe de l'Ouïe ou à celui de la Voix, la diversité de ces mouvemens, leur combinaison, l'ordre dans lequel ils se succéderoient représenteroient les jugemens, les raisonnemens & toutes les opérations de l'Esprit.

Une correspondance étroite entre les Organes des Sens, soit par l'abouchement de leurs ramifications nerveuses, soit par des ressorts interposés, soit par quelqu'autre moyen que nous n'imaginons pas, établiroit une telle liaison dans leur jeu, qu'à l'occasion des mouvemens imprimés à un de ces Organes d'autres mouvemens se réveilleroient ou deviendroient plus vifs dans quelqu'un des autres Sens.

Donnez à l'Automate une Ame qui en contemple les mouvemens, qui se les applique, qui croie en être l'Auteur, qui ait diverses volontés à l'occasion de divers mouvemens; vous ferez un Homme dans l'hypothese dont il s'agit.

Mais cet Homme seroit-il libre ? Le sentiment de notre Liberté, ce sentiment si clair, si distinct, si vif qui nous persuade que nous sommes Auteurs de nos actions peut-il se concilier avec cette hypothese ? Si elle leve la difficulté qu'il y a à concevoir l'action de l'Ame sur le Corps, d'un autre côté elle laisse subsister dans son entier celle qu'on trouve à concevoir l'action du Corps sur l'Ame.

CHAPITRE XXXIII.

CHAPITRE XXXIII.

De l'opinion philosophique qu'il n'y a point de Corps.

CE sont ces difficultés qui ont conduit un Théologien Anglois aussi pieux que hardi à avancer qu'il n'y a point de Corps, & que l'opinion de leur existence est la source la plus féconde & la plus dangereuse de l'erreur & de l'impiété. Si son Livre ne persuade pas, il prouve du moins combien nos connoissances les plus certaines peuvent être obscurcies & à quel point l'Esprit humain est susceptible de doute & d'illusion. Voici le précis des raisons de ce subtil Métaphysicien.

Il est évident que les Choses que nous appercevons ne sont que nos propres idées. Il n'est pas moins évident que ces idées ne peuvent exister que dans un Esprit. Il est encore très-clair que ces idées ou ces Choses que nous appercevons existent, soit elles-mêmes, soit leurs Archétypes indépendamment de notre Ame, puisque nous sentons que nous n'en sommes point les Auteurs. Nous ne pouvons déterminer à notre volonté quelles idées particulieres nous aurons en ouvrant les Yeux ou les Oreilles. Ces idées existent donc dans un autre Esprit qui nous les présente par un acte de sa volonté. Nous disons que les Choses que nous appercevons immédiatement, quelque nom qu'on leur donne, sont des idées ou des sensations. Or, comment une idée ou une sensation peuvent-elles exister ailleurs que dans un Esprit ou être produites par quelqu'autre Cause que par un Esprit? La chose est inconcevable, & affirmer ce qui est inconcevable, est-ce philosopher?

D'un autre côté on conçoit aisément que ces idées ou sensations existent dans un Esprit & sont produites par un Esprit;

CHAPITRE XXXIII.

puisque c'eſt là ce que nous expérimentons tous les jours en nous-mêmes. Nous avons une infinité d'idées, & nous en pouvons faire naître une variété prodigieuſe dans notre Imagination par un ſeul Acte de notre volonté. Il faut avouer cependant, que ces créatures de l'Imagination ne ſont ni ſi diſtinctes ni ſi fortes ni ſi vives ni ſi permanentes que les idées que nous recevons par le moyen des Sens, & que nous nommons des Choſes réelles.

De tout cela notre Auteur conclut, 1°. que l'exiſtence de la Matiere eſt abſurde & contradictoire; 2°. qu'il y a un Eſprit qui nous affecte à chaque inſtant des impreſſions ſenſibles que nous appercevons; 3°. que de la variété, de l'ordre & de la maniere de ces impreſſions ſe déduiſent la Sagesse, la Puissance & la Bonte' de leur Divin Auteur.

Suivant ce ſyſtême ſingulier, l'Univers eſt donc purement idéal. Les Corps ne ſont que de ſimples modifications de notre Ame. Ils n'ont pas plus de réalité que n'en ont les couleurs & tout ce que nous voyons en ſonge. Leur exiſtence eſt d'être apperçus. Les Sens ne ſont que certaines idées auxquelles tient un nombre prodigieux de perceptions & de ſenſations différentes, que nous repréſentons par des termes. J'ouvre les yeux; c'eſt-à-dire, je ſuis affecté de l'idée que j'ouvre les yeux, & auſſitôt un grand nombre de perceptions s'offre à moi. Je mange; c'eſt-à-dire, je ſuis affecté de l'idée que je prens de la nourriture, & en même tems j'ai pluſieurs ſenſations que j'exprime par le terme de *saveurs* en lui joignant d'autres termes qui déſignent les qualités ou l'eſpece de ces ſaveurs. Ces perceptions & ces ſenſations ne dépendent du tout point de ma Volonté. Il n'eſt point en mon pouvoir de n'être pas affecté de certaines perceptions ou de certaines ſenſations quand je ſuis affecté de l'idée que j'ouvre les yeux ou que je prens de la nourriture. Dieu excite en moi ces perceptions & ces ſenſations ſuivant les Loix que Sa Sagesse s'eſt

prescrites. Mais, je puis par un acte de ma Volonté & avec le secours de mon Imagination réveiller en moi ces idées. Elles m'affectent alors d'une maniere plus foible, & je ne puis les retenir long-tems. A ce caractere & au sentiment intérieur qui me persuade que je les ai excitées je distingue ces productions de mon Esprit des perceptions & des sensations qui me viennent du dehors ou que j'éprouve par le ministere des Sens. La Nature des Choses n'est donc que l'Ordre qu'il a plu à DIEU de mettre dans nos idées. Cet Ordre consiste dans la liaison, la succession, l'harmonie & la variété des idées. L'expérience nous instruit de cet Ordre: elle nous apprend que certaines idées sont toujours accompagnées ou suivies de certaines idées; que certaines sensations engendrent ou peuvent engendrer certaines sensations. C'est là-dessus que sont fondés tous nos raisonnemens & toutes nos maximes de conduite. Je vois du Feu; je sais que cette idée peut faire naître en moi la sensation que je nomme chaleur, & que cette sensation peut y exciter celle que je nomme brûlure; je me conduis en conséquence. Je suis affecté de l'idée d'une production de la Nature que je n'ai jamais vue: cette idée excite en moi celle de quelque chose de curieux, d'intéressant, de singulier: je me rends donc attentif à cette idée; je la considere avec tout le soin & toute la patience dont je suis capable: par cet acte de ma Volonté je vois naître dans mon Esprit différentes perceptions qui en produisent elles-mêmes plusieurs autres. J'acquiers ainsi une idée plus complete de cette production; & cet exercice de mon Esprit étant accompagné du plaisir secret qui est inséparable de la recherche & de l'acquisition du vrai, je desire d'être affecté souvent de semblables perceptions & ce desir me rend Observateur, &c. Le développement des Plantes & des Animaux, les mouvemens des Corps célestes, &c, ne sont encore que la gradation ou la succession que DIEU a jugé à propos de mettre dans cette partie de nos idées. Il n'a pas voulu qu'à la perception d'une Plante naissante succédât brusquement la perception de cette même Plante en

CHAPITRE XXXIII.

fleur: il a voulu que nous eussions une suite de perceptions qui nous la représentassent sous différens degrés de grandeur & de consistance. Dieu n'a pas voulu qu'à la perception du Soleil placé dans l'Equateur succédât immédiatement la perception de cet Astre placé dans le Tropique du Cancer: il a voulu que nous eussions une suite de perceptions du Soleil qui nous le montrassent placé successivement dans tous les points de l'Eclyptique compris entre ces deux Cercles, &c, &c. Ainsi, l'Etude de la Nature n'est, à parler métaphysiquement, que l'attention que nous apportons à considérer la liaison, l'harmonie & la variété des idées que Dieu excite en nous. Les Traités de Physique & d'Histoire naturelle sont autant de Grammaires ou de Dictionnaires de ces idées. Le systême dont nous parlons est la clef de ces Livres. Tout se réduit ici au plus simple. Dieu & les Esprits, des perceptions & des sensations. Et qu'on n'objecte point que Dieu nous trompe en nous persuadant l'existence de Choses qui ne sont point: Dieu nous trompe-t-il dans nos songes, dans les jugemens que nous portons sur les couleurs, les grandeurs, les distances, &c.? Telle est la Nature des Choses, telle est notre condition actuelle que nous voyons hors de nous ce qui est en nous, de l'E'tendue & de la Solidité où il n'y a que des perceptions & des sensations. L'Univers en est-il pour cela moins beau, moins harmonique, moins varié, moins propre à faire le bonheur des Créatures? Un Architecte qui traceroit le Plan d'un Bâtiment superbe, & qui indiqueroit en même tems les moyens de l'exécuter, en paroîtroit-il moins habile dans son Art parce qu'il ne réaliseroit point ce Plan? Le Supreme Architecte a tracé autant d'Univers qu'il a créé d'Esprits. Quel Univers que celui que Sa main Divine traça dans l'Esprit du Chérubin! Quelle Intelligence que celle qui embrasse à la fois tous ces Univers! Au reste, si la Re've'lation affirme l'existence des Corps, c'est de la même maniere qu'elle affirme l'immobilité de la Terre &

le mouvement du Soleil. Le but de la RE'VE'LATION eſt de nous rendre vertueux & non de ſubtils Métaphyſiciens.

CHAPITRE XXXIII.

LE ſyſtême que je viens d'expoſer n'a aſſûrément rien d'abſurde; mais il faut une Tête métaphyſique pour le bien ſaiſir. Il eſt certain que nous n'avons aucune démonſtration de l'exiſtence des Corps. L'Auteur célebre des *Cauſes occaſionelles* l'avoit déja prouvé, & les raiſons qu'allegue le Théologien Anglois ne font que mettre cette propoſition dans un plus grand jour. Mais afin d'être convaincus de cette exiſtence, avons-nous beſoin qu'on nous la démontre rigoureuſement? Les Sens ne nous parlent-ils pas un langage aſſez clair, aſſez éloquent, aſſez énergique pour mettre cette vérité hors de doute & pour diſſiper les nuages qu'une Métaphyſique trop ſubtile cherche à y répandre? Certainement les Hommes ſe perſuaderont toujours l'exiſtence des Corps; & ſi c'eſt une erreur que de la croire, jamais erreur ne fut plus difficile à reconnoître, jamais le faux ne reſſembla plus au vrai.

MAIS attaquons plus philoſophiquement le Syſtême de notre Auteur; n'y a-t-il point de ſophiſme dans ce raiſonnement? il eſt évident que les Choſes que j'apperçois ne ſont que mes propres idées & que ces idées ne peuvent exiſter ailleurs que dans un Eſprit: donc elles ne peuvent être produites que par un Eſprit; donc la Matiere n'exiſte point & ne peut exiſter. L'Auteur ne confond-il pas ici ce que l'École diſtinguoit ſagement par les termes un peu barbares de *formel* & de *virtuel*? Il eſt très-évident que les idées que nous avons du Corps ne peuvent exiſter ailleurs que dans un Eſprit; mais s'enſuit-il de là néceſſairement que ces idées ne puiſſent être produites que par un Eſprit? Nous ne ſavons point, il eſt vrai, comment le mouvement d'une fibre excite une idée dans notre Ame: mais nous démontre-t-on rigoureuſement l'impoſſibilité de la choſe? nous prouve-t-on que DIEU n'a pu créer que des Eſprits? Aſſu-

rément c'eſt aller trop loin que d'oſer réduire la Création aux ſeules Subſtances ſpirituelles.

Il y a plus; notre Auteur admet l'exiſtence des autres Hommes & le commerce que nous avons avec eux: cependant, aux termes de ſon ſyſtême, je ne ſuis aſſuré que de ma propre exiſtence & de celle de Dieu; je penſe, donc je ſuis. Je ſuis, donc il eſt une Cause Éternelle de mon exiſtence. Voilà toute la ſuite des conſéquences néceſſaires qu'il m'eſt permis de tirer. Je ne puis conclurre de mon exiſtence à celle des autres Hommes, parce que tout ce que j'éprouve, & que je pourrois leur attribuer comme à la Cauſe qui le produit, peut dépendre uniquement de l'action de Dieu ſur moi. La ſuppoſition de l'exiſtence des autres Eſprits eſt donc purement gratuite. Et comment converſerions-nous avec des Eſprits qui ſont nos ſemblables?

CHAPITRE XXXIV.

Réflexions ſur la diverſité des opinions des Philoſophes touchant la nature de notre Etre.

Remarquons ici en paſſant la variété & la ſingularité des opinions des Philoſophes ſur la nature de notre Etre. Je ne parle point de l'Antiquité qui croyoit l'Ame humaine un Compoſé d'atomes, un Feu, un Air ſubtil, une Émanation ou un Souffle de la Divinité. On ne s'imagine plus qu'en ſubtiliſant la Matiere on la ſpiritualiſe. On ne ſait plus ce que c'eſt qu'une Émanation ou un ſouffle de la Divinte'. Je ne veux donc parler que des Philoſophes modernes. Les uns, fondés ſur ce que nous ne connoiſſons pas la nature intime des Subſtances, ont

ont cru que la Matiere pouvoit penſer, & ont tout matérialiſé. D'autres, confondant la Penſée avec l'occaſion de la Penſée, ont nié que la Matiere exiſtât, & ont tout ſpiritualiſé. D'autres, évitant ſagement ces deux extrêmes, ont admis l'exiſtence de la Matiere & celle des Eſprits. Ils ont uni des Subſtances matérielles à des Subſtances ſpirituelles : ils en ont formé des Etres *mixtes*, au rang deſquels ils nous ont placés. A la vérité, ils ne ſe ſont pas accordés ſur la maniere de cette Union: mais ſi les hypotheſes qu'ils ont imaginées ſur ce ſujet ténébreux ne ſont au fond que des rêves philoſophiques, il faut convenir qu'ils ont rêvé d'une maniere digne de leur ſiecle.

CHAPITRE XXXV.

De la ſimplicité ou de l'immatérialité de l'Ame.

Nous penſons, nous voulons, nous agiſſons.

Nous avons des idées ou des repréſentations des Choſes. Nous comparons ces idées entr'elles: nous jugeons de leur convenance ou de leur oppoſition. Nous poſons des principes; nous en tirons des conſéquences. Ces conſéquences nous conduiſent à d'autres conſéquences. Sur celles-ci nous établiſſons de nouveaux principes. Nous combinons nos idées de mille manieres différentes: nous en compoſons des tableaux de tout genre. S'éloignent-elles? nous les retenons: ont elles diſparu? nous les rappellons. Nous enchaînons le paſſé avec le préſent; nous portons nos regards dans l'avenir. Nous parcourons la Terre; nous nous élançons dans les Cieux; nous volons de Planetes en Planetes avec la rapidité de l'éclair.

CHAPITRE XXXV.

Le plaisir, la convenance ou la nécessité nous font desirer la possession de certains Objets. Des sentimens contraires nous éloignent d'autres Objets. Sollicités à embrasser les uns, persuadés de fuir ou de négliger les autres, nous nous déterminons en conséquence: nous commandons à nos membres; ils exécutent. Enfin, nous sommes consciens de toutes ces Choses: nous sentons que c'est en nous, dans notre Moi qu'elles se passent.

Si ces Facultés admirables que nous découvrons au-dedans de nous faisoient partie de l'Essence corporelle; si elles dérivoient immédiatement de cette Essence, nous les observerions dans tous les Corps, comme nous y observons l'Etendue, la Solidité, la Divisibilité, &c.

Puis donc que ces Facultés n'existent que dans certains Corps; elles ne sont point des Attributs du Corps, mais de simples modes.

Or, le mode a un rapport fondamental avec l'Essence; il découle nécessairement de quelque Attribut essentiel. Nous ne voyons dans le Corps aucune modification qui ne tienne à quelqu'un des Attributs que nous lui connoissons. Nous pouvons déterminer, en quelque sorte, l'origine ou la génération de chaque mode.

Si donc la Pensée, la Volonté, la Liberté sont des modifications du Corps, ce sont des modifications absolument indépendantes des Attributs par lesquels il nous est connu. Il y a plus; ce sont des modifications que nous ne pouvons concilier avec ces Attributs. Ceci mérite toute notre attention.

Lorsque nous jettons les yeux sur un Païsage nous voyons à la fois & sans confusion un grand nombre d'Objets. Nous

voyons ces Objets, non ſeulement comme compoſant un Tout, un même Tableau, mais encore comme ſéparés & diſtincts les uns des autres. Nous découvrons dans la même perſpective différens points, dans ces points différens objets, dans ces objets différentes parties.

Si ce qui eſt en nous qui apperçoit a de l'étendue, il faut néceſſairement concevoir dans cette étendue, autant de points affectés qu'il y a d'objets apperçus dans le Païſage. Repréſentez-vous l'image qui s'en peint ſur la rétine: chaque point de cette image eſt une perception. Mais ces perceptions exiſtent toutes à part: elles ne ſont que différentes parties d'une même étendue. Comment donc arrive-t-il que nous voyons à la fois, en même tems, d'un ſeul coup-d'œil tous les objets que ces perceptions repréſentent? Elles ſe réuniſſent en un point: mais ſi elles ſe réuniſſent en un point, elles s'y confondent, & ſi elles s'y confondent, comment voyons-nous les objets ſéparés les uns des autres?

Ce n'eſt pas tout: comment s'opere la *Conſcience* de ces perceptions? où réſide le *Moi* qui apperçoit, qui ſent? dans un autre point de l'étendue penſante: mais comment ce point peut-il être lié avec ceux qui forment les perceptions & en être pourtant diſtinct? Je ne dis pas aſſez; comment ce point peut-il répondre en même tems & à chaque perception particuliere & au Total de ces perceptions, ſans pourtant ſe confondre avec elles ni de l'une ni de l'autre maniere?

Une autre difficulté ſe préſente: l'Etendue penſante qui n'eſt affectée que d'une ſeule idée l'eſt en entier ou en partie: ſi elle l'eſt en entier, comment de nouvelles idées viennent-elles ſe loger avec la premiere? celle-ci ſe reſſerre-t-elle? ou l'Etendue penſante augmente-t-elle? mais qui pourra digérer l'une ou l'autre de ces ſuppoſitions? qui pourra concevoir une idée qui ſe réduit à la moitié, au quart de ſon étendue? qui pourra

CHAPITRE XXXV.

admettre une Substance pensante qui se contracte & se dilate? Si, au contraire, la perception n'affecte le sujet pensant que dans une partie de son étendue, ce Sujet est à la fois pensant & non pensant.

Les difficultés, je pourrois dire les contradictions, se multiplient ici à chaque pas. Les Objets extérieurs ne peuvent agir sur le Corps pensant que par l'impulsion; à moins qu'on ne veuille renouveller les Qualites occultes des Anciens & préférer les notions les plus chimériques, aux notions les plus certaines. Les perceptions ne sont donc que les mouvemens qui s'excitent dans la Substance pensante. Nous devons donc raisonner sur les perceptions comme nous raisonnons sur tous les Corps en mouvement. Il faudra dire qu'une pensée a tant de degrés de vîtesse, tant de degrés de masse, telle ou telle direction.

L'extrême dissonnance de ces expressions n'est cependant pas ce qui fait ici la principale difficulté. Lorsque nous avons à la fois plusieurs perceptions, il s'excite dans la Partie de notre Cerveau qui est le Siege de la Pensée divers mouvemens qui sont ces perceptions. Pour avoir le sentiment de ces perceptions, & comme distinctes les unes des autres, & comme formant un Tout, il est nécessaire que ces mouvemens aillent se communiquer à un point commun de la Substance pensante. Ce point se trouvera ainsi dans le cas d'un Corps qui est pressé par plusieurs Forces agissantes en sens différens: il se prêtera à l'impression de toutes ces Forces à proportion du degré d'intensité. Son mouvement deviendra un mouvement composé; il sera le produit de toutes ces Forces & ne sera aucune de ces Forces en particulier. Comment donc un tel mouvement pourra-t-il représenter les perceptions comme distinctes les unes des autres?

La difficulté paroîtra encore plus forte si l'on fait attention

au nombre prodigieux de perceptions différentes que nous avons en même tems par le seul Sens de la Vue. Et que seroit-ce si l'on admettoit que nous pouvons voir, toucher, ouïr, sentir, goûter dans le même instant indivisible !

RESSERRONS ces divers raisonnemens. Si la Faculté de penser réside dans une certaine Partie de notre Cerveau, il y a en nous autant de Moi qu'il y a de points dans cette Partie qui peuvent devenir le siege d'une perception. La perception est inséparable du sentiment de la perception: une perception qui n'est point apperçue n'est point une perception. Le sentiment d'une perception n'est que l'Etre pensant existant d'une certaine maniere. Il y a donc en nous autant d'Etres pensans qu'il y a de points qui apperçoivent.

MAIS nous n'appercevons pas seulement; nous voulons, & le Vouloir est un mouvement qui s'excite dans un autre point de l'Etendue pensante. Le Moi qui veut n'est donc pas le Moi qui apperçoit.

EN vain pour satisfaire à ce que nous sentons intérieurement, entreprendrons-nous de réunir les perceptions & les volitions en un point: ce point est un composé de parties, & ces parties sont essentiellement distinctes les unes des autres.

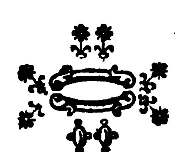
LA Force d'inertie n'est pas moins opposée à la Liberté que l'Etendue & le Mouvement le sont à l'Entendement & à la Volonté.

LE Corps est de sa nature indifférent au mouvement & au repos: il fait également effort pour conserver l'un ou l'autre de ces deux états: il tend également à retenir quelque degré de mouvement que ce soit ou quelque direction que ce soit:

s'il change d'état, ce changement est l'effet d'une Force extérieure qui agit sur lui.

Le Principe de nos déterminations paroît être d'une toute autre nature. Nous sentons en nous une Force toujours agissante, qui s'exerce par elle-même, & dont les effets se diversifient presque à l'infini.

Nous sentons que nous pouvons commencer une action, la continuer, la suspendre & la reprendre par intervalles, & déterminer à notre gré la durée de ces intervalles. Nous sentons que nous pouvons rappeller une certaine idée, la considérer avec plus ou moins d'attention ou pendant un tems plus ou moins long, la comparer à une autre idée, prononcer ou suspendre notre jugement sur leur convenance ou leur opposition. Nous sentons que nous pouvons passer subitement d'une perception à une autre perception, d'une étude à une autre étude, d'un exercice à un autre exercice sans qu'il y ait entre ces choses aucun rapport qui les lie. En un mot, nous sentons que nous ne sommes point nécessités à embrasser une certaine détermination, plutôt que toute autre, à marcher plus ou moins vîte ou à nous arrêter, à suivre une route & non pas une autre.



CHAPITRE XXXVI.

Continuation du même ſujet.

Réponſe à quelques objections.

MAIS, dira-t-on, il eſt dans la Matiere des Forces dont nous ne connoiſſons ni la nature ni l'origine. Nous ignorons abſolument comment la Force d'inertie, le mouvement, la Peſanteur conviennent au Corps. Nous ne ſavons point, & nous ne le ſaurons, ſans doute, que dans une autre Vie, comment le mouvement ſe communique & ſe conſerve, & s'il eſt un Etre phyſique ou un Etre métaphyſique. N'en ſeroit-il donc point de même de la Force de penſer & de celle d'agir: ces Forces ne ſeroient-elles point dans la Matiere ſans que nous ſuſſions comment elles y ſont?

IL eſt vrai que nous ſommes dans la plus profonde ignorance ſur la nature du Mouvement & ſur celle des autres Forces qui exiſtent dans la Matiere. Il eſt vrai que nous ne ſavons point comment la Force d'inertie s'unit à l'Etendue & à la *Solidité* pour former l'Eſſence du Corps; tout comme nous ignorons la maniere dont l'Etendue & la Solidité s'uniſſent enſemble.

IL eſt vrai encore que le Mouvement pourroit n'être point un Etre phyſique. Mais, quoiqu'il faille convenir de tout cela, il ne s'enſuit point du tout qu'il en ſoit de la Force de penſer & de celle d'agir comme il en eſt des Forces dont nous venons de parler. Ces Forces ont des rapports certains & conſtans avec les Qualités de la Matiere. La Force d'inertie eſt toujours proportionnelle à la quantité des parties: elle ne peut diminuer ni augmenter dans le même ſujet: elle agit en

tout fens & en tout lieu. La Pefanteur fuit auffi la raifon des maffes; elle fuit encore celle des diftances; mais elle n'agit point horifontalement. Le Mouvement fe mefure & fe compare: nous prédifons à coup fûr ce qui doit arriver dans le choc de deux Corps, foit de même nature foit de nature différente: nous déterminons de même la direction que prendra un Corps pouffé par différentes Forces, &c. La Penfée & la Liberté ne nous offrent rien de femblable. Non feulement nous ne voyons pas la moindre relation entre ces Facultés & les Propriétés du Corps, mais tout ce que nous pouvons affirmer de celles-ci nous pouvons le nier de celles-là.

ON infifte, & on objecte en fecond lieu, que nous ne connoiffons que l'Effence *nominale* du Corps; d'où l'on infere qu'il peut y avoir dans l'Effence *réelle* un Principe, à nous inconnu, de la Penfée & de la Liberté.

RÉPONSE: les Attributs qui conftituent l'Effence nominale du Corps ont leur fondement dans l'Effence réelle. Ils font les rapports néceffaires fous lefquels le Corps fe montre à nous. D'autres Intelligences le voient fous d'autres rapports; & tous ces rapports font réels. Mais, quel que foit leur fondement, quels que foient le nombre & la nature des Attributs du Corps qui nous font inconnus, il demeure toujours inconteftable que ces Attributs ne peuvent être le moins du monde oppofés à ceux que nous connoiffons. La Penfée & la Liberté ne découlent donc pas des Attributs du Corps qui nous font inconnus.

ON fait un dernier effort, & on objecte en troifieme lieu, que c'eft borner la PUISSANCE DIVINE que d'ofer foutenir qu'ELLE ne peut pas donner au Corps la Faculté de penfer.

RÉPONSE: on ne borne point la PUISSANCE DIVINE en avançant

avançant qu'ELLE ne peut changer la nature des Choſes. Si l'Eſſence du Corps eſt telle qu'elle ſoit incompatible avec la Penſée, DIEU ne ſauroit lui accorder cette Faculté ſans détruire ſon Eſſence.

C'EST ainſi que nous ſommes conduits à chercher hors du Corps le Principe de nos Facultés. Ce Principe actif, ſimple, un, immatériel eſt l'*Ame humaine* unie à un Corps organiſé.

L'ESSENCE réelle de l'Ame nous eſt auſſi inconnue que celle du Corps. Nous ne connoiſſons l'Ame que par ſes Facultés, comme nous ne connoiſſons le Corps que par ſes Attributs. Ce que l'Étendue, la Solidité & la Force d'inertie ſont au Corps, l'Entendement, la Volonté & la Liberté le ſont à l'Ame. Autrefois on cherchoit ce que les Choſes ſont en elles-mêmes, & on diſoit orgueilleuſement de ſavantes ſottiſes. Aujourd'hui on cherche ce que les Choſes ſont par rapport à nous, & on dit modeſtement de grandes vérités.

NOUS ſommes donc formés de deux Subſtances qui, ſans avoir entr'elles rien de commun, agiſſent pourtant ou paroiſſent agir réciproquement l'une ſur l'autre; & ce composé eſt un des plus ſurprenans & des plus impénétrables de la Création.



CHAPITRE XXXVII.

De la question si l'Ame est purement passive lorsqu'elle apperçoit ou qu'elle sent.

CETTE question me paroît se réduire à celles-ci : conçoit-on de l'action où il n'y a point du tout de réaction ? quelle idée peut-on se faire de l'impression d'un Etre actif sur un Etre absolument passif ? Mais l'Ame ne réagit pas sur le Corps comme un Corps réagit sur un autre Corps. A l'occasion des mouvemens du Cerveau l'Activité de l'Ame se déploie d'une certaine maniere, & l'effet qui en résulte nécessairement est la formation de l'idée ou de la sensation. Comment s'opere cette formation ? arrêtons-nous ici, une épaisse nuit nous enveloppe : nous touchons à l'abîme de l'Union.

CHAPITRE XXXVIII.

Examen de la question si l'Ame a plusieurs idées présentes à la fois ou dans le même instant indivisible.

J'AI supposé que l'Ame a plusieurs idées présentes à la fois ; qu'elle excite dans le même instant indivisible plusieurs mouvemens différens. Cette supposition ne répugne-t-elle point à la simplicité de l'Ame & à la maniere dont elle acquiert des idées & dont elle les met au jour ? En effet, une idée est une modification de l'Ame & cette modification n'est que l'Ame elle-même existant dans un certain état. Conçoit-on que l'Ame puisse subir à la fois plusieurs modifications différentes ; éprou-

ver dans le même instant plusieurs sentimens contraires ? Les moyens par lesquels l'Ame acquiert des idées & ceux par lesquels elle les manifeste prouvent, non la simultanéité des idées, mais leur succession. Ces moyens sont des mots, des images, des mouvemens qui ne sauroient être prononcés ou excités à la fois, mais qui ne peuvent se succéder dans l'Ame avec une rapidité équivalente à la simultanéité. D'ailleurs, l'Ame a le sentiment de toutes ses modifications; elle reconnoît que l'une n'est pas l'autre. Les jugemens qu'elle porte sur ses idées ou sur les diverses sensations qu'elle éprouve se réduiroient-ils donc au simple sentiment du passage d'une modification à une autre modification ? Ainsi quand l'Ame passe de la modification représentée par le terme de *meurtre* à la modification représentée par le terme de *crime*, elle sent qu'elle n'a presque pas changé d'état, d'où elle infere le rapport des deux modifications, ce qui forme un jugement affirmatif. Le contraire a lieu dans les jugemens négatifs. Et comme il n'est point de modification qui ne tienne à d'autres modifications par des rapports naturels, la modification actuelle réveille à l'instant toutes celles avec lesquelles elle est enchaînée : la modification de meurtre réveille la modification de *crime*; la modification de crime excite celle de *juste défense*, &c.

Je ne fais ici qu'indiquer les principes généraux d'une hypothese ingénieuse. Analysons cette hypothese, & tâchons de démontrer que l'Ame a nécessairement plusieurs idées présentes à la fois.

La décision de cette question, l'Ame n'a-t-elle qu'une seule idée présente à la fois ou en peut-elle avoir plusieurs ? me semble dépendre du sens qu'on attache à ces deux mots *une* & *présente*.

Nos idées étant ou simples ou composées, à parler exacte-

ment, il n'y a que les premieres qui soient unes. Toute idée composée est l'assemblage de plusieurs autres. Ainsi, quand on a une idée composée, on a plusieurs idées à la fois. Quand je vois une boule d'or ou quand je pense à cette boule, j'ai en même tems l'idée de sa rondeur & celle de sa couleur.

Ces idées ne sont pas successives dans l'Ame. Je ne pense pas d'abord à la rondeur, puis à la couleur : car je ne saurois penser à une boule que mon imagination ne lui prête quelque couleur. L'idée de la rondeur sans couleur est une idée abstraite qu'on n'acquiert que par quelque effort d'Esprit, & que peut-être le Commun des Hommes ne se forme jamais par cette abstraction que les Philosophes supposent.

Une idée composée renferme plusieurs jugemens. Quand je pense à la Terre, je me figure un grand Globe composé de Terres & de Mers, couvert d'Habitans, &c. & j'ai par là même une image de toutes ces Propositions, la Terre est ronde, la Terre est habitée, la Terre est composée de Mers, d'Isles & de Continens, &c. C'est ce que les Scholastiques appelloient *Thema complexum propositionis*. En ce sens, tout ce qui occupe à chaque instant un Esprit n'est qu'une idée, mais fort composée ou, si l'on veut, une grande multitude d'idées.

On ne sauroit expliquer les jugemens par le sentiment du passage d'une modification à une autre : 1°. parce que le jugement affirmatif n'est pas toujours la perception de l'identité de deux idées ; le nombre des propositions identiques étant fort petit ; mais la perception que toutes les idées partielles de l'Attribut sont comprises dans l'idée du Sujet : 2°. parce que le jugement négatif n'est pas non plus la perception que deux idées n'ont rien de commun, mais la connoissance qu'il y a dans l'Attribut quelque idée qui n'est pas comprise dans

celle du Sujet: 3°. parce que pour s'appercevoir qu'on passe d'une idée à une autre, il faut, quand on a la suivante, conserver quelque sentiment de la précédente. Sans cela, on ne sauroit dire si l'on a changé d'idée ou si on a conservé la premiere. Pour m'appercevoir qu'on ne me tient *plus* la main, il faut me rappeller & me représenter qu'on me la tenoit un moment auparavant: autrement je pourrois bien m'appercevoir qu'on ne me tient *pas* la main, mais non qu'on ne me la tient *plus*.

AINSI, pour savoir si en pensant à *meurtre* je suis modifié de la même maniere qu'en pensant à *crime*, il faut que j'aie eu deux modifications ensemble: car comment savoir qu'elles sont les mêmes ou différentes, si lorsque j'ai l'une je n'ai pas l'autre? non plus que je ne pourrois dire qu'un Portrait ressemble à son Original, si on suppose qu'en voyant le Portrait il ne me reste plus d'idée de l'Original & qu'en jettant les yeux sur l'Original je perds totalement l'idée du Portrait.

SI l'on réfléchit sur la Mémoire, on se persuadera facilement que toute idée qui est une fois entrée dans le Cerveau, s'y conserve toujours, quoiqu'avec plus ou moins de distinction; en sorte que le Cerveau ou, si l'on veut, l'Esprit d'un Homme d'un certain âge & d'une certaine éducation est l'assemblage ou le réservoir d'un nombre prodigieux d'idées, qu'on pourroit nommer une idée prodigieusement complexe.

EN effet, si l'idée du Roi de France étoit absolument hors de mon Esprit lorsque je crois n'y point penser, elle me feroit aussi étrangere que celle du Roi de Siam. Ainsi, quand je viendrois à voir ces deux Princes, je serois affecté de l'idée de l'un, comme de l'idée de l'autre: au lieu qu'il est sûr que je reconnoîtrois fort bien l'idée du Roi de France pour une idée

CHAPITRE XXXVIII.

que j'ai eue & celle du Roi de Siam pour une idée que je n'ai jamais eue.

Lors donc que je dis que je ne penſe pas au Roi de France ou que ſon idée ne m'eſt pas préſente à l'Eſprit, cela veut dire ſeulement que j'y penſe ſi foiblement que je n'en ai pas ce ſentiment diſtinct qu'on appelle *conſcience*; que cette idée eſt, dans ce moment-là, offuſquée, pour ainſi dire, par d'autres idées plus vives, plus fortes, de ſorte que je ne l'apperçois pas aſſez pour me dire à moi-même, dans ce moment, je penſe au Roi de France.

Cette Faculté de rendre une idée que nous avons, aſſez vive pour qu'elle ſe diſtingue des autres que nous avons auſſi, ſe nomme l'*Attention*. Et l'uſage fondé ſur ce que nous ne penſons guere qu'à ce qui nous frappe vivement, veut qu'on diſe qu'une idée n'eſt préſente à l'Eſprit, que quand on lui donne attention.

L'Attention eſt plus ou moins forte; elle a ſes degrés, qui ſont infinis. Si donc on demandoit à combien d'idées nous pouvons faire attention à la fois ? cette queſtion ne ſauroit avoir de réponſe : 1°. parce qu'elle n'exprime pas le degré d'attention dont on veut parler : 2°. parce qu'il y a des Eſprits capables d'une plus grande attention les uns que les autres.

Prenons un exemple du Sens de la Vue : je jette les yeux ſur un Païſage, & ſi je les tiens fixés ſur un point ou ſur un objet, il eſt vu plus diſtinctement que les autres : ceux qui en ſont à une petite diſtance ſe voient encore avec aſſez de diſtinction, mais elle diminue pour les objets qui s'éloignent du centre du Tableau, & n'eſt plus que confuſion pour ceux

dont la distance est de 45 degrés : les Opticiens, fondés sur l'expérience, disent que l'étendue d'un coup d'œil est bornée à l'angle droit. J'ai donc à la fois l'idée de quantité d'objets, mais avec une dégradation de clarté ou de netteté plus aisée à concevoir qu'à exprimer.

Il en est de même de la vue de l'Esprit. Une démonstration contient une suite de propositions qu'on doit avoir présentes à l'Esprit toutes à la fois, mais non pas avec une égale distinction. L'Ame parcourt cette suite, comme l'œil parcourt le Païsage, fixant sa plus grande attention successivement aux différentes parties de la démonstration, & ainsi elle s'assure par degrés de la certitude de chaque conséquence. Mais dans le moment qu'elle s'occupe le plus d'une d'entr'elles, elle doit avoir un sentiment, moins distinct à la vérité, de toutes les précédentes. Cela se remarque sur-tout lorsqu'on trouve par soi-même la démonstration ; sans cela on n'y viendroit que par hazard ou après un nombre infini de tentatives inutiles. Quiconque se rendra attentif à ce qui se passe au dedans de lui, lorsqu'il cherche une démonstration, verra qu'il ne perd jamais entiérement de vue la conséquence finale à laquelle il veut arriver & qu'il l'a toujours eue présente à l'Esprit dès les premiers pas qu'il a faits.

J'ai souvent cherché à connoître combien d'idées je puis avoir à la fois avec assez de distinction pour pouvoir l'appeller *conscience* ou *apperception*. Je trouve à cet égard assez de variété, mais en général ce nombre ne passe pas cinq ou six. Je tâche, par exemple, à me représenter une figure de cinq ou six côtés ou simplement cinq ou six points : je vois que j'en imagine distinctement cinq : j'ai peine à aller à six. Il est pourtant vrai qu'une position réguliere de ces lignes ou de ces points soulage beaucoup l'Imagination & l'aide à aller plus loin.

CHAPITRE XXXIX.

L'Ame a si essentiellement plusieurs idées présentes à la fois; que c'est du sentiment des rapports de son état présent avec ses états antécédens que découle la Personnalité.

Au reste; loin que la multitude d'idées que l'Ame peut avoir à la fois forme une difficulté contre sa simplicité, elle la prouve, au contraire, avec bien de la force, comme je l'ai fait voir dans les Chapitres XXXV & XXXVI. Leibnitz dit que la perception est la représentation de la multitude dans l'unité, définition plus vraie que claire.

Je ne voudrois pas dire que l'Ame est modifiée de plusieurs manieres différentes à la fois, mais que sa modification est complexe & renferme plusieurs déterminations à la fois, à peu près comme le Feu est en même tems chaud & lumineux, comme un mouvement est ensemble uniforme, vite, horizontal, d'Orient en Occident, comme un son est tout à la fois grave, fort, doux & plein.

CHAPITRE XXXIX.

Des mouvemens qui paroissent purement machinaux & qui dépendent néanmoins du bon plaisir de l'Ame.

Les mouvemens qui paroissent purement machinaux le sont-ils en effet? Si nous consultons là dessus l'expérience elle nous offrira une foule de faits qui sembleront décider affirmativement cette question. Combien d'actions que nous faisons, pour ainsi dire, machinalement, sans la moindre apparence d'attention, de réflexion! Notre condition présente est même telle que le nombre de ces actions machinales surpasse celui des actions

réfléchies

réfléchies. Nous marchons, nous mangeons, nous écrivons, nous jouons sans penser aux mouvemens des jambes, des mâchoires, des mains, des doigts. Ce mouvement si naturel, mais si admirable, par lequel nous écartons le bras droit quand le Corps panche du côté gauche, ne le faisons-nous pas sans nous en appercevoir? N'en est-il pas de même du mouvement par lequel nous fermons l'œil à l'approche imprévue d'un Objet? Combien de mouvemens très-compassés, très-ordonnés, très-variés tout ensemble un Musicien, un Danseur, un Voltigeur, n'exécutent-ils pas sans réflexion? Que n'aurions nous point à dire de tant de distractions qui surprennent? Combien de MÉNALQUES qu'on diroit n'être que des Automates spirituels! Que ne nous fourniroient point les Somnambules, plus Automates encore? Que ne puiserions-nous point dans les songes? Nous lions en dormant de longues conversations: nous adressons des questions; on nous répond; & nous ne nous appercevons point que c'est nous qui dictons les réponses. Que dis-je! nous parlons, nous raisonnons, nous méditons dans la veille sans réfléchir le moins du monde à tout cela. Bien plus encore; il est des mouvemens que nous sommes tellement appellés à faire machinalement, que si nous nous avisons de vouloir y apporter quelqu'attention, nous les exécutons mal, & même nous ne les exécutons point du tout. Si on cherche sur le Violon un air qu'on a su, mais qu'on a oublié en grande partie, on le trouvera plus promptement en laissant aller sans réflexion les doigts sur l'Instrument qu'en y donnant beaucoup d'attention.

CEPENDANT, il est certain que toutes les actions que nous venons d'indiquer sont volontaires dans leur origine. Toutes reconnoissent l'Ame pour Principe. C'est elle qui, selon qu'elle est déterminée par le plaisir, le besoin, la convenance ou par quelqu'autre motif distinct ou confus, imprime au Corps différens mouvemens appropriés à chaque circonstance. Nous ne

CHAPITRE XXXIX.

marchons, nous ne mangeons, nous ne jouons qu'en vertu de la volonté que nous avons de faire ces choses. Les organes qui les exécutent ne continuent à se mouvoir qu'autant de tems que cette volonté demeure la même. Vient-elle à changer ? les mouvemens des organes changent pareillement. Le sommeil ne détruit point les Facultés de l'Ame ; il ne fait qu'en modifier plus ou moins l'exercice. L'Ame ne veut pas moins en songe que dans la veille ; elle ne desire pas moins de persévérer dans un certain état ou d'en sortir.

Mais, lorsque l'Ame imprime au Corps une suite déterminée de mouvemens, n'intervient-il pour la produire qu'une seule volonté, pour ainsi dire, générale ; ou chaque mouvement est-il l'effet d'une volonté particuliere, d'un acte spécial de l'Ame ? Lorsqu'un Musicien joue un air sa liberté ne s'exerce-t-elle que dans le choix de cet air ; ou préside-t-elle à la formation de chaque note ? Voilà précisément le nœud de la question. Tâchons de le délier.

Un Philosophe abîmé dans une profonde méditation enfile un sentier long & tortueux. Ce sentier le conduit à un Bois ; le Bois à une Prairie. Il les parcourt : un obstacle se présente ; il se détourne. Il hâte, retarde, interrompt sa marche suivant que les circonstances l'exigent. Il regagne le sentier ; rentre chez lui, & n'a rien vu : encore moins son Ame s'est-elle apperçue des divers mouvemens qu'elle a imprimés à son Corps. Cependant, qui pourroit nier qu'elle n'en ait été la Cause immédiate ? Comment admettre sans la plus grande absurdité, que le Corps, une fois déterminé à se mouvoir, ait décrit seul toute cette longue courbe ? Quel méchanisme a pu changer tout-à-coup sa direction à la rencontre d'un obstacle & le ramener dans le bon chemin ? Prenons y garde ; ce n'est point ici un de ces phénomenes de l'Habitude, qu'on pourroit entreprendre d'expliquer par la succession réité-

rée des mêmes mouvemens. Il s'agit d'une suite toute nouvelle de mouvemens communiquée à la Machine. Dans une semblable suite les mouvemens subséquens ne sont point déterminés par les mouvemens antécédens. Le premier pas n'est point cause nécessaire du second, le second du troisieme, &c. Il faut que le Principe soi-mouvant détermine & dirige chaque mouvement en conséquence de certaines impressions. L'Ame agit donc sans savoir qu'elle agit ? ne précipitons point notre jugement.

NOTRE Philosophe s'est promené & n'a rien vu, avons-nous dit: cela est-il exactement vrai? quoi! les Haies, les Arbres, la Verdure, les Pierres, les Ruisseaux, les Montagnes, le Ciel qui s'offroient à lui de toutes parts il ne les a point apperçus? tous ces Objets ont été par rapport à lui comme non existans? ils ne l'ont pas été au moins par rapport à son Corps: l'œil n'a cessé d'en recevoir les impressions & de les transmettre au Cerveau. L'Ame n'auroit-elle senti aucune de ces impressions? Nous sommes déja certains qu'elle a apperçu les Objets qui l'ont obligée de se détourner. Comment la vue de ces Objets a-t-elle produit cet effet? ç'a été ensuite du jugement que l'Ame a porté sur la disconvenance de cet endroit de sa promenade avec son bien-être. Elle avoit donc porté un jugement contraire sur les endroits qui avoient précédé? elle a donc comparé ces endroits avec celui dont il s'agit? elle avoit donc apperçu les Objets qui bordoient sa route & qui en faisoient partie?

QUE conclurons-nous de là? que l'Ame est affectée à la fois de perceptions vives & de perceptions foibles, & qu'elle proportionne son attention au degré de force ou d'intérêt de chacune. Les idées que la méditation fournissoit à notre Philosophe pendant sa promenade l'occupoient presque tout entier: son attention y étoit concentrée. Les perceptions des Objets

CHAPITRE XXXIX.

environnans n'ayant aucun rapport avec le ſujet de ſa méditation & n'apportant aucun changement à l'état actuel de l'Ame, ne faiſoient, pour ainſi dire, que gliſſer à ſa ſurface. L'Ame ne les diſtinguoit point les unes des autres; elles étoient toutes par rapport à elle au même niveau d'intenſité ou plutôt de foibleſſe. Il n'en a pas été de même des perceptions des Objets qui faiſoient obſtacle: ces perceptions touchant au bien-être de l'Individu, ont fait ſur l'Ame une impreſſion un peu plus ſenſible; elles ont ſailli au-deſſus des perceptions des autres Objets; l'attention que l'Ame donnoit à ſes réflexions en a été un peu partagée: l'effet néceſſaire de ce partage a été de changer la direction du mouvement de la Machine.

C'est ainſi qu'en liſant, nous ne ſommes frappés que du ſens des mots, & preſque point des lettres qui les compoſent. Nous avons pourtant la perception de celles-ci; puiſque de cette perception dépendent néceſſairement & la perception des mots & celle des idées qui leur ſont attachées. Mais la perception des lettres eſt de la claſſe des perceptions foibles, & la perception des idées attachées aux mots eſt de la claſſe des perceptions vives. La perception des lettres devient une perception vive lorſqu'il ſe rencontre dans un mot une lettre mal conformée ou hors de ſa place. Ce défaut ou ce dérangement donne à cette lettre une ſorte de relief qui la fait ſaillir au-deſſus des autres lettres du même mot.

Il n'eſt preſque point de momens dans notre exiſtence où nous n'ayions un grand nombre de perceptions foibles. Le ſeul état du Corps, ſa poſition, ſon attitude, la ſanté, la maladie, &c. en fourniſſent une multitude. Et quand on dit qu'on ne penſe à rien, c'eſt préciſément alors qu'on n'eſt affecté que de ces idées foibles qui ne donnent aucun exercice à l'attention & qui laiſſent l'Ame dans une ſorte d'inaction ou de repos.

Un état de l'Ame opposé à celui dont nous parlons est l'état où elle se trouve lorsqu'elle se fixe sur une même idée & qu'elle y concentre, pour ainsi dire, toutes ses forces. Cette contention produit une espece d'inertie qui ne cesse que par la diminution des forces ou par le changement d'Objet.

CHAPITRE XL.

Continuation du même sujet.

Application de quelques principes à divers cas.

Appliquons ces principes aux faits que nous avons indiqués. Nous reconnoîtrons qu'ils sont des preuves très-équivoques de cette proposition que l'Ame meut sans savoir qu'elle meut. En effet, le sentiment ou la perception que l'Ame a des mouvemens qu'elle communique à son Corps est par sa nature au rang des perceptions les plus foibles. L'état actuel de l'Homme le comportoit ainsi. Ses idées, je veux dire, les impressions qu'il reçoit du dehors par le ministere des Sens, les réflexions qu'il fait sur ces idées, leurs comparaisons, leur arrangement étoient & devoient être le principal objet de son Attention. Cette Attention est une Force très-limitée, parce qu'elle réside dans un Sujet qui est fort borné. Le partage l'affoiblit, l'exercice la fatigue. Si elle se dirige vers un Objet particulier, c'est toujours en diminution de l'impression que les autres Objets font sur l'Ame. Mais tout a été sagement ordonné : l'Attention se proportionne à l'importance des Objets

& aux rapports plus ou moins grands qu'ils soutiennent avec la conservation ou le bien-être de l'Individu. Tant que les mouvemens du Corps ne se rapportent pas directement à cette double fin, l'Ame n'y fait aucune attention, parce qu'ils n'en exigent aucune. Elle n'a que le simple sentiment de ces mouvemens, & ce sentiment l'assure que son état demeure le même, qu'il ne change point en mal. Cela lui suffit. Tel est le cas d'un Homme qui se promene dans un chemin uni en suivant le fil d'une méditation. Rien ne détourne son Attention. Sa marche est facile, négligée, uniforme. S'il arrive qu'elle soit tantôt plus vîte, tantôt plus lente, quelquefois interrompue, ce n'est point l'effet de l'impression des Objets extérieurs sur son Ame, elle ne s'en occupe point & ne sauroit s'en occuper: c'est l'effet de la succession plus ou moins rapide des idées qui s'offrent dans l'intérieur. L'influence de ces idées sur les mouvemens de la Machine avec lesquels elles n'ont aucun rapport, prouve que l'Ame agit à chaque instant pour produire ces mouvemens; puisqu'il n'y a que l'Ame qui puisse être affectée de ces idées.

Passons à un autre cas. Un danger imprévu vient tout-à-coup menacer le Corps: l'Activité de l'Ame se porte à l'instant de ce côté-là: un mouvement intervient; le Corps est préservé. Tel est le cas de l'équilibre. Or, je dis que dans ce cas-là même l'Ame a le sentiment de son action; & je crois pouvoir le démontrer. Il est évident que l'Ame a le sentiment du danger: elle ne peut avoir le sentiment du danger sans souhaiter de l'éviter: elle ne sauroit souhaiter de l'éviter sans agir en conséquence: elle ne sauroit agir en conséquence sans le sentir, puisque l'action est un moyen pour parvenir à une fin que l'Ame connoît & qu'elle desire: le moyen est nécessairement lié à la fin. Mais dans ces sortes de cas l'Ame voit, juge & agit avec tant de promptitude, que tout cela se confond, & qu'il n'y a de distinct que le jeu de la Machine. Il faut y regarder de bien près & décomposer cette sensation pour s'assurer du

vrai. Mais l'Ame devoit-elle juger de ces ſenſations comme elle juge d'un Théoreme ou d'un Fait de Phyſique?

Nous avons cité l'exemple d'un Muſicien comme un des plus propres à éclaircir la queſtion qui nous occupe: nous voyons à préſent ce qu'il faut penſer de cet exemple. Les notes ſont dans la Muſique ce que les mots ſont dans le diſcours. Le ton que repréſente une note eſt l'idée attachée à un mot. L'Ame a la perception de l'un comme elle a la perception de l'autre. Elle ſait quelle corde & quel point de cette corde répond préciſément à tel ou tel ton. Elle connoît la valeur propre à chaque note & le coup d'Archet qui peut l'exprimer. C'eſt ſur cette connoiſſance qu'elle dirige les mouvemens des doigts, & ceux du poignet. L'Ame eſt donc auſſi conſciente de tous ces mouvemens qu'elle l'eſt des perceptions qui les déterminent. L'habitude en rendant ces mouvemens plus faciles, moins dépendans de l'attention, affoiblit, il eſt vrai, le ſentiment que l'Ame a que c'eſt elle-même qui les produit, mais elle ne le détruit pas. La perception des notes & le ſentiment des mouvemens qui les expriment ſont deux idées liées eſſentiellement l'une à l'autre & qui ſe confondent. Une idée eſt une modification de l'Ame, & qu'eſt-ce autre choſe que cette modification ſinon, l'Ame elle-même modifiée ou exiſtant d'une certaine maniere? Eſt-*il* un ſentiment qui doive être plus préſent à l'Ame que celui de ſa propre exiſtence? Mais l'exiſtence eſt néceſſairement déterminée dans tous ſes points: on n'exiſte point indéterminément: le ſentiment de ces déterminations s'identifie donc avec celui de l'exiſtence ou plutôt ce n'eſt qu'un même ſentiment.

La diſtraction n'eſt pas toujours l'effet d'une profonde méditation; elle eſt plus ſouvent le fruit de la légéreté & de l'étourderie. Un diſtrait de cette eſpece n'a point l'uſage de l'Attention. Emporté par un torrent rapide d'idées frivoles, il

CHAP. XI. est incapable de se fixer sur quoi que ce soit. Le sentiment tient lieu chez lui de notions, l'apparence, de la réalité. Il voit confusément la premiere surface des choses, & il se trompe toujours sur le fond. Son Ame sait qu'elle agit, & qu'elle agit en vue d'une certaine fin, mais elle se méprend sans cesse sur cette fin. L'action n'est presque jamais d'accord avec la pensée. L'Ame veut un Objet, elle en prend un autre. Son inattention perpétuelle aux perceptions qu'elle reçoit du dehors affoiblit tellement en elle l'impression de ces perceptions qu'elle les sent à peine. Tout se confond à ses yeux. Les Objets les plus dissemblables s'identifient; les plus discordans se rapprochent. Il n'est point pour elle de nuances: les teintes les plus fortes lui échappent ou ne l'affectent que légérement.

SANS être livré à la méditation & sans être étourdi il n'est Personne qui n'ait en sa vie bien des distractions. Combien de fois n'arrive-t-il pas qu'on a sous les yeux des Objets de la présence desquels on ne paroît pas s'appercevoir! Si pourtant on est acheminé à penser à ces Objets on s'en retracera l'idée dans un assez grand détail: preuve incontestable que la distraction ne détruit pas le sentiment des impressions qu'on reçoit du dehors & qu'elle ne fait que le rendre moins vif.

LE Somnambule n'est point un Automate. Tous ses mouvemens sont dirigés par une Ame qui voit très-clair: mais sa vue est toute intérieure: elle se porte uniquement sur les Objets que l'Imagination lui retrace avec autant de force que d'exactitude. La vivacité & la vérité de ces images, l'impossibilité où l'Ame se trouve par l'assoupissement des Sens de juger de ces perceptions intérieures par comparaison à celles du dehors, la jettent dans une illusion dont l'effet est nécessairement de lui persuader qu'elle veille. Elle agit donc conséquemment aux idées qui l'affectent si fortement: elle exécute en dormant ce qu'elle

qu'elle exécutoit en veillant. Elle imprime au Corps une suite de mouvemens qui correspond à celle que la vue des Objets occasionoit pendant la veille. Semblable au Pilote qui gouverne son Vaisseau sur l'inspection d'une Carte, l'Ame dirige son Corps sur l'inspection de la Peinture que l'Imagination lui offre. Et comme cette Peinture est d'une grande fidélité, on observe dans les mouvemens la même régularité, la même justesse, les mêmes fins, les mêmes rapports aux Objets extérieurs qu'on observeroit dans ceux d'un Homme qui feroit usage de ses Sens & qui se trouveroit placé dans les mêmes circonstances. Si quelquefois l'Ame commet des méprises, c'est moins dans la direction des mouvemens que dans le choix des Objets; c'est moins dans la fin que dans le moyen. Ordinairement ces méprises dérivent de l'inaction totale des Sens, qui ne permet pas à l'Ame de juger de la nature des Objets extérieurs & de leur disconvenance au but ou à l'ordre des perceptions intérieures qui reglent ses mouvemens. Mais quelquefois ces méprises ont une origine contraire: les Sens à demi assoupis font passer jusqu'à l'Ame des impressions foibles, qui se mêlent avec les perceptions du dedans & en troublent la suite & la liaison.

Tous les mouvemens qui demandent à être exécutés avec promptitude, sont rallentis, troublés ou interrompus lorsque l'Ame leur donne une certaine attention. C'est que l'attention devient alors distraction. L'Ame considere dans chaque mouvement plus de choses qu'il n'en faut considérer. Cela la détourne de l'Objet principal, & lui fait manquer l'ordre ou la succession précise des mouvemens. Si à cet excès d'attention se joint la crainte de mal réussir, le dérangement est extrême.



CHAPITRE XLI.

CHAPITRE XLI.

De la Faculté de sentir & de celle de mouvoir. Que ces deux Facultés sont très-distinctes l'une de l'autre.

SENTIR & agir sont deux choses distinctes. Avoir une multitude de perceptions confuses à l'occasion des mouvemens qu'un Objet excite dans le Cerveau, c'est *sentir*. Imprimer au Cerveau de pareils mouvemens, c'est *agir*. Le mouvement qui occasione un sentiment n'est point ce sentiment. Tout sentiment est une idée ou une collection d'idées. Toute idée tient à la Faculté de connoître. Tout mouvement tient à la Faculté de mouvoir. La Faculté de vouloir suppose nécessairement la Faculté de connoître. On ne veut point ce qu'on ne connoît point. Mais la Faculté de vouloir ne suppose pas toujours la Faculté de mouvoir. On peut vouloir des choses auxquelles la sphere d'activité de l'Ame ne s'étend point. Prenons garde à ceci: l'Ame toujours présente à elle-même, s'ignore elle-même. Elle agit à chaque instant sur différentes Parties: elle exerce cette action le voulant & le sachant; & elle ne connoît point la maniere dont elle l'exerce. Elle est unie de la maniere la plus intime à toutes les Parties de son Corps, & elle n'a pas le moindre sentiment de leur méchanique & de leur jeu. Seroit-ce donc heurter de front nos Connoissances certaines que d'avancer, que la Force motrice n'a été soumise à la direction de la Volonté que jusques à un certain point & relativement à un certain ordre de mouvemens? Y auroit-il de la contradiction à penser que la Force motrice déploie son activité sur certaines Parties en vertu d'une Loi secrete, qui la rend indépendante à cet égard de toute Volonté & de tout Sentiment? Cela répugneroit-il davantage à notre maniere de concevoir, que n'y répugne l'Union de

deux Subſtances qui n'ont entr'elles aucun rapport? non aſſurément. Mais, nous ſommes forcés par de bons raiſonnemens d'admettre cette Union; & rien ne nous force d'admettre cette Loi ſecrete. Si cependant on aimoit à la réaliſer, comme l'ont fait quelques Philoſophes pour expliquer par là plus facilement tous les Phénomenes de l'E'conomie Animale, les Ames ſeroient dans les Corps organiſés ce que les poids, les reſſorts & les autres puiſſances ſont dans les Machines. Les Ames préſideroient aux mouvemens admirables de la digeſtion, de la circulation, des ſécrétions, de l'accroiſſement, des reproductions, &c. comme un Enfant préſide aux merveilles qu'enfante le Métier que ſa main ignorante fait mouvoir.

Je m'explique plus métaphyſiquement. Les Sens ſont l'origine de toute connoiſſance. Les idées les plus ſpirituelles ſortent des idées ſenſibles comme de leur matrice. Liée aux Sens par les nœuds les plus étroits, l'Ame ignoreroit pourtant à jamais leur exiſtence ſi l'action des Objets extérieurs ne venoit la lui découvrir. Elle ignoreroit de même la Faculté qu'elle a de mouvoir, ſi le plaiſir & la douleur ne l'en inſtruiſoient par le miniſtere des Sens. L'Ame ſent qu'elle meut ſon bras, par la réaction du bras ſur le cerveau. Cette réaction affectant quelqu'un des Sens, produit dans l'Ame un ſentiment, une idée. De cette idée ſenſible ou directe l'Ame peut déduire avec le ſecours du Langage les notions réfléchies d'Exiſtence, de Sentiment, de Volonté, d'Activité, d'Organe, de Mouvement, de Corps, de Subſtance, &c. Afin donc qu'un mouvement ſoit apperçu de l'Ame, il ne ſuffit pas qu'elle l'exécute : ce mouvement n'eſt point lui-même une idée; or, il n'y a qu'une idée qui puiſſe être l'objet de la Faculté de ſentir. Il ne peut devenir cet objet qu'autant qu'il eſt réfléchi ſur l'Organe du Sentiment. Mais les mouvemens qui operent les reproductions, l'accroiſſement, les ſécrétions, &c. ne réagiſſent point ſur le Siege du Sentiment, puiſque l'Ame n'en a pas la moindre idée.

CHAPITRE XLI.

Ils pourroient donc être l'effet de la Force motrice sans que l'Ame en eût le plus léger sentiment ; la Force motrice différant autant de la Force représentatrice ou de la Faculté d'appercevoir, qu'un mouvement differe d'une perception.

Par une conséquence naturelle du même principe, l'Ame n'a point le sentiment de la méchanique & du jeu des Organes sur lesquels elle agit librement, par cela même qu'elle agit sur ces Organes. Cette action n'est point une idée : c'est un mouvement communiqué, un degré de Force transmis. Tout ce que l'Ame en connoît & que l'expérience lui enseigne, c'est le point du *Sensorium* vers lequel elle doit diriger son action.

L'action des Sens sur l'Ame ne sauroit non plus lui donner le sentiment de leur structure & de leur maniere d'opérer. Dans l'ordre établi l'effet nécessaire de cette action est la perception d'un Objet extérieur au Sens qui en rend à l'Ame les impressions. Ce n'est que par cette perception que l'action dont nous parlons affecte la Faculté de sentir. Mais cette perception n'a rien de commun avec le mouvement qui en est la cause occasionelle. Ce qu'un mot est à l'idée qu'il représente, ce mouvement l'est, pour ainsi dire, à la perception qu'il fait naître. Il est une espece de signe employé par le Créateur pour exciter dans l'Ame une certaine perception & pour n'y exciter que cette perception. Il seroit contradictoire à la nature & à la fin de ce signe qu'il excitât à la fois & de la même maniere deux perceptions qui non seulement n'auroient entr'elles aucun rapport, mais qui s'excluroient encore mutuellement. Comment le mouvement qui donneroit à l'Ame l'idée d'une couleur qui est une idée simple, lui donneroit-il en même tems & précisément par la même voie l'idée très-composée de l'Organe & de son opération ? Il faudroit à l'Ame un autre Sens qui traduisît en perceptions, si je puis m'exprimer ainsi, cette méchanique & ce jeu.

C'est encore par la même raison que l'Ame ne se connoît point elle-même. L'Ame ne connoît que par l'intervention des Sens. Les Sens n'ont de rapport qu'à ce qui tient au Corps : l'Ame n'est rien de ce qui tient au Corps.

CHAPITRE XLII.

De la Liberté en général.

CETTE Force motrice de l'Ame, cette Activité qu'elle exerce à son gré sur ses Organes est la *Liberté*.

LE Sentiment intérieur nous démontre que nous sommes doués de cette Force, comme il nous démontre que nous sommes doués de la Faculté de penser. Nous sentons que nous pouvons mouvoir la main ou le pied, considérer un Objet ou nous en éloigner, continuer une action ou la suspendre. Prétendre infirmer cette décision du Sentiment, c'est renoncer à toute évidence, c'est dénaturer notre Etre.

MAIS cette Force motrice de l'Ame est de sa nature *indéterminée* : c'est un simple Pouvoir d'agir. Comment ce Pouvoir est-il réduit en acte ?



CHAPITRE XLIII.

Des déterminations de la Liberté en général. De la Volonté & de l'Entendement. Des Affections.

LA raiſon qui détermine l'Ame à agir eſt la vue du meilleur.

Le meilleur eſt ici tout ce que l'Ame juge être tel, ſoit qu'elle ſe trompe dans ſon jugement, ſoit qu'elle ne ſe trompe point. Le meilleur apparent a la même efficace que le meilleur réel: tout ce que l'Ame croit lui convenir la détermine.

La Faculté en vertu de laquelle l'Ame embraſſe le meilleur eſt la Volonté.

L'Ame veut eſſentiellement le meilleur. L'indifférence au bien ſeroit une contradiction dans la Nature des Etres ſentans.

Les idées que l'Ame a du meilleur ſont la regle des jugemens qu'elle forme ſur le meilleur.

La Faculté en vertu de laquelle l'Ame a des idées, compare ces idées entr'elles & voit leurs rapports & leurs oppoſitions, eſt l'Entendement.

Le Penchant naturel qui entraîne l'Ame vers certains Objets, qui la porte à rechercher certains plaiſirs eſt le principe général des Affections, & ce principe tire ſon origine du Tempérament, de l'Habitude, du Genre de vie, de l'Éducation,

Les idées & les Affections de l'Ame sont donc la source de ses déterminations.

CHAPITRE XLIV.

De la Liberté d'indifférence.

DANS la supposition qu'une Ame fût dégagée de son Corps & placée entre deux Objets qui lui paroîtroient parfaitement semblables, elle demeureroit en équilibre entre ces deux Objets, & ne pourroit se déterminer pour l'un plutôt que pour l'autre. Cette proposition est facile à démontrer. Il n'est point d'effet sans une raison capable de le produire. Quelle seroit ici la raison qui opéreroit la détermination de l'Ame? Elle ne sauroit être dans la nature des Objets proposés, puisqu'on les suppose parfaitement semblables. Elle ne sauroit être non plus dans la nature de la Volonté, puisque la Volonté ne s'exerce que sur le meilleur, & qu'il n'est point ici de meilleur. Enfin, cette raison ne sauroit être dans la nature de la Liberté, puisque la Liberté n'est que le pouvoir d'agir & que ce pouvoir est indéterminé.

MAIS l'Ame est unie à un Corps: elle en éprouve à chaque instant les impressions; quoique toutes ces impressions ne lui soient pas également sensibles. De là il arrive assez souvent que l'Ame croit agir indifféremment, bien qu'elle soit mue par une raison; mais cette raison est alors dans une certaine disposition du Corps dont l'Ame ne s'apperçoit pas clairement.

ENFIN, dans les cas qu'on nomme d'*indifférence* l'Ame est dans une espece d'équilibre que la moindre Force ou la moin-

dre raiſon eſt capable de rompre: & cette raiſon eſt ordinairement ſi petite que l'Ame n'en eſt pas affectée d'une maniere bien ſenſible. Je dis d'une maniere bien ſenſible, parce que je crois que l'Ame apperçoit toujours cette raiſon, mais plus ou moins diſtinctement, à proportion de l'attention que l'Ame apporte à la conſidérer. Quelques degrés de plus d'attention dans l'inſtant où l'Ame s'eſt déterminée auroient transformé ces raiſons ſourdes en raiſons diſtinctes: c'eſt ce que tout Homme qui penſe peut éprouver chaque jour.

De là découle une maxime importante: puiſque des raiſons ſourdes ſont capables de nous déterminer, & qu'elles peuvent devenir d'autant plus efficaces que nous nous en défions moins, il eſt d'un Homme ſage de ne ſouffrir chez lui que le moins de ces raiſons qu'il eſt poſſible. Étudions-nous donc avec ſoin: rendons-nous attentifs aux moindres principes de nos actions; & tâchons de ne nous déterminer dans les cas moraux que ſur des raiſons diſtinctes.

CHAPITRE XLV.

Que l'expérience prouve qu'il faut à l'Ame des motifs pour la déterminer.

L'Expérience prouve ſi bien que l'Ame ne ſauroit ſe déterminer ſans motif, que lorſque les Objets propoſés n'en fourniſſent aucun, nous voyons les petits Eſprits en chercher dans des choſes abſolument étrangeres au ſujet: par exemple, dans un certain genre de ſort. Et ſi vous leur faites voir que ce ſort n'a aucune liaiſon avec les partis propoſés, ils ne manqueront

queront pas de recourir à quelqu'autre sort ou à d'autres expédiens aussi peu raisonnables. Faites sur ces nouveaux moyens de détermination les mêmes réflexions que vous avez faites sur le premier, vous les menerez ainsi pendant quelque tems de sorts en sorts, d'expédiens en expédiens, sans qu'ils parviennent à se déterminer. Ce jeu durera d'autant plus que les partis proposés seront plus considérables.

Dans ces cas-là que fera le Philosophe ? il laissera agir la Machine : il s'en remettra à la disposition actuelle de son Corps : il dira *pair* ou *non*, suivant que sa bouche se trouvera disposée pour dire l'un ou pour dire l'autre.

La marche du Philosophe différera encore plus de celle du Peuple dans les cas importans ou composés. Souvent dans ces sortes de cas le Peuple cherche hors des partis proposés des motifs à ses déterminations. Quoique ces différens partis n'aient qu'un air de ressemblance, il suffit pour opérer sur son esprit l'effet d'une parfaite égalité. Le Philosophe, au contraire, tourne & retourne plusieurs fois les mêmes Objets : il veut les voir sous toutes leurs faces. Il pese toutes les probabilités, compare toutes les convenances, estime tous les avantages, & par ce sage examen il parvient à découvrir lequel de tous ces partis est le plus conforme à ses vrais intérêts.

CHAPITRE XLVI.

CHAPITRE XLVI.

Explication de ces paroles, Video meliora, proboque, deteriora ſequor.

DANS cette ſituation l'Ame porte alternativement ſa vue ſur différens motifs. Le vrai bien & le bien apparent s'offrent à elle tour à tour. La Raiſon lui conſeille d'embraſſer celui-là : la Paſſion lui perſuade d'embraſſer celui-ci. La Raiſon expoſe à l'Ame tous les avantages du parti qu'elle lui conſeille & tous les inconvéniens de celui que la Paſſion voudroit qu'elle embraſſât. La Paſſion vient enſuite, & par des Raiſonnemens ſubtils & artificieux elle tâche d'affoiblir ceux de la Raiſon & de faire prendre au bien apparent la forme du vrai bien. Pour cet effet, elle avoue que le parti que la Raiſon propoſe eſt le meilleur à parler en général : mais elle inſinue adroitement que dans le cas particulier où l'Ame ſe trouve, le parti oppoſé peut être préféré. La Raiſon entreprend auſſi-tôt de diſſiper l'illuſion & de faire reprendre au bien apparent ſa véritable forme. Mais la Paſſion redouble à l'inſtant ſes efforts, & aidée des Sens & de mille raiſons ſourdes, elle prend inſenſiblement le deſſus. La Raiſon commence à plier; ſes forces diminuent de moment en moment, & ſa voix foible & mourante parvient à peine juſqu'à l'Ame. Enfin, la victoire ſe déclare entiérement : la Paſſion triomphe; & le bien apparent devient le meilleur.

MAIS le triomphe de la Paſſion dure peu ; & bientôt l'Ame revenue à elle-même reconnoît qu'elle a été trompée. Elle retourne donc ſur ſes pas pour tâcher de découvrir la ſource de ſa détermination. Et comme elle ne ſauroit ſe placer pré-

cisément dans les mêmes circonstances où elle étoit au moment de l'action, elle se rappelle seulement qu'elle a vu distinctement le vrai meilleur, & le jeu de la Passion lui échappe en tout ou en partie. Elle vient ainsi à penser qu'elle s'est déterminée contre la vue distincte du bien ; quoiqu'il soit certain qu'au moment où elle a agi le vrai meilleur avoit disparu & fait place à l'Objet de la Passion. Un Philosophe qui se trouveroit en pareil cas s'assureroit aisément de la vérité du fait : mais un vrai Philosophe pourroit-il se trouver dans ce cas ?

L'Ame se détermine donc toujours pour ce qui lui paroît le meilleur, & jamais elle n'embrasse le pire reconnu pour pire.

Telle est l'Union de l'Ame avec le Corps, qu'à l'occasion de certaines idées qui s'offrent à l'Ame, il s'excite dans le Corps certains mouvemens qui rendent ces idées plus vives. Celles-ci, devenues telles, augmentent à leur tour la force des mouvemens ; & de cette espece d'action & de réaction résulte la Passion qui augmente sans cesse. Les appétits sensuels se rendent plus actifs & plus pressans : le sens-froid nécessaire à la Raison pour discerner le vrai disparoît entiérement & fait place au tumulte & à l'agitation. L'Ame cede à la force qui l'entraîne & devient la proie de la Passion.

Voulez-vous donc éviter d'être subjugués ? allez à la source du mal : écartez soigneusement ces idées qui ont tant de force pour émouvoir les Sens : aussi-tôt qu'elles se présentent à vous, détournez-en la vue. Si vous les considérez un instant, si vous écoutez un moment ces dangereuses Syrenes, vous risquez de périr. Fuyez donc, je vous conjure, fuyez & ne vous arrêtez point.

CHAPITRE XLVII.

ADMIRABLES effets de l'ÉVANGILE DE GRACE! en éclairant l'Entendement sur les biens, il se rend maître des Affections & ne laisse à la Volonté que des desirs légitimes.

CHAPITRE XLVIII.

Des fondemens de la prévision.

LA chaîne des idées qu'offrent l'Entendement, les penchans, les goûts, les inclinations, & tout ce qui est renfermé dans le terme général d'*Affections* constitue proprement ce qu'on peut nommer le *Caractere de l'Ame.*

LE Caractere de l'Ame étant donné, la disposition actuelle du Corps étant déterminée, & deux ou plusieurs partis étant proposés, on prédira à coup sûr quel sera celui des partis que l'Ame embrassera.

LA prudence humaine, & cette prudence plus relevée qu'on nomme la *Politique*, n'ont pas d'autre fondement.

L'INTELLIGENCE ADORABLE qui par des nœuds secrets a uni l'Ame au Corps, qui voit les Effets dans les Causes, les Causes dans les Effets, qui connoît jusqu'à la moindre idée de l'Entendement & *qui sonde les cœurs & les Reins*; cette INTELLIGENCE n'auroit-ELLE point prévu toutes les actions des Hommes?

Chapitre XLVIII.

CHAPITRE XLVIII.

De la question si les déterminations de la Liberté sont certaines ou nécessaires.

TOUTES nos déterminations sont-elles donc nécessaires? De grands Philosophes distinguent ici le certain du nécessaire. Ils nomment certain, *ce qui est & qui pourroit ne pas être ou être autrement. Le* nécessaire *est ce qui est & qui ne pourroit pas ne pas être ou être autrement.* Ils distinguent ensuite trois sortes de nécessités; la nécessité *mathématique*, la nécessité *physique* & la nécessité *morale.* Que la ligne droite soit la plus courte qu'on puisse mener d'un point à un autre, c'est d'une nécessité mathématique: qu'une Pierre laissée à elle-même tombe, c'est d'une nécessité physique: qu'un Homme de bon sens ne se jette pas par la fenêtre, c'est d'une nécessité morale. Les deux dernieres especes de nécessités sont, selon ces Philosophes, des nécessités *hypothétiques*, qui ne sont telles qu'en vertu de l'ordre qu'il a plu à DIEU d'établir. Enfin, la nécessité morale n'est pas proprement, selon eux, une *nécessité*, mais une parfaite *certitude.* Il est certain que l'Ivrogne boira le vin que vous lui présentez; mais il n'est pas nécessaire qu'il le boive.

CEPENDANT, si l'on prouvoit que dans toutes nos déterminations le certain coïncide avec le nécessaire, on détruiroit cette ingénieuse & subtile distinction, & l'on reviendroit à quelque chose de plus simple.

JE demande donc; tout ce qui dérive de la nature d'un Etre ne doit-il pas être dit en dériver nécessairement? Je

CHAPITRE LVIII.

prends cet Etre tel qu'il est, & je n'examine point s'il pouvoit être constitué d'une autre maniere.

Or, ce qui constitue la nature de l'Ame ce ne sont pas seulement ses Facultés, ce sont aussi ses idées & ces idées sont elle-même. Et comme les déterminations de l'Ame sont toujours relatives à ses idées ou à sa nature, il suit de là que les déterminations de l'Ame sont toujours nécessaires.

Tout Agent agit d'une maniere conforme à sa nature, c'est-à-dire, nécessairement; mais comme il y a différentes especes d'Agents, il y a aussi différentes especes de nécessités; & l'Ame n'agit pas par la même nécessité qui fait tomber une Pierre laissée à elle-même; le Principe de l'action est différent; mais l'effet est également sûr ou déterminé.

Je ne fais pas difficulté de le dire: la nécessité mathématique ou absolue, la nécessité physique & la nécessité morale me paroissent toutes se réduire à la nécessité hypothétique.

Supposez une figure formée de trois lignes droites: une suite nécessaire de cette supposition sera que les trois angles de cette figure seront égaux à deux droits. Voilà la nécessité mathématique ou absolue.

Supposez un Corps pressé par deux Forces égales, en sens différens, mais non pas opposés: une suite nécessaire de cette supposition sera que le Corps se prêtera également à l'impression de ces deux Forces & qu'il se mouvra suivant la diagonale d'un quarré. Voilà la nécessité physique.

Supposez un Homme fort enclin à la colere placé dans des circonstances propres à émouvoir sa bile: une suite nécessaire

de cette supposition sera que cet Homme se livrera aussitôt à la colere. Voilà la nécessité morale. CHAPITRE XLVIII.

Je soutiens donc que le contraire de ces trois nécessités est également impossible. Je crois qu'il est aussi impossible que l'Homme colere ne se livre pas à la colere, qu'il l'est que les trois angles d'un triangle n'en égalent pas deux droits.

Et ne dites pas que l'Homme colere peut devenir doux: vous venez de supposer un triangle, & vous supposez maintenant un quarré.

Parce que nous ne voyons pas tout l'enchaînement des Causes & des Effets & la relation de cet enchaînement avec la Cause Premiere, nous disons qu'un événement est seulement certain, quoiqu'il soit nécessaire. Nous définissons donc *le certain, ce qui est & qui pourroit ne pas être ou être autrement*; & nous ne considérons pas que ce qui est, est en vertu d'un Ordre établi; Ordre nécessaire; production d'une Cause Nécessaire.



CHAPITRE XLIX.

Que la nécessité ne détruit point la Liberté.

QUOI donc, me direz-vous, le Sentiment intérieur ne me persuade-t-il pas, que dans chaque cas particulier je pouvois agir autrement que je n'ai fait? Ne sens-je pas que je pourrois mettre ma main dans le Feu si je le voulois? N'est-ce pas là une preuve que je ne suis pas nécessité?

OUI, vous êtes libre. Le Sentiment intérieur vous convainc de votre Liberté; & ce Sentiment est au-dessus de toute contradiction. Mais cette voix si claire, ce cri de la Nature, qu'expriment-ils? *j'ai le pouvoir d'agir*; *je fais ce que je veux*: *si je voulois autrement*, *j'agirois autrement.* Rien de plus vrai que cette expression. Mais pourquoi, je vous prie, ne *voulez-vous pas autrement*? Vous sentez que vous pourriez mettre la main au Feu? sans doute, vous le pouvez: mais pourquoi ne le faites-vous pas? vous voulez le meilleur; & il est impossible que cela vous paroisse le meilleur dans l'état actuel de votre Ame. Vous sentez que vous pouviez agir autrement que vous n'avez fait dans tel ou tel cas particulier? cela est encore très-vrai: mais quand vous vous êtes déterminé, ne vous êtes-vous pas déterminé pour ce qui vous paroissoit le meilleur? vous avez donc agi *librement*, puisque vous avez fait usage du pouvoir que vous aviez d'agir.

LE Sentiment de la Liberté est *la Conscience que nous nous sommes déterminés volontairement*, *sans contrainte*, *en vue du meilleur.*

Nous

Nous ſommes donc *libres* toutes les fois que nous uſons à notre gré du Pouvoir que nous avons d'agir. CHAPITRE XLIX.

Nous ſommes *contraints* quand nous ſommes privés de l'exercice de ce Pouvoir.

Mais, nous ne ſommes pas proprement contraints lorſque par des menaces on nous oblige d'agir d'une maniere contraire à celle dont nous aurions agi ſi nous euſſions été laiſſés à nous-mêmes: car dans ce cas la Volonté ne fait que changer d'Objet: ſon meilleur actuel eſt alors d'éviter l'effet des menaces.

Les déterminations libres de l'Ame viennent entiérement de ſon propre fonds. C'eſt l'Ame elle-même qui ſe détermine ſur certains motifs: mais elle n'eſt point déterminée ou *néceſſitée* par ces motifs, comme un Corps eſt déterminé ou *néceſſité* à ſe mouvoir par la Force qui agit ſur lui. L'Ame juge du rapport des Objets avec ſon état préſent, & elle ſe détermine ſur la perception de ce rapport.

La Volonté ne ſauroit être contrainte; parce qu'il ſeroit contradictoire à la nature de l'Etre intelligent qu'il voulût ce qui ne lui paroîtroit pas le meilleur. C'eſt ce qu'on rend en d'autres termes lorſqu'on dit, que l'Ame veut toujours avec *Spontanéité* ou de plein gré.



CHAPITRE L.

De la Liberté considérée en DIEU.

LA Liberté est essentiellement la même dans tous les Etres intelligens. C'est chez tous une Force active, un Pouvoir d'agir inhérent à leur nature, mais ce Pouvoir est plus étendu dans les uns & plus resserré dans les autres. Ainsi, j'ose dire, que la LIBERTE' DIVINE, prise dans ce sens, est du même genre que la nôtre. Mais notre Liberté est infiniment bornée; & la LIBERTE' DIVINE ne reconnoît point d'autres bornes que les bornes des *Possibles*. Notre Liberté s'exerce souvent sur le bien apparent : la LIBERTE' DIVINE s'exerce toujours sur le vrai bien.

CHAPITRE LI.

Question; si les Bêtes sont douées de Liberté.

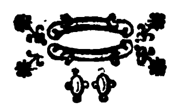
LA Liberté est la Faculté d'agir : si les actions des Bêtes procedent d'un Principe immatériel capable de connoissance, les Bêtes sont douées de Liberté. Mais cette Liberté est très-imparfaite, puisqu'elle est resserrée dans les bornes étroites de l'Entendement qui la dirige.

CET Entendement, maintenant si resserré, s'étendra peut-être quelque jour. Vouloir que l'Ame des Bêtes soit mortelle, précisément parce que la Bête n'est pas Homme; ce seroit

vouloir que l'Ame de l'Homme fût mortelle précisément parce que l'Homme n'est pas Ange. CHAP. LI.

L'AME des Bêtes & l'Ame de l'Homme sont également indestructibles par les Causes secondes. Il faut un Acte aussi positif de la DIVINITE' pour anéantir l'Ame du Ver que pour anéantir celle du Philosophe. Mais quelles preuves nous donne-t-on de l'anéantissement de l'Ame des Bêtes ? On nous dit qu'elles ne sont pas des *Etres moraux*. N'y a-t-il donc que les Etres moraux qui soient capables de bonheur ? Les Etres qui ne sont point moraux ne sauroient-ils le devenir ? A quoi tient cette *moralité ?* à l'usage des termes : à quoi tient cet usage ? probablement à une certaine Organisation. Faites passer l'Ame d'une Brute dans le Cerveau d'un Homme, je ne sais si elle ne parviendroit pas à y universaliser ses idées. Je ne prononce point : il peut y avoir entre les Ames des différences relatives à celles qu'on observe entre les Corps. Voyez cependant, quelle diversité le physique met entre les Ames humaines.

POURQUOI bornez-vous le cours de la BONTE' DIVINE ? ELLE veut faire le plus d'Heureux qu'il est possible. Souffrez qu'ELLE éleve par degrés l'Ame de l'Huitre à la sphere de celle du Singe ; l'Ame du Singe à la sphere de celle de l'Homme.



CHAPITRE LII.

De la perfection de l'Ame en général.

Nous l'avons vu : la Volonté suit les décisions de l'Entendement. L'Ame ne veut que sur les idées qu'elle a des Choses, & l'action suit toujours le dernier jugement de l'Ame.

La perfection de l'Ame consiste donc dans la perfection de l'Entendement.

La perfection de l'Entendement consiste en général dans le nombre, la variété & l'universalité des idées & dans la conformité de ces idées avec l'état des Choses.

CHAPITRE LIII.

De l'Ordre.

Chaque Chose a ses qualités, ses déterminations particulieres qui font qu'elle est ce qu'elle est.

Ces qualités donnent naissance aux rapports qu'on observe entre les Choses. Ces rapports constituent l'Ordre.

L'Ordre est donc quelque chose de très-réel, puisqu'il dérive de l'essence même des Etres, & que cette essence a sa Raison dans l'Entendement Divin, Source Éternelle de toute Réalité.

AGIR d'une maniere conforme à l'Ordre, c'eſt agir d'une maniere conforme aux rapports qui ſont entre les Choſes : c'eſt en uſer à l'égard de chaque Etre relativement à ſa nature ou à ſon mérite. Traiter un Animal comme un Caillou, un Homme libre comme un Eſclave, un MONTESQUIEU comme un SPINOSA, c'eſt agir d'une maniere contraire à l'Ordre.

L'AME a ſa nature, ſes Facultés d'où dérivent ſes rapports aux Etres environnans. La Loi Naturelle eſt l'effet de ces rapports.

L'AME obſerve cette Loi, ou ce qui revient au même, l'Ordre, lorſqu'elle agit conformément à ſa nature ou à ſes rapports.

L'AME a le ſentiment des rapports. Le Tempérament, l'Éducation, l'Habitude le rendent plus ou moins vif. Ce que quelques Philoſophes ont nommé *Inſtinct moral* ne ſe réduiroit-il point à ce ſentiment ?

MAIS, pourquoi l'Ame éprouve-t-elle certains ſentimens à la préſence de certains Objets ? telle eſt ſa nature : tels ſont les rapports qu'elle ſoutient avec ces Objets. L'Ame a ces ſentimens comme elle a la ſenſation de la chaleur.

LES idées de juſte & d'injuſte, d'honnête & de déshonnête, de vertu & de vice, de bien & de mal ſe réduiſent à celles d'Ordre & de déſordre.

CHAPITRE LIV.

Du Bonheur.

L'AMOUR de la Félicité eſt le Principe univerſel des actions humaines. La Raiſon l'éclaire. Il imprime à l'Ame le mouvement.

TEL eſt l'état des Choſes : l'obſervation de l'Ordre eſt ſource de bien ; ſon inobſervation ſource de *mal*. La ſobriété conſerve la ſanté ; l'intempérance la détruit.

CES effets naturels de l'obſervation ou de l'inobſervation de l'Ordre ſont ce qu'on nomme ſa *Sanction*.

LA Volonté la plus parfaite eſt celle qui obéit le plus fidellement à l'Ordre. Elle veut conſtamment le vrai bien, parce qu'elle veut conſtamment ce qui eſt conforme à ſa nature.

LE ſentiment de la Perfection eſt toujours accompagné de plaiſir : le ſentiment de l'imperfection eſt toujours ſuivi de déplaiſir.

LE plaiſir qui naît de la perfection fait le bonheur moral : le déplaiſir qui naît de l'imperfection fait le malheur moral : les remords en ſont l'expreſſion.

L'ÉVANGILE eſt le Tableau le plus fini de la Perfection humaine : c'eſt que CELUI qui a fait l'Homme a fait auſſi ce Tableau.

En nous rappellant à l'Ordre, l'Évangile nous rappelle à la Raifon. Il nous dit; faites bien, & vous ferez heureux: femez, & vous recueillerez. C'eft l'expreffion fidele du vrai, la relation de la Caufe à l'Effet: une Graine mife en terre s'y développe.

Les Devoirs ne font tels, que parce qu'ils font une fuite néceffaire de nos relations ou de notre nature. La Créature n'adorera-t-elle pas fon Créateur? ne s'aimera-t-elle pas elle-même? n'aimera-t-elle pas fes Semblables? Affurément, l'Ame exprimera fes fentimens, parce qu'elle les a: elle les a, parce qu'elle eft faite pour le Bonheur & qu'ils en font la principale branche. Quelle perfection ne fuppofe pas dans l'Ame la contemplation des Attributs Divins, l'Amour de foi-même bien ordonné, l'Amour du Prochain! Quel bonheur naît de cette perfection!

La Morale, qui eft le Syftême des Devoirs ou du Bonheur, n'eft donc pas arbitraire. Elle a fon fondement dans la Nature. Ses maximes font vraies puifqu'elles découlent de rapports certains. Elles font utiles, puifqu'elles conduifent au Bonheur.

La Morale peut fe corrompre, parce que le fentiment des rapports peut s'altérer. L'Amour propre, ce puiffant Mobile, ne ceffe point d'agir: toujours il porte l'Ame à chercher fon Bonheur; mais ce Bonheur revêt toutes les formes que l'Éducation, la Coutume, le Préjugé lui impriment. Ici l'Humanité tend vers la Nature Angélique; là elle defcend au niveau de la Brute.

On peut difputer fur les mots; les Chofes demeurent ce qu'elles font. L'Amour de la Félicité ne differe point de l'Amour propre: s'aimer foi-même, c'eft vouloir fon Bonheur. La Bienveuillance univerfelle n'eft que l'Amour propre le plus

CHAP. LIV. parfait. Cet Amour se complait dans le sentiment d'une Perfection qui le porte à regarder les autres comme lui-même.

UNE DOCTRINE qui prescrit d'aimer son Prochain comme soi-même, & qui nomme *Prochain* tous les Enfans d'ADAM, est au moins la plus belle DOCTRINE. Son AUTEUR a été, sans doute, l'Ami le plus zélé du Genre humain. Il l'a été en effet; il est mort pour le Genre humain.

UNE Doctrine qui prescrit de ne regarder comme notre Prochain que ceux qui professent notre Croyance, est au moins une Doctrine anti-sociable. Ses Partisans sont, sans doute, ennemis du Genre humain: ils le sont en effet; ils le persécutent.

LES degrés de la perfection morale ou du Bonheur moral varient comme les circonstances qui concourent à leur formation. Et comme il ne naît pas deux Etres précisément dans les mêmes circonstances, il n'est pas deux Etres qui aient précisément le même degré de perfection ou de Bonheur. Le Monde Physique est si prodigieusement nuancé: comment le Monde moral, qui lui est si étroitement uni, n'auroit-il pas ses nuances?

LES degrés de la perfection ou du Bonheur sont donc indéfinis. L'Echelle qu'ils composent embrasse toutes les Spheres. Elle s'éleve de l'Homme à l'ANGE, de l'ANGE au SÉRAPHIN, du SÉRAPHIN au VERBE.



CHAPITRE

CHAPITRE LV.

Réflexions sur l'Existence de DIEU.

SI l'Univers étoit le produit de la Matiere & du Mouvement, pourquoi cette liaison de l'Ordre avec le Bonheur? pourquoi cet Ordre? pourquoi le sentiment des rapports? pourquoi des Etres intelligens? Admettez un DIEU CAUSE PREMIERE de tout; quel Océan de Lumiere se répand sur la Nature! Mais, cet Océan a ses E'cueils; sachez les éviter: il a ses Abîmes; n'entreprenez jamais de les sonder.

L'ATHÉISME de spéculation prend sa source dans cette Métaphysique présomptueuse qui ne s'arrêtant pas à la certitude des Choses, veut en pénétrer le comment. Cette Métaphysique insensée ne distinguant point en DIEU SA NATURE, de SES ATTRIBUTS connus par les Faits, entreprend de pénétrer jusques dans cette NATURE & de chercher la raison de la RAISON même. Esprits téméraires! la rencontre d'un Vermisseau vous confond, & vous voulez pénétrer la NATURE intime de l'ETRE DES ETRES.

LE vrai Philosophe sait s'arrêter où la Raison refuse de le suivre. Les preuves qui établissent la Nécessité d'une PREMIERE CAUSE ne lui paroissent point affoiblies par l'obscurité impénétrable qui environne l'ESSENCE de cette CAUSE. Il se contente de voir clairement que le Monde est successif & qu'une progression infinie de Causes est absurde; parce que chaque Cause individuelle ayant sa Cause hors de soi, la somme de toutes ces Causes, quelqu'infinie qu'on la suppose, a nécessairement sa Cause hors de soi. Il écoute dans les sentimens de l'admi-

CHAPITRE LV.

ration la plus vive & du respect le plus profond, cette VOIX MAJESTUEUSE qui répond à toutes les Intelligences, JE SUIS CELUI QUI SUIS. Il se borne à apprendre de la contemplation des faits, que l'ETRE EXISTANT PAR SOI est nécessairement PUISSANT, SAGE, BON; c'est-à-dire, qu'IL a toute la Puissance, toute la Sagesse, toute la Bonté possibles. Il voit jaillir de ces ATTRIBUTS DIVINS les sources intarissables de son Bonheur, & pénétré d'amour, de joie & de reconnoissance il adore la BONTÉ INEFFABLE qui l'a créé.

MAIS la curiosité du demi-Philosophe s'irrite facilement: elle est accoutumée à oser. Que faisoit l'ETRE NÉCESSAIRE avant qu'il créât? comment a-t-IL créé? quelle est la nature de SA durée? comment apperçoit-IL la succession? questions aussi impertinentes que dangereuses & qui n'occuperont jamais un Sage.

L'ATHÉE qui nous reproche que pour expliquer le Monde, nous recourons à un Etre beaucoup plus merveilleux ou plus incompréhensible que le Monde, a-t-il oublié que le Cerveau de l'Horloger est beaucoup plus incompréhensible que la Montre? Mais une Montre qui se formeroit par le mouvement fortuit de quelques morceaux d'Acier ou de Cuivre, seroit-elle plus facile à concevoir que le Cerveau de l'Horloger? Nous avons dans l'Horloger la Cause naturelle de l'existence de la Montre. Il est vrai que cette Cause a ses obscurités: en est-elle moins certaine? Et où est la Cause dont nous concevions nettement l'action, la nature? Niera-t-on pour cela qu'il y ait des Causes? ce seroit nier sa propre action. Nous n'accumulons point les Merveilles: il n'est proprement ici qu'une MERVEILLE, mais qui absorbe toute conception. La réalité de l'Univers n'a rien ajouté à l'idée de l'Univers: s'il nous étoit permis de voir dans l'ENTENDEMENT de l'OUVRIER, nous ne regarderions pas l'Ouvrage.

CHAPITRE LVI.

CHAPITRE LVI.

Du Systême général.

LA CAUSE PREMIERE eſt UNE ; SON Effet eſt UN, & ne peut être qu'UN : l'Univers eſt cet Effet.

DIEU a agi ; IL a agi en DIEU. SA VOLONTE' EFFICACE a réaliſé tout ce qui pouvoit l'être. Un ſeul acte de cette VOLONTE' a produit l'Univers : le même acte le conſerve. La VOLONTE' DIVINE eſt permanente, invariable : DIEU eſt conſtant à Soi ; IL eſt ce qu'IL eſt.

L'ENTENDEMENT DIVIN n'a point vu pluſieurs Univers prétendre à l'exiſtence : la SAGESSE n'a point choiſi. Le choix eſt le partage d'une Nature bornée ; L'INTELLIGENCE SANS BORNES a vu le Bien abſolu & l'a fait. Il étoit SA PENSE'E, & cette PENSE'E étoit cette INTELLIGENCE.

L'UNIVERS a donc toute la perfection qu'il pouvoit recevoir d'une CAUSE INFINIMENT PARFAITE ; ne dites pas il eſt le meilleur ; il ne pouvoit y en avoir d'autre.

CHAQUE Choſe eſt donc comme elle devoit être & où elle devoit être. Tout eſt bien, & ne pouvoit être autrement.

IL eſt une liaiſon univerſelle. L'Univers eſt l'Aſſemblage des Etres créés. Si dans cet Aſſemblage il y avoit quelque choſe qui ne tînt abſolument à rien, quelle ſeroit la raiſon de l'exiſtence de cette Choſe ?

CHAPITRE LVI.

Nous ſuivons à l'œil la liaiſon qui eſt entre toutes les Parties de la Nature. Cette liaiſon s'étend à meſure que les obſervations ſe multiplient. Chaque Etre eſt un Syſtême particulier qui tient à un autre Syſtême particulier, une Roue qui s'engraîne dans une autre Roue. L'Aſſemblage de tous les Syſtêmes particuliers, de toutes les Roues compoſe le Syſtême général, la grande Machine de l'Univers.

LA raiſon de chaque Individu eſt donc dans le Syſtême général, la raiſon du Syſtême général dans la RAISON E'TERNELLE.

N'ALLEZ pas au-delà; vous tomberiez dans l'abſurde progreſſion des Cauſes à l'infini. Ne vous arrêtez pas à l'Univers; il n'a que les Caractères d'Effet.

LE Caractere ou l'Eſſence propre de chaque Ame étoit donc déterminée par la place que cette Ame devoit occuper dans le Syſtême. Placée par la MAIN même de DIEU ſur l'Échelon qu'elle occupe, il ne dépendoit pas d'elle d'ajouter ou de retrancher à ſa perfection originelle.

CHERCHEZ-VOUS la raiſon du cruel NÉRON, de l'aimable TITE, du ſage ANTONIN? demandez-vous pourquoi le François eſt policé, l'Hottentot barbare? regardez vers le Plan général.



CHAPITRE LVII.

CHAPITRE LVII.

Que le système de la nécessité ne détruit point la Moralité des actions.

ICI je vois les Théologiens s'élever contre moi. Quoi ! s'écrient-ils, plus de mérite & de démérite, plus de moralité, plus d'imputation, plus de peines ni de récompenses, plus de Religion !

SUSPENDEZ votre jugement, je vous supplie, & daignez m'écouter.

ETES-VOUS les Auteurs des avantages corporels dont vous jouissez ? Vous êtes-vous donné ces yeux vifs & perçans, ces oreilles fines & délicates, ce corps vigoureux & bien proportionné ? non, ces dons précieux ne sont point votre ouvrage. En êtes-vous moins sensibles cependant au plaisir de les posséder ? ces faveurs du TOUT-PUISSANT vous en paroissent-elles moins estimables ?

EH bien ; à cette Machine si admirable DIEU a joint une Ame capable de penser ; & IL a placé cette Ame dans de telles circonstances qu'elle est un SOCRATE ou un NEWTON. En estimerez-vous moins la vertu du Sage & le savoir du Géometre ? nullement ; la vertu & le savoir demeureront toujours tels aux yeux de la Raison.

L'HOMME naît libre ; il agit sans contrainte & se détermine pour ce qui lui paroît le meilleur. Il peut donc être regardé à juste titre comme l'Auteur de ses actions ; ces actions peuvent

CHAPITRE LVII.

lui être imputées comme à la Cause immédiate qui les produit. Il est vrai qu'il n'est pas l'Auteur des principes de ses déterminations; mais dans quel systême prouve-t-on qu'il le soit ? Il use du pouvoir qu'il a reçu d'agir; il en use avec plaisir & connoissance; c'en est assez.

INTERROGEZ les Partisans les plus zélés de la *Liberté d'indifférence*: ils conviendront tous que les cas où cette Liberté s'exerce sont très-rares & peu importans; & que l'Homme est presque toujours mû par des raisons. Faites un pas en avant; & demandez d'où proviennent ces raisons? vous obtiendrez bientôt des réponses qui vous prouveront que vos Adversaires ont dans l'Esprit les mêmes idées que vous.

MAIS, n'allez point aux Philosophes: interrogez le Peuple. Demandez-lui pourquoi ADRASTE aime mieux céder à ses passions que de les combattre? il vous répondra, ADRASTE n'a point eu d'éducation; il s'est toujours trouvé dans de mauvaises Compagnies. Mais pourquoi ADRASTE n'a-t-il point eu d'éducation? pourquoi ces mauvaises Compagnies? le Peuple ne va pas jusqu'à ces pourquoi; & combien de Philosophes qui sont ici Peuple!

ADRASTE aime mieux céder à ses passions que de les combattre, parce que son Entendement manque du degré de perfection nécessaire pour lui faire distinguer le vrai bien du bien apparent, & que ses affections & la disposition naturelle de son Corps favorisent la décision de l'Entendement.

MAIS, pourquoi cette imperfection de l'Entendement, ces affections, cette disposition naturelle du corps?

LE manque d'éducation, le genre de vie, les préjugés & mille autres circonstances ont concouru à ces effets.

Mais, toutes ces circonstances sont extérieures & ne dépendent point originairement du fait d'Adraste. Elles dérivent d'un enchaînement infini de Causes & d'effets, & cet enchaînement tient au Systême général.

L'Homme vertueux est celui qui se conforme à l'Ordre: l'Homme vicieux est celui qui trouble l'Ordre. Nous estimons l'un, nous mésestimons l'autre: nous serrons le Diamant, nous jetons le Caillou.

Le mérite est vertu ou perfection: le démérite est vice ou imperfection.

CHAPITRE LVIII.

Des Loix Divines & Humaines considérées dans le systême de la nécessité.

Les différentes especes de Loix qui sont prescrites aux Hommes sont différentes sources de déterminations.

Le but de la Révélation est de nous fournir les plus puissans motifs pour nous porter au bien.

Mais, pourquoi ce Divin Flambeau n'éclaire-t-il pas tous les Hommes? pourquoi la crasse ignorance, l'idolatrie monstrueuse, la folle superstition régnent-elles sur de très-grandes parties du Genre humain?

Vous l'avez appris: le Systême général renfermoit cette diversité de perfection dont vous cherchez l'origine. Les Mœurs,

CHAPITRE LVII.

les Coutumes, le Gouvernement, la Religion, le Climat, &c. ſont les Cauſes naturelles & prochaines de ces différences. DIEU a prévu ces Cauſes & IL a approuvé qu'elles euſſent leur effet, parce qu'IL a vu que le Monde où cela entroit étoit *bon*. Par une ſuite du même Plan DIEU a voulu que la RÉVÉLATION CHRÉTIENNE fût le moyen qui portât une partie du Genre humain au plus haut degré de perfection morale où l'Humanité puiſſe parvenir.

QU'ON ne demande donc point ſi la RÉVÉLATION eſt *néceſſaire* ou ſimplement *utile*: elle eſt abſolument néceſſaire pour porter les Hommes au plus grand degré de la Perfection ou du Bonheur. Mais il eſt une infinité de degrés de Perfection ou de Bonheur au-deſſous de celui-là.

HÉROS Chrétiens réjouiſſez-vous! faites retentir les airs de chants d'allégreſſe! célébrez l'AUTEUR de l'Univers. Vous êtes au ſommet de la Perfection.

HÉROS Chrétiens, ne vous énorgueilliſſez point! *qu'avez-vous que vous ne l'ayez reçu? & ſi vous l'avez reçu, pourquoi vous en glorifieriez vous comme ſi vous ne l'aviez point reçu?*



CHAPITRE

CHAPITRE LIX.

De la Priere, dans le systême de la Nécessité.

Si tout a été arrangé dès le commencement; si les événemens naissent les uns des autres par une génération nécessaire; si l'Univers se développe comme un grand Arbre; pourquoi lever les mains & les yeux vers le Ciel; pourquoi adresser à la SAGESSE ÉTERNELLE des Prieres également indiscretes & superflues?

CE langage n'est point du tout celui de la Philosophie dont j'expose ici les grands principes. La Priere est l'hommage naturel que la Créature doit à son CRÉATEUR. La Priere a été prévue. Elle entroit dans le Plan général: elle y entroit comme moyen de Graces & de Sanctification. Elle y entroit encore comme un lien de Charité, destiné à rappeller aux Hommes des besoins & un PERE communs.

CHAPITRE LX.

Des Peines & des Récompenses de la Vie à venir; dans le Systême de la nécessité.

QU'ENTENDS-JE! Les plaintes ameres, les cris perçans que pousse vers le Ciel une multitude de Scélérats ou de Malheureux qui n'ont été, qui ne sont, & qui ne seront tels qu'en vertu de l'Ordre préétabli.

CHAPITRE LX.

Non, ces cris ne m'allarment point. De cette Vallée de misere je m'élance dans le séjour de l'Éternité. Là, je vois tous les Hommes jouir du Bonheur, mais dans une proportion relative au degré de perfection morale qu'ils ont eu ici bas. Tous avancent sans cesse de perfection en perfection. Tous sont contens de la place qu'ils occupent, parce que tous voient distinctement que c'étoit celle qui leur convenoit, & que où qu'ils eussent été placés ils auroient pu toujours ambitionner des places plus relevées; la distance du fini à l'infini étant infinie. En un mot; les moins Heureux s'écrient qu'ils préférent infiniment leur état à la non-existence.

Il est des Récompenses & des Peines: il est un Bonheur & un Malheur à venir. Les Récompenses, suites naturelles de la vertu, iront sans cesse en augmentant, parce que l'Ame se perfectionnera sans cesse. Les Peines, suites naturelles du vice, iront sans cesse en diminuant, parce qu'elles rapprocheront sans cesse le vicieux de l'Ordre & que Dieu veut essentiellement le Bonheur de toutes ses Créatures: la Justice est dans cet Etre adorable la Bonté dirigée par la Sagesse.

Nous serons jugés, non sur ce qu'on suppose que nous aurions pu faire & que nous n'aurons pas fait, mais uniquement sur ce que nous aurons fait. Et ce Jugement ou cette Imputation consistera à traiter chaque Homme relativement au degré de perfection ou d'excellence qui se trouvera en lui.

Celui-la sera jugé le plus vertueux dont la vertu aura été plus habituelle. La vertu ne consiste pas dans un trait: elle se forme de l'assemblage d'une multitude de traits dont la variété, la beauté & l'accord composent une Vie.

Tachez donc de contracter l'habitude de la Vertu: fortifiez en vous cette habitude, & votre nature sera d'être vertueux.

CHAPITRE LXI.

CHAPITRE LXI.

De l'Habitude en général.

Les mouvemens que les Objets impriment au Cerveau l'Ame les reproduit; & plus elle les reproduit, plus elle acquiert de facilité à les reproduire.

Si deux ou plusieurs mouvemens ont été excités à la fois, & que l'Ame veuille reproduire un de ces mouvemens, il arrivera presque toujours que les autres mouvemens se reproduiront en même tems.

Voila l'Habitude. Comment se forme-t-elle? question infiniment intéressante, & dont l'éclaircissement répandroit le plus grand jour sur toutes les opérations de notre Ame. Que sont, en effet, ces opérations, sinon des mouvemens & des répétitions de mouvemens?

L'habitude naît dans l'Enfance: elle se fortifie dans la Jeunesse: elle s'enracine de plus en plus dans l'Age viril: elle est indestructible dans la Vieillesse.

L'habitude tient donc à l'état des fibres. Elle se forme pendant qu'elles sont assez souples pour se prêter aux impressions qu'elles reçoivent. Elle se fortifie à mesure que les actes se réiterent & que les fibres acquierent plus de solidité.



CHAPITRE LXII.

CHAPITRE LXII.

De la maniere dont l'Habitude se forme.

LA répétition fréquente du même mouvement dans la même fibre change jusqu'à un certain point l'état primitif de cette fibre. Les molécules dont elle est composée se disposent les unes à l'égard des autres dans un nouvel ordre relatif au genre & au degré de l'impression reçue. Par ce nouvel arrangement des molécules la fibre devient plus facile à mouvoir dans un sens que dans tout autre. Les sucs nourriciers se conformant à la position actuelle de ces molécules, se placent en conséquence. La fibre croît; sa solidité augmente, la disposition contractée se fortifie, s'enracine, & la fibre devient de jour en jour moins susceptible d'impressions nouvelles.

CHAPITRE LXIII.

Comment l'Habitude s'affoiblit & se fortifie.

SI le mouvement imprimé à une fibre n'y est pas répété ou qu'il ne le soit qu'au bout d'un fort long espace de tems, l'efficace de la disposition primitive & des mouvemens intestins, souvent contraires, effacera peu à peu dans cette fibre le pli qui avoit commencé à s'y former, & l'Habitude ne se contractera point.

IL en sera de même si la fibre éprouve successivement un grand nombre d'impressions différentes. Ces impressions se

détruiront mutuellement, & la fibre ne retiendra aucune détermination particuliere.

EXCEPTEZ de ces cas celui où une fibre reçoit une si forte impression que l'effet en est permanent & atteint jusqu'à la Vieillesse. Il est un terme au-delà duquel les molécules élémentaires ne sauroient changer de situation. La Force qui agit sur les élémens des Corps a ses loix. Ces loix sont les résultats nécessaires des rapports qu'a le Sujet de cette Force avec le Sujet de la Matiere. Mais l'un & l'autre nous sont inconnus.

PLUS une fibre a de force originelle, plus elle a de capacité à retenir les impressions qu'elle a contractées. Les molécules une fois disposées dans un certain ordre, prennent plus difficilement de nouvelles positions.

CE que je viens de dire d'une fibre doit s'appliquer à un Organe, à un Membre, au Corps.

CHAPITRE LXIV.

L'Habitude, source des goûts, des penchans, des inclinations, des mœurs, du Caractere.

LA facilité avec laquelle les fibres encore tendres se prêtent aux premieres impressions qu'elles reçoivent, la résistance qu'elles apportent à contracter de nouveaux plis dès qu'elles se sont endurcies jusqu'à un certain point, sont la vraie source des goûts, des penchans, des inclinations, des mœurs, du Caractere, &c.

CHAPITRE LXIV.

L'AME eſt un Etre qui agit par l'intervention d'un autre Etre. Les Facultés de l'Ame ſont modifiées par l'état du Corps.

L'ÉTAT du Corps eſt déterminé par la naiſſance & par les impreſſions du dehors.

LE Corps eſt une Production organique qui réſulte du concours de deux Productions organiques de même genre. Il participe aux qualités de l'une & de l'autre dans une certaine proportion.

LE degré d'activité de chaque Individu conſpirant fixe cette proportion.

LE Corps apporte donc en naiſſant des déterminations particulieres, en vertu deſquelles il eſt plus ou moins ſuſceptible de certaines impreſſions.

LES mêmes Objets ne produiſent donc pas les mêmes effets ſur tous les Cerveaux. Chaque Cerveau a dès la naiſſance un ton, des rapports qui le diſtinguent de tout autre.

LE changement d'état que ſubit un Cerveau immédiatement après la naiſſance par l'impreſſion des Objets, eſt toujours en raiſon compoſée de l'activité de ces Objets & de la diſpoſition primitive des fibres.

TOUT mouvement qui affecte le Siege de l'Ame change la maniere d'exiſter de l'Ame, & ce changement eſt une perception ou une ſenſation.

LA diverſité des perceptions & des ſenſations dépend donc

de la diverſité des mouvemens que les Objets excitent dans le Siege de l'Ame.

CHAPITRE LXIV.

Tout changement dans l'exiſtence de l'Ame lui eſt agréable, déſagréable ou indifférent.

Toute maniere d'exiſter dont l'Ame deſire la continuation eſt plaiſir.

Toute maniere d'exiſter dont l'Ame deſire la ceſſation eſt déplaiſir.

Toute maniere d'exiſter dont l'Ame ne deſire ni la continuation ni la ceſſation lui eſt indifférente.

Le plaiſir & la douleur ſont les effets néceſſaires d'une loi qui veut qu'à un certain état du Cerveau réponde conſtamment dans l'Ame une certaine modification.

Le ſentiment qui accompagne cette modification, le deſir qu'elle excite, l'acte qui le ſuit ſont des réſultats néceſſaires de la nature de l'Ame.

Comme Etre ſentant, l'Ame ſe porte néceſſairement vers les Objets qui ſont propres à lui procurer du plaiſir, & ſe détourne néceſſairement de ceux qui ſont propres à lui cauſer de la douleur.

Comme Etre mouvant, l'Ame agit plus facilement ſur des fibres encore ſouples, que ſur des fibres déja endurcies, ſur des fibres douées d'une certaine tendance au mouvement que l'Ame veut leur imprimer, que ſur des fibres douées d'une tendance oppoſée ou différente.

L'Ame ſe plait dans l'exercice facile de ſes Forces.

CHAPITRE LXV.

Du plaisir & de la douleur.

LE plaisir & la douleur sont de trois genres.

IL est des plaisirs & des douleurs purement physiques ou corporels, qui n'affectent que la Partie inférieure & grossiere de l'Ame, la Faculté sensitive.

IL est des plaisirs & des douleurs spirituels, qui affectent principalement la partie supérieure de l'Ame, l'Entendement & la Réflexion.

IL est des plaisirs & des douleurs qu'on peut nommer *mixtes*, parce qu'ils tiennent le milieu entre ceux-là, qu'ils participent à la nature des uns & des autres. Les plaisirs & les douleurs de l'Imagination sont la plupart de ce genre.

LES Plaisirs & les douleurs du premier genre sont le partage de l'Enfance. Ceux du troisieme genre affectent sur-tout la premiere Jeunesse. Ceux du second genre sont l'appanage de la Raison.

Nous ignorons quelle espece de mouvement produit telle ou telle espece de plaisir, telle ou telle espece de douleur physique.

MAIS nous savons que tout mouvement est susceptible d'augmentation, & que le même mouvement, qui dans un certain degré nous a causé du plaisir, commence à nous causer de

de la douleur dès qu'il passe ce degré & qu'il tend à désunir les molécules des fibres.

L'INTENSITÉ de la douleur est proportionnelle au nombre des molécules désunies & au tems employé à les désunir. Un tems plus court suppose un plus grand effort.

Le plaisir physique consistera donc en général dans une douce agitation, dans un léger ébranlement, dans de petites & de très promptes vibrations des molécules.

De cette douce agitation au mouvement qui opere la désunion il y a bien des degrés. Tous ces degrés ne composent qu'une même chaîne.

CHAPITRE LXVI.

Des effets qui résultent de l'impression des Objets sur les Sens de l'Enfant.

LE plaisir étant attaché de sa nature à un certain mouvement, le penchant que l'Ame témoigne souvent dès l'Enfance pour certains Objets, résulte du mouvement que ces Objets impriment à un ou plusieurs Sens ou à différentes parties du même Sens.

L'ÉLOIGNEMENT de l'Ame pour d'autres Objets dérive d'une impression contraire.

L'APTITUDE ou l'inaptitude à un mouvement suit de la Génération.

CHAPITRE LXVI.

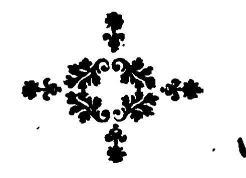
Un Enfant recherche certains alimens, il se plait à certains tons, il se déclare pour certaines couleurs ; c'est que les papilles de sa Langue ont avec certains Sels ou certains mélanges des rapports qu'elles n'ont pas avec d'autres Sels & d'autres mélanges : c'est que les mouvemens des fibres de l'Ouie & de celles de la Vue destinées à transmettre à l'Ame certaines vibrations de l'Air & de la Lumiere sont plus dans la proportion nécessaire au plaisir, que ceux des autres fibres.

Les premieres impressions de plaisir que l'Ame éprouve à la présence d'un Objet déterminent sa maniere de penser à l'égard de cet Objet & de tous ceux qui ont avec lui quelque rapport.

La maniere de penser détermine la maniere d'agir.

L'Ame recherchera donc ces Objets dans leur rapport à ses penchans les plus décidés.

La fréquence des actes décide le penchant. Elle augmente la disposition au mouvement. Plus de mobilité facilite plus le rappel & rend les images plus vives. Plus de vivacité dans les images met plus d'activité dans les desirs.



CHAPITRE LXVII.

De l'E'ducation considérée dans ses effets les plus généraux.

LA force de l'E'ducation modifie la force du Naturel. L'E'ducation est une seconde naissance qui imprime au Cerveau de nouvelles déterminations.

EN offrant aux Sens dans un certain ordre une suite variée d'Objets, elle diversifie les mouvemens des Organes. Par là elle développe & perfectionne différentes Facultés, elle fait germer divers Talens, elle met en jeu différentes Affections.

CES Facultés, ces Talens, ces Affections sont différentes manieres de goûter l'existence, différentes sources de plaisir.

LES modifications de l'existence sont ce qui la caractérise & fixe sa valeur.

L'E'DUCATION ne crée rien; mais elle met en œuvre ce qui est créé. Elle reçoit des mains de la Nature une Machine admirable dans sa composition, & qui, selon qu'elle est maniée, produit la toile la plus grossiere ou un Chef-d'œuvre des Gobelins.



CHAPITRE LXVIII.

De ce qui constitue la perfection de l'Education.

La perfection de l'Éducation consiste à multiplier les mouvemens du *Sensorium* le plus qu'il est possible ; à combiner ces mouvemens de toutes les façons assignables & conformes à la destination de l'Individu ; à établir entre ces mouvemens une liaison en vertu de laquelle ils se succedent dans le meilleur ordre ; enfin, à rendre habituel tout cela.

CHAPITRE LXIX.

Que le Naturel modifie les effets de l'Education.

Mais comme l'Éducation ne forme point le Naturel, elle ne le détruit point non plus. Le Naturel modifie donc à son tour l'Éducation ; & c'est à bien connoître la Force du Naturel que consiste principalement le grand Art de diriger l'Homme.

Arator plante des Chênes dans un terrein léger & graveleux : ils languissent ; leurs jets sont foibles, pâles, en petit nombre. Arator ! vous vous méprenez : le Chêne mâle & vigoureux ne se plait que dans une terre compacte & nourrissante : mais la Vigne saura trouver dans ce terrein aride des sucs proportionnés à la finesse & à la volatilité de son nectar.

CHAPITRE LXX.

CHAPITRE LXX.

Des dispositions naturelles de l'Esprit.

LE matériel de la Mémoire, de l'Imagination, de l'Attention, de la Réflexion, du Génie est une certaine nature de fibres, une certaine disposition du Cerveau.

Le spirituel de ces Facultés est un certain exercice de la Force motrice de l'Ame, d'où naissent différentes idées & différentes combinaisons d'idées ; ou pour parler plus exactement, c'est l'Ame elle-même en tant qu'elle agit sur différens points du *Sensorium* & qu'elle modifie différemment son action.

Le degré de perfection de chaque Faculté répond donc à l'état des fibres qui sont les instrumens de cette Faculté.

L'expérience seule manifeste cet état. Elle apprend quels sont les Objets qui agissent sur le Cerveau avec le plus de force ; quels sont les mouvemens que les fibres contractent avec le plus de facilité.

Les idées attachées à ces mouvemens seront celles que l'Ame aimera le plus à reproduire & à combiner, parce qu'elle le fera avec moins de travail.

Il en est des fibres qui servent aux opérations méchaniques, comme de celles qui servent aux opérations intellectuelles. Elles ont, ainsi que ces dernieres, leurs déterminations primitives, que l'expérience découvre, & en vertu desquelles le

CHAPITRE LXX.

Corps eſt plus ou moins propre à certains mouvemens & à certaines ſuites de mouvemens.

Du commerce mutuel de ces deux ordres de fibres naît l'harmonie qui regne entre les Sens & les Membres.

L'EFFET de cette harmonie eſt un tel accord entre les impreſſions d'un ou de pluſieurs Sens & les mouvemens d'un ou de pluſieurs Membres, que les uns répondent aux autres.

LE plus ou le moins de juſteſſe d'un ou de pluſieurs Sens, leur accord plus ou moins parfait avec un ou pluſieurs Membres, la ſoupleſſe plus ou moins grande de ces derniers décident du plus ou du moins de diſpoſition à certaines Profeſſions ou à certains Arts.

L'EXTREME juſteſſe de l'Oreille, ſon accord parfait avec l'Organe de la Voix, la grande flexibilité de cet Organe forment une diſpoſition naturelle pour le Chant. Un coup d'Oeil ſûr & prompt, une Imagination qui ſaiſit & retrace avec force & juſteſſe les images qui ſe peignent au fond de l'Oeil, l'aptitude de la main à exprimer par ſes mouvemens les traits de ces images ſont des diſpoſitions naturelles pour le Deſſin.

UNE heureuſe Mémoire conduit à l'Étude des Faits. Un grand fonds d'Imagination & un penchant marqué pour l'Harmonie ſont le Germe du Poëte. Une Attention ſoutenue & beaucoup de cette ſorte d'Imagination qui ſaiſit les Propriétés d'une Figure, les rapports & les combinaiſons des nombres & des grandeurs annoncent le Géometre.



CHAPITRE LXXI.

CHAPITRE LXXI.

En quoi consiste principalement la sagesse de l'Education dans la maniere dont elle démêle les dispositions naturelles de l'Esprit & dont elle les met en œuvre.

LA sage E'ducation démêle ces dispositions naturelles & s'y conforme. Elle fait imaginer les expériences propres à les lui faire connoître. Comme ULISSE elle fait découvrir ACHILLE & le rendre à sa véritable destination. Fidele à suivre la Nature, industrieuse à la seconder elle met chaque Cerveau à sa place, & donne à chaque Talent l'exercice qui lui convient. Persuadée qu'il n'est point de Tête si disgraciée qui ne puisse figurer dans le Monde moral, elle ne se rebute point, & le mauvais succès de ses premieres épreuves ne fait que l'exciter à en tenter de nouvelles. Raisonnable dans ses desirs, parce qu'elle est fort éclairée, elle n'a point la sotte ambition de vouloir monter tous les Cerveaux sur les tons les plus élevés. Elle sait se borner quand la Nature le demande & renoncer sans chagrin à faire un Artiste, quand il n'y a de la matiere que pour faire un Laboureur. Elle ne cherche point la pêche fondante sur l'E'pine, le muscat parfumé sur la Ronce. Instruite de l'utilité de chaque Production, elle n'en méprise aucune. Le désordre seul lui déplait. Une heureuse disposition laissée sans culture, un Talent déplacé, voilà ce qui la choque. Elle veut que tout Etre tende à la plus grande perfection qui convient à sa nature; & elle préfere sagement l'excellence dans un Genre inférieur à la médiocrité dans un Genre supérieur. Elle croit que la masse du bonheur départi au Genre humain se forme par la réunion des services particuliers de tous les Individus. Elle n'oublie point

qu'il falloit ſur la Terre des Mouſſes, des Vers, des Limaçons, comme il y falloit des Pommiers, des Bœufs, des Chameaux.

CHAPITRE LXXII.

Des diſpoſitions naturelles du Cœur.

LA Vertu, comme les Talens, tient beaucoup au phyſique. Elle ſe façonne dans la matrice comme l'Oeil, l'Oreille, la Main. On naît tempérant, humain, courageux, comme on naît Muſicien, Deſſinateur, Poëte. Le Cœur a comme l'Eſprit ſes fibres, ſes humeurs, ſon méchaniſme.

DES fibres douées d'une grande élaſticité, un ſang bouillant & qui ſe porte avec impétuoſité dans le cœur donnent à l'Homme un certain ſentiment de ſes Forces, qui eſt inſéparable de la confiance en ces Forces, & cette confiance eſt le principe du courage. Des Papilles médiocrement ſenſibles, un eſtomac qui demande peu ſont la cauſe naturelle de la ſobriété. Un genre nerveux délicat, une Imagination qui peint avec aſſez de force pour faire reſſentir à l'Ame quelque choſe d'analogue à ce qu'éprouvent les Malheureux conſtituent le matériel de la pitié. Des ſolides d'une élaſticité tempérée, des humeurs difficiles à émouvoir, une bile peu abondante ſont le phyſique de la douceur.



CHAPITRE

CHAPITRE LXXIII.

CHAPITRE LXXIII.

Comment l'Éducation cultive & ennoblit les dispositions naturelles du Cœur.

L'ÉDUCATION ennoblit ces Dons de la Nature & les éleve par degrés au rang des Vertus morales. Elle transplante dans ses Jardins ces Plantes sauvages: la culture qu'elles y reçoivent les perfectionne, les multiplie; donne des graces à leur port, augmente la vivacité & la variété de leurs couleurs, releve le goût & le parfum de leurs Fruits. La Nature aidée par cette Main habile s'empresse de répondre à ses soins.

PAR un sage régime l'Éducation prévient des excès dangereux. Elle retient la Vertu dans les bornes de l'utile, & en l'unissant inséparablement à la Raison, elle lui donne son véritable lustre.

L'ÉDUCATION modere la trop grande énergie d'un tempérament vertueux en le dirigeant sans cesse vers sa fin naturelle. Les idées d'ordre, de beauté, de convenance qu'elle fait entrer dans l'Entendement instruisent l'Ame du rapport qu'a un certain exercice de la Vertu avec son Bonheur; & l'heureuse expérience qu'elle fait de cet exercice fortifie en elle le goût de la Vertu.



CHAPITRE LXXIV.

CHAPITRE LXXIV.

Du régime de l'Education à l'égard des Tempéramens vicieux.

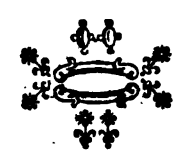
LA Nature eſt ſouvent vicieuſe. Les plus mauvaiſes diſpoſitions ſont un préſent de la naiſſance comme les diſpoſitions les plus heureuſes. Il eſt des vices de tempérament comme il eſt des vertus de tempérament. La même Main a formé le Lion courageux & le Daim timide, le Porc glouton & l'Ane ſobre, le Léopard farouche & le Chien docile, le Loup cruel & l'innocent Agneau.

L'EDUCATION prudente n'attaque point de front un Tempérament vicieux: elle ne le combat point à force ouverte. Les coups qu'elle lui porteroit pourroient atteindre au principe de la Vie. Elle ſe conduit avec plus d'art. Au lieu d'oppoſer au Torrent l'inflexibilité de la roche, elle ne lui oppoſe que la ſoupleſſe de l'oſier. Elle ſe laiſſe pénétrer juſqu'à un certain point; elle cede avec meſure: elle prend un peu du mouvement afin d'en faire perdre. Elle détourne à propos tout ce qui pourroit augmenter l'effort du courant & groſſir ſes eaux. Elle parvient ainſi peu-à-peu à ſurmonter ſa violence, à empêcher ſes débordemens, à modérer ſa pente, à changer la direction. Ce Torrent qui menaçoit les Campagnes, ne coule plus que pour les embellir & les fertiliſer. Ses eaux terribles maniées par cet excellent Ingénieur vont rendre à la Société des ſervices de tout genre. Elles vont remplacer une multitude de Bras, animer une infinité de Machines.

CE n'eſt donc pas tant à détruire le Tempérament vicieux,

qu'à le contenir dans certaines limites & à faire une juste application de cette Force, que l'Education déploie son Génie. Elle veut du mouvement : il est l'Ame du Monde. Elle redoute un repos, une inaction qui conduiroit à une funeste Léthargie. Mais, elle ne redoute pas moins un trop grand mouvement, un mouvement qui tendroit à pervertir, à détruire l'Individu. Elle écartera donc avec le plus grand soin tout ce qui pourroit exciter un semblable mouvement dans des fibres disposées à le recevoir. L'effet qu'il y produiroit ne seroit pas absolument momentané. L'état actuel des molécules élémentaires des fibres, leur arrangement, leur position respective s'en ressentiroient plus ou moins ; & ce changement, quelque léger qu'il fût, seroit toujours un nouveau degré de propension ajouté à ceux que les fibres possèderoient déja.

Cet effet seroit encore plus dangereux s'il étoit accompagné de sensations agréables & un peu vives. L'Imagination s'y trouveroit intéressée. Elle reproduiroit ces sensations ; & en les reproduisant elle augmenteroit la disposition des organes à les transmettre. Elles acquerroient ainsi plus de vivacité & solliciteroient l'Ame plus fortement.



CHAPITRE LXXV.

CHAPITRE LXXV.

De la liaiſon qui eſt entre les Talens & de celle qui eſt entre les Vertus. Que l'Education s'applique à connoître ces liaiſons, à les fortifier, à les étendre.

UN Talent ſe lie à un autre Talent, une Vertu à une autre Vertu, une Habitude à une autre Habitude. Il n'eſt rien d'abſolument iſolé. Une même chaîne réunit tout; pénetre le Phyſique & le Moral; embraſſe tous les mouvemens du Corps, toutes les Idées de l'Eſprit, tous les ſentimens du Cœur.

L'EDUCATION ſuit le fil de cette chaîne: ſes yeux perçans le démêlent lorſqu'il eſt preſqu'imperceptible: ils découvrent des liaiſons qui échappent au commun des Hommes. L'Education s'applique à fortifier ces liaiſons, à les étendre, à les multiplier. Elle voit quels Talens, quelles Vertus peuvent germer du Talent dominant, de la Vertu principale; & c'eſt à procurer le développement de ces Boutons précieux qu'elle met ſes ſoins.

ELLE hâte lentement cet important ouvrage. Scrupuleuſe imitatrice de la ſage Nature, elle ne va point par ſauts. Elle ne précipite point ſon œuvre. Elle n'entreprend point de faire développer un nouveau Bouton que le Rameau qui doit le nourrir n'ait acquis une certaine conſiſtance.

ELLE ne multiplie point les Branches aux dépens du Trone. La conſervation & l'accroiſſement de celui-ci forment toujours

le grand objet de fon travail; & elle eft auffi févere à retrancher tout ce qui pourroit l'épuifer, qu'intelligente à cultiver fes Productions les plus utiles. En cherchant à multiplier les Talens dans le même Individu, à y développer de nouvelles Qualités, elle fe donne bien de garde d'affoiblir le Talent dominant, la Vertu diftinctive. Elle fait que c'eft dans ce Talent, dans cette Vertu que fe trouve la plus grande perfection du Sujet, la fource la plus fûre & la plus féconde des fervices que la Société peut en retirer. L'E'ducation eft donc très-attentive à conferver au Sujet ce qui conftitue, en quelque forte, fon Effence morale. Elle travaille à renforcer de plus en plus les traits qui le caractérifent, à les rendre ineffaçables.

CHAPITRE LXXVI.

De l'univerfalité des Talens.

IL apparoît de tems en tems de ces Cerveaux heureux, de ces Prodiges du Monde moral qui offrent aux yeux étonnés des femences de prefque tous les Talens. La Nature femble s'être plûe à leur prodiguer fes Dons les plus rares, à y concentrer des Richeffes qu'elle a coutume de partager très-inégalement entre un grand nombre d'Individus. Mémoire, Imagination, Jugement, Attention, Génie, perfection des Sens, difpofition des Organes, tout paroît concourir à rendre ces Cerveaux des Inftrumens univerfels des Sciences & des Arts. L'Ame qui poffede un tel Cerveau peut habiter indifféremment toutes les Régions du vafte Empire des Sciences. Elle a les Qualités, l'efpece de Tempérament qui conviennent à chaque Climat.

CHAPITRE LXXVII.

CHAPITRE LXXVII.

De la conduite de l'Education à l'égard de l'universalité des Talens.

CETTE abondance extraordinaire, cette étonnante profusion n'exige pas moins d'art dans l'Education qu'une triste stérilité. Ces Talens n'ont pas tous la même énergie; ils ne tendent pas tous avec la même force à se développer. Ils sont les résultats nécessaires d'une Organisation très-compliquée: dans une semblable Organisation une parfaite égalité de tendance seroit presqu'impossible. L'Education s'attachera donc à découvrir de quel côté la Nature incline le plus, afin de fortifier ces penchans naissans. Un Jardinier expérimenté & intelligent sait démêler les Boutons qui promettent le plus & leur conserver l'avantage qu'ils tiennent de la Nature. Il détermine habilement la seve à se porter vers eux en plus grande abondance. Il prévient à tems des dérivations qui pourroient leur dérober une nourriture nécessaire à l'entretien & à l'augmentation de leurs forces.

LA Démocratie dans les Talens n'est pas sujette à de moindres imperfections que celles qui l'accompagnent dans l'État civil. Une Monarchie bien réglée a constamment plus d'activité, de nerf, de vigueur. Elle tend plus directement à son but, & ce but est une gloire plus solide. Elle pense plus fortement & plus en grand. Elle exécute avec plus de sûreté & de promptitude. Elle favorise plus efficacément le Commerce, les Sciences, les Arts. Elle ne pousse pas néanmoins également toutes les Branches de son Commerce; elle ne cultive pas avec le même soin toutes les Sciences & tous les Arts. Cela ne

la conduiroit qu'à une certaine médiocrité en tout genre. Mais elle étend davantage les Branches de son Commerce dont elle a lieu d'espérer de plus sûrs profits, des richesses plus durables: elle donne de plus puissans encouragemens aux Sciences & aux Arts auxquels ses Sujets sont le plus propres. Par là elle atteint dans certains Genres à une perfection qui lui acquiert sur ses Voisins un empire plus glorieux que celui qui naît de la conquête.

L'Activité de l'Ame est bornée: c'est un Feu qui ne peut embraser qu'une certaine quantité de matiere. Le trop diviser, c'est l'affoiblir; le concentrer sur un petit nombre de corps, c'est l'entretenir & l'augmenter. Réunissez donc ces rayons trop divergens, & ils produiront les plus grands effets. Ils jetteront au loin la plus vive lumiere. Ils pénétreront les tissus les plus serrés, décomposeront les corps les plus durs.

Mais, si l'Education ne se laisse point entraîner aux appas séduisans de l'universalité des Talens, d'un autre côté elle est éloignée d'étouffer des dispositions qui peuvent être cultivées avec avantage. Telles sont celles qui par leur liaison avec le Talent dominant tendent à lui donner plus de lustre, à l'élever à une plus grande perfection. Ces Talens secondaires sont chers à l'Education. Ce sont de petits Ruisseaux destinés à grossir une Source, de petites Forces qui conspirent avec la Force principale. Les rapports qui lient ces Talens rendent leur développement plus facile. La nourriture que reçoit une Branche se communique bientôt aux autres. La germination de tous ces petits Talens répand dans le Cerveau une variété féconde en grands effets. Pour former d'agréables accords, le ton principal doit être accompagné de tous ses harmoniques.

Chapitre LXXVIII.

CHAPITRE LXXVIII.

Des Talens purement curieux, & de l'art avec lequel l'Education sait les rendre utiles.

IL eſt des Talens, il eſt des Goûts purement curieux, & qu'on admire à-peu-près comme certains Inſectes à cauſe de leur ſingularité ou de leur induſtrie. L'E'ducation, qui ramene tout à l'utile, imite ces Phyſiciens ingénieux & zélés pour le Bien public, qui en étudiant ces Inſectes cherchent à y découvrir quelque utilité cachée.

Bon, attiré par l'éclat & la variété des couleurs de certaines Araignées, fixe ſur elles des regards curieux. Il obſerve qu'elles renferment leurs œufs dans une eſpece de Bourſe ou de Coque d'une ſoie très-fine & très-luſtrée. Il contemple avec un ſecret plaiſir la maniere induſtrieuſe dont cette Coque eſt conſtruite, arrêtée, défendue. Mais il n'en demeure pas là: le curieux eſt entre les mains du Sage le fil qui conduit à l'utile: Bon imagine de faire travailler ces araignées pour l'uſage de l'Homme. Il raſſemble un grand nombre de ces Inſectes; il recueille avec ſoin leurs Coques juſques là inconnues ou négligées, & après avoir donné à la ſoie qui les compoſe les préparations convenables, il en forme des Tiſſus d'une beauté parfaite, des Tiſſus ſupérieurs à tout ce qu'on voit en ce genre. Il entreprend encore de tirer de cette ſoie des Goûtes pareilles à celles que la Chymie fait extraire de la ſoie des Vers, & le mérite des nouvelles Goûtes l'emporte à quelques égards ſur celui des anciennes.

Réaumur

CHAPITRE LXXVIII.

Réaumur suivant avec sa sagacité ordinaire les Teignes domestiques, admire la façon ingénieuse de leurs Fourreaux, l'art avec lequel elles savent les fixer, les alonger, les élargir. La même matiere qui sert à vêtir l'Insecte sert à le nourrir. Réaumur observe avec surprise que les excrémens des Teignes ont précisément la couleur du drap qu'elles ont rongé. L'action de leur estomac n'a altéré en rien la vivacité de la teinte. Cette observation qui seroit demeurée stérile dans tout autre Cerveau, prend dans celui de Réaumur une forme utile. Il lui vient en pensée de proposer aux Peintres de s'assortir de poudres colorées auprès des Teignes, en leur faisant ronger des draps de toutes couleurs & de toutes nuances de couleur.

Le jeune Ornithophile est passionné des Oiseaux & sur-tout des Oiseaux de Proie. Il en remplit ses appartemens, & il lui reste à peine de la place pour loger sa propre Personne. Il n'a de commerce qu'avec eux; ils lui tiennent lieu de tout. Il passe des journées entieres à contempler leur bec crochu, leurs serres tranchantes, leurs couleurs nuées, ondées, tranchées. Il sait le nombre de leurs grosses plumes, & il n'est pas une écaille de leurs jambes qui ne l'ait occupé quelques heures. Le feu de leurs yeux, la fierté de leur contenance, leur force, leur rapacité l'enchantent, le transportent. Il tressaille de joie quand ils accourent au leurre & qu'ils déchirent la viande qu'il leur présente. Il déplore alors le sort de ceux qui sont insensibles à ces plaisirs; leur indifférence l'étonne, & il ne conçoit pas qu'on puisse vivre heureux sans quelque connoissance des Oiseaux de Proie. L'Education sourit de l'enthousiasme d'Ornithophile, & appercevant sous cette écorce singuliere les germes d'un Observateur & d'un Naturaliste, elle projette de les développer. Elle conduit Ornithophile dans une Bibliotheque. Là, elle lui met en mains un Traité d'Ornithologie, où elle lui montre ses chers Favoris peints d'après le naturel. Ornithophile, qui a l'Imagination pleine des Ori-

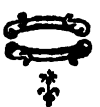
CHAPITRE LXXVIII.

ginaux, découvre bientôt des défauts dans les Copies : ici, c'eſt un bec trop recourbé; là, c'eſt un œil qui n'eſt pas aſſez ouvert ou une tête trop applatie : ailleurs, c'eſt un Corſage trop effilé, des couleurs mal rendues, une queue trop courte ou trop fermée, des doigts mal proportionnés, &c. Toutes ces remarques ſont juſtes, & l'E'ducation ne manque point de les approuver. Elle propoſe enſuite à ORNITHOPHILE de jeter un coup d'œil ſur l'Hiſtoire particuliere de chaque Oiſeau. Il n'en trouve pas les deſcriptions moins défectueuſes que les Figures, & il indique bien des particularités qu'il a obſervées & qui ont été omiſes. L'E'ducation applaudit au Naturaliſte naiſſant, & flattant adroitement ſon Amour propre, elle l'invite à écrire ſes obſervations & à les perfectionner, afin de les communiquer aux Maîtres de l'Art. ORNITHOPHILE ſe laiſſe aiſément perſuader : il ſe met à écrire; les découvertes ſe multiplient; l'Eſprit d'obſervation ſe développe, & l'E'ducation n'a plus qu'à le porter ſur d'autres ſujets d'Hiſtoire naturelle ou de Phyſique.

PHIDIAS a un talent particulier pour imiter en pâte tout ce qu'il voit. L'E'ducation ſubſtitue à cette pâte une Pierre molle; elle arme les mains de PHIDIAS d'un Ciſeau; elle en fait un Sculpteur.

ARCHYTAS, encore Enfant, ne peut détacher ſes yeux de deſſus un Moulin; & il a à peine l'uſage bien libre des doigts qu'il ſe met à contrefaire la Machine. L'E'ducation feint d'admirer beaucoup ſa petite invention; & en lui en indiquant cependant d'une maniere indirecte les défauts les plus ſenſibles, elle l'invite à la corriger. Encouragé par ces éloges, excité par ſon goût naturel ARCHYTAS conſtruit un grand nombre de Moulins, & le dernier conſtruit a toujours quelque degré de ſupériorité ſur le précédent. ARCHYTAS acquiert ainſi une certaine adreſſe des doigts, un certain ſentiment des proportions

méchaniques dont l'E'ducation prévoit assez les suites & qu'elle se propose de cultiver. Dans cette vue, elle offre successivement aux yeux d'ARCHYTAS des Moulins de différentes constructions plus composés les uns que les autres. Le jeune Artiste surpris de cette variété à laquelle il ne s'attendoit pas, sent redoubler en lui le goût de l'imitation. A ces Moulins l'Éducation fait succéder les Machines qui s'en rapprochent le plus, à celles-ci d'autres Machines plus composées & plus curieuses. ARCHYTAS que ces nouveautés enflamment de plus en plus, atteint en peu de tems à une dextérité singuliere & à un degré d'intelligence peu commun à son âge. Il est déja Méchanicien par goût & par pratique : mais la Théorie lui manque, & sans elle il ne sauroit aller bien loin. L'E'ducation, qui connoît ses besoins, travaille incessamment à lui inculquer les principes d'une Science pour laquelle il témoigne tant de vocation. Elle suit dans ses instructions Théorétiques la même méthode qu'elle a à suivre dans les instructions pratiques : elle conduit ARCHYTAS du simple au composé, du connu à l'inconnu. Elle irrite sa curiosité ; elle aiguise sa pénétration. Enfin, elle lui dévoile les mysteres les plus profonds de cette belle Science. Par ces soins éclairés, par cette heureuse culture ARCHYTAS devient le plus célebre Méchanicien de son Siecle. Il a commencé par des imitations grossieres des Machines les plus communes ; il finit par l'invention de Mêtiers qui exécutent seuls les plus belles E'toffes.



CHAPITRE LXXIX.

CHAPITRE LXXIX.

Du soin qu'a l'Education d'exercer agréablement les Forces de l'Esprit.

QUELLE que soit la nature du plaisir, il est certain qu'il ne se trouve point dans un exercice trop pénible des Facultés. Il faut toujours qu'il y ait une proportion entre la puissance & la résistance, entre la dépense que l'Ame fait de ses Forces & l'acquisition qui résulte de cette dépense.

SI la résistance surmonte trop la puissance; si l'Ame dépense beaucoup pour ne rien acquérir ou pour acquérir très-peu, elle ne sentira que les efforts, & ce sentiment sera un sentiment désagréable, une pure fatigue.

SI, au contraire, la résistance est telle qu'elle cede graduellement aux efforts de la puissance, l'Ame aura du plaisir, & elle en aura d'autant plus, que ces richesses croîtront davantage dans un tems donné, & qu'elle pourra juger de ses progrès par une comparaison plus exacte & plus suivie.

E'TUDIEZ donc la portée actuelle des Esprits, des Talens, des Facultés; & vous entretiendrez constamment entre la puissance & la résistance cette proportion admirable qui tend les ressorts de l'Ame sans les affoiblir. Ces ressorts une fois faussés par une résistance trop opiniâtre, perdroient leur activité, qu'il feroit ensuite difficile de rétablir.

E'CARTEZ le dégoût: il est inséparable de la paresse qui éteint toutes les Facultés. Imitez la nature: elle parvient par

la voie du plaiſir à une fin néceſſaire. Elle a attaché la conſervation de l'Individu & celle de l'Eſpece à des ſenſations très-agréables. Quand vous conduirez l'Ame à la perfection par la route du plaiſir, vous la conduirez ſûrement. Combien de Génies qu'une méthode contraire a fait avorter! combien de Talens étouffés ou dégénérés dès leur naiſſance par une culture mal entendue! Non; les irruptions des Barbares n'ont pas fait à la Société des maux plus réels que ceux qu'elle éprouve chaque jour d'une ſemblable culture.

CHAPITRE LXXX.

Des progrès de l'Eſprit ou de la gradation qu'on obſerve dans l'acquiſition de ſes Connoiſſances.

L'Esprit végete comme le Corps. Il eſt une gradation néceſſaire dans l'acquiſition de nos Connoiſſances & dans le developpement de nos Talens, comme il en eſt une dans l'accroiſſement de nos Membres. Il n'eſt point en notre pouvoir de doubler, de tripler dans un inſtant le degré d'un Talent; de paſſer ſans milieu d'une vérité d'un genre à une vérité d'un autre genre; de découvrir du premier coup tout ce que renferme un ſujet.

Cela eſt d'une évidence parfaite. Les moyens par leſquels nous acquérons des idées & ceux par leſquels nous opérons entraînent par eux-mêmes la ſucceſſion. L'œil, l'oreille, la main ſont des inſtrumens qui n'agiſſent que ſucceſſivement. Le cerveau ne reçoit que de la même maniere leurs impreſſions. La lecture, la converſation, l'expérience, la méditation ſont inſéparables de la ſucceſſion. L'Ame ne ſauroit ſaiſir

CHAPITRE LXXX.

tout d'un coup les rapports qui lient deux vérités un peu éloignées. Elle n'y parvient que par l'intervention d'idées moyennes, & toute la Théorie du Raisonnement repose sur ce principe. Les Génies les plus pénétrans, les plus profonds ne se distinguent des autres Hommes que parce qu'ils emploient un plus petit nombre de milieux. Leur vue plus étendue saisit des rapports plus éloignés. Ils ne marchent pas, ils volent; mais toujours leur vol est-il successif.

PARCOUREZ toutes les Sciences & tous les Arts; suivez toutes les découvertes, toutes les inventions & vous verrez qu'il n'en est point qui n'ait son échelle, ses gradations, son mouvement. Tantôt l'échelle se trouvera composée d'un très-grand nombre d'échelons distribués irréguliérement; tantôt le nombre des échelons sera fort petit & leur distribution réguliere; tantôt la ligne parcourue sera une ligne droite, tantôt ce sera une courbe très-composée, très bisarre. Les circonstances, la nature du sujet, la lenteur ou la rapidité des Esprits, la disette ou l'abondance des Génies détermineront ces variétés.

CE seroit assurément un Ouvrage bien intéressant que celui qui exposeroit sous nos yeux dans une suite de Tableaux les découvertes les plus utiles, les plus brillantes, & la véritable marche des Inventeurs. Un pareil Ouvrage seroit la meilleure Introduction à l'Histoire de l'Esprit humain. Les Mémoires que les Physiciens & les Naturalistes publient en seroient d'excellens Matériaux. L'Esprit d'observation qui s'y montre par-tout est l'Esprit universel des Sciences & des Arts. C'est cet Esprit qui va à la découverte des Faits par la route la plus sûre, & qui voit toujours naître sous ses pas des vérités nouvelles. Mais quelle est la Science où les progressions de cet Esprit soient exprimées par une suite de degrés plus nombreuse, plus étendue, plus liée que dans la Géométrie!

Nous la voyons cette Science, aujourd'hui si sublime, naître comme un Ver des fanges du Nil, tracer en rampant les bornes des Possessions, se fortifier peu à peu, prendre des ailes, s'élever au sommet des Montagnes, mesurer d'un vol hardi les Plaines céléstes, percer enfin dans la Région de l'Infini.

L'E'DUCATION dressera donc son plan d'Instruction sur la génération la plus naturelle des idées. Elle choisira dans chaque sujet celles qui seront les plus lumineuses, les plus intéressantes, les plus capitales. Elle les distribuera suivant leurs rapports les plus prochains. Elle en composera des suites qui représenteront fidélement la marche de l'Esprit dans la recherche du vrai. Elle conservera tous les milieux nécessaires, & ne supprimera que ceux qui pourroient causer de l'ennui & du dégoût. Elle tâchera de faire du Cerveau confié à ses soins un E'difice dont toutes les pieces communiquent les unes avec les autres dans un ordre commode, naturel, élégant. Elle y ménagera des avenues faciles, agréables. Elle suivra dans les proportions les ornemens, les ameublemens la loi sévere que lui imposera la destination de l'E'difice. Elle ne confondra point l'économie d'un Temple avec celle d'un Palais, l'ordonnance d'un Théatre avec celle d'un Arsenal. Lorsqu'un mouvement conduit à un autre mouvement; lorsque les idées naissent les unes des autres, que les comparaisons, les images, les transitions ne servent qu'à y répandre plus de clarté, à lier plus fortement tous les chaînons de la chaîne, l'Ame retient mieux ce que l'on veut qu'elle retienne, elle exerce toutes ses Facultés avec une aisance, un agrément qui en assurent les progrès.

CHAPITRE LXXXI.

CHAPITRE LXXXI.

Réflexions générales sur les Méthodes d'Instruction.

SI nous jugeons sur les principes que nous venons de poser du mérite des Ouvrages qui ont pour objet l'instruction de la Jeunesse, & qui s'annoncent sous les différens Titres d'*Elémens*, d'*Introductions*, d'*Abrégés*, d'*Entretiens*, de *Catéchismes*, &c, quels seront les résultats d'un semblable examen ?

CET enchaînement naturel des vérités qui contribue tant à les graver dans la Mémoire y sera-t-il bien observé ? Les Forces de l'Ame, y seront-elles ménagées avec cet art qui les entretient & les augmente ? La Curiosité, toujours si agissante, y recevra-t-elle la nourriture propre à aiguiser son appétit ? L'agréable y conduira-t-il toujours à l'utile ? Des fleurs, mélangées & distribuées avec goût, y cacheront-elles des épines qu'il seroit dangereux de laisser appercevoir ? L'Esprit y embellira-t-il la Raison ; la Raison y ennoblira-t-elle l'Esprit ? Au lieu de la vivacité, de la délicatesse & du badinage léger du Dialogue, n'y éprouverons-nous point le froid, la pesanteur & le sérieux d'une Dissertation ? N'y verrons-nous point avec surprise l'Architecture Gothique du onzieme Siecle mise en œuvre dans des E'difices du dix-septieme ? N'y remarquerons-nous point des Colonnes énormes employées à soutenir un simple Dais, & de petits Pilastres appellés à porter le poids immense d'une Voûte ? Les distributions n'y offriront-elles point d'embarras & d'obscurité ? Les Avenues n'y seront-elles point des Labyrinthes ?



CHAPITRE

CHAPITRE LXXXII.

CHAPITRE LXXXII.

De la maniere d'enseigner les premiers Principes de la Religion.

J'OUVRE un Catéchisme à l'usage des Enfans, qu'on dit fait par un habile Homme : j'y vois à la tête cette Question ; qu'est-ce que DIEU ? La Réponse est aussi sensée que la Demande ; DIEU est un Esprit infini & tout parfait, éternel, tout puissant, présent par-tout. Quoi donc ! un seul de ces Attributs suffiroit pour absorber le Philosophe le plus profond, & vous voulez en faire entrer toute la collection dans la Tête d'un Enfant ! Sans doute, que vous ne prétendez pas qu'il comprenne ces termes ? & pourquoi, je vous prie, chargez-vous si inutilement sa Mémoire ? Que diriez-vous d'un Traité de Géométrie E'lémentaire qui commenceroit par les propriétés de la Parabole ou par les Suites infinies ? Si vous voulez parler de DIEU à l'Enfant, faites LE lui connoître sous les images sensibles d'un Pere, d'un Ami, d'un Bienfaiteur absent qui lui envoie chaque jour de quoi fournir à ses besoins & à ses plaisirs.

JE continue à feuilleter ce Catéchisme ; & je trouve dès la seconde ou la troisieme Section la Doctrine des Anges fideles & des Anges rebelles ; Satan Esprit malin, orgueilleux, artificieux, tentateur de nos premiers Parens, ennemi naturel de l'Homme, &c. A quoi bon cela, je le demande ; qu'à jeter dans l'Ame de l'Enfant des terreurs paniques, que les discours d'un Domestique ignorant & superstitieux ne manqueront pas de fortifier ? Je confesse ingénument que je ne connois point l'utilité de ces instructions ; & je souhaiterois ardemment que toute cette Doctrine des Démons eût été reléguée pour toujours dans la Philosophie Orientale.

CHAPITRE LXXXII.

La maniere de préſenter les Dogmes de la Religion aux Enfans n'eſt guere moins abſurde. On diroit qu'on n'ait pour but que d'exercer leur Mémoire ou plutôt de l'accabler par cet aſſemblage de termes obſcurs, métaphyſiques & quelquefois contradictoires. Eſt-ce là cette Religion annoncée aux Simples & faite pour éclairer l'Entendement & toucher le Cœur ? ou n'eſt-ce point plutôt un Extrait de Théologie Scholaſtique ?

Que dirons-nous encore de la Morale, déja ſi ſeche par elle-même, & qu'on prend ſoin de rendre encore plus rebutante par cette ennuyeuſe cathégorie de vertus & de vices ?

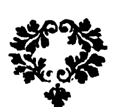
Pour moi, ſi j'avois à dire ma penſée ſur l'Inſtruction des Enfans, ſujet ſi important, ſi rebattu, mais ſur lequel on ne ſauroit trop rebattre, j'avouerois que tous nos Catéchiſmes me paroiſſent inutiles ou même nuiſibles à cette fin. Je voudrois ne parler de Dieu & de la Religion à l'Enfant que lorſque ſa Raiſon auroit atteint une certaine maturité. Il me ſemble que l'idée aſſez claire & toujours préſente du Pouvoir paternel ſuffit pour diriger cet âge tendre, ſans qu'il ſoit beſoin d'y faire intervenir la notion pſychologique d'un Eſprit Infini dont il ne ſauroit concevoir l'exiſtence. Quand je vois un Enfant joindre les mains à demi, lever vers le Ciel des yeux qui ne diſent rien, réciter à la hâte d'un ton piteux & d'une voix mal articulée une Priere qu'il a appriſe avec beaucoup de peine, je ne vois qu'un jeune Singe qui répéte ſa leçon. De telles Prieres ne ſauroient être d'aucune utilité pour celui qui les fait ni édifiantes pour ceux qui les écoutent ; & elles jettent même une ſorte de ridicule ſur ce que la Religion a de plus ſaint. Je voudrois donc n'entretenir d'abord l'Enfant que des choſes les plus ſenſibles, que des Objets qui s'offriroient à lui tous les jours. Je n'oublierois point que ſi nous ſommes Machines, c'eſt ſurtout à cet âge, & que les reſſorts de cette Machine qu'il s'agit

CHAPITRE LXXXII.

de monter font les Sens. J'inftruirois l'Enfant de fes Devoirs fans paroître l'en inftruire. J'en refferrerois le nombre le plus qu'il me feroit poffible, en les déduifant des relations les plus prochaines, les plus effentielles, des relations qui auroient pour objets immédiats fon propre Corps, fes Parens & les Perfonnes avec lefquelles il auroit à vivre. Je l'intérefferois à l'obfervation de ces Devoirs principalement par le bien naturel qui en réfulte. Je les lui ferois goûter en les lui rendant toujours utiles, & en en banniffant avec foin la gêne, le dégoût & le chagrin. La table, le jeu, la promenade feroient l'E'cole où il recevroit fes inftructions. Les Fables de LA FONTAINE l'amuferoient utilement. Je faifirois toutes les occafions qui s'offriroient naturellement de gliffer dans fon Ame quelque vérité, de développer dans fon Cœur quelque fentiment. J'exciterois fon petit amour propre par des éloges & des récompenfes difpenfés à propos & par une émulation bien ménagée. Je le formerois à la réflexion en converfant fouvent avec lui & en lui laiffant une grande liberté de m'interrompre & de dire tout ce qu'il penferoit. Je ferois rencontrer fous fes pas, comme par hafard, une de ces merveilles de la Nature dont tous les yeux font frappés: je lui en développerois peu-à-peu les particularités les plus curieufes & les plus à fa portée. Je lui ferois defirer de voir d'autres Objets de ce genre. Je l'acheminerois enfuite infenfiblement à s'enquérir de l'Auteur de ces chofes. Je lui ferois chercher, & je chercherois avec lui cet ESPRIT invifible qui femble nous dire par-tout, Me voici. J'échaufferois fa curiofité pour cet ETRE le plus intéreffant de tous les Etres; & je la fatisferois en LE lui faifant connoître fur-tout par fes Attributs moraux. Je m'attacherois à lui rendre DIEU aimable, à imprimer pour LUI dans fon Cœur le même amour, & s'il étoit poffible un amour plus vif, que celui qu'il reffentiroit pour fes Parens les plus chers. Je me ferois une efpece de devoir de ne parler jamais de DIEU qu'avec un air de recueillement & en accompagnant la prononciation de ce NOM Augufte

CHAPITRE LXXXII.

de gestes propres à faire sur l'Esprit de l'Enfant une impression mêlée de joie & de respect. Je lui montrerois ce tendre PERE pressé sans cesse du soin de ses Créatures, leur donnant à toutes la pâture, le vêtement & le domicile. Un Gâteau d'Abeilles, la Coque d'un Ver à soie, le Nid d'un Oiseau seroient mes démonstrations. Le ramenant ensuite à lui-même, je lui ferois remarquer le nombre & l'excellence des biens par lesquels DIEU a voulu distinguer l'Homme de tous les Animaux. Je lui découvrirois enfin dans la Rédemption le trait le plus touchant de la BONTÉ DIVINE. Je lui produirois JÉSUS-CHRIST sous la relation simple & tout-à-fait intelligible d'un Envoyé, dont la Mission a pour objet principal d'annoncer le pardon au Pécheur qui se repent & de mettre en évidence la Vie & l'Immortalité. J'applanirois à ses yeux la route du Salut. Je ferois des Loix du SEIGNEUR un *joug facile & un fardeau léger.* J'accoutumerois le jeune Homme à envisager la Religion comme ce qui doit égayer toutes ses occupations, assaisonner tous ses plaisirs, embellir autour de lui toute la Nature. Je voudrois que cette idée riante, *je serai éternellement heureux*, l'accompagnât par-tout, qu'elle assistât à son coucher & à son lever; qu'elle le suivît dans la compagnie & dans la solitude, qu'elle dissipât ou adoucît tous les chagrins qui pourroient s'élever dans son Ame. Je ferois souvent retentir à ses oreilles ce Chant d'allégresse, *paix sur la Terre & bonne Volonté envers les Hommes.*



CHAPITRE LXXXIII.

CHAPITRE LXXXIII.

Du Caractere.

QUAND un Talent s'eſt développé juſqu'à un certain point; quand une Vertu ou un Vice ont pouſſé des racines aſſez profondes, ils deviennent, pour ainſi dire, un centre d'attraction qui exerce ſa puiſſance ſur tout ce qui l'environne. Toutes les Facultés ſpirituelles & corporelles ſe reſſentent plus ou moins de l'énergie de cette Force. Le Cerveau ſe modelant ſur ſon impreſſion, façonne en conſéquence les ſucs nourriciers, & leur donne un arrangement relatif au ton dominant.

DE là naît le Caractere, qui n'eſt que l'enſemble ou le réſultat des diſpoſitions habituelles.

CHAQUE Talent, chaque Profeſſion, chaque E'tat a ſon Caractere que l'Obſervateur attentif découvre, que le Moraliſte étudie, que le Législateur conſulte.

LA multiplicité des Talens, des Vertus ou des Vices dans le même Sujet rend le Caractere plus compliqué, d'une décompoſition plus difficile.

ON a dit que c'eſt un Caractere bien fade que de n'en avoir aucun. Ces termes expriment aſſez bien cette extrême médiocrité en tout genre, ce parfait uniſſon de pluſieurs riens, de pluſieurs qualités manquées, qui laiſſent un Homme dans une indétermination ſi complete qu'on ne ſait à quelle claſſe il appartient ni quelle valeur lui aſſigner. Un tel Homme n'a proprement ni talent ni vertu ni vice. Il en eſt de ces Carac-

teres indéterminés, comme de ces Visages qui n'ont point de phyſionomie, parce qu'ils n'ont aucun trait qui faille.

Il faut que l'E'ducation s'induſtrie beaucoup pour trouver dans un Fond auſſi ingrat quelque diſpoſition qui mérite d'être cultivée par préférence. Elle ne doit cependant pas déſeſpérer de ſes ſoins. Souvent la Nature ſe plait à cacher des Dons eſtimables ſous des apparences qui promettent peu. Elle veut être ſollicitée à ſe produire; & elle ne ſe découvre qu'à ceux qui ſavent l'interroger.

CHAPITRE LXXXIV.

Du pouvoir de l'E'ducation.

C'est un grand pouvoir que celui de l'E'ducation : l'Univers eſt plein de ſes effets. La Génération peut mettre entre les Habitans d'un même Lieu des différences marquées; elle peut accorder aux uns des diſpoſitions qu'elle refuſe aux autres; mais ces diſpoſitions que deviendroient-elles ſi l'E'ducation ne s'en ſaiſiſſoit pour les faire valoir ? C'eſt elle qui rend aſſez ſouvent les Membres d'une même Famille auſſi différens entr'eux que le ſont les Habitans de Climats éloignés. C'eſt elle qui fait fleurir aujourd'hui ſur les bords de la Seine & ſur ceux de la Tamiſe un Peuple de Savans, à la place duquel on ne vit autrefois qu'une Nation de Barbares. C'eſt elle qui conſerve à la Chine depuis près de trois mille ans ſa Religion, ſes Loix, ſes Mœurs, ſes Sciences & ſes Arts. C'eſt elle enfin qui tranſportera quelque jour ſur les Rives ſauvages de l'Amazone les Sciences Européennes, & qui transformera l'Américain ſtupide en Métaphyſicien profond.

D'où vient la distance énorme qui sépare l'immortel NEWTON du Pâtre grossier ? La Nature n'auroit-elle pas pêtri leurs Cerveaux du même limon ; auroit-elle mis dans l'un des parties qui ne se trouveroient point dans l'autre ; ou auroit-elle arrangé dans l'un certaines parties tout autrement qu'elle ne les auroit arrangées dans l'autre ? Non ; le Cerveau du Pâtre a essentiellement les mêmes organes, la même structure, le même tissu que celui du Philosophe ; & si ce dernier a quelque avantage qui n'ait pas été donné à l'autre, cet avantage n'est pas tel qu'il eût fait de NEWTON, placé dans les Orcades, le NEWTON qu'on a vu briller à Londres. L'Éducation a opéré ce prodige dont nous cherchons la cause prochaine : elle a élevé le Philosophe au sein de la Lumiere ; elle a laissé ramper le Pâtre dans l'épaisse Nuit.

CHAPITRE LXXXV.

Continuation du même sujet.

LE pouvoir de l'E'ducation ne se borne point à cette Vie : il perce au-delà du tombeau, & porte ses heureuses influences jusques dans l'E'ternité.

APRÈS s'être développé par degrés insensibles, l'Homme atteint l'âge de maturité. Dans cet âge il déploie toutes ses Forces, il exerce toute son Activité, il goûte la plénitude de l'existence. Mais ce Solstice de la Vie humaine dure peu. Bientôt l'Homme déchoit ; ses Forces s'affoiblissent ; son Activité diminue ; & cet affoiblissement graduel le conduit insensiblement à la vieillesse, qui est suivie de la mort.

CHAPITRE LXXXV.

L'HOMME, cet Etre excellent, dans lequel nous découvrons tant de traits d'une origine célefte, ne vivroit-il donc que la vie de l'E'phemere ? Tant de vertus, tant de lumieres, tant de capacités à acquérir n'auroient-elles pour fin que d'embellir un inftant le tableau changeant de l'Humanité, en rendant à la Société des fervices néceffaires ?

LA Raifon peut élever ces doutes, parce qu'elle peut craindre d'être privée pour toujours d'un Bonheur qu'elle defireroit qui ne finît point, & qu'ignorant le Plan de l'Univers, elle ignore fi ce defir s'accorde avec ce Plan. Mais lorfqu'elle réfléchit profondément fur la fimplicité de l'Ame & fur les PERFECTIONS DIVINES, elle y découvre des motifs fuffifans pour fe perfuader que l'Ame continuera d'exifter après la deftruction du Corps groffier qu'elle anime aujourd'hui. S'il refte là-deffus quelques inquiétudes à la Raifon, c'eft fur le befoin que l'Ame a d'un Corps pour exercer fes Facultés. La RÉVÉLATION vient diffiper ces inquiétudes en enfeignant aux Hommes le Dogme important de la RÉSURRECTION, Dogme fi confolant, & en même tems fi conforme aux notions les plus faines de la Philofophie. La SOUVERAINE SAGESSE a donc de grandes vues fur l'Homme. ELLE a placé au-dedans de lui le Germe d'une Immortalité glorieufe. ELLE a femé fur la Terre le Grain qui renferme ce Germe précieux ; ELLE a voulu qu'il y prît fes premiers accroiffemens, qu'il y portât fes premiers fruits ; & ELLE s'eft propofée de le tranfplanter un jour dans un Terrein plus fertile, où il recevra la culture propre à donner à fes productions toute la perfection qu'elles font capables d'acquérir.

L'ÉDUCATION commence ici bas ce grand ouvrage. Elle prépare le Cœur & l'Entendement pour cet E'tat futur : elle les rend propres à habiter le Séjour de la Vertu & de la Lumiere,.

MAIS

CHAPITRE LXXXV.

Mais, qu'eſt-ce que ce Germe qui doit ſe développer un jour avec tant d'éclat ? Un voile épais le dérobe à nos foibles yeux & ne laiſſe à notre curioſité avide que la reſſource des conjectures. Ce Germe feroit-il un Corps organique de matiere éthérée ou d'une matiere analogue à celle de la Lumiere ? Seroit-il le véritable Siege de l'Ame ? Le Corps *calleux* n'en feroit-il que l'enveloppe groſſiere ? Les eſprits animaux, deſtinés à tranſmettre à ce Corps éthéré les ébranlemens des Objets, y produiroient-ils des impreſſions durables, ſource de la *Perſonnalité ?* Les eſprits animaux eux-mêmes feroient-ils d'une nature analogue à celle de la Lumiere ou de la Matiere électrique ? L'action des Viſceres n'auroit-elle pour but que de ſéparer ce Feu élémentaire des alimens dans leſquels on fait qu'il eſt renfermé ? Les nerfs ne feroient-ils que les cordons deſtinés à la tranſmiſſion de cette Matiere dont la rapidité eſt ſi merveilleuſe ? Le Corps éthéré contiendroit-il en petit tous les Organes du Corps glorieux que la Foi eſpere & que S. Paul nomme Corps *ſpirituel*, par oppoſition au Corps *animal* ? La Réſurrection ne feroit-elle que le développement prodigieuſement accéléré de tous ces Organes ? Une Lumiere céleſte, infiniment plus active que la liqueur qui opere le développement du Germe groſſier, opéreroit-elle le développement du Germe immortel ?

Tout n'eſt que changement & que développement. Contenus originairement en petit dans des Germes les Corps organiſés ne font que ſe développer, & l'inſtant où ce développement commence eſt ce que nous nommons improprement *Génération*. La Nature prépare de loin ſes Productions ; elle les fait paſſer ſucceſſivement par différentes formes pour les élever enfin au dernier terme de leur perfection. Quelle diſtance entre la Plante renfermée encore dans la Graine & cette même Plante parvenue à ſon parfait accroiſſement ! Quelle différence entre la Chenille & le Papillon qui en doit naître, entre ce Ver

CHAPITRE LXXXV.

hérissé de poils qui rampe pesamment sur la terre & qui ne se nourrit que d'alimens grossiers, & cet Animal paré des plus riches couleurs, qui fend l'air d'un vol léger & qui ne vit que de rosée ! Cependant, la Chenille est un véritable Papillon sous une forme empruntée. La main savante & délicate d'un SWAMMERDAM ou d'un RÉAUMUR sait faire tomber ce Masque & produire à nos yeux surpris les parties propres au Papillon.

L'HOMME ne paroît point non plus ici bas sous sa véritable forme : ce n'est point lui que nous voyons; ce n'est que cette Enveloppe terrestre qu'il doit rejeter. La mort, si redoutable au Vulgaire, n'est pour une Ame philosophique que la mue qui doit précéder une heureuse transformation.



PRINCIPES
PHILOSOPHIQUES
SUR LA
CAUSE PREMIERE
ET SUR SON EFFET.

Et vidit DEUS cuncta quæ fecerat, & erant valdè bona.
Genes. I, v. 31.

X 2

DISCOURS

PRELIMINAIRE

sur l'utilité de la Métaphysique & sur son accord avec les Vérités essentielles de la RELIGION.

*TOUS les Etres ont leurs rapports. Les conséquences de ces rapports sont des Loix. La Métaphysique considere ces rapports: elle en observe l'enchainement & les effets. L'Homme, le plus parfait des Etres terrestres, est aussi celui dont les rapports sont les plus étendus, les plus féconds, les plus variés. L'Homme tient à toute la Nature, & la Nature tient à l'*ETRE *des* ETRES.

L'UTILITE' de la Métaphysique est donc proportionnée à la grandeur des Objets dont elle s'occupe. Elle part modestement du fait: elle recherche ce qui est, & en généralisant les idées, elle s'éleve par degrés à la PREMIERE RAISON *des Choses.*

LA Métaphysique voit la RELIGION *comme une maîtresse Roue dans une Machine. Les effets de cette Roue sont déterminés par ses rapports aux Pieces dans lesquelles elle s'engrene. La* RELIGION *parle d'une* Alliance, *d'un* MÉDIATEUR, *de* récompenses *& de* peines à venir. *Ces termes prisés dans le langage des Hommes & pour des Hommes expriment figurément l'Ordre établi. Les rapports de l'état actuel de l'Humanité à un état futur sont des rapports certains. Ceux de la vertu au bonheur, du vice au malheur ne sont pas moins certains, & ils se manifestent déja ici bas.*

AINSI, soit que l'on admette une nécessité proprement dite dans les actions morales; soit que l'on nie cette nécessité, rien ne

change: la Religion est toujours le Trésor de la Grace. La vertu & le vice demeurent ce qu'ils sont: leurs conséquences sont infaillibles; elles dérivent de la Nature des Choses.

DIEU voit l'Homme de bien & le Méchant comme IL *voit le Froment & l'Yvraie. Ce sont différens degrés de l'Echelle terrestre. DIEU a voulu l'existence de ces degrés parce qu'ils entroient dans la composition de ce Monde:* IL *a voulu l'existence de ce Monde, parce qu'il entroit dans la composition de l'Univers:* IL *a voulu l'Univers, parce que l'Univers étoit* Bon. *DIEU ne* récompense *donc point ;* IL *ne* punit *point, à parler métaphysiquement: mais* IL *a établi un Ordre en conséquence duquel la vertu est source du bien, le vice source du mal.*

CE seroit donc en vain que le Vicieux voudroit s'autoriser d'un Enchaînement nécessaire: il n'en sera pas moins vrai qu'il éprouvera un mal proportionné au degré de son imperfection. Mais le Vicieux peut cesser de l'être: il cessera de l'être dès qu'il le voudra: il le voudra dès qu'il aura été placé dans des circonstances propres à lui faire distinguer sûrement le meilleur réel du meilleur apparent.

TELLE est l'idée que la Raison se forme de la fin principale des peines: elles sont le moyen qui ramenera à l'Ordre tous les Etres qui auront eu le malheur de s'en écarter. L'Ame est une Force dirigée essentiellement *vers le bien: un degré de perfection acquis conduit à un autre degré.*

DANS ce Systême la difficulté se réduit donc à demander; pourquoi DIEU *a créé un Monde dans lequel le mal devient pour un certain nombre d'Etres le véhicule au bien? La solution de cette question est dans l'*ESSENCE *de l'*ENTENDEMENT DIVIN. *La Métaphysique n'entreprend point de sonder ces profondeurs:*

*elle se borne à découvrir que l'Univers est la Production de l'*ETRE SUFFISANT A SOI, *& dont les* PERFECTIONS *n'ont point d'autres bornes que* SA NATURE.

*EN approfondissant la Méchanique de notre Etre, la Métaphysique apperçoit dans l'*Amour-propre *le Principe de toutes nos Actions: & ce Principe n'est pas plus opposé à la* RELIGION *que celui de la nécessité. L'Amour-propre est l'Amour du bonheur; & qui pourroit douter que l'Amour du bonheur ne soit le ressort qui meut les Hommes? La* RELIGION *en leur annonçant des récompenses & des peines, fait-elle autre chose que tendre davantage ce ressort? L'Amour-propre est dans une belle Ame la source de la Bienveuillance universelle, parce que le sentiment de la perfection est inséparable de celui du bonheur. L'Entendement peut s'obscurcir & se méprendre dans le discernement des biens & des maux. Mais l'Amour-propre ne perd point de son activité: l'Homme ne cesse point de sentir & de vouloir son bonheur.*

ECLAIREZ donc l'Homme sur le bonheur; enseignez-lui qu'il le trouvera dans celui de ses Semblables & dans l'observation des rapports qu'il soutient avec eux; laissez à l'expérience à le convaincre de la vérité de ces principes, & vous en ferez un Agent moral.

JE l'ai dit dans ma Préface; je le répete ici: la RELIGION *considérée sous son vrai point de vue, peut s'allier aux idées les plus philosophiques: mais ceux qui manient la* RELIGION *n'ont pas toujours assez de Philosophie dans l'Esprit. Ils s'imaginent que tout est perdu lorsqu'on donne à un mot un sens différent de celui qu'ils adoptent. Ils jugent d'un principe par ses conséquences; & au lieu de s'assurer de la vérité du principe; ils examinent ce qui en résulteroit s'il étoit admis. C'est ainsi que*

ſans y penſer ils aſſerviſſent la raiſon à l'opinion, *la* RELIGION *au préjugé*, & *qu'ils fourniſſent à l'incrédule les armes les plus dangereuſes.*

VOUS donc qui vous intéreſſez ſincérement aux progrès de la RELIGION, *qui eſt la Vérité*, *ne vous ſcandaliſez point lorſqu'un Philoſophe oſe vous dire que l'Homme eſt une Machine phyſico-morale conſtruite pour exécuter une certaine ſuite de mouvemens. Mais ſi vous êtes appellés par état à gouverner cette Machine*; *ſachez quel en eſt le Mobile*; *étudiez la maniére de le mettre en jeu*, & *vous dirigerez à votre gré les opérations de la Machine.*



PRINCIPES



PRINCIPES

PHILOSOPHIQUES.

INTRODUCTION.

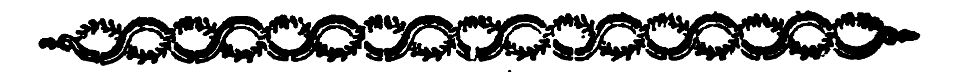
J'AI donné dans les Considérations précédentes des principes sur l'E'conomie de notre Etre: je reprends ici quelques-uns de ces principes: je les lie à d'autres principes plus généraux ou relatifs. Je tâche d'en composer une suite où ils soient exposés avec netteté & précision. Je vais à ce qui me paroît le plus certain, & je ne me détermine point par les conséquences. Ce qui est, est. Les détails n'entrent point dans mon plan: je veux saisir les grosses Branches & non les Rameaux. INTROD.

PHILOSOPHES qui êtes au-dessus du préjugé & qui recherchez le fond des Choses! c'est à vous que j'adresse ces principes: jugez; & dites-moi si je suis dans l'erreur.

PEUPLE des Philosophes! Théologiens passionnés! je n'écris point pour vous: condamnez-moi; votre improbation fera mon éloge.

ESPRITS justes! Cœurs vertueux! étudiez mes principes: ils vous rendront plus justes & plus vertueux encore.

ESPRITS faux! Cœurs vicieux! ne me lisez point: vous deviendriez plus faux & plus vicieux encore.



PREMIERE PARTIE.

DE LA CAUSE PREMIERE.



CHAPITRE I.

Le Monde successif, preuve d'une CAUSE NÉCESSAIRE.

CHAP. I.

LE Monde est successif : son état actuel est l'effet immédiat de son état antécédent. Une Génération succede à une autre Génération, une forme à une autre forme, un mouvement à un autre mouvement.

LA suite de ces états divers n'est pas infinie. Chaque état a nécessairement sa Cause hors de soi : la somme de toutes ces Causes individuelles a donc nécessairement SA CAUSE hors de soi.

CETTE CAUSE extérieure à la Chaîne immense qui forme l'Univers ; cette CAUSE qui a en SOI la raison de SON Existence ; cette CAUSE sans LAQUELLE rien n'existeroit est la CAUSE NÉCESSAIRE.



Chap. II.

CHAPITRE II.

Des Attributs de la Cause nécessaire.

Quels sont les attributs de cette Cause ? elle a agi : observons ses Effets : ils nous manifesteront ses attributs.

L'Univers existe : la Cause qui l'a produit est donc puissante. L'Univers est un Systeme de rapports : la Cause qui l'a produit est donc intelligente. L'Univers renferme des Etres heureux : la Cause qui l'a produit est donc bienfaisante.

CHAPITRE III.

De l'illimitation des Attributs divins.

Mais ces attributs adorables résident dans l'Etre existant par soi : ils n'ont donc aucune raison *extérieure* de limitation. Ils sont nécessairement ce qu'ils sont. Ils ne le sont pas dans un certain degré : ils le sont *absolument*.

L'Etre nécessaire a donc toute la puissance, toute la sagesse, toute la bonté possibles. Il est l'Etre absolument parfait.



SECONDE PARTIE.

L'UNIVERS UN ET BIEN.



CHAPITRE I.

De la Bonté de l'Univers.

CHAP. I. L'EFFET répond à sa Cause. L'Univers est l'Effet de la CAUSE NÉCESSAIREMENT PARFAITE : il a donc toute la perfection qu'il pouvoit recevoir. Il est bien.

CHAPITRE II.

De l'Unité de l'Univers.

L'UNIVERS est un ; parce qu'il est tout ce qui pouvoit être. La CAUSE PREMIERE a produit le plus grand effet possible. DIEU a voulu & a voulu en DIEU. SA VOLONTÉ efficace a rendu actuel tout ce qui étoit possible. DIEU continue à vouloir ce qu'IL a voulu, parce qu'IL est essentiellement ce qu'IL a été & ce qu'IL sera.

CHAPITRE III.

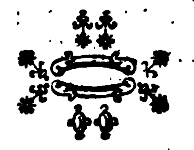
Continuation du même Sujet.

L'UNIVERS est un encore dans les rapports des Parties au Tout & des moyens à la fin. Cette fin est le bonheur des Etres sentans & intelligens. Les moyens sont les rapports de ces Etres entr'eux & aux Objets environnans.

CHAPITRE IV.

Motif de la Création.

DIEU a créé parce qu'IL étoit DIEU. SES PERFECTIONS vouloient des Etres qui goûtassent l'existence. DIEU a créé ces Etres. En les créant, IL a satisfait à SOI. IL les aime, parce qu'IL s'aime LUI-MEME de l'Amour le plus parfait.



CHAPITRE V.

De la Providence.

La Volonté qui a créé & qui conserve est la Providence.

DIEU est présent à toutes les Parties de l'Univers: il l'a fait. Il connoît les Loix des Etres matériels & des Etres intelligens: il a ordonné ces Loix; il a formé ces Etres. Il ne prévoit pas; il voit. L'avenir est pour lui comme le présent, un Monde qui se développera comme ce Monde développé. Il découvre les Effets dans leurs Causes. Que dis-je! il n'y a qu'une Cause, qu'un Effet; Dieu, l'Univers.

CHAPITRE VI.

Un seul Univers étoit possible.

L'Entendement divin n'a point vu différens Univers aspirer à l'existence. La Sagesse n'a point choisi entre ces Univers le meilleur. Un seul Univers étoit possible: c'étoit celui dont Dieu a dit *qu'il étoit bon.* Il étoit bon, parce qu'il répondoit aux Perfections de la Cause. Il étoit le Plan de la Sagesse, l'Objet de la Puissance qui n'a point d'autres bornes que la Nature des Choses.

CHAPITRE VII.

De l'Origine du Mal.

LE Mal entroit-il donc comme Mal dans le Plan de l'Univers? Il étoit l'Effet néceſſaire des limites naturelles de la Création. L'Univers eſt auſſi bon qu'il pouvoit l'être. Il n'eſt pas auſſi bon que ſa CAUSE : il n'eſt pas l'ETRE EXISTANT PAR SOI.

LES déterminations de chaque Etre ont leurs avantages & leurs inconvéniens. Un bien exclut un autre bien; une propriété s'oppoſe à une autre propriété ; un arrangement répugne à un autre arrangement, une Force à une autre Force, un degré à un autre degré. Le DIVIN GÉOMETRE a vu le *maximum* & le *minimum* de tout cela, & l'Univers eſt la ſolution d'un Problême digne de SA PROFONDE SAGESSE.

CHAPITRE VIII.

Etat de la queſtion.

POURQUOI DIEU ne détruit-il pas le Mal à ſa naiſſance; la grêle dans la nuée?

DIEU agit par les Cauſes ſecondes. Il a voulu que ces Cauſes produiſiſſent leurs Effets, & que ces Effets devinſſent Cauſes à leur tour. Voilà le fait. Tel eſt le fondement le plus ſolide de nos jugemens ſur l'Etat des Choſes & la ſuite des Evénemens.

La queſtion ſe réduit donc à celle-ci : pourquoi Dieu préfere-t-il d'agir par les Cauſes ſecondes à agir immédiatement?

CHAPITRE IX.

Réponſe à la queſtion.

Cette queſtion eſt irréſoluble : elle tient à des Connoiſſances qui ne ſont peut-être données à aucune Créature ; parce que ces Connoiſſances touchent à la nature intime de l'Etre des Etres.

Renfermons-nous donc ſagement dans cette propoſition : Dieu agit par les Cauſes ſecondes : cela étoit conforme à sa sagesse ; cela étoit bon.

CHAPITRE X.

Des Miracles.

Lorsque le cours de la Nature paroît tout à coup changé ou interrompu, on nomme cela un *Miracle*, & on croit qu'il eſt l'Effet de l'Action immédiate de Dieu. Ce jugement peut être faux & le Miracle reſſortir encore des Cauſes ſecondes ou d'un arrangement préétabli. La grandeur du Bien qui devoit en réſulter exigeoit cet arrangement ou cette exception aux Loix ordinaires. Mais s'il eſt des Miracles qui dépendent de l'Action immédiate de Dieu, cette Action entroit dans le Plan comme moyen néceſſaire de bonheur. Dans l'un & l'autre cas l'effet eſt le même pour la Foi.

TROISIEME



TROISIEME PARTIE.

DES LOIX.



CHAPITRE I.

Notion générale des Loix.

LES Loix sont les résultats des rapports qui sont entre les Etres. CHAP. I.

CHAQUE Etre a son Essence qui le distingue de tout autre; & cette Essence est le fondement de ses rapports.

LES Loix se différencient donc comme les Etres. Chaque Etre a ses Loix.

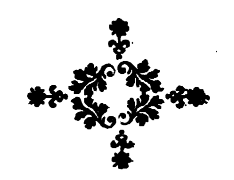


CHAPITRE II.

De l'invariabilité des Loix.

L'ESSENCE des Etres eſt invariable : ils ſont ce qu'ils ſont.

LES Loix des Etres, fondées ſur leur Eſſence, ſont donc invariables. Le Fer ſe porte vers l'Aimant, le Tigre ſe jette ſur le Daim, le Voluptueux pourſuit le plaiſir, le Séraphin brûle pour DIEU de l'amour le plus ardent, en vertu des Loix établies. Ces Loix très-différentes entre elles ſont également conſtantes. Les Forces phyſiques & les Forces intellectuelles ſont également déterminées à produire leurs Effets. Ces Effets ſont néceſſaires : ils découlent de rapports immuables. Chaque Etre décrit ſa courbe : celle de l'Araignée, beaucoup moins compoſée que celle du Singe, l'eſt beaucoup plus que celle du Polype. Toutes ces courbes ne ſont que des portions infiniment petites de la Courbe prodigieuſement variée qui compoſe l'Univers. L'INTELLIGENCE SUPRÊME connoît SEULE l'équation de cette Courbe.





QUATRIEME PARTIE.

DES

LOIX DE L'HOMME.

CHAPITRE I.

L'Homme, Etre mixte.

L'HOMME eſt un Etre mixte. Il tient par ſon Corps aux Subſtances matérielles ; par ſon Ame aux Subſtances ſpirituelles. CHAP. I.

L'HOMME ſent qu'il exiſte, & la ſimplicité de ce ſentiment tout-à-fait inexplicable par les propriétés de la Matiere, nous conduit à penſer qu'il eſt une modification d'une Subſtance qui n'eſt point Matiere.



Chap. II.

CHAPITRE II.

L'Homme, Etre corporel.

En vertu des rapports que l'Homme foutient avec la Matiere, il eft foumis aux Loix du Mouvement & à l'activité des Forces phyfiques.

Il fe nourrit; il change en fa propre Subftance des particules étrangeres: il croît par l'intuffufception de ces particules: il engendre des Etres femblables à lui.

L'Action réciproque & continuée des Solides & des Fluides & l'impreffion variée des Elémens confervent, altérent ou détruifent cette admirable Machine dans le rapport de fa Conftitution à l'activité des Caufes qui agiffent fur elle.

CHAPITRE III.

L'Homme, Etre fpirituel.

Comme Etre fpirituel l'Homme fent, apperçoit, juge, veut, agit.

Ces différentes opérations font l'effet de Facultés qui ont l'Ame pour Sujet. Elles font des manieres d'être de ce Sujet.



CHAPITRE IV.

De l'Union de l'Ame & du Corps.

CEs modifications ont une Cauſe extérieure & prochaine: cette Cauſe eſt la Machine organiſée à laquelle l'Ame eſt unie par des nœuds qui ne ſont vraiſemblablement connus que de la SAGESSE QUI les a formés.

LA Loi fondamentale de cette union eſt qu'à l'occaſion des mouvemens qui s'excitent dans le Corps l'Ame eſt modifiée, & qu'à l'occaſion des modifications de l'Ame le Corps eſt mû.

CHAPITRE V.

Des déterminations & de la gradation du Sentiment.

IL n'eſt point de modification de l'Ame qui lui ſoit indifférente. Toutes ſont accompagnées de ſentimens agréables ou déſagréables. Les modifications de la Faculté de ſentir ſont déterminées comme celles de toute autre Faculté.

IL eſt une gradation dans les ſentimens comme il en eſt une dans toutes les Productions de la Nature. L'Inſtrument qui meſureroit les ſentimens auroit, comme celui qui meſure la chaleur, un point d'où l'on commenceroit à compter: au-deſſus de ce point ſeroient les degrés du plaiſir, au-deſſous ceux de la douleur.

CHAPITRE VI.

De l'Amour-propre.

L'Ame se plaît aux modifications agréables; elle se déplaît aux modifications désagréables. Elle est un Etre sentant: elle veut le Bonheur: elle s'aime elle-même.

Cet Amour est le Principe fécond des actions de l'Homme, la Loi suprême des volontés.

CHAPITRE VII.

L'utile, source de plaisir & des déterminations de l'Amour-propre.

L'Ame apperçoit les rapports des Choses à son Bonheur; & cette perception produit un sentiment agréable.

L'utile est source de plaisir. Tout ce qui est source de plaisir modifie la Faculté de sentir en raison composée du caractere de l'Ame & du nombre, de l'espece ou de l'intensité des plaisirs.



CHAPITRE VIII.

Des premiers Principes du Beau.

L'AME se plaît dans l'exercice facile de ses Facultés : elle est un Etre actif ; mais son Activité est bornée.

L'AME aime donc à saisir des rapports ; mais elle n'aime pas des rapports trop compliqués. Le Beau lui plaît, parce qu'il est un & varié : il offre des rapports faciles à saisir. Le Beau paroîtra donc à l'Ame d'autant plus beau qu'il offrira un plus grand nombre de rapports & de rapports faciles à saisir, ou qu'il réveillera en elle un plus grand nombre de sentimens agréables ou des sentimens plus vifs. Les rapports des moyens à la fin sont une source de beauté. L'importance de la fin & la simplicité des moyens sont une plus grande beauté encore. L'Homme est beau : un Monde est plus beau : l'Univers est souverainement beau : il est le Systême général du Bonheur.

CHAPITRE IX.

Du Caractere de l'Ame, & des sources de ses variétés.

L'AME juge des rapports comme elle a été appellée à en juger. La place qu'elle occupe dans le Systême détermine sa maniere de penser : sa maniere de penser détermine ses volitions : ses volitions déterminent ses actions. L'Eskimaut raisonnera-t-il comme le François ? ALEXANDRE pouvoit-il penser

comme DIOGÉNE? Mais il falloit des Eskimaus & des François; un ALEXANDRE & un DIOGÉNE.

LE Caractere de l'Ame est ce qui la distingue. Les idées & les volontés le fixent. Il exprime la valeur de l'Ame.

DANS un Monde successif & varié il ne naît pas deux Etres précisément semblables. La Loi des développemens s'y opposeroit. Elle ne permet pas qu'un Corps organisé demeure le même un instant. Les effets d'une Cause toujours changeante sont nécessairement variés. La combinaison des Causes morales avec les Causes physiques augmente encore la variété.

CHAPITRE X.

De la Perfection morale.

LE Bonheur se diversifie donc comme les Esprits. L'échelle du Bonheur est celle des Etres sentans & intelligens. Elle est celle de la Perfection.

A la tête de cette échelle est la Perfection morale. Elle consiste dans le nombre, la généralité & la vérité des notions & dans l'observation de l'Ordre ou des rapports.



CHAPITRE

CHAPITRE XI.

De l'origine du plaisir attaché à la Perfection.

L'AME se complait d'autant plus dans la Perfection morale qu'elle saisit plus fortement les rapports qui en sont les fondemens.

CES rapports sont ceux que l'Homme soutient par sa nature avec les Etres qui l'environnent.

CHAPITRE XII.

De la Loi Naturelle & des Maximes morales.

LA Loi Naturelle est le résultat de ces rapports. Les Maximes de la *Morale* en sont l'expression.

L'AME juge de la beauté de ces Maximes par leur utilité. Elle les approuve comme des moyens de Bonheur. Elle acquiert d'autant plus de facilité à les pratiquer qu'elle les pratique plus souvent. L'habitude à s'y conformer la rend vertueuse. La Vertu est cette habitude : elle est un Tempérament de l'Ame.

CHAPITRE XIII.

Du Tempérament vertueux.

L'Ame qui a ce Tempérament fait le bien sans y réfléchir: elle ne sauroit faire autrement : sa nature est de faire le bien: elle est un Automate bienfaisant. Elle ne se détermine pas par la vue distincte des motifs ou des rapports : elle agit par sentiment; & ce sentiment est le produit des perceptions distinctes qui l'ont souvent affectée. Il est, à proprement parler, une multitude de perceptions confuses qui viennent frapper l'Ame subitement & à la fois, & qu'elle ne démêle point. La Réflexion analyse le sentiment : elle en découvre l'origine & la formation : elle est le prisme qui décompose ce faisceau d'idées.

CHAPILRE XIV.

L'Amour propre, Principe des Devoirs.

Les Devoirs naissent de l'Amour propre comme de leur Tronc : ils en sont les Branches & les Rameaux ou plutôt c'est l'Ame elle même répandue dans le Tronc & jusques dans les moindres Rameaux. Et comme il y a plus de vie là où il y a plus de vaisseaux, le sentiment est aussi plus vif dans le Tronc que dans les Branches; dans les Branches que dans les Rameaux. Les Devoirs dont l'observation emporte une plus grande utilité sont ceux qui excitent le plus l'Amour propre. Les principes qui supposent une plus grande perfection dans

l'intelligence qui les saisit & qui les pratique sont ceux qui agissent sur l'Ame le plus fortement. Le plaisir qui naît de la Perfection est proportionné au degré de la Perfection. CHAP. XV.

CHAPITRE XV.

Des Devoirs envers DIEU.

AINSI, la contemplation des ATTRIBUTS DIVINS émeut puissamment l'Ame qui s'en occupe. Les Devoirs qui découlent de cette contemplation lui paroissent les plus importans. L'Ame ne demeure pas froide à la vue des Biens particuliers; la vue du SOUVERAIN BIEN ne l'embraseroit-elle point? L'Ame se complaît dans le sentiment de son excellence: ce sentiment n'est jamais plus vif que lorsqu'elle s'éleve le plus: elle ne s'éleve jamais plus que lorsqu'elle remonte de l'Univers à son AUTEUR.

CHAPITRE XVI.

Des Devoirs envers le Prochain.

L'HOMME naît pour la Société. Ses Facultés corporelles & spirituelles sont les moyens relatifs à cette fin. L'Homme trouvera donc son Bonheur dans l'application des moyens à la fin.

L'HOMME aimera ses Semblables parce qu'ils lui sont utiles. Il les aimera d'autant plus qu'ils lui seront plus utiles. De ce principe découle la gradation des Devoirs.

CHAP. XVIII.

CHAPITRE XVII.

L'Amour propre, source de la générosité & de la bénéficence.

L'Homme n'agit qu'en vue de son Bonheur. Il ne cesse point de s'aimer; & il ne s'aime jamais plus que lorsqu'il fait les plus grands sacrifices. Le plaisir attaché à la bénéficence est un plaisir réel. Il est d'autant plus plaisir que l'Ame qui le goûte est plus parfaite. Ressort admirable dans sa simplicité & dans ses effets! Loi merveilleuse qui lie le Bien général au Bien particulier!

CHAPITRE XVIII.

Des Loix, Causes des déterminations de l'Amour propre.

Les Loix civiles & politiques sont différens moyens de modifier l'Amour propre. Leur but est de le diriger au Bien. Elles doivent donc être assorties au Caractère des Etres à diriger, aux circonstances où ils se trouvent placés, à la Nature des Choses.

Les Loix pénales ne sont donc telles, qu'autant qu'elles ont pour objet de corriger l'Amour propre ou d'en prévenir la corruption.

LA Loi parfaite eſt celle qui réunit tous ces avantages au plus haut degré. La LOI CHRÉTIENNE eſt cette Loi. Elle dirige ſans ceſſe l'Amour-propre vers ſa véritable fin, & cette fin eſt un Bonheur permanent. CHAP. XIX.

CHAPITRE XIX.

De la Foi.

LA Raiſon juge du Moyen & de la Fin Évangéliques. L'aſſentiment qu'elle leur donne conſtitue la Foi.

LA Foi eſt donc raiſonnable. C'eſt la Raiſon elle-même opérant ſur les VÉRITÉS SALUTAIRES, & la Raiſon eſt le bon uſage de nos Facultés.

LE mérite de la Foi ne conſiſte donc pas à croire ; mais à rechercher ce qu'il faut croire. Il ne dépend pas de nous de voir rouge ce qui eſt bleu ; mais il dépend de nous de diſtinguer le rouge du bleu.



CHAPITRE XX.

De la Vérité & du But de la RÉVÉLATION.

LA certitude de la RÉVÉLATION est fondée en dernier ressort sur ce qu'une multitude d'Hommes qui avoient des Yeux & des Oreilles, du bon Sens & un Cœur droit n'a pu ni tromper ni être trompée en matiere de Faits renfermés dans la sphere des notions communes.

L'UTILITÉ de la RE'VE'LATION n'est point une preuve de sa Vérité: mais sa Vérité prouveroit son Utilité, si la Raison avoit besoin de preuves en ce genre.

LES Martyrs prouvent simplement qu'il est des Ames capables de souffrir la mort en faveur d'une Opinion; mais ils ne prouvent point la vérité de cette Opinion. Quelle Opinion n'a pas eu ses Martyrs? Quelle foule de prodiges n'offrent point en ce genre les bords du Gange ou du St. Laurent?

LE CHRISTIANISME existe: un HOMME qui se nommoit CHRIST le fonda, & cet HOMME ressuscitoit les Morts.

LE But de la Mission de cet ENVOYÉ CÉLESTE est d'élever une Partie du Genre humain au plus haut degré de la Perfection ou du Bonheur. C'est ce que l'ÉCRITURE nomme en sa langue le *Salut.* Mais DIEU ne veut pas que tous les Hommes parviennent à ce degré, comme IL ne veut pas que tous les Hommes soient Philosophes & que tous les Animaux soient Singes.

Ne dites donc pas, la Révélation est *nécessaire* : le Fait vous démentiroit, & le Fait est l'expression de la Volonté divine. Elle laisse le Chinois sacrifier à *Fohé*, le Canadien à *Michapous*. Le Chinois & le Canadien sont heureux : ils le sont moins que le Chrétien ; mais le Chrétien l'est moins que l'Ange, celui-ci moins que le Chérubin. Dieu ne devoit-il donc créer que des Chérubins ! Mais il est encore des degrés entre les Chérubins : un Chérubin n'est pas tout autre Chérubin. Chacune de ces Intelligences a ses déterminations, sa maniere d'être.

Apprenez donc que la Nature des Choses vouloit des Gradations, & que Dieu veut la Nature des Choses.





CINQUIEME PARTIE.

DES
LOIX DES ANIMAUX.

CHAPITRE I.

Les Animaux, Etres mixtes.

CHAP. I. SI des Effets semblables supposent les mêmes Causes, les Animaux sont des Etres mixtes. Ils tiennent, comme l'Homme, aux Substances corporelles & aux Substances spirituelles.

COMME l'Homme, ils se nourrissent, ils croissent, ils multiplient.

COMME l'Homme, ils sentent, ils apperçoivent, ils veulent, ils agissent.

CHAPITRE

CHAPITRE II.

Différence essentielle entre l'Homme & les Animaux.

MAIS, les Animaux ne jugent pas proprement : ils ne *généralisent* point leurs idées : ils n'ont que des notions particulières, parce qu'ils ne sont point doués de la *Parole*; & c'est là ce qui paroît les distinguer essentiellement de l'Homme.

CHAPITRE III.

De l'Union des deux Substances dans les Animaux.

DANS l'Animal, comme dans l'Homme, l'Union de l'Ame & du Corps suit la même Loi fondamentale : le Corps mû par les Objets modifie l'Ame; l'Ame modifiée meut le Corps.



CHAPITRE IV.

Des modifications de l'Ame de la Brute, de leurs Causes & de leurs effets.

LES modifications de l'Ame de la Brute lui sont agréables ou désagréables. Elle est un Etre sentant.

TOUT ce qui est cause de modifications agréables détermine l'Activité de l'Animal en raison composée de sa Nature & de l'efficace des Causes qui agissent sur lui. L'Animal veut nécessairement son Bien-être: il s'aime comme tous les Etres sentans.

CHAPITRE V.

Des Sentimens dans la Brute & de leur rappel.

L'ANIMAL est affecté par les rapports des Choses à son Bien-être, & cette impression produit un Sentiment agréable.

LES Sentimens se réveillent les uns les autres dans l'Ame de la Brute. La loi de leur rappel est fondée sur leur analogie & leur intensité.

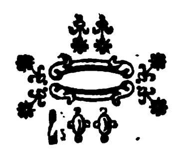
CHAPITRE VI.

De l'Instinct.

LA Faculté en vertu de laquelle l'Animal saisit ce qui convient à sa nature est ce qu'on nomme son *Instinct*; & cet Instinct paroît n'être que le Sentiment qui naît des rapports établis.

LA portée de l'Instinct se mesure par le nombre & la qualité des rapports que l'Animal soutient avec les Etres environnans. Les Sens sont la principale Source de ces rapports.

L'ÉDUCATION perfectionne l'Instinct comme elle perfectionne la Raison. En plaçant l'Animal dans des circonstances où il n'eût point été placé par la Nature, elle alonge la chaîne de ses sensations, elle multiplie ses rapports, elle lui imprime de nouveaux mouvemens. Elle a atteint son but lorsqu'elle a rendu tout cela aussi propre à l'Animal que son caractere originel.



CHAPITRE VII.

Du Principe des actions des Brutes.

UNE Loi secrete préside à la conservation de l'Animal; à celle de son Espece, à celle de ses Petits, à celle de la Société dont il est Membre. Cette Loi différeroit-elle de celle qui porte tout Etre sentant à vouloir son Bien-être? Est-il un Mobile plus puissant, un Principe d'action plus sûr?

L'ACTUALITÉ des sensations & le degré de leur intensité décident des mouvemens de l'Animal. Il se plait dans l'exercice de ses Organes & dans un certain exercice. Ce plaisir est ordinairement fondé sur un besoin: ce besoin l'est sur la Machine. De là résultent des opérations que le Peuple admire & que le Philosophe observe.

TOUT paroît avoir été arrangé de façon que les Petits sont causes de modifications agréables pour les Méres appellées à les nourrir & à les élever, & que les plaisirs ou les besoins d'un Individu d'une Société sont ceux de cette Société.



CHAPITRE VIII.

Réflexions. Exemples.

LES actions des Animaux présentent un texte assez obscur : on veut commenter ce texte ; & parce qu'on est Homme & qu'on raisonne, on fait raisonner les Animaux ; on leur prête de l'industrie, de l'intelligence, & ce qui est moins philosophique encore, des vues & de la prévoyance. Si cependant l'on cherchoit à se faire des principes sur cette matiere, l'on rameneroit tout aux sensations & à une méchanique qui ne seroit pas moins admirable que l'Intelligence qu'on voudroit lui substituer. Je dis admirable, parce qu'on aime beaucoup à admirer ; & on aime beaucoup à admirer, parce qu'on est fort ignorant. Des Intelligences élevées admirent peu : il en est peut-être de si élevées qu'elles n'admirent que la CAUSE PREMIERE.

Vous célébrez l'industrie du Ver à soie dans la construction de sa Coque ; vous célébrez une chimere. Le Ver à soie construit une Coque, parce que le besoin de filer le presse. Il donne à cette Coque une figure ellyptique, parce que forcé de plier son Corps tantôt en maniere d'anneau, tantôt en forme d'S, il est ainsi l'espece de Moule qui détermine méchaniquement la figure & la proportion de la Coque.

NE dites pas, les Abeilles amassent des provisions pour l'Hyver ; vous diriez une absurdité. Mais, dites simplement, les Abeilles recueillent du miel & de la cire, & vous direz un fait. Le Philosophe cherchera l'explication de ce fait dans

CHAP. VIII. les rapports qui font entre les fleurs & la Conftitution pfycho-phyfique des Abeilles. Attirées vers les fleurs par les corpufcules qui en émanent, les Abeilles trouvent du plaifir à y exercer leur Activité & à l'y exercer d'une certaine maniere. Ce plaifir ceffe lorfque l'Infecte eft autant chargé de cire ou de miel qu'il peut l'être. Un autre fentiment fuccede alors par une liaifon naturelle; ce fentiment eft celui de la Ruche. Les Abeilles y retournent donc & y portent leur récolte. D'autres fenfations qui nous font inconnues & qu'on pourroit effayer de deviner déterminent les Abeilles à dépofer cette récolte dans les cellules. Les Abeilles continuent cet exercice auffi long-tems que la Saifon le leur permet : l'Hyver arrive, & elles fe trouvent approvifionnées fans avoir fongé ni pu fonger à faire des provifions. Ce ne font pas les Abeilles qui ont prévu ; c'eft l'AUTEUR des Abeilles. Par une fuite de l'ordre que SA SAGESSE a établi, les Abeilles font pourvues de nourritures lorfque la Campagne ne peut plus leur en fournir. L'Homme & quelques Animaux profitent du travail des Abeilles; & cela entroit encore dans le Plan.

Vous êtes touché de l'attachement de la Chienne pour fes Petits; vous ennobliffez cet attachement & vous l'élevez au rang d'une tendreffe réfléchie; vous vous méprenez: la Chienne aime fes Petits, parce qu'elle s'aime elle-même. Ils contribuent à fon bien-être actuel, foit en déchargeant fes mammelles d'un lait trop abondant, foit en excitant dans leurs parties nerveufes un chatouillement agréable.

LES Abeilles, les Fourmis, les Caftors, &c. naiffent en Société : ils y font retenus par les plaifirs attachés à cet état. Ces plaifirs ont leur fondement dans la Conftitution de l'Animal. Il les goûte dès qu'il eft né : plus il les goûte & plus les nœuds qui le lient à la Société fe refferrent. De là, la con-

ſervation de cette Société. Le plaiſir eſt la voix de la Nature: tout Etre ſentant obéit à cette voix : c'eſt elle qui rappelle l'Abeille à ſa Ruche, la Fourmi à ſa Fourmilliere, le Caſtor à ſa Cabane.

CHAPITRE IX.

De la Mémoire des Animaux.

IL n'eſt pour les Animaux ni paſſé ni futur ; ils ne ſentent que le préſent; les notions de paſſé & de futur tiennent à des comparaiſons qui ſuppoſent évidemment l'uſage des termes.

Les Animaux ont de la Mémoire : mais cette Mémoire differe eſſentiellement de la nôtre. Nous nous rappellons que nous avons exiſté dans un certain tems avec certaines idées : nous ſentons que le Moi qui penſoit alors eſt le moi qui penſe actuellement, & ce Sentiment conſtitue la *Perſonnalité.* Il n'eſt point de Moi, de Perſonnalité chez les Animaux. Leur Cerveau retient comme le nôtre, & peut-être mieux que le nôtre, les impreſſions des *Objets.* Les idées ou les ſentimens attachés à ces impreſſions ſe réveillent les uns les autres par un enchaînement phyſique : mais leur rappel n'eſt point accompagné de *Réminiſcence.* Ils affectent l'Animal ſimplement comme actuels ; & c'eſt comme tels qu'ils déterminent ſes mouvemens.

Les careſſes que le Chien fait à ſon Maître après une abſence, ſont l'expreſſion du Rapport qui eſt entre l'Objet & les ſenſations agréables qu'il a fait éprouver au Chien. Le rappel

de ces sensations par l'Objet monte la Machine ; elle joue. Nous nous plaisons à trouver dans cette Scene les traits les plus touchans : nous substituons sans y penser l'Homme au Chien.

CHAPITRE X.

De l'Activité de l'Ame des Animaux.

Ces mouvemens qui s'excitent dans l'Animal à l'occasion d'une sensation ou du rappel d'une sensation, dépendent-ils, comme je l'ai supposé, de l'action de l'Ame sur les Membres ? ou sont-ils l'effet d'une correspondance secrete qui soit entre le Siege du Sentiment & les Membres ?

Dans cette derniere supposition l'Ame seroit simple spectatrice des mouvemens de son Corps ; mais non une spectatrice indifférnete : son activité se borneroit à la perception, au sentiment. Nous ne sommes assurés qu'il n'en est pas de même de notre Ame, que par le Sentiment intérieur ; ce Sentiment suffit à nous convaincre de notre Liberté. L'analogie conduit à attribuer la Liberté aux Animaux, mais une Liberté limitée par le nombre & le genre des sensations.

Spirituelle, intelligente, libre, l'Ame humaine n'en a pas moins, comme le Corps, sa méchanique, & les actions où elle intervient avec le plus de connoissance peuvent être considérées comme physiques sans détruire leur moralité. Il est un sens dans lequel on peut dire que l'Homme est un *Automate moral.* La Brute est un *Automate sentant.* Son Activité ou sa Liberté se déploie par le ministere des sensations.

Les

Les ſenſations réſultent du rapport qui eſt entre les Objets & la Conſtitution animale. Soumis à la direction des ſenſations, & uniquement à cette direction, l'Animal remplit ſa fin ſans s'égarer : la Nature eſt ſon guide, il en ſuit fidélement les Loix. Soumis à la direction des ſenſations & à celle des notions générales l'Homme s'égare ſouvent, mais ſes erreurs mêmes, il eſt vrai, ſervent à le ramener au but. L'Homme s'égare, parce qu'il eſt Animal raiſonnable ; l'Animal ne s'égare pas parce qu'il n'eſt qu'Animal.

Les ſenſations balancent les ſenſations : le repos naît de l'équilibre, l'action de la rupture de cet équilibre.

CHAPITRE XI.

Continuation du même ſujet.

Si l'organiſation ſeule ne ſuffit pas à entretenir la vie dans les Corps animés ; ſi cet effet dépend encore d'un Principe diſtinct du Corps, d'un Principe qui agiſſe à chaque inſtant ſur les reſſorts de la Machine & qui en modifie les mouvemens ſuivant les circonſtances, nous trouverons ce Principe dans l'Ame, & cette ſorte d'Activité ſera commune à toutes les Ames unies à des Corps organiſés : cet exercice de la Force motrice des Ames ſera indépendant du Sentiment : elles agiront ſans ſavoir qu'elles agiſſent : elles ſeront les Mobiles des Syſtêmes vitaux, & elles l'ignoreront. Dans les mouvemens les plus volontaires l'Ame a-t-elle le moindre ſentiment du comment de ſon action ? C'eſt que mouvoir & ſentir ſont deux choſes eſſentiellement différentes.

CHAPITRE XII.

Du Travail des Animaux qui vivent en Société. De la durée de ces Sociétés.

Le Travail de différentes Especes d'Animaux qui vivent en Société ne prouve point qu'il y ait entre les Membres de ces Sociétés un accord proprement dit; un semblable accord supposeroit des conventions qui n'entrent point dans la sphere de l'Instinct des Animaux. Ce Travail prouve seulement que chaque Individu est une Machine montée pour exécuter certains mouvemens ou certaines suites de mouvemens, & qui les exécute. L'Ouvrage se forme par le concours des mouvemens de toutes ces Machines: il est le résultat de ces mouvemens, l'expression de toutes ces Forces particulieres.

Ainsi, les Nids des Chenilles qui vivent en Société résultent des fils que fournit chaque Individu. Il les fournit, parce que sa Constitution le porte à filer & à filer souvent. Il file sur tous les Corps qu'il parcourt: de tous ces fils se forme un sentier de soie que les Chenilles suivent assez constamment, & qui les ramene à leur Nid lorsqu'elles s'en sont le plus écartées. Pendant qu'elles sont encore fort jeunes elles s'écartent peu: elles filent alors autour d'une feuille ou de l'extrémité d'une branche, & ces fils sont le fondement du Nid. Les Chenilles sont déterminées à se fixer sur cette feuille ou sur cette branche, parce que c'est là ou fort près de là que le Papillon avoit déposé les œufs dont elles sont sorties.

Les plaisirs ou les besoins qui tiennent plusieurs Individus réunis en Société sont ou à tems ou à vie; de là des Sociétés à tems & des Sociétés à vie.



SIXIEME PARTIE.

DE LA LOI DES GRADATIONS ET DE *L'ECHELLE DES ETRES.*



CHAPITRE I.

Idée générale de la Perfection.

Tout Etre est parfait en soi : il a ce qui convenoit à sa fin.

Considéré relativement à d'autres Etres, tout Etre est plus ou moins parfait.

Lorsque différentes Parties conspirent au même but, on dit du Tout qu'elles forment qu'il est parfait.

La mesure de la Perfection des Parties est donc dans leurs rapports au Tout. Celles-là sont les plus parfaites, dont les rapports au Tout sont plus étendus ou plus variés.

CHAP. II. La mesure de la Perfection du Tout est dans sa fin ; celle de la fin dans le bien qu'elle renferme; celle du bien dans le nombre & la qualité des Etres qui en sont les Objets.

CHAPITRE II.

Deux sortes de Perfections.

Il est deux genres de Perfection ; la Perfection qui est propre aux Corps ; la Perfection qui est propre aux Ames.

CHAPITRE III.

Du plus haut degré de la Perfection corporelle.

Le plus haut degré de la Perfection corporelle est dans l'Organisation & dans une Organisation telle que d'un nombre de Parties aussi petit qu'il est possible résulte un plus grand effet. Tel est entre les Etres terrestres le Corps humain.

Un Organe est un assemblage de parties solides différemment construites, qui concourent ensemble à produire un certain effet, ou c'est un Composé de différens vaisseaux qui contiennent, préparent ou font circuler une ou plusieurs especes de liqueurs.

CHAPITRE IV.

Du plus bas degré de la Perfection corporelle.

LE plus bas degré de la Perfection corporelle est de n'être pas composé. Telle est la Particule élémentaire.

CHAPITRE V.

Du plus haut degré de la Perfection spirituelle.

LE plus haut degré de la Perfection spirituelle est dans la généralisation des idées. Tel est le caractere qui éleve l'Ame humaine au-dessus de l'Ame des Brutes.

GÉNÉRALISER ses idées, c'est abstraire d'un sujet ce qu'il a de commun avec d'autres.

DE ces abstractions naissent les Attributs & les Modes, qui ne sont que le Sujet considéré sous différens rapports.

LES attributs auxquels l'idée du Sujet est attachée constituent son Essence *nominale*. Le Principe ou la Raison de ces Attributs est l'Essence *réelle* du Sujet.

AINSI, plus un Génie a de profondeur, plus il décompose un Sujet.

Le nombre de ces décompoſitions peut ſervir de principe à la graduation de l'Échelle des Intelligences.

L'Intelligence pour qui la décompoſition ſe réduit *à l'Unité* eſt l'Intelligence créatrice.

CHAPITRE VI.

Du plus bas degré de la Perfection ſpirituelle.

Le plus bas degré de la Perfection ſpirituelle eſt dans le Sentiment confus de l'exiſtence ou des fonctions vitales. Telle eſt peut-être la Perfection de l'Ame de l'Huitre.

CHAPITRE VII.

De la Perfection mixte.

La Perfection corporelle & la Perfection ſpirituelle ſont réunies dans chaque Sujet organiſé animé, & l'une répond à l'autre.

La réunion des deux Perfections forme la Perfection mixte; & celle-ci répond à la Place que l'Etre occupe dans le Plan.

CHAPITRE VIII.

De la Vie.

DU jeu des Organes ou de leur action sur les liqueurs qu'ils renferment résulte la Vie.

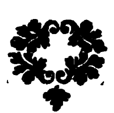
La Nutrition, & l'Accroissement qui en est l'effet, caractérisent la Vie.

CHAPITRE IX.

De la Nutrition.

LA Nutrition est cette Opération par laquelle l'Etre organisé change en sa propre substance ou s'assimile les matieres étrangeres qu'il admet dans son intérieur.

Cette assimilation dérive en dernier ressort de l'arrangement & de la dégradation des vaisseaux ou des filtres par lesquels les matieres alimentaires passent successivement.



CHAPITRE X.

De l'Accroissement.

L'Accroissement est le développement ou l'extension graduelle des Parties en tout sens, produite par l'intromission des Sucs nourriciers dans les mailles de leur Tissu.

La Loi du développement est renfermée dans cette proposition fondamentale, *la Nature ne va point par sauts*; & cette proposition revient à l'axiome, *il n'est point d'effet sans raison suffisante.*

L'État actuel d'un Corps organisé a nécessairement sa Raison dans l'état qui a précédé immédiatement.

Et comme dans un Corps organisé il regne un mouvement perpétuel, tantôt accéléré, tantôt retardé, d'où résulte un changement continuel dans ses parties, il suit qu'un Corps organisé ne demeure pas le même deux instans; mais qu'il passe à chaque instant d'un état à un autre état.

Nous ne saisissons que les passages les plus frappans. L'imperfection de nos Instrumens & les bornes de nos Facultés ne nous permettent pas de suivre toute la succession. Les Horloges grossieres indiquent les Heures; des Horloges plus parfaites indiquent les Tierces.



CHAPITRE

CHAPITRE XI.

Métamorphoses. Génération.

IL n'est donc point de Métamorphoses proprement dites; mais des Parties qui étoient voilées ou emboîtées dans d'autres Parties commencent à paroître.

LA Génération n'est donc point une Production; mais les Parties du Corps organisé préexistantes en petit dans un Germe commencent à se développer ou à devenir sensibles.

CHAPITRE XII.

Des Germes.

L'EXISTENCE des Germes est fondée sur l'impossibilité où nous sommes d'expliquer méchaniquement la formation des Corps organisés.

DIRE que cette formation est dûe à certaines *Forces de rapports*, en vertu desquelles les élémens tendent à se rapprocher & à s'unir, c'est substituer des qualités occultes à des notions assez claires. Mais on aime à se passer de l'ETRE ORDINATEUR.

COMBATTRE l'existence des Germes par des calculs sans fin, c'est n'effrayer que l'Imagination. Les derniers termes de la division de la Matiere nous sont inconnus. Le Philosophe

CHAP. XIII.

mettra-t-il ici les Sens à la place de l'Entendement? Oublieroit-t-il que DIEU a pu renfermer un Monde dans un Globule d'Air?

CHAPITRE XIII.

Idées sur la Génération.

LA maniere de la Génération nous eſt inconnue : ſi cependant les Corps organiſés exiſtent originairement en petit dans des Germes, leur Génération apparente eſt l'effet d'une nutrition particuliere qui développe leurs Parties infiniment petites.

CETTE nutrition s'opere par une liqueur dont l'énergie, la ſubtilité & la compoſition ſont relatives à la fineſſe des mailles du Germe & à la nature de leurs élémens.

CETTE liqueur fécondante imprime le mouvement aux Organes. Elle ouvre les mailles des fibres & les diſpoſe à recevoir des nourritures plus fortes qui acheveront de les développer.

L'INCORPORATION des ſucs nourriciers dans les fibres eſt dûe à une Force qui nous eſt inconnue, & qui a peut-être quelque analogie avec celle en vertu de laquelle divers Corps, ſoit liquides ſoit ſolides, tendent à s'unir ou à ſe pénétrer réciproquement.

LE degré de ductilité ou d'extenſibilité des fibres détermine la meſure de l'accroiſſement du Corps organiſé.

L'extensibilité des fibres eſt elle même déterminée par la nature de leurs élémens & par l'activité des ſucs qui agiſſent ſur eux.

De la figure & de la combinaiſon des élémens réſultent l'eſpece du Corps organiſé & l'ordre dans lequel les atomes nourriciers s'incorporent à ſes Parties.

Le mouvement une fois imprimé à la Machine organique s'y conſerve, ſoit par la ſeule énergie de ſa conſtruction, ſoit par l'efficace du Principe immatériel qui lui eſt uni.

CHAPITRE XIV.

Trois ſortes de Vies dans les Etres terreſtres.

On diſtingue dans les Etres terreſtres trois ſortes de Vies, la Vie végétative, la Vie ſenſitive, la Vie réfléchie.

Lorsque dans un Etre organiſé l'action des Organes n'eſt point accompagnée du ſentiment de cette action, l'Etre n'a que la Vie végétative. Lorſque le ſentiment eſt joint à cette action, l'Etre poſſede la Vie ſenſitive. Lorſque la réflexion ſur le ſentiment accompagne le ſentiment, l'Etre poſſede la Vie réfléchie. Les Plantes poſſedent la premiere eſpece de Vie, les Animaux la ſeconde, l'Homme la troiſieme.



CHAPITRE XV.

Idées sur le développement de l'Ame.

LE Principe du Sentiment & de la Réflexion eſt dans la Subſtance immatérielle qui anime le Corps organiſé. Celui-ci donne lieu à l'exercice de ce Principe. Il n'eſt pas lui-même ce Principe : le Sentiment eſt un; le Corps eſt multiple.

L'Ame unie au Corps & agiſſant par lui, ſe développe donc comme lui.

Le phyſique de ce développement eſt dans la ſucceſſion des mouvemens variés que les Objets excitent dans la Partie du Corps qui eſt le Siege immédiat des opérations de l'Ame.

Cette Partie, quelle qu'elle ſoit, tient à toute la Machine; puiſqu'il n'eſt aucun Point de cette Machine qui ne puiſſe devenir l'Organe d'un ſentiment.

De l'impreſſion des Objets ſur le Siege de l'Ame réſulte un *changement* dans l'état primitif de ſes fibres.

De ce changement naît une tendance à certains mouvemens & à une certaine ſuite de mouvemens. De là l'Habitude.

Les ſentimens s'excitent les uns les autres. Les fibres deſtinées à la production des ſentimens communiquent donc les unes avec les autres. Le comment de cette communication nous eſt inconnu : nous n'en voyons que les effets.

L'AME est douée d'Activité; mais cette Activité est de sa nature *indéterminée*. C'est une tendance à agir, & non une certaine action. L'Ame demeureroit donc dans un repos éternel, si une Cause extérieure ne venoit l'en tirer. Cette Cause est dans les mouvemens que les Objets impriment aux Organes des Sens.

LA raison des déterminations de l'Activité de l'Ame est donc originairement dans les impressions du dehors.

EN vertu de la méchanique de l'Union l'Ame reproduit les mouvemens qui l'ont une fois affectée, & avec eux les sentimens qui en dérivent. Elle les combine : de là les notions réfléchies. Mais ces combinaisons sont toujours fondées en dernier ressort sur les impressions des Objets. Elles sont le fond sur lequel l'Ame opere; & comme il n'est point d'Objet isolé, il n'est point aussi d'idées isolées : un mouvement excité en réveille d'autres.

LES Objets se peignent dans le Cerveau tels qu'ils sont au-dehors. Il retient ces images & les retrace à l'Ame avec autant de fidélité que de promptitude. Ce sont des peintures exquises, des Tableaux mouvans infiniment supérieurs aux Chef-d'œuvres des RAPHAELS & des SÉBASTIENS.

L'ÉDUCATION arrange & multiplie ces images : elle en compose des suites qui représentent des Parties plus ou moins étendues de l'Univers.

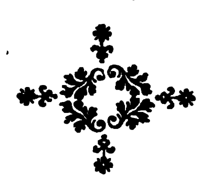
L'AME parcourt ces peintures; elle en dirige à son gré les mouvemens. Plus elle opere sur ces images, plus son Activité se développe.

CHAPITRE XVI.

Réflexion sur les Forces.

Nous ignorons profondément ce que c'est que *Force*, *Activité*, *Mouvement*. Nous avons inventé ces termes pour exprimer de certains effets; & tout notre favoir fe borne à connoître ces effets. Notre propre Force, cette Force que nous exerçons à chaque inftant fur notre Corps, & par notre Corps fur tant d'Objets divers; cette Force qui eft nous-mêmes, nous eft auffi inconnue que toute autre Force.

Si nous favions ce que c'eft que *Force*, qu'*Action* l'Univers fe dévoileroit à nos yeux: nous verrions les Effets dans leur Principe. Les Intelligences qui connoiffent ce Myftere voient les efforts que fait un d'Alembert, un Euler pour fe traîner d'une vérité à une autre, comme nous voyons les efforts de la Fourmi dans le tranfport d'une paille.



CHAPITRE XVII.

Conséquences de la Théorie du développement de l'Ame.

AINSI, le développement de l'Ame est la suite de ses modifications variées; & ces modifications sont l'effet nécessaire du jeu des Organes & des circonstances qui le déterminent.

Le nombre, la variété, l'espece des modifications déterminent le degré de Perfection de l'Ame.

Le Langage en multipliant les mouvemens & les combinaisons des mouvemens, en les assujettissant à un certain ordre est ce qui perfectionne le plus l'Activité de l'Ame.

L'Extrême pauvreté des Langues Américaines annonce l'imperfection des Peuples qui les parlent. Ces Peuples ont des signes naturels & des symboles & fort peu de termes. Le *Calumet* leur tient lieu des meilleures formules: c'est que comme ils n'ont que peu d'idées & la plupart sensibles, ces signes & ces symboles suffisent à les exprimer.

Quelle est donc la différence essentielle de l'Iroquois à Leibnitz? Dans l'un les fibres *intellectuelles* sont presque toutes demeurées paralytiques; dans l'autre toutes ont été mises en jeu, & leurs mouvemens infiniment variés se sont succédés dans le plus bel ordre.

CHAPITRE XVIII.

Continuation du même sujet.

LE grand Art de la Culture de l'Esprit consiste donc à varier le plus qu'il est possible les mouvemens de l'Organe intellectuel & à établir entre ces mouvemens une gradation telle qu'ils se reproduisent mutuellement. L'Instruction doit faire du Cerveau un Arbre *idéal*, une Carte *idéale* où chaque idée ait sa place déterminée.

Les *Méthodes*, & sur-tout les Méthodes géométriques, ne sont si utiles que parce qu'elles produisent infailliblement l'effet dont je parle. Elles sont d'autant plus parfaites, qu'elles répondent mieux à l'ordre de la génération de nos idées sur chaque sujet.

Les signes & les figures aident merveilleusement l'Esprit; tant il est décidé que plus nos idées sont corps, formes, mouvemens, plus elles nous affectent, plus elles sont dans la dépendance de notre Ame.

Si nous savons tant de Choses imparfaitement, si nous avons tant d'idées confuses ce n'est pas toujours que les Objets de ces idées ne soient pas assez à la portée de notre Esprit; c'est pour l'ordinaire parce que ces Objets ne nous ont pas été présentés dans un ordre convenable. On a excité presque tout-d'un-coup dans notre Cerveau beaucoup de mouvemens très-variés; on a remué bien des fibres; & de tout cela il n'a résulté que des liaisons imparfaites; les rapports n'ont été que peu sentis, quelquefois point du tout.

Il

Il ne falloit pas remuer tant de fibres à la fois ; l'Activité de l'Ame en a été trop partagée. Il falloit exciter d'abord des mouvemens très-simples ; l'Ame en auroit mieux saisi l'effet des mouvemens composés, par leur liaison naturelle avec ceux-là.

Je l'ai dit : l'Ame se plait aux gradations ; elle aime à comparer, & il n'est point de comparaison où il n'est point de rapports apperçus. Les Sciences & les Arts tournent sur ce pivot.

L'Ame est si bien faite pour comparer, qu'elle ne sauroit demeurer long-tems sur le même Objet sans en affoiblir l'impression : c'est qu'elle vient à ne comparer plus. La premiere impression est ce qui la frappe, à cause de sa liaison avec une impression précédente qui en différoit plus ou moins : il faut à l'Ame des passages, ils sont changemens. Ceci tient à une infinité de faits.

La Méditation est un excellent correctif des premieres études & le meilleur moyen de perfectionner celles de l'Age mûr. Elle change l'ordonnance défectueuse du Cerveau & le remonte, pour ainsi dire, en donnant aux idées l'arrangement, la forme, la liaison qui en font nos véritables richesses.

La Méditation fixe, compare, analyse, digere, incorpore, développe. Elle tend l'Attention ; & combien ce ressort est-il puissant ! Je n'exprime pas assez ; il décide de tout. Mais, ne vous y trompez point : la Méditation ne produit tous ces grands effets que lorsqu'en méditant on revêt ses idées des termes les plus propres. Vous en avez compris la raison ; ces termes sont à l'Ame ce que le pinceau & les couleurs sont au Peintre.

Je ne fais plus qu'une réflexion sur ce sujet, & je le quitte.

CHAP. XIX. ce que je vais dire regarde sur tout la *Composition*. Reduisez vos idées par la Méditation à leurs plus petits termes: écartez tout ce qui n'est qu'accessoire, & l'idée principale dégagée de ces brouillards brillera d'un éclat nouveau. Un mot l'exprimera; or ce mot quels charmes n'aura-t-il point pour l'Amour-propre, flatté de découvrir là-dessous tant de rapports! Voilà l'Art des grands Maîtres; en voici le Modele, MONTESQUIEU; je le répete MONTESQUIEU.

CHAPITRE XIX.

Continuation du même sujet.

TOUT est donc aussi déterminé dans l'Homme que dans les Etres purement matériels. Il est une Machine physico-morale qui joue en conséquence des rapports qu'elle soutient avec différens Objets. Les mouvemens donnent lieu aux perceptions; les perceptions engendrent les volontés; les volontés déterminent la Liberté.

LES mouvemens, les perceptions, les volontés, les actions sont enchaînés les uns aux autres par des nœuds nécessaires qui les rendent tour-à-tour causes & effets, effets & causes. Il est une action & une réaction perpétuelle du Cerveau sur l'Ame & de l'Ame sur le Cerveau; & voilà ce qui constitue la Vie dans les Etres mixtes.

L'EXERCICE de la Liberté dépend donc originairement d'un enchaînement de causes physiques, & cet enchaînement ne dépend point originairement de l'Agent.

CHAPITRE XX.

Réflexion sur la Théorie du développement de l'Ame.

APPROFONDISSEZ cette Théorie, & dites-moi ce que sont le mérite & le démérite. Essayez, si vous le pouvez, de la concilier avec une Éternité malheureuse.

CHAPITRE XXI.

Réflexion sur la Prophétie & sur la Grace.

SOIT que DIEU agisse immédiatement sur les fibres représentatrices des Objets & qu'IL leur imprime des mouvemens propres à exprimer ou à représenter à l'Ame une suite d'événemens futurs; soit que DIEU ait créé dès le commencement des Cerveaux dont les fibres exécuteront par elles-mêmes dans un tems déterminé de semblables représentations; l'Ame lira dans l'avenir: ce sera un E'SAÏE, un JÉRÉMIE, un DANIEL.

CE sera un Saint, un Martyr si les mouvemens représentatifs des Objets de la Foi l'emportent en intensité sur ceux que produit l'impression des Objets de la Chair. La Priere en montant le Cerveau sur un certain ton opere physiquement ces victoires. Le SAUVEUR du Monde qui possédoit, sans doute, la Méchanique de notre Constitution, nous invite aussi *à prier sans cesse*. L'ÉVANGILE est donc la Source de la Grace, puisqu'il fait entrer dans l'Entendement les idées les plus propres à sur-

Ch. XXII. monter l'effet des Objets sensibles. Les *Sacremens* sont encore un moyen de Grace par leur influence sur les Sens. Jugez sur ces principes de l'utilité & de la maniere du Culte public & privé.

CHAPITRE XXII.

Considération importante.

CEUX qui reprochent à la RÉVÉLATION CHRÉTIENNE de n'avoir pas mis dans un assez grand jour les Objets de la Foi savent-ils si la chose étoit possible ? Sont-ils certains que ces Objets ne different pas assez des Objets terrestres pour ne pouvoir pas être saisis par des Hommes ? Notre maniere actuelle de connoître tient à notre Constitution présente, & nous ignorons les rapports de cette Constitution à celle qui doit lui succéder. Nous n'avons des idées que par les Sens : c'est en comparant entre elles les idées sensibles, c'est en généralisant que nous acquérons des notions de différens genres. Notre capacité de connoître est donc limitée par nos Sens ; nos Sens le sont par leur structure ; celle-ci l'est par la place que nous occupons. Nous connoissons, sans doute, de la Vie à venir tout ce que nous en pouvions connoître ici bas : pour nous donner plus de lumiere sur cet État futur il eût fallu apparemment changer notre État actuel. Le tems n'est pas venu où ce changement doit s'opérer : *nous marchons encore par la Foi & non par la vue* : l'Animal stupide qui broute l'herbe, abstrairoit-il ? il distingue une touffe de gazon d'une motte de terre, & cette connoissance suffit à son État présent. Il acquerroit des connoissances plus relevées, il atteindroit à nos Sciences & à nos Arts si la conformation essen-

tielle de ses Organes venoit à changer; mais alors ce ne seroit plus cet Animal. Ferez-vous entrer dans le Cerveau d'un Enfant la Théorie sublime de l'infini? Ce Cerveau contient actuellement toutes les fibres nécessaires à l'acquisition de cette Théorie; mais vous ne pouvez encore les mettre en action.

Tout se fait par degrés dans la Nature: un développement plus ou moins lent conduit tous les Etres à la Perfection qui leur est propre. Notre Ame ne fait que commencer à se développer: mais cette Plante si foible dans ses principes, si lente dans ses progrès étendra ses racines & ses Branches dans l'Éternité.

C'est assurément un trait de la sagesse de la Révélation que son silence sur la nature de notre État futur. L'Homme divin qui enseigna à des Hommes mortels la *Résurrection*, étoit trop bon Philosophe pour parler de musique à des Sourds, de couleurs à des Aveugles.



CHAPITRE XXIII.

Du développement de l'Ame des Animaux.

PARMI les Animaux dont l'Ame est capable d'extension ou de développement, il faut mettre sur-tout dans ce genre les Animaux domestiques, ce développement découle des mêmes sources que celui de l'Ame humaine. Mais l'Échelle qui exprime le Développement de l'Ame de la Brute renferme bien moins de degrés que celle qui exprime le développement de l'Ame de l'Homme. Les mouvemens sont moins variés, moins combinés dans le Cerveau de la Brute. Et comme l'usage des signes d'institution suppose des fibres représentatrices de ces signes, il y a lieu de penser, ou, que ces fibres manquent dans le Cerveau de la Brute; ou, que celles qui le composent ne sont pas susceptibles des mêmes mouvemens & des mêmes suites de mouvemens que celles du Cerveau de l'Homme.

CHAPITRE XXIV.

Des Songes.

LORSQUE l'Ame a la perception ou le sentiment réfléchi de la suite de ses modifications, elle veille. Lorsque l'Ame éprouve une suite de modifications sans pouvoir réfléchir qu'elle les éprouve, elle dort. Le plus ou le moins d'intensité dans les mouvemens paroît différencier ces deux états.

LA méchanique des repréſentations du Cerveau eſt eſſentiellement la même dans le ſommeil & dans la veille. Chaque Cerveau eſt une Machine organique montée pour exécuter de certaines ſuites de mouvemens qui le diſtinguent de tout autre Cerveau. Une fibre de cette Machine eſt-elle ébranlée? toutes les fibres à l'uniſſon le ſont ſucceſſivement; & cette eſpece de développement continue juſques à ce qu'une cauſe extérieure ou intérieure l'interrompe ou en change la direction. De ce changement naît une autre ſuite qui s'exécute comme la premiere.

LES Songes des Animaux s'opérent par la même méchanique que ceux de l'Homme. Mais les Animaux diſtinguent-ils la veille du ſommeil? ils ne réfléchiſſent point; ils n'ont point ce ſentiment de leur Etre qu'on nomme *conſcience*.

SI l'Ame a préexiſté dans un Germe, elle a pu ſonger dans ce Germe. Mais l'extrême foibleſſe des mouvemens ne lui a pas permis de conſerver aucun ſouvenir de cet état primitif. La mort la ramene peut-être à un état analogue. La Réſurrection fera ſuccéder à cet état celui d'une veille éternelle.



SEPTIEME PARTIE.

SUITE

DES GRADATIONS.

CHAPITRE I.

Que les degrés de la Perfection sont pour nous indéfinis. Immensité de l'Echelle qu'ils composent.

CHAP. I.

ENTRE les extrêmes de la Perfection corporelle & entre ceux de la Perfection spirituelle il est un nombre indéfini de moyens ou de degrés intermédiaires.

LA raison de ces degrés est dans la composition du Monde, d'où résulte la dépendance réciproque des Etres, effet nécessaire de leurs rapports.

LA Collection ou la Suite de ces degrés compose l'Echelle des Etres.

CETTE Echelle traverse tous les Mondes & va se perdre près du Trône de DIEU.

CHAPITRE

CHAPITRE II.

Bornes & imperfections de nos Connoissances sur l'Echelle des Etres.

Nous n'entrevoyons encore de cette Chaîne immense qu'un très-petit nombre de Chaînons. Nous ne les appercevons que mal liés, interrompus & dans un ordre qui differe, sans doute, beaucoup de l'ordre naturel. La place où nous sommes, la foiblesse de notre vue, l'imperfection de nos Instrumens opposent à notre curiosité avide des obstacles qu'elle ne sauroit franchir. La Taupe contempleroit-elle de sa demeure obscure le Firmament & toutes les Productions qui embellissent l'Habitation de l'Homme ?

Mais si nos Connoissances sur l'E'chelle des Etres sont extrêmement bornées, elles suffisent au moins pour nous faire concevoir les plus grandes idées de cette magnifique Gradation & de la prodigieuse variété qui regne dans l'Univers.



CHAPITRE III.

Nuances dans la Nature. Especes mitoyennes.

Tout eſt donc gradué ou nuancé dans la Nature: il n'eſt point d'Etre qui n'en ait au-deſſus ou au-deſſous de lui qui lui reſſemblent par quelques caracteres & qui en different par d'autres.

Entre les caracteres qui différencient les Etres terreſtres la Raiſon en conſidere de plus ou de moins généraux, qui conviennent à plus ou moins de *Sujets*. De là les Diſtributions qu'elle fait de ces Etres en Claſſes, en Genres, en Eſpeces.

Les limites d'une Claſſe ou d'un Genre ne ſont pas celles de la Claſſe ou du Genre le plus voiſin : il eſt entre deux des Productions, pour ainſi dire, mitoyennes qui ſont comme autant de liaiſons ou de points de paſſage. Ces Productions ont des qualités qui ſont communes aux Claſſes ou aux Genres entre leſquels elles ſe trouvent placées, & elles en ont qui leur ſont propres & qui les excluent de ces Claſſes ou de ces Genres.

Les Bitumes, les Soufres lient les Terres aux Métaux. Les Vitriols uniſſent les Métaux aux Sels. Les Cryſtalliſations tiennent aux Sels & aux Pierres. Les Amianthes, les Litophytes forment une ſorte de liaiſon entre les Pierres & les Plantes. Le Polype unit les Plantes aux Inſectes. Le Ver à tuyau ſemble conduire des Inſectes aux Coquillages. La Limace touche aux Coquillages & aux Reptiles. Le Serpent d'eau, l'Anguille forment un paſſage des Reptiles aux Poiſſons. Le Poiſſon volant, la Macreuſe ſont

des milieux entre les Poissons & les Oiseaux. La Chauve-souris, l'E'cureuil volant enchaînent les Oiseaux avec les Quadrupedes. Le Singe donne la main aux Quadrupedes & à l'Homme.

CHAPITRE IV.

Réflexion.

IL y a lieu de penser que toutes les combinaisons qui ont pu s'exécuter avec les mêmes particules de la matiere ont été exécutées & ont produit autant d'Especes différentes. D'autres particules jointes à celles-là ont donné naissance à de nouvelles combinaisons & conséquemment à de nouvelles Especes. Par là tous les vuides ont été remplis, toutes les places ont été occupées.

CHAPITRE V.

Idée de l'Etendue de l'E'chelle des Etres terrestres.

ON peut concevoir dans l'E'chelle des Etres terrestres autant d'E'chelons qu'on connoît d'Especes de ces Etres. Ainsi, les vingt ou vingt-cinq mille Especes de Plantes qui composent un Herbier moderne sont vingt ou vingt-cinq mille E'chelons de l'E'chelle de notre Globe.

Chap. VI.

Entre toutes ces Plantes il n'en est point qui ne nourrisse une ou plusieurs Especes d'Animaux. Et parmi les Animaux combien en est-il qui sont des Mondes où habitent des Animaux plus petits ? Combien en est-il de ces derniers qui servent à leur tour de domicile ou de pâture à d'autres Animaux plus petits encore ? Qui sait où cette dégradation se termine ?

CHAPITRE VI.

Conséquences des Gradations.

Mais, s'il n'est aucune interruption dans la Suite des Etres ; si la Chaîne est par-tout continue, nos distributions en Classes, en Genres, en Especes sont des Distributions purement nominales, assorties à nos besoins & relatives aux bornes étroites de nos Connoissances & de nos Facultés. Il n'existe dans la Nature que des Individus ; & entre deux Individus que nous rangeons dans la même Espece, parce qu'ils nous paroissent semblables, il y a peut-être autant de différence que nous en pouvons découvrir entre deux Individus de Genres éloignés. Nous ne voyons que la premiere écorce des Choses ; nous n'appercevons que les traits les plus saillans. Un Spectateur placé dans les couches supérieures de l'Atmosphere distingueroit-il un Noyer d'un Orme, un Bœuf d'un Rhinoceros ?

Puis donc qu'il n'existe que des Individus & des Individus variés, chaque Individu est lui-même un E'chelon. Ainsi, l'E'chelle de notre Globe est composée d'autant d'E'chelons qu'il y a d'Individus. Il en est de même de l'E'chelle de chaque Monde, & toutes ces E'chelles particulieres ne composent qu'une même Suite, qui a pour premier Terme la Particule élémentaire & pour dernier Terme la PAROLE.

CHAPITRE VII.

De la pluralité des Mondes.

DEs Globes qui égalent ou surpassent même de beaucoup en grandeur notre Monde; des Globes qui tournent autour du Soleil & sur eux-mêmes; des Globes qui sont le Centre des révolutions de plusieurs Lunes; des Globes dans lesquels on découvre des Parties semblables ou analogues à celles qu'on observe sur la Terre; ces Globes, dis-je, je le demande à la Raison, seroient-ils sans Habitans ?

CHAPITRE VIII.

Variétés des Mondes.

PLus on étudie la Nature, plus on se persuade que tout est varié. La Métaphysique qui entreprend de démontrer ce principe ajoute peu aux preuves de fait. S'il n'éxiste pas deux Individus précisément semblables, cela est vrai sur-tout d'Individus très-composés. Il est incomparablement plus difficile que deux Hommes se ressemblent, que deux Vers, deux Oignons, deux Crystaux. Que doit-ce donc être de deux Mondes, de deux Systêmes, de deux Tourbillons ? Assurément l'Assemblage d'Etres qui compose un Monde ne se rencontre dans aucun autre. Chaque Monde a son E'chelle, son Économie, ses Loix.

Il est peut-être des Mondes dont les rapports à notre

CHAP. IX.

Terre font comme ceux du Singe au Caſtor ou comme ceux de l'Homme au Singe.

D'AUTRES Mondes peuvent être entre eux en raiſon du Quadrupede à l'Oiſeau ou de l'Inſecte à la Plante.

ENFIN, il exiſte peut-être des Mondes dont les rapports au nôtre font comme ceux de l'Orang-outang à l'Ortie de Mer ou comme ceux de l'Homme à la Moule.

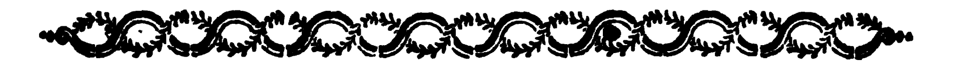
QUELLE eſt donc la Perfection de la Cité de DIEU, où l'ANGE eſt le moindre des Etres animés ?

CHAPITRE IX.

Des NATURES CÉLESTES.

LA Collection des Mondes ſemés dans l'Eſpace comme le ſable ſur les bords de la Mer, eſt pour les NATURES CÉLESTES ce que ſont pour nous les Cabinets d'Hiſtoire naturelle. Parmi ces NATURES SUPÉRIEURES les unes ne ſavent peut-être qu'un Monde ; d'autres en ſavent pluſieurs. Quels ſont ceux qui échappent à l'étendue de TON INTELLIGENCE, FILS UNIQUE DU PÈRE, ROI des Hommes & des Anges !

VERBE INCARNÉ ! PREMIER-NÉ entre les Créatures ! ſi TU les ſurpaſſes toutes en excellence ; que ſont TES PERFECTIONS comparées à CELLES de l'ETRE SUFFISANT A SOI, devant QUI tant de milliers de Mondes ne ſont que comme des gouttes de roſée !



HUITIEME PARTIE.

DE L'HARMONIE
DE L'UNIVERS.

CHAPITRE I.

Principes généraux sur la liaison universelle.

LE propre de l'Intelligence est d'établir entre les Choses des rapports en vertu desquels elles conspirent au même but. CHAP. I.

PLUS les rapports sont liés, variés, étendus, plus le but est utile, noble, élevé, & plus il y a de Perfection dans l'Intelligence.

L'UNIVERS, Production de l'INTELLIGENCE SANS BORNES, est donc un Système de rapports parfaits. Sa fin est sublime; c'est le Bonheur; *tout* le Bonheur possible; le Bonheur général.



CHAPITRE II.

Continuation du même sujet.

TOUT eſt donc lié dans l'Univers; tout y eſt rapport; tout y conſpire au même but.

IL n'eſt pas juſqu'au moindre atome du Monde phyſique & juſqu'à la moindre *idée* du Monde intellectuel qui n'aient leur liaiſon avec tout le Syſtême. Retranchez cette idée ou cet atome, vous détruiſez l'Univers. Quelle ſeroit, en effet, la raiſon de l'exiſtence de cet atome ou de cette idée, s'ils ne tenoient abſolument à rien? Or, dès qu'ils ont une liaiſon avec quelques Parties du Syſtême, ils en ont une avec le Tout.

CHAPITRE III.

Du Syſtême général.

LES différens Etres qui compoſent chaque Monde peuvent être regardés comme autant de Syſtêmes particuliers qui tiennent à un Syſtême principal par diverſes relations. Celui-ci eſt lié lui-même à d'autres Syſtêmes plus étendus, & tous tiennent au Syſtême général.

AINSI chaque Etre a ſa Sphere dont l'activité eſt proportionnée à la force du Mobile. Cette Sphere eſt renfermée elle-même dans une autre Sphere; celle-ci dans une autre encore; &

& les circonférences s'étendant continuellement, cette étonnante Progression s'éleve par degrés des Infiniment petits aux Infiniment grands, de la Sphere de l'atome à celle du Soleil, de la Sphere du Polype à celle du CHÉRUBIN. CHAP. IV.

ESPRIT ADORABLE, présent à l'Universalité des Etres! si TON IMMENSITÉ n'étoit TA TOUTE PUISSANCE & TA TOUTE SCIENCE, je dirois que TA SPHERE *a son Centre par-tout & sa Circonférence nulle part.*

CHAPITRE IV.

Rapports généraux.

IL est donc une correspondance mutuelle entre toutes les Parties de l'Univers: aucune de ces Parties n'est isolée.

UN Corps tient à un autre Corps, une figure à une autre figure, un mouvement à un autre mouvement, un Esprit à un autre Esprit, une idée à une autre idée, &c.

LE Feu, l'Air, l'Eau, la Terre agissent réciproquement les uns sur les autres suivant certains rapports, & ces rapports sont la base de leurs liaisons avec les Fossiles, les Végétaux, les Animaux, l'Homme.

LES Etres bruts ou non-organisés se rapportent aux Etres organisés comme à leur centre. Les Etres organisés sont les uns pour les autres.

CHAP IV.

Les Plantes tiennent aux Plantes ; les Animaux tiennent aux Animaux ; les Animaux & les Plantes ſont enchaînés par des ſervices mutuels. L'Homme comme le principal Mobile, exerce ſon Activité ſur tout le Globe.

La multiplication eſt en raiſon de la deſtruction ; la défenſe eſt proportionnelle à l'attaque ; la ruſe s'oppoſe à la ruſe ; la Force combat la Force ; la vie balance la mort ; les Eſpeces ſe conſervent.

Les Eſpeces & les Individus répondent en dernier reſſort au volume & à la maſſe de la Terre. Le volume & la maſſe de la Terre répondent à la place qu'elle occupe dans le Syſtême ſolaire. Celui-ci répond à la place qu'il occupe entre les Syſtêmes voiſins.

Le Soleil agit ſur les Planetes ; les Planetes agiſſent ſur le Soleil & les unes ſur les autres.



CHAPITRE V.

Autres rapports généraux.

Rapports des Objets, des Sens & de l'Ame.

Conséquence de ces rapports.

LE physique répond au moral: le moral répond au physique.

L'AME est unie au Corps: le Corps tient par son Organisation aux Objets extérieurs: ces Objets tiennent à l'Ame, & y font naître des sentimens.

CES sentimens sont agréables ou désagréables dans la relation du degré de l'ébranlement à la nature de l'Ame.

LES Machines organiques sont construites sur des rapports déterminés aux Objets qui agissent sur elles: le nombre des ébranlemens modérés, d'où naît le plaisir, l'emporte de beaucoup sur celui des ébranlemens violens d'où naît la douleur. Il est plus de sentimens agréables que de sentimens désagréables, plus de bien que de mal.



CHAPITRE VI.

Liaison du Tempérament & du Caractere.

Effets qui en résultent.

LES Penchans, les Affections, les Mœurs, le Génie dérivent du Tempérament. Le Tempérament est lié au Climat, aux nourritures, au genre de vie.

DE là le Caractere des Nations: de là encore les diverses Formes de Gouvernement qui sont les résultats naturels de ce Caractere.

LES rapports des Caracteres entre eux, les relations des Forces, des besoins, des intérêts constituent l'Harmonie politique de notre Monde.

TOUTES ces forces particulieres agissent les unes sur les autres en raison de leur activité & cette activité varie dans chaque force.

LES Corps politiques qui résultent de l'aggrégat de ces forces naissent, croissent, durent, s'affoiblissent, s'alterent, périssent ou se décomposent, & de leurs débris ou de leurs élémens se forment de nouveaux Corps, appellés aux mêmes révolutions que les premiers.

D'AUTRES Forces se combinant avec les Forces politiques en modifient les effets. Ces Forces sont les Religions, & leur énergie est un *maximum* qu'on ne sauroit déterminer.

Ce développement & cette succession des Monarchies, des Républiques, des Religions; les transformations des Monarchies en Républiques, des Républiques en Monarchies font passer l'Humanité par tous les degrés de la Perfection terrestre, & font la principale Décoration de notre Planete.

CHAPITRE VII.

Réflexion sur l'Enchainement universel.

Ainsi, une même *Chaîne* embrasse le physique & le moral, lie le passé au présent, le présent à l'avenir, l'avenir à l'Eternité.

La Sagesse qui a ordonné l'existence de cette Chaîne a, sans doute, voulu chacun des Chaînons qui la composent. Un Caligula est un de ces Chaînons, & ce Chaînon est de fer: un Marc-Aurele est un autre Chaînon, & ce Chaînon est d'or. L'un & l'autre sont des Parties nécessaires d'un Tout qui ne pouvoit pas ne pas être. Dieu s'irriteroit-il donc à la vue du Chaînon de fer? quelle absurdité! Dieu estime ce Chaînon ce qu'il vaut. Il le voit dans sa Cause, & il approuve cette Cause parce qu'elle est bonne. Dieu voit les Monstres moraux comme il voit les Monstres physiques. Heureux le Chaînon d'or! plus heureux encore s'il sait qu'il n'est qu'*heureux!* Il a atteint le plus haut degré de la Perfection morale, & il ne s'en enorgueillit point, parce qu'il sait que ce qu'il est, est le résultat nécessaire de la place qu'il devoit occuper dans la Chaîne.

L'ÉVANGILE eſt l'Expoſition allégorique de ce Syſtême; la comparaiſon du *Potier* en eſt le précis.

CHAPITRE VIII.

Continuation du même ſujet.

POURQUOI vous aigrir à la vue des défauts de votre Prochain? Vous aigriſſez-vous à l'aſpect d'une Ronce ou d'un Scorpion? ſongez donc que l'AUTEUR du Scorpion eſt auſſi l'AUTEUR de ce Prochain qui vous aigrit.

CHAPITRE IX.

De la Beauté de l'Univers.

LA Beauté de chaque Monde a ſon fondement dans la diverſité harmonique des Etres qui le compoſent & dans la ſomme du Bonheur qui réſulte de cette diverſité.

L'ASSEMBLAGE des ſommes de Bonheur diſtribuées aux différens Mondes forme le BONHEUR GÉNÉRAL, qui renferme toutes les déterminations poſſibles de l'Exiſtence SENTANTE & INTELLIGENTE.

CHAPITRE X.

Vue métaphysique de l'Univers sensible.

Si cette magnifique Décoration qui charme nos Sens n'est réellement qu'une Décoration : si le Monde n'est qu'un phénomene, une apparence ; si l'Etendue, la Solidité, la Force d'inertie, la Pesanteur, le Mouvement, &c. ne sont que les résultats de l'Activité d'Etres *simples* ; si les Loix suivant lesquelles cette Activité, variée dans chaque Etre, se développe & se modifie, constituent les Corps particuliers de l'assemblage desquels résulte l'Univers *sensible* ; cet Univers n'en est pas moins beau ; mais les yeux de la Chair ne sauroient le voir sous ce point de vue.

CHAPITRE XI.

Somme des Vérités métaphysiques sur Dieu *& le Monde.*

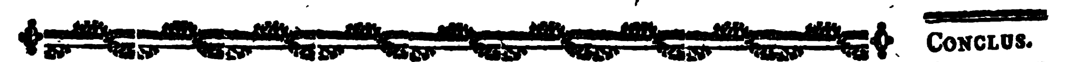
Je sens ; donc, je suis. Ce qui est en moi qui sent est un. J'ai des idées qui se succedent dans un certain ordre ; il est entre elles une harmonie, des rapports indépendans de ma Volonté ; elles modifient agréablement mon existence ; donc, il est hors de moi une Cause éternelle de ces idées ; donc cette Cause est puissante, intelligente, bienfaisante.

CHAPITRE XII.

De l'Unité de la Cause premiere.

L'Harmonie de l'Univers prouve l'Intelligence de sa Cause ; elle indique encore que cette Cause est Une. L'Unité du dessein conduit à l'Unité du Principe. Il n'y a pas même lieu de supposer plusieurs Principes lorsqu'un seul Principe a en soi la raison suffisante de ce qui est. Le *Polythéisme* est au moins un pléonasme en Métaphysique : il n'en est pas absolument un en Théologie ; c'est que la Théologie n'est pas la Science des notions communes.





CONCLUSION.

QUELLE que ſoit notre maniere de penſer ſur DIEU & ſur l'Univers, une choſe demeure certaine, c'eſt que l'Homme n'eſt pas un Quadrupede & qu'un Quadrupede n'eſt pas un Champignon.

IL ſuit de cette Obſervation importante, que le moyen d'être heureux c'eſt de ſe conformer à l'Ordre ou aux rapports qui ſont entre les Choſes.

L'ATHÉE de ſpéculation peut donc être heureux ou honnête Homme, parce qu'il peut connoître l'Ordre & le ſuivre: mais l'honnête Homme qui croit un DIEU & une Vie à venir a tout le bonheur de l'Athée & des eſpérances que l'Athée ne ſauroit avoir. Si je pouvois ceſſer un inſtant de penſer qu'il y a une PREMIERE Cauſe, je dirois encore comme MARC AURELE; *agis d'une maniere conforme à la Nature.*

LORSQUE j'ai dit que l'Amour propre eſt le Principe des Devoirs, j'ai entendu néceſſairement un Amour propre ſoumis aux Loix de l'Ordre; puiſque ſans cette ſoumiſſion il n'eſt point de Devoirs & conſéquemment de vrai bonheur.

QUAND j'ai parlé de l'utile, j'ai compris ſous ce mot tout ce qui eſt propre à nous procurer du plaiſir: mais il eſt des plaiſirs ſenſuels que l'Amour propre bien ordonné n'eſtime que ce qu'ils valent, & des plaiſirs ſpirituels ou réfléchis que

CONCLUS.

l'Amour propre bien ordonné recherche par préférence. Il est un intérêt grossier qui annonce l'imperfection, & un intérêt noble qui caractérise la perfection. Cet intérêt est le mobile du Sage, & le Sage possede le Bonheur le plus réel qui soit ici bas.

LORSQUE j'ai avancé que tout est nécessaire, j'ai avancé que la CAUSE NÉCESSAIRE ne pouvoit pas ne pas agir ni agir autrement : cela revient à dire que la CAUSE NÉCESSAIRE est ce qu'ELLE est.

FIN.

ÉCRITS

DIVERS.

RECUEIL DE DIVERS PASSAGES DE LEIBNITZ SUR LA SURVIVANCE DE L'ANIMAL, *POUR SERVIR DE SUPPLEMENT* A LA PARTIE VII *DE LA* PALINGÉNÉSIE PHILOSOPHIQUE, ET RÉFLEXIONS SUR CES PASSAGES.



INTRODUCTION.

C'ÉTOIT pour mettre mon Lecteur à portée de comparer mes idées sur la permanence de l'Animal avec celles de LEIBNITZ, que j'avois rassemblé dans la Partie VII de la *Palingénésie* quelques Passages de ce grand Métaphysicien sur cet intéressant sujet, & que je les avois accompagnés de réflexions propres à en faire mieux juger. Depuis la premiere publication de mon Livre, en 1769, quelques Amis m'ont communiqué d'autres Passages plus ou moins remarquables du même Auteur, INTROD.

ART. I.

& qui concourent tous à déterminer de la maniere la plus précise sa véritable opinion touchant la Survivance de l'Animal. Je vais donc transcrire ici ces Passages, auxquels je joindrai les réflexions qu'ils font naître bien naturellement.

I.

DANS un Écrit (1) de notre Auteur intitulé, *Systême nouveau sur la Nature & sur la communication des Substances, & sur l'Union de l'Ame & du Corps*, on lit ce qui suit.

« LES Transformations de MM. SWAMMERDAM, MALPIGHI & » LEWENHOEK qui sont des plus excellens Observateurs de » notre tems, sont venues à mon secours, & m'ont fait admettre plus aisément que l'Animal & toute autre Substance » organisée ne commence point, lorsque nous le croyons, & » que sa génération apparente n'est qu'un développement & » une espece d'augmentation. Aussi ai-je remarqué que l'Auteur » de la *Recherche de la Vérité*, M. RÉGIS, M. HARTSOEKER & » d'autres habiles Hommes n'ont pas été fort éloignés de ce » sentiment. »

« MAIS, il restoit encore la plus grande question, de ce » que ces Ames ou ces Formes deviennent par la mort de » l'Animal ou par la destruction de l'Individu de la Substance » organisée. Et c'est ce qui embarrasse le plus; d'autant qu'il » paroît peu raisonnable que les Ames restent inutilement dans » un Chaos de Matieres confuses. »

« CELA m'a fait juger enfin qu'il n'y avoit qu'un seul parti » raisonnable à prendre; & c'est celui de la conservation non

(1) OEUVRES *de* LEIBNITZ, de l'Édit. de Geneve, Tom. II, pag. 49.

„ seulement de l'Ame, mais encore de l'Animal même & de „ sa Machine organique; quoique la destruction des Parties „ grossieres l'ait réduit à une petitesse qui n'échappe pas moins „ à nos Sens que celle où il étoit avant que de naître. „

Il est aisé d'appercevoir que LEIBNITZ n'ajoute rien dans ce Passage à ceux que j'ai tirés de la *Théodicée* & des *Nouveaux Essais sur l'Entendement humain.* C'est par-tout la même idée & que l'Auteur laisse toujours dans un certain vague qui, j'ose le dire, est très-éloigné du degré de développement que j'ai donné à mon hypothese sur l'*Etat futur* de l'Homme, (2) & sur la Conservation des Animaux & même des Plantes. (3)

LEIBNITZ s'appuyoit, à bon droit, sur les Observations de SWAMMERDAM, de MALPIGHI & de LEWENHOEK pour établir que ce que nous nommons *Génération* n'est qu'un simple *développement*, & c'étoit ce qui le portoit à en inférer, que ce que nous nommons *la mort* n'est point une *destruction*; mais que c'est plutôt un *enveloppement*.

Il admettoit donc, que l'Animal *conservoit sa Machine organique*, & que par la *destruction des Parties grossieres* de cette Machine l'Animal se trouvoit réduit par la *mort à une petitesse* qui le rendoit aussi *invisible* alors, qu'il l'étoit avant ses premiers développemens.

Il est de la plus grande évidence que cette idée de notre illustre Métaphysicien sur la Conservation de l'Animal differe beaucoup de celle que j'ai développée si au long & si clairement dans les deux Écrits que j'ai cités. L'opinion que LEIBNITZ présente d'une maniere si vague dans le Passage que je

(2) Chap. XXIV de l'*Essai analytique*.
(3) Part. I, II, III, IV, V, VI, XII, XIV de la *Palingénésie*.

ART. II. viens de transcrire, revient pour le fond à l'hypothese que j'avois d'abord imaginée pour rendre raison de la Survivance de tout Etre-mixte & que j'ai fort détaillée & réfutée. (4)

IL peut m'être permis de douter qu'aucun Disciple du grand Homme dont je parle, ait exposé l'*Enveloppement* d'une maniere aussi claire & aussi complete que je l'ai fait. C'est à ceux qui ont beaucoup étudié sur ce point les meilleurs Leibnitiens à comparer mon exposition avec les leurs & à juger.

I I.

ON trouve dans les Oeuvres (1) de notre Philosophe une Épitre latine qu'il adressoit à VAGNÉRUS, *sur la Force active du Corps, sur l'Ame humaine & sur celle des Brutes*, où il s'exprime ainsi.

Memineris autem, ex sententiâ meâ, non tantùm omnes vitas, omnes Animas, omnes Mentes, omnes Entelechias primitivas esse perennes, sed etiam omni Entelechiæ primitivæ, seu omni principio vitali perpetuò adjunctam esse quandam naturæ Machinam, quæ nobis Corporis organici nomine venit, licet ea Machina etiam quùm figuram suam summatim conservat, in fluxu consistat, perpetuòque reparetur, ut Navis THESEI. *Neque adeò certi sumus vel minimam materiæ in Nativitate à nobis acceptæ particulam in corpore nostro superesse: licet etiam eadem Machina subinde planè transformetur, augeatur, diminuatur, involvatur aut evolvatur. Itaque non tantùm Anima est perennis, sed etiam aliquod Animal semper superest, etsi certum aliquod Animal perenne dici non debeat, quia species Animalis non manet; quemadmodum Eruca & Papilio idem Animal non est, etsi eadem*

(4) *Paling.* Part VII, Chap. IV.
(1) Tome II, pag. 226.

sit

sit Anima in utroque : Habet igitur hoc omnis naturæ Machina, ut nunquam sit planè destruibilis, cùm crasso tegumento utcunque dissipato, semper Machinula nondum destructa subsit, instar vestium Arlequini comici, cui post multas tunicas exutas, semper adhuc nova supererat. ART. II.

IL ne me semble pas que ce second Passage ajoute plus que le précédent à ceux que j'ai rapportés dans la Partie VII de la *Palingénésie*. C'est encore essentiellement la même Doctrine ; mais l'Auteur recourt ici à des comparaisons ingénieuses qui éclaircissent un peu plus sa pensée : quelques réflexions que je vais faire sur ce Passage assez remarquable feront mieux sentir ceci.

L'AUTEUR commence par rappeller son Dogme chéri de la permanence de toutes les *Ames*, de toutes les *Vies*, de toutes les *Entéléchies primitives*. Il passe ensuite à un autre Dogme philosophique qui ne lui plaisoit pas moins & qui est lié étroitement à son grand principe de la *raison suffisante*. Il soutient, que *toute Ame* ou *tout principe vital* est *perpétuellement* uni à une *sorte de Machine* que nous nommons un *Corps organisé*. Il dit, que cette *Machine* est dans un *flux* perpétuel, pendant lequel néanmoins elle conserve ce qui fait l'*essentiel* de sa *Figure* ; ensorte que quoique cette *Machine* ne puisse se conserver que par des *réparations* continuelles, elle demeure essentiellement *la même* ou du moins peut être dite *la même*, comme le *Vaisseau de* THÉSÉE. Il dit encore ; « que nous ne sommes pas certains qu'il reste dans cette » Machine une seule des particules qui la composoient à la » naissance. Ainsi, la même Machine, selon notre Auteur, » se transforme, s'augmente, diminue, s'enveloppe ou se dé» veloppe ; de façon que non seulement l'Ame est durable » ou permanente ; mais encore toute l'animalité ; quoiqu'on ne » puisse pas dire exactement que le même Animal demeure ou

ART. II.

„ furvivé ; car l'Efpece de l'Animal ne demeure pas ; de même „ que la Chenille & le Papillon ne font pas le même Animal, „ quoique la même Ame foit dans l'un & dans l'autre. „ Notre grand Métaphyficien conclut de tout cela ; " que la „ Machine n'eft jamais détruite en entier, & qu'encore que „ l'enveloppe groffiere fe diffipe, il refte toujours une petite „ Machine à-peu-près comme chez l'*Arlequin* de Théatre, qui „ après avoir dépouillé plufieurs Habits, en confervoit tou- „ jours un autre. „

Il ne faut que le plus léger degré d'attention pour découvrir combien ces idées different de celles que j'ai expofées dans trois de mes Écrits. (2) Non feulement elles en different beaucoup à l'égard du fond des Chofes ; mais encore à l'égard de l'énoncé, du dévelopement & de l'enchaînement des propofitions. LEIBNITZ préfente toujours fa Doctrine d'une maniere fi vague, fi confufe ; il prend fi peu de foin de la déveloper, de l'éclaircir, de la fixer ou de la réduire à des termes clairs, précis & exactement déterminés, qu'il eft facile de reconnoître qu'il n'avoit point affez creufé cette partie de fa Doctrine. Il eft très-manifefte, qu'il envifageoit le *Corps organifé* auquel l'Ame eft unie, comme une Machine fufceptible d'une multitude de *modifications* diverfes, & qu'il penfoit, qu'entre ces modifications *fucceffives*, il en étoit une en vertu de laquelle la *Machine organique* fe confervoit après la mort ; mais fous une autre forme & fous d'autres proportions.

LEIBNITZ ne paroît pas même avoir eu des idées exactes fur l'accroiffement des Corps organifés. C'eft ce qu'on peut inférer légitimement de fa comparaifon du *Vaiffeau de* THÉSÉE. On n'a, pour s'en convaincre, qu'à lire avec attention l'Ar-

(2) *Effai analyt.* Chap. XXIV. *Contempl.* Part. IV, Chap. XIII. *Paling.* Part. I, II, III, &c.

ticle 170 des *Corps organisés* & tout ce que j'ai exposé sur ce sujet si difficile dans la Part. XI de la *Palingénésie.*

ENCORE une fois ; l'hypothese que notre Auteur ne fait qu'esquisser ici, revient pour l'essentiel à celle que j'ai fort développée Part. VII, Chap. IV. de la *Palingénésie.* On sait assez que dans l'hypothese que j'ai préférée à celle-ci, ce n'est point ce Corps organisé que nous voyons & que nous palpons & qui est détruit par la mort, auquel l'Ame est immédiatement unie : c'est un autre Corps logé dès le commencement dans celui-là, & qui en est essentiellement distinct.

III.

J'ACCORDE, dit ailleurs (1) notre PLATON moderne, une „ existence aussi ancienne que le monde, non seulement aux „ Ames des Bêtes, mais généralement à toutes les *Monades* „ ou substances simples dont les phénomenes composés résultent : & je tiens que chaque Ame ou Monade est toujours „ accompagnée d'un Corps organique, mais qui est dans un „ changement perpétuel ; de sorte que le Corps n'est pas le „ même, quoique l'Ame & l'Animal le soient. Ces regles ont „ encore lieu par rapport au Corps humain, mais apparemment „ d'une maniere plus excellente qu'à l'égard des autres Animaux „ qui nous sont connus ; l'Homme devant demeurer non seulement un Animal, mais encore un Personnage & un Citoyen „ de la cité de DIEU ; qui est le plus parfait état possible, sous „ le plus parfait MONARQUE.

„ Vous dites, Monsieur, dans votre fragment, que vous „ ne comprenez pas trop bien *quelles sont ces autres Substances*

(1) Lettre de l'Auteur à DES MAIZEAUX, datée de Hannover le 8. de Juillet 1711. *Oeuvres.* Tom. II, pag. 66.

ART. III.

» *corporelles, outre les Animaux, dont on a cru jusqu'ici l'extinction entiere.* Mais s'il y a dans la Nature d'autres Corps organiques vivans que ceux des Animaux, comme il y a bien de l'apparence, & comme les Plantes nous en semblent fournir une exemple, ces Corps auront aussi leurs substances simples ou *Monades*, qui leur donneront la vie, c'est-à-dire, de la perception & de l'appétit, quoiqu'il ne soit point nécessaire que cette perception soit une sensation. Il y a apparemment une infinité de degrés dans la perception, & par conséquent dans les *Vivans*; mais ces Vivans seront toujours indestructibles, non seulement par rapport à la Substance simple, mais encore parce qu'elle garde toujours quelque Corps organique. »

TOUJOURS la même Doctrine; toujours le même fond d'idées. L'Auteur n'abandonnant point son principe favori, admet, que *toute Monade est toujours accompagnée d'un Corps organique.* Il continue à dire ici, comme ailleurs, que ce *Corps organique* ne demeure pas *le même*; mais qu'il est *dans un changement perpétuel*; ensorte néanmoins que l'*Ame* & l'*Animal* demeurent constamment les mêmes. On voit assez qu'il entend par là ce que nous nommons la *Personne* de l'Animal. Il s'explique lui-même en employant le mot de *Personnage*.

IL imaginoit donc dans le Corps *organique* une sorte de *flux* ou de *succession* de particules constituantes, qui s'opéroit de maniere que la *forme essentielle* du Corps organique ne changeoit point.

CE qu'ajoute ensuite LEIBNITZ sur les Plantes ne ressemble point du tout à ce que j'ai exposé sur leur sensibilité & sur leur perfectibilité dans la Partie X de la *Contemplation de la Nature* & dans la Partie IV de la *Palingénésie.* Notre Auteur donne aux *Plantes* une *Monade* ou Substance *simple*, d'où

résulte ce qu'il nomme *leur Vie.* Il veut que cette Vie soit accompagnée de *perception* & d'*appétit.* Il admet, comme probable, qu'il y a une *infinité de degrés* dans la Perception des Etres vivans ; & que *tous les Vivans seront toujours indestructibles* ; ce qu'il n'entend pas seulement de la *Monade*, mais encore du *Corps* auquel elle est *unie* : car, dit-il, *la Monade garde toujours quelque Corps organique.*

REMARQUEZ enfin, que LEIBNITZ ne s'occupe point ici de cette perfectibilité de la Plante, dont j'ai tant parlé. Il ne fait absolument qu'appliquer son principe des *Monades* à tout ce qui vit. Mais il ne conduit point, comme je l'ai fait, le Lecteur par la route des observations & de l'analyse. Il affirme comme vrai ou comme probable tout ce qui lui paroît renfermé dans son principe fondamental : mais ce n'est pas ainsi qu'on parvient à donner de la vraisemblance à une conjecture.

IV.

DANS une autre Lettre (1) de LEIBNITZ au célebre ARNOLD, datée de Venise le 23 de Mars 1690, il s'énonce en ces termes.

« LE Corps est un aggrégé de Substances & n'est pas une
» Substance à proprement parler. Il faut par conséquent que
» par tout dans le Corps il se trouve des Substances indivisi-
» bles, ingénérables & incorruptibles, ayant quelque chose
» de répondant aux Ames. Que toutes Substances ont toujours
» été & seront toujours unies à des Corps organiques diver-
» sement transformables. »

[1] *OEUVRES* Tom. II, pag. 46.

ART. IV.

Ce Passage paroîtroit très-obscur à quelqu'un qui n'auroit pas un peu médité la Philosophie de notre Auteur. Il faut ici se souvenir qu'il ne reconnoissoit pour véritable Substance que les Etres *simples*, qu'il nommoit des *Monades*. L'Étendue matérielle n'étoit, dans ses idées, qu'un pur *phénomene*, résultant des Monades qui la constituent, & dont l'effet est de produire en nous la perception de l'E'tendue. Le Corps n'est donc ainsi, comme il le dit, *qu'un Aggrégé de Substances simples*.

Et comme le Corps nous offre divers *assemblages* de Parties organiques, qui sont elles-mêmes formées de plus petits *assemblages* de Parties encore organiques, Leibnitz paroît supposer ici dans chaque assemblage une *Monade* ou Substance *simple*, *ingénérable*, *incorruptible*, *ayant quelque chose de répondant aux Ames*.

On ne démêle pas clairement ce qu'il entend dans ce Passage par la *transformabilité des Corps organiques* auxquels ces sortes d'*Ames* sont unies. On entrevoit seulement qu'il avoit en vue les changemens que ces Corps peuvent subir.

Il est rare que Leibnitz attache des idées bien déterminées aux expressions qu'il emploie. Notre Langue n'étoit pas autant à sa disposition que l'Allemand ou le Latin, & ceci n'accroît pas peu la difficulté de le saisir bien. Je pourrois en fournir divers exemples.

Je croirois bien que les idées de l'Auteur étoient en général liées & harmoniques dans sa puissante Tête : mais, il ne les produisoit pas toujours ni aussi liées ni aussi harmoniques, & souvent il les disséminoit ou les jetoit pêle-mêle sur le papier.



V.

ART. V.

VOICI un autre Paſſage qu'on rencontre dans un petit Écrit (1) de l'Auteur intitulé, *Principes de la Nature & de la Grace fondés en Raiſon.*

« TOUT eſt plein dans la Nature. Il y a des Subſtances „ ſimples, ſéparées effectivement les unes des autres par des „ actions propres qui changent continuellement leurs rapports; „ & chaque Subſtance ſimple ou *Monade* qui fait le centre „ d'une Subſtance compoſée, (comme par exemple d'un Ani- „ mal) & le principe de ſon *unicité*, eſt environnée d'une „ maſſe compoſée par une infinité d'autres *Monades*, qui conſ- „ tituent le *Corps propre* de cette *Monade centrale*, ſuivant les „ affections duquel elle repréſente, comme dans une maniere „ de centre, les choſes qui ſont hors d'elle.

« ET ce *Corps* eſt *organique* quand il forme une maniere „ d'Automate ou de Machine de la Nature, qui eſt Machine „ non ſeulement dans le tout, mais encore dans les plus petites „ parties qui ſe peuvent faire remarquer. „

L'INVENTEUR des Monades ſe laiſſe un peu plus entrevoir ici que dans le Paſſage précédent. Il eſt aſſez clair qu'il ſuppoſe dans le Corps d'un Animal une *Monade principale*, qui eſt comme le *centre* du Syſtême organique de l'Animal. Il l'appelle le principe de l'*unicité* de l'Animal. Il avance *qu'elle eſt environnée d'une Maſſe compoſée d'une infinité d'autres Monades*; & ce ſont ſelon lui *ces Monades qui conſtituent le Corps propre de la Monade centrale* ou principale. Ce *Corps propre* a diverſes *affections*, auxquelles la Monade centrale correſpond

[1] *OEUVRES de LEIBNITZ*, Tom. II, pag. 32.

ART. V.

par les *repréſentations* plus ou moins confuſes qu'elle ſe forme *des Choſes qui ſont hors d'elle.* Ceci tient à la fameuſe *Harmonie préétablie* de l'Auteur.

Il ajoute; que le *Corps propre eſt organique* quand il forme une ſorte d'*Automate* ou de *Machine.* On voit de reſte ce qu'il entend ici par une *Machine.* Le Corps d'un Animal eſt en effet une admirable Machine. Le Corps d'une Plante en eſt une encore & qui n'eſt guere moins admirable.

Mais, ce qu'il faut ſur-tout remarquer dans le Paſſage que nous avons ſous les yeux, c'eſt que Leibnitz prétend que le Corps de l'Animal n'eſt pas ſeulement une Machine dans ſon Syſtême organique pris en entier; mais, *qu'il l'eſt encore dans chacune de ſes plus petites parties.*

Si j'avois connu cette idée de notre Métaphyſicien lorſque je traitois *de l'excellence des Machines organiques*, Part. IX de la *Palingénéſie*, je n'aurois pas manqué aſſurément d'en faire mention. Le Lecteur attentif reconnoîtra néanmoins, que mes *Réflexions ſur les Machines organiques* repoſent ſur un tout autre fondement que celles de notre Métaphyſicien. Je raiſonnois en Phyſiologiſte ou en Obſervateur: je partois uniquement des faits. Notre Auteur laiſſe là l'obſervation, ne s'occupe point des faits & ne part que de ſa Monadologie.

Je fais une autre remarque ſur ce Paſſage: l'Auteur ne cite ici le *Corps d'un Animal que comme un exemple;* ce qui ſemble inſinuer que les Corps *bruts* formoient auſſi, ſelon lui, des Syſtêmes plus ou moins compoſés & très-réguliers, auxquels préſidoit pareillement une *Monade centrale.*

Je ne fais aucune réflexion ſur l'obſcurité & l'embarras qu'on trouve ſi ſouvent dans les phraſes de Leibnitz: je dois les

les attribuer autant à la difficulté qu'il éprouvoit en maniant le François, qu'au peu de soin qu'il prenoit d'élaguer ses idées & de séparer la proposition principale des propositions incidentes.

VI.

L'ECRIT (1) de notre profond Penseur, qui a pour titre, *Considérations sur les Principes de Vie & sur les Natures Plastiques*, publié en 1705 me fournit un sixieme Passage qui mérite bien que je le transcrive.

" JE suis de l'avis de Mr. CUDWORTH, que les Loix du
„ méchanisme toutes seules ne sauroient former un Animal
„ là où il n'y a rien encore d'organisé; & je trouve qu'il
„ s'oppose avec raison à ce que quelques Anciens ont imaginé
„ sur ce sujet, & même Mr. DESCARTES dans son *Homme*,
„ dont la formation lui coûte si peu, mais approche aussi très-
„ peu de l'Homme véritable. Et je fortifie ce sentiment de
„ Mr. CUDWORTH en donnant à considérer, que la Matiere
„ arrangée par une SAGESSE divine doit être essentiellement
„ organisée par-tout; & qu'ainsi il y a machine dans les parties
„ de la Machine naturelle à l'infini & tant d'enveloppes &
„ corps organiques enveloppés les uns dans les autres qu'on
„ ne sauroit jamais produire un corps organique tout-à-fait
„ nouveau & sans aucune préformation, & qu'on ne sauroit
„ détruire entiérement non plus un Animal déja subsistant. „

DANS la Partie VII. de la *Palingénésie* j'ai transcrit divers morceaux de LEIBNITZ qui prouvent qu'il croyoit à l'*Emboîtement des Germes*. Il paroît aller bien plus loin ici, & admettre

(1) *OEUVRES de LEIBNITZ*, Tom. II, pag. 43.

ART. VI.

un *Enveloppement à l'infini*. On retrouve cet *Infini actuel* dans d'autres Écrits de l'Auteur. On sent assez que cette idée, qui lui plaisoit, est erronée. Quel Philosophe voudra admettre cet *Infini actuel?* Ne faut-il pas que dans une *série* quelconque il y ait un *dernier terme?* L'*Infini* des Géometres est-il un *véritable Infini?*

J'INVITE mon célebre Ami Mr. NEEDHAM, qui voudroit étayer son Epigénese de l'autorité de LEIBNITZ, à méditer un peu ce Passage & sur-tout ces expressions si tranchantes; *je suis d'avis, que les Loix du Méchanisme toutes seules ne sauroient former un Animal, là où il n'y a rien encore d'organisé.*

MR. ROBINET, qui a tout organisé & tout animalisé, trouveroit mieux son compte au Passage que j'examine. LEIBNITZ y avance expressément, que *la Matiere doit être essentiellement organisée par-tout*. Ceci peut servir de Commentaire au Passage précédent.

L'AUTEUR soutient donc ici, *qu'un Corps organique ne sauroit jamais être produit sans aucune préformation:* ce grand Homme n'auroit donc pas hésité à préférer mon hypothese sur la génération à celle de nos Epigénésistes modernes.

L'AUTEUR conclut; *qu'on ne sauroit non plus détruire entiérement un Animal déja subsistant.* Cette conséquence lui paroît, sans doute, renfermée dans ce qu'il a dit, *que l'Animal est composé d'Enveloppes ou de Corps organiques à l'infini.* Notre Philosophe suppose que l'Animal *subsiste* dans l'Enveloppe ou le *Corps organique* qui ne peut être *détruit.*

JE demande au Lecteur impartial & judicieux, si ces idées sont les mêmes que celles que j'ai développées dans l'*Essai analytique* & dans la *Palingénésie*. Je demanderai encore si elles

font aussi claires, aussi enchaînées les unes aux autres, aussi associées aux faits que les miennes?

PEUT-ON admettre en bonne Physiologie que le *Corps de l'Animal* est un composé *de Machines plus petites à l'infini*? Ne faut-il pas enfin s'arrêter à la fibre élémentaire? Et si l'on veut que cette fibre soit encore une *petite machine*, comme je l'ai admis dans la Partie IX. de la *Palingénésie*, ne faudra-t-il pas convenir que les élémens de cette fibre ne sont pas des machinules? Notre Métaphysicien poussoit quelquefois ses conséquences à l'extrême : tout ce qui lui paroissoit renfermé dans un principe de sa Métaphysique transcendante il le supposoit dans la Nature, & au lieu d'interpréter la Nature par elle-même ou par les faits, il préféroit souvent de sortir du Monde matériel pour s'élancer d'un vol hardi dans les Régions les plus élevées du Monde intellectuel & y planer seul sur les aîles de son puissant Génie.

VII.

LEIBNITZ disoit que la conception est un *développement* & que la mort est un *enveloppement*. Il pensoit avec raison que la mort est soumise à des Loix particulieres comme la génération; car, selon lui, tout est systématique dans l'Univers; tout s'y fait avec regle & mesure & rien n'y est abandonné au hasard. Tandis que je m'occupois de l'Enveloppement leibnitien, (1) & que j'essayois de me l'expliquer à moi-même le plus clairement qu'il m'étoit possible en y appliquant les principes que je m'étois faits sur l'Accroissement, j'ignorois profondément que l'illustre JEAN BERNOULLI se fût occupé du même sujet dans une Epître (2) latine adressée à LEIBNITZ

[1] *Paling*. Part. VII. Chap. IV.
[2] *Commercium* &c. *Epist*. LXXXVII. Février 1699, pag. 435. Tom. I.

ART. VII. lui-même, & où il soumettoit à son jugement l'explication qu'il tentoit de donner de l'*Enveloppement* dont il s'agit. Ce Morceau est trop intéressant pour que je ne le place pas ici en entier.

MIHI videor satis capere opinionem tuam de ortu Entelechiarum : dicis, per mortem Animalium, organa tantum crassa destrui ac dissolvi, sed subtilissima manere, in quibus eadem Entelechia semper operetur, ita ut maneat idem numero Animal; quia, ut dicis, Entelechia non migrat de materiâ in materiam : hinc sequentem formo Theoriam. Dedit, in creatione Universi, DEUS [...]ique Entelechiæ certam portiunculam materiæ, seu certum corpusculum organicum, quod perpetuò informet, vel animet, & nunquam deserat, ipsi sit essentialis, ut ab eâ planè separari non possit; jam verò illud Animalculi corpusculum, quod Stamina *vocabo corporis animalis posteà generati, generatione & nutritione evolvitur & expanditur, per modum receptionis novæ & peregrinæ materiæ se in poros insinuantis; unde paulatim crescit, & tandem ex Animalculo invisibili fit visibile. Hæc autem evolutio ita peragi censenda, ut per corpus maximi etiam Animalis æquabiliter diffusa sint illa prima Stamina, quantumvis exigua; non secùs ac concipio minimum granulum salis in magnâ quantitate aquæ dilutum, sese uniformiter cum aquâ permiscere; sic ut nulla sit aquæ gutta, quæ non, pro ratione suæ molis, de isto granulo participet. Porrò si corpus Animalis crescere desiit, rursùs paulatim decrescit, dum partes illæ adventitiæ iterùm abeunt, seu quomodocunque destruuntur. Evidens est Stamina illa, quæ per magnum spatium diffusa erant, jam iterùm contrahi & cogi in minus; donec absumptis omnibus peregrinis, tandem in pristinam suam parvitatem redigatur. Eo sanè modo, quo concipio granulum salis, in aquâ dilutum, paulatim aquæ exsiccatione, coctione, evaporatione vel percolatione iterùm pedetentim coarctari, & tandem in mininam suam massulam condensari. Hæc, ni fallor, ex tuâ fluunt Hypothesi; bellè sanè, si nullis premerentur difficultatibus.*

ART. VII.

Mors, secundum illam, nihil aliud esset quam paulatina partium crassiorum corporis destructio; interim illa accidit repentè, si non momento, (dicis enim apud BAYLIUM momentum mortis observari non posse;) saltem momento adeò exiguo, ut tempus destructionis tempori generationis & nutritionis minimè possit comparari, & hìc Natura debeat quasi per saltum operari. Dispicias igitur, quomodo Lex continuitatis salvari possit, dum post diuturnam adeò evolutionem, Animal, ictu velut oculi, in pristinam involvatur parvitatem. Et dicas mihi, cur Natura noluerit; ut tantundem temporis ad involutionem requireretur quam ad evolutionem? Præterea, si ante mortem Animalis ipsi crus aliudve membrum amputetur, eo ipso aliquid de Staminibus amputatum separatur; & sic post reductionem Animalis ad suum exiguitatis statum, illud quod de Staminibus separatum fuit, aut redditur Animalculo, aut non redditur. Si prius; velim mihi explices, quâ virtute illud, quod, exempli gratiâ, in Americam transportatum esset, rediret in Europam, seque cum Animalculo conjungeret. Si posterius; tunc illud, quod amputatione membri Staminibus Animalis ademptum est eidem non est essentiale, neque necessarium; contra hypothesin: nota quod hæc omnia fundentur in eò quòd Entelechia non migrat de materiâ in materiam. Sic, exempli gratiâ, Equus post mortem in illud Animalculum reductum est, eodem Corpusculo & eâdem Entelechiâ gaudens, quod ante generationem ejus in semine equino latitabat, quodque microscopii tantùm ope potuisset videri. Hinc aliquid lepidum mihi venit in mentem; nimirùm quod non sit impossibile, unum idemque Animal bis, seu pluries, generari & mori posse: si enim per mortem Animalis nihil sit aliud quam ejus reductio in pristinum suum statum; quid impedit quominùs denuò evolvatur per accretionem novæ materiæ? Quis ergo scit, an non Bucephalus *ab ALEXANDRI Magni tempore, multoties fuerit in Mundo, sub visibili Equi formâ? Ad id enim tantum opus esset, ut Equus aliquis, cum pabulo aut potione imperceptibilem* Bucephalum *absorberet, eumque cum reliquis seminis sui Animalculis permisceret.*

ART. VII.

Vides me nihil dicere de Homine, quia Animam humanam ipse excipis; vellem tamen mihi certi quid diceres de statu Animæ post mortem. Videris enim credere, etiam tunc, eam non sine corpore esse; sicuti nec Angelos nec Dæmones.

RÉPONSE DE LEIBNITZ.

Février 1699.

IN tuâ expositione Theoriæ meæ de subjectâ materiâ Entelechiarum sunt aliqua quæ non ita asseverare ausim. In his enim, ubi certa haberi possunt, nolim hypothesibus uti; sufficit tamen summam rei teneri. Ad objectiones tuas hæc responderim. Cum dico momentum mortis definiri non posse, simul significo metaphysico sensu nullum esse; nec video qui sequatur Legem continuitatis infringi etsi hic brevi admodùm tempore magna fiat mutatio, quod ipsum sæpè in Naturâ fieri consentaneum est, præsertim in mortibus. Machinas enim compositas lentè formari, facilè turbari convenit. Sed sapientia Auctoris efficit, ut in summâ rebus optimè semper consulatur. Idem Animal sæpiùs prodire in hoc Theatrum possibile est: sed tamen & contrarium possibile esse putem. Itaque hic nihil facilè definit ratio. Altioris ista indaginis habeo.

JE ne dissimulerai point l'agréable surprise que j'éprouvai, lorsque le 22 de Novembre 1771, je lus pour la premiere fois la Lettre du grand BERNOULLI que je viens de transcrire. Il ne me fut plus possible de douter que je n'eusse bien saisi l'*Enveloppement leibnitien* quand je m'en occupois en 1768 & que je lui appliquois l'hypothese que j'avois imaginée autrefois sur la Restitution future de tous les Etres vivans, & à laquelle j'opposois moi-même des difficultés qui m'avoient forcé de l'abandonner pour lui substituer celle que j'ai fort développée

& qui en differe essentiellement. (3) J'admirai la conformité singuliere que je découvrois entre l'explication du Philosophe de Bâle & la mienne ; & plus j'analysois les deux explications, plus je les trouvois conformes. On en jugera mieux encore par l'espece de parallele que je vais en tracer.

ART. VII.

MR. BERNOULLI débute par dire, « qu'il croit saisir assez » bien l'opinion de LEIBNITZ sur l'origine des Entéléchies ; » & pour le lui prouver, il lui expose en détail la maniere dont il conçoit la chose ou ce qu'il nomme sa *Théorie*.

« DIEU, dit-il, a donné dès le commencement à chaque » Entéléchie un Corpuscule organique, qu'elle est destinée à » animer, & qui lui est si essentiel qu'elle ne l'abandonne » jamais. Ce Corpuscule contient les *Stamina* ou les premiers » rudimens de l'Animal qui doit venir au jour, & qui se dé- » veloppera par la nutrition ou par les matieres nouvelles & » étrangeres qui s'insinueront dans ses pores : il croîtra ainsi peu- » à-peu, & d'invisible qu'il étoit d'abord, il deviendra enfin » visible. Il faut concevoir que cette évolution s'opere de ma- » niere, que quelque petits que soient les *Stamina* ou les ru- » dimens primitifs du Corpuscule organique, ils peuvent néan- » moins s'étendre assez pendant l'accroissement pour se trouver » ensuite répandus uniformément dans tout l'Animal devenu » grand ; à-peu-près comme un petit grain de sel dissous » dans une grande quantité d'eau, & qui s'y divise au point » qu'il n'y a pas une seule goutte de cette eau qui ne re- » tienne une particule de sel. »

VOICI maintenant comment je m'exprimois dans le Chapitre IV. de la Partie VII. de la *Palingénésie*. *J'avois d'abord posé pour principe fondamental que rien n'étoit engendré* ; *que*

(3) *Paling.* Part VII, Chap. IV.

ART. VII.

tout étoit originairenent préformé, & que ce que nous nommons génération *n'étoit que le simple développement de ce qui préexistoit sous une forme invisible & plus ou moins différente de celle qui tombe sous nos Sens.*

JE supposois donc que tous les Corps organisés tiroient leur origine d'un Germe, qui contenoit très-en petit les élémens de toutes les parties organiques.

JE me représentois les élémens du Germe comme le fond primordial sur lequel les molécules alimentaires alloient s'appliquer pour augmenter en tout sens les dimensions des parties.

JE me figurois le Germe comme un Ouvrage à réseau: *les élémens en formoient les mailles : les molécules alimentaires en s'incorporant dans ces mailles tendoient à les agrandir & l'aptitude des élémens à glisser les uns sur les autres leur permettoit de céder plus ou moins à la force secrete qui chassoit les molécules dans les mailles & faisoit effort pour les ouvrir, &c.*

ON voit bien que le *Germe* dont je parlois ici revient précisément au *Corpuscule organique* de Mr. BERNOULLI, & que ses *Stamina* ne different pas de ce *fond primordial* ou du *réseau primitif* que je supposois, & auquel s'incorporoient les molécules étrangeres que la nutrition y introduisoit.

« ENSUITE, continue notre Auteur; lorsque l'Animal cesse » de croître, il commence à décroître insensiblement, les ma- » tieres étrangeres s'en détachent ou sont détruites, & les » *Stamina* qui s'étoient étendus dans un grand espace se con- » tractent de plus en plus, jusques à ce que séparés enfin » de toute matiere étrangere, ils reviennent à leur petitesse » primitive : de la même maniere que je conçois, que le » petit grain de sel, dissous dans l'eau, & disséminé ainsi dans un

„ un grand espace, revient peu à peu à n'occuper que le „ très-petit espace qu'il occupoit d'abord, dès que l'évapo„ ration de l'eau permet aux particules du sel de se rap„ procher. „

Je poursuivois ainsi : *sur ces principes, j'étois venu à envisager la mort comme une sorte d'enveloppement & la résurrection comme un second développement*, &c.

Je considérois le Tout organique parvenu à son parfait accroissement comme un Composé de ses parties originelles ou élémentaires & des matieres étrangeres que la nutrition leur avoit associées pendant toute la durée de la vie.

J'imaginois que la décomposition qui suit la mort extraisoit, pour ainsi dire, du Tout organique ces matieres étrangeres que la nutrition avoit associées aux parties constituantes, primitives & indestructibles de ce Tout : que pendant cette sorte d'extraction ces parties tendoient à se rapprocher de plus en plus les unes des autres, à revêtir de nouvelles formes, de nouvelles positions respectives, de nouveaux arrangemens; en un mot, à revenir à l'état primitif de Germe & à se concentrer ainsi en un point.

Mon Texte a toujours tant de rapports avec celui de notre Auteur, qu'il semble n'en être qu'une maniere d'interprétation ou de commentaire.

“ Voila, si je ne me trompe, ajoute notre Philosophe à „ son Ami, ce qui découle de votre hypothese : elle seroit „ belle assurément, si elle étoit exempte de difficultés. La mort, „ suivant cette hypothese, n'est autre chose que la destruction „ graduelle des parties grossieres du Corps : mais la mort „ peut survenir subitement si non dans un instant; (car vous „ dites dans Bayle qu'on ne sauroit observer l'instant de la

ART. VII. „ mort ;) les momens sont donc trop courts pour qu'on „ puisse comparer le tems de la destruction au tems de la „ génération & de la nutrition, & ici la Nature doit agir par „ saut. Voyez donc comment on peut sauver la Loi de conti- „ nuité, lorsqu'après s'être développé journellement l'Animal „ est réduit en un clin d'œil à sa premiere petitesse : & dites- „ moi pourquoi la Nature n'a pas voulu que l'enveloppement „ se fît dans le même tems que le développement ? Il y a „ plus ; si un Animal perd une jambe ou tout autre membre, „ il s'ensuit une perte semblable dans les *Stamina* : ainsi, „ lorsque cet Animal revient par la mort à sa premiere pe- „ titesse, il faut de deux choses l'une, ou que ce qu'il avoit „ perdu lui soit rendu, ou qu'il en demeure privé. Si c'est „ le premier ; veuillez me dire, par quelle vertu ce qui auroit „ été transporté de l'Animal en Amérique reviendroit en Eu- „ rope pour se rejoindre à l'Animal réduit en petit ? Si c'est „ le second ; il en résultera que ce qui avoit été retranché aux „ *Stamina* de l'Animal ne lui est pas essentiel ou nécessaire ; ce „ qui seroit contre l'hypothese : remarquez que tout ceci re- „ pose sur ce fondement, que l'Entéléchie n'émigre pas d'un „ Corps dans un autre. Ainsi, par exemple, le Cheval, réduit „ par la mort en petit, a le même Corps & la même En- „ téléchie qu'il possédoit dans la semence de son Pere. „

Suivant cette petite hypothese qui me sembloit toute à moi, disois-je encore, *j'expliquois assez heureusement en apparence & d'une maniere purement physique le Dogme si consolant & si philosophique de la Résurrection. Il me suffisoit pour cela de supposer qu'il existoit des Causes naturelles, préparées de loin par l'*AUTEUR BIENFAISANT *de notre Etre, & destinées à opérer le développement rapide de ce Tout organique caché sous la forme invisible de Germe, & conservé ainsi par la* SAGESSE *pour le jour de cette grande Manifestation.*

Une objèction faillante & à laquelle je n'avois point d'abord songé, vint détruire en un moment tout ce Systême qui commençoit à me plaire beaucoup : c'étoit celle qui se tiroit des Hommes qui ont été mutilés ; qui ont perdu la tête, une jambe, un bras, &c. comment faire reffufciter *ces Hommes avec des membres que leur Germe n'auroit plus ? Comment leur faire retrouver cette tête où je plaçois le siege de la Personnalité ?*

Il me restoit bien la ressource de supposer que le Germe dont il s'agit renfermoit une autre tête, préparée en vertu de la PRESCIENCE DIVINE : *mais cette tête auroit logé une autre Ame ; elle auroit constitué une autre Personne, & il s'agissoit de conserver la Personnalité du premier Individu.*

Je n'hésitai donc pas un instant à abandonner une hypothese, que je n'aurois pu soutenir qu'à l'aide de suppositions qui auroient choqué plus ou moins la vraisemblance. La Nature est si simple dans ses voies, qu'une hypothese perd de sa probabilité à proportion qu'elle devient plus compliquée.

Bientôt après des méditations plus approfondies sur l'économie de notre Etre m'ouvrirent une nouvelle route qui me conduisit à des idées plus probables sur le physique de la Résurrection, &c.

ON voit que j'opposois à l'hypothese dont il s'agit précisément les mêmes difficultés effentielles que le Philosophe de Bâle pressoit auprès du Philosophe de Leipsig & que ce furent ces difficultés qui me détacherent d'une opinion qui d'abord m'avoit beaucoup plu ; mais qui cessa de me plaire dès que j'eus reconnu que je ne pouvois la soutenir que par des suppositions plus ou moins invraisemblables.

ON desireroit que la Réponse de LEIBNITZ fût moins courte : il se borne à dire à son Ami, " qu'il est dans son exposition

ART. VII. „ de la Théorie dont il est question quelques points sur lesquels il n'oseroit s'exprimer comme lui : „ mais il ne paroît point du tout disconvenir que son Ami n'ait bien saisi l'essentiel de l'hypothese ; c'est même ce qu'on est en droit d'inférer de la fin de la Réponse. (4)

AINSI, il est bien prouvé par les deux Lettres que je viens de mettre sous les yeux de mon Lecteur, que LEIBNITZ n'avoit point dans l'esprit l'hypothese que j'ai exposée dans le Chapitre XXIV de l'*Essai analytique*, & que son idée de l'*Enveloppement* de l'Animal au tems de la mort est bien la même que j'avois imaginée autrefois & que je croyois être à moi.

IL seroit, sans doute, très-inutile que je rassemblasse ici d'autres Passages de LEIBNITZ ou de ses plus célebres Disciples pour montrer combièn son hypothese sur la conservation de l'Animal differe de celle que j'ai préférée. J'en ai bien fait assez assurément, pour qu'il ne puisse plus rester le moindre doute à cet égard. J'étois donc bien fondé à avancer, (5) que l'Auteur Anonyme des *Institutions Leibnitiennes* n'avoit pas saisi cette Partie de la Philosophie de LEIBNITZ, lors qu'il mettoit, pour ainsi dire, dans la bouche de ce Philosophe ma propre hypothese en empruntant jusqu'aux expressions du Chapitre XXIV. de l'*Essai analytique*. Cet emprunt que l'Anonyme faisoit, sans en avertir, m'exposant manifestement à passer auprès du Public pour le Plagiaire de LEIBNITZ, j'ai été dans l'obligation naturelle de prévenir cette accusation par une Lettre aux Auteurs de la *Bibliotheque des Sciences*, qu'ils ont publiée dans ce Journal. . . . .

(4) LEIBNITZ écrivoit au même BERNOULLI dans une autre Lettre ; *je pense que la mort n'est autre chose que le retrécissement ou la contraction de l'Animal. Comm. Epist.* Tom. I, pag. 415.

(5) *Paling.* Part VII, Chap. IV.

LETTRE [1]

AUX AUTEURS DE LA *BIBLIOTHEQUE DES SCIENCES*, *AU SUJET DES* INSTITUTIONS LEIBNITIENNES.

IL vient, Messieurs, de paroître en France un Livre sous le titre d'*Institutions Leibnitiennes* ou *Précis de la Monadologie*, à Lyon chez les Freres Perisse 1767 in-4to. L'Auteur anonyme de cet Ouvrage reconnoît à chaque page le tenir de feu Mr. Canz, célebre Professeur de Philosophie à Tubingue. Ce sont des Lettres où il raconte les entretiens qu'il a eus avec ce savant Professeur en 1750, & dans lesquels il lui avoit ouvert tous les trésors de la Philosophie leibnitienne.

Mon Libraire m'a envoyé ce Livre il n'y a que peu de tems : je me suis mis d'abord à le parcourir : quelle n'a point été ma surprise à la lecture du Passage suivant, pag. 127, 128 !

[1] Cette Lettre se trouve dans le dernier Trimestre de la *Bibliothèque des Sciences* de 1767. Les estimables Journalistes disent dans une Note ; *qu'au moment qu'ils avoient reçu cette Lettre ils étoient sur le point d'annoncer les* Institutions Leibnitiennes *& de relever ce qui avoit si justement déplu à l'Auteur de* l'Essai analytique.

« Vous avez vu que ce n'est pas l'impression qui se fait sur
„ l'Organe qui détermine immédiatement la perception de
„ l'Ame; qu'il faut que cette impression passe jusqu'au Cerveau,
„ jusqu'à la derniere ramification des nerfs renfermée dans le
„ Corps calleux, pour y tracer une image ou peinture maté-
„ rielle, qui est la cause déterminante immédiate de la sen-
„ sation de l'Ame qui répond à cette peinture. Or, c'est cet Or-
„ gane immédiat des opérations de l'Ame qui est le vrai Corps
„ de notre Ame, dont l'autre n'est, pour ainsi dire, que l'en-
„ veloppe. C'est à ce Corps infiniment subtil, & que sa subti-
„ lité même soustrait à l'action des causes qui operent la dis-
„ solution du Corps grossier, que l'Ame demeure unie après
„ la mort. Par-là, elle ne change pas de Cerveau; elle con-
„ serve le type de ses représentations précédentes, garde la
„ mémoire de son état passé & sa Personnalité. En même tems
„ que ce Corps subtil renferme des Organes qui exercent ici
„ bas leurs fonctions, il peut en renfermer d'autres qui ne doi-
„ vent point se développer sur la Terre, mais qui le feront
„ d'une maniere très-rapide au jour de la manifestation. De là
„ la comparaison du *Grain semé en terre*, dont se sert la Ré-
„ vélation. De là la révélation qu'elle nous fait que le *cor-
„ ruptible revêtira l'incorruptibilité*. De là l'abolition des Sexes;
„ ce Corps *spirituel* opposé au Corps *animal* qui n'en est que
„ l'appareil; ce Corps glorieux dans la composition duquel
„ n'entreront point la *chair & le sang*. De là enfin ce qui
„ est dit, *que ceux qui seront vivans seront transformés*, &
„ ceux qui seront morts, *ressuscités*. Il est donc possible, me
„ dit-il, que le Siege de l'Ame renferme actuellement le germe
„ de ce Corps *incorruptible* dont parlent les Écritures; qu'a-
„ près la mort elle lui demeure unie, jusqu'à ce que par un
„ développement rapide il se transforme au grand jour de la
„ manifestation ou dans ce Corps glorieux dont les Bons
„ seront revêtus. „

PERSONNE au monde ne respecte & n'admire plus que moi le grand LEIBNITZ. Sa *Théodicée* est un de mes Livres de dévotion. J'ai intitulé mon Exemplaire *Manuel de Philosophie Chrétienne.* Mais si LEIBNITZ a dit précisément sur notre *État futur* ce que l'Anonyme lui fait dire ici d'après ses entretiens avec Mr. CANZ, il se trouveroit que je n'aurois été que le *Copiste* de cet Homme immortel; & qu'on pourroit m'accuser de plagiat.

VEUILLEZ, Messieurs, prendre la peine de comparer ce Passage avec ce que j'ai exposé en détail sur notre État futur dans le Chapitre XXIV. de mon *Essai analytique sur les Facultés de l'Ame*, publié à Coppenhague en 1760. Lisez, je vous prie, depuis le paragraphe 726 jusqu'au paragraphe 754. Vous serez étonnés, comme moi, de la singuliere conformité des idées & des expressions.

L'ANONYME parle du *Corps calleux* comme du véritable siege de l'Ame: or, vous n'ignorez pas que LEIBNITZ est mort en 1716, & que c'est le célebre Mr. de la PEYRONNIE qui est l'Auteur de cette opinion sur le *Corps calleux*, qu'il publia en 1741 dans les Mémoires de l'ACADÉMIE ROYALE DES SCIENCES de Paris. Je l'avois empruntée de lui & je l'avois désigné très-clairement dans le §. 28. J'avois insinué dans le §. 29. ce que je pensois du sentiment de cet habile Anatomiste. J'y suis revenu dans le Chapitre XIII. de la Partie IV. de la *Contemplation de la Nature* que je publiai en 1764, & où j'ai retracé en abrégé mon hypothese sur l'État futur de l'Homme. Je demande donc à ceux qui ont le plus étudié LEIBNITZ, s'il a pensé que le *Corps calleux* étoit le *Siege de l'Ame?* Il y a plus; l'Anonyme se sert çà & là d'expressions qui sont précisément les mêmes que les miennes:

Organe immédiat des opérations de l'Ame.

Vrai Corps de notre Ame dont l'autre n'est, pour ainsi dire, que l'enveloppe.

Corps infiniment subtil & que sa subtilité soustrait à l'action des causes qui operent la dissolution du Corps grossier.

En même tems que ce Corps subtil renferme des organes qui exercent ici bas leurs fonctions, il peut en renfermer d'autres qui ne doivent point se développer sur la Terre, mais qui le feront d'une maniere très-rapide au jour de la manifestation.

De là, la comparaison du grain semé en terre dont se sert la Révélation.

De là, le corruptible qui revêtira l'incorruptibilité.

De là, l'abolition des Sexes.

Ce Corps spirituel opposé au Corps animal.

Ce Corps glorieux dans la composition duquel n'entreront point la chair & le sang.

De là enfin ce qui est dit, que ceux qui seront vivans seront transformés, & ceux qui seront morts ressuscités.

Il est donc possible, me dit-il, que le Siege de l'Ame renferme actuellement le Germe de ce Corps incorruptible dont parlent les Ecritures.

Après la mort l'Ame lui demeure unie, jusqu'à ce que par un développement rapide il se transforme, &c.

LEIBNITZ avoit-il dit tout cela dans la même suite & dans les

les mêmes termes? On ſait que ſon idée ſur la *mort* étoit plutôt celle d'un *Enveloppement* que celle d'un *Développement.* Sa Métaphyſique l'avoit conduit à penſer que tous les Eſprits finis étoient unis à un *Corps.* En conſéquence il admettoit que l'Ame humaine demeureroit unie après la mort à un petit *Corps organique* qui ſerviroit de *Raiſon ſuffiſante* aux idées de l'Ame depuis la *Mort* juſqu'à la *Réſurrection.*

MAIS LEIBNITZ n'avoit point dit ce qu'étoit ce petit *Corps organique.* (2) Il n'avoit point enviſagé ſes liaiſons avec le Corps groſſier. Il ne l'avoit point conſidéré dans ſon double rapport à l'état actuel de l'Homme & à ſon état futur. Il n'avoit point expliqué comment la Perſonnalité ſe conſervoit à l'aide de ce petit Corps organique. Il n'avoit point non plus entrepris d'expliquer phyſiquement la Réſurrection. Il n'avoit point ſongé à ſe ſervir de la comparaiſon du *Grain ſemé en terre.* Il n'avoit point du tout imaginé les diverſes applications que j'ai tenté de faire de mes principes à l'explication philoſophique de tout ce que les Écritures nous ont révélé ſur les circonſtances & ſur les ſuites de la Réſurrection. Enfin, il n'avoit point parlé de la *transformation* des Vivans, &c. Je puis ajouter, que les plus illuſtres Diſciples de ce grand Homme n'ont pas été plus loin que lui dans ce ſujet intéreſſant: je veux parler ſurtout de WOLF & de BULFINGER.

IL ſeroit bien peu vraiſemblable que notre Anonyme ſe fût rencontré ſi juſte avec moi & dans la ſuite des idées & dans les termes mêmes ſans avoir eu aucune connoiſſance de mon *Eſſai analytique* ou de ma *Contemplation de la Nature.*

(2) †† QUAND j'écrivois ceci, je n'avois point encore raſſemblé tous les Paſſages diſſéminés de LEIBNITZ où il explique ſa penſée ſur ce petit *Corps organique.* Je ne connoiſſois point non plus la Lettre de ſon célebre Ami J. BERNOULLI qui la développe ſi clairement. Voyez l'Écrit précédent & *Paling.* Part. VII, Chap. IV.

Plus j'abhorre le plagiat & plus j'ai de répugnance à reprocher à notre ſavant Anonyme de s'en être rendu coupable. Mais, il m'a mis dans la néceſſité de me juſtifier & de prévenir l'accuſation qui pourroit m'être intentée à moi-même. Il aura peut-être mal ſaiſi les explications de M. Canz & aura cru trouver dans mon livre l'expoſition du ſyſtême leibnitien; il s'en ſera ſaiſi comme d'un bien qui appartenoit au grand Homme qu'il vouloit faire connoître à la France, & ſelon toutes les apparences il m'aura ſoupçonné de m'être approprié ce ſyſtême. Mais du moins devoit-il me citer, dès qu'il empruntoit juſqu'à mes propres termes & à la ſérie de mes propoſitions.

Le prodigieux Leibnitz eſt ſi riche de ſon propre fond que ce n'étoit pas la peine de lui attribuer mes petites idées. Si je les avois puiſées chez lui, je me ferois ſatisfait moi-même en reconnoiſſant que je les lui devois. Elles n'étoient pas, ſans doute, aſſez familieres à l'Anonyme; car après avoir eſſayé de les encaſtrer dans le ſyſtême de ſon Maître, il paroît les abandonner quelques lignes plus bas. Vous en jugerez, Meſſieurs, par le Paſſage ſuivant de cet Auteur, pag. 129.

« Lors même, dit-il, de la ſéparation de l'Ame d'avec le » Corps, la limitation de ſa force & ſon développement ſe » trouvent avoir un fondement dans le Corps auquel elle a été » unie, par la liaiſon de ſon état après la mort avec ſon état » pendant la vie; de maniere que quoiqu'il ne ſe faſſe plus » actuellement de peinture dans ſon Cerveau, cependant ce » ſont les images qui s'y ſont peintes pendant la vie qui reglent » encore après la mort le développement de ſa force repréſen- » tative. Par là il arrive qu'après la mort & juſqu'à la réſurrection, » l'Ame ſe trouve dans une ſorte d'état violent ou d'attente » & de deſir. ».

Dans mes principes, non plus que dans celui de Leibnitz,

on ne peut pas dire, comme le fait l'Anonyme, *que l'Ame se sépare du Corps*; puisqu'elle demeure toujours unie à un Corps. Il répondra apparemment qu'il entend ici le *Corps grossier*: mais, si telle est sa pensée, pourquoi ajoute-t-il *qu'il ne se fait plus de peinture dans son Cerveau?* Comment *les images qui se sont peintes dans ce Cerveau pendant la vie*, peuvent-elles *régler encore après la mort le développement de la force représentative de l'Ame?* L'Auteur ne paroît-il pas abandonner les principes qu'on trouve répandus dans le premier Passage que j'ai transcrit, & que je suis fondé à penser qu'il a tiré de l'*Essai analytique*? En effet, la suite de mes principes conduit à admettre, qu'il peut se faire des *peintures* dans ce *petit Cerveau* que l'Ame conserve *après la séparation du Corps grossier*: ce sont même ces *peintures* qui constituent, dans mes idées, le fondement physique de la Personnalité & qui lient l'État futur avec l'E'tat passé, &c. Ce n'est donc pas *dans le Corps auquel l'Ame a été unie* que gît *le fondement de la limitation de sa force & du développement de cette force*, comme le dit ici l'Anonyme.

Quoi qu'il en soit; rien de plus embarrassé que tout ce passage; rien de moins clair ni de moins harmonique avec le systême exposé en raccourci dans le premier Passage: c'est que l'Anonyme enchassoit dans le systême leibnitien une Piece détachée d'un autre systême qu'il n'avoit pas, sans doute, autant manié que celui de son Maître.

Je répugne toujours à accuser de plagiat notre savant Anonyme: mais quel nom donner, Messieurs, à ce qui résulte de la comparaison des deux Passages que je vais mettre sous vos yeux.

Institutions leibnitiennes, page 15 & 16. « Ces rapports » sous lesquels ces substances se montrent à nous, quoique

„ différens de ceux sous lesquels elles se montreroient à des „ Intelligences plus perçantes, ne laissent pas d'être très-réels, „ & n'en découlent pas moins de l'Essence même de ces subs- „ tances, combinée avec la nôtre & avec notre Faculté d'ap- „ percevoir. Si ces attributs ne sont pas en eux-mêmes préci- „ sément ce qu'ils me paroissent être, néanmoins ce qu'ils me „ paroissent être résulte nécessairement de ce qu'ils sont en „ eux-mêmes & de ce que je suis par rapport à eux. „

Essai analytique, Préface page XVII. *Tous les rapports sous lesquels les Substances se montrent aux différens Etres sont très-réels, parce qu'ils découlent de l'Essence même des Substances combinée avec celle des Etres qui les apperçoivent. . . . Mais assurément ce qu'ils me paroissent être résulte nécessairement de ce qu'ils sont en eux-mêmes & de ce que je suis par rapport à eux.*

Ne pourroit-on pas soupçonner que j'ai puisé ces idées & ces expressions dans Leibnitz ou dans quelqu'un de ses Disciples ? Combien un tel procédé seroit-il éloigné de ma maniere de sentir & de penser ! Combien me reprocherois-je à moi-même une pareille réticence !

Je suis, &c.

A Genthod près de Geneve le 16. de Mars 1768.

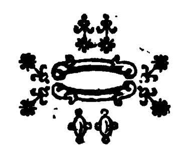


VUE
DU
LEIBNITIANISME.



AVANT-PROPOS.

JE me suis déja occupé dans d'autres Écrits de divers points de la haute Philosophie de LEIBNITZ; mais il en est auxquels je n'ai touché qu'indirectement. Je reviendrai ici à cette Philosophie qui a eu tant de Partisans célebres & qui en a encore d'un mérite très-distingué. J'en esquisserai les principes fondamentaux de la maniere qui me paroît la plus facile à saisir, & je les rassemblerai ainsi dans un même Tableau. Le Titre général de *Vue* que je donne à ce court Écrit, indique suffisamment qu'il n'est pas proprement un Abrégé du Leibnitianisme, & qu'il n'est au vrai que le point de vue particulier sous lequel je me suis plu à envisager cette fameuse Doctrine.



L'OPTIMISME. (1)

LA grande question de l'Origine du Mal est une énigme proposée aux Philosophes de tous les Siecles & de toutes les Nations.

CHACUN a dit son mot, & ce mot a été quelquefois une savante sottise, d'autrefois une erreur dangereuse, souvent une vaine conjecture. LEIBNITZ a paru enfin, & le Systême de ce Génie prodigieux est une des plus belles Productions de l'Esprit humain.

JE ne ferai qu'esquisser ce Systême & je laisserai aux jeunes Philosophes le soin de finir les traits que je n'aurai qu'ébauchés.

L'UNIVERS est l'ensemble des Choses; cet Assemblage immense d'Etres divers a un AUTEUR, par la raison toute simple qu'un effet doit avoir une cause. Le Bon-Sens seul suffiroit pour découvrir que l'Univers n'a que les caracteres d'effet & point du tout celui d'un Etre nécessaire.

L'AUTEUR de l'Univers a donc toute la Puissance, toute l'Intelligence, toute la Sagesse que supposent la grandeur, les rapports & la fin de l'Univers.

CET AUTEUR doit avoir en Soi la raison de son Existence & dans ses Perfections celle de l'existence de tout ce qui est.

[1] CE Morceau sur l'*Optimisme* a été composé & dicté en deux heures pour un jeune étudiant en Philosophie le 8. de Juin 1766.

AVANT que d'être, l'Univers étoit possible; ceci revient à dire que les Choses prises séparément & dans leur ensemble ne renfermoient rien dans leurs idées qui s'exclût réciproquement.

MAIS, les idées des Choses & de leur Ensemble supposent une Intelligence qui les apperçoit & qui les compare. Elles existent donc dans cette Intelligence, & c'est dans ce sens que LEIBNITZ a dit que l'INTELLIGENCE DIVINE est la *Région éternelle des Possibles*.

L'UNIVERS actuel existoit donc de toute éternité dans l'ENTENDEMENT DIVIN. Chaque Chose prise à part & dans ses liaisons étoit donc dans cet ENTENDEMENT ce qu'elle a été, ce qu'elle est & ce qu'elle sera.

CE qui fait qu'une Chose est ce qu'elle est, ce sont ses déterminations; & ces déterminations sont ses qualités originelles ou ce qui la constituoit dans les Idées de DIEU.

ET parce que DIEU ne peut pas plus changer ses idées que sa nature, il s'ensuit que ce que l'on nomme l'*Essence* des Choses est éternel & immuable.

IL ne faut pas un grand effort de Philosophie pour appercevoir que tout est lié dans la Nature; mais il en faut beaucoup pour suivre cette liaison & pour la développer.

TOUT ce qui est a *une raison suffisante* de son existence: cette proposition est encore du ressort du simple Bon-Sens; car le simple Bon-Sens nous montre assez que chaque Chose pourroit être autrement qu'elle n'est. C'est ce que les Métaphysiciens nomment *contingence*.

L'OPTIMIS.

AINSI, chaque état d'un Corps organisé doit avoir sa raison dans l'état qui a précédé immédiatement: car s'il étoit possible de concevoir un état intermédiaire entre ces deux états, il n'y auroit point de raison suffisante du passage de l'un à l'autre. Il y auroit donc un effet sans cause.

PAR une suite du même principe il ne doit rien se trouver d'*isolé* dans l'Univers. La raison de chaque Chose doit se trouver dans celles avec lesquelles elle a des rapports: la raison de celles-ci dans d'autres, & l'Univers entier, qui est l'Ensemble de toutes les Choses, est par conséquent un *Tout systématique*.

SI donc tout est enchaîné & dans l'ordre des Coexistans & dans l'ordre des Successifs, il suit évidemment qu'on ne pourroit rien retrancher, ajouter ou changer à l'Univers sans détruire le Système ou sans faire un autre Univers.

IL faut développer un peu plus ceci. Chaque Etre est déterminé & par sa nature & par ses rapports ou par la place qu'il occupe dans le Système; & comme chaque Etre est contingent, il est évident que chaque Etre auroit pu être autrement.

CHAQUE Etre pouvoit donc fournir à d'autres combinaisons, & comme chaque combinaison renfermoit les Élémens d'un autre Univers, il y avoit dans l'ENTENDEMENT DIVIN une infinité d'Univers *possibles*.

CHAQUE Univers avoit un ADAM différent, & tous ces ADAMS avoient quelque chose de commun & quelque chose de propre.

ILS *aspiroient donc tous à l'existence*, comme parle notre Métaphysicien; car ils étoient tous possibles.

LE

Le *Possible* dont il s'agit ici est le Possible *intrinseque*; l'actualité de tel ou de tel Possible dépendoit originairement de la CAUSE qui pouvoit l'actualiser. L'OPTIM.

CETTE CAUSE étant Intelligente & Sage n'a pu agir que conformément à sa Sagesse. Sa Puissance s'étendoit à tous les Possibles ; mais la Puissance considérée en soi est une Faculté aveugle & indéterminée.

IL faut des raisons à ces déterminations, & ces raisons ne sauroient se trouver que dans la Sagesse.

LA *Sagesse* consistant dans le choix des meilleurs moyens & de la meilleure fin, la SOUVERAINE SAGESSE n'a pu être déterminée à donner l'existence à cet Univers préférablement aux autres Univers *possibles*, (2) que parce qu'il renfermoit dans sa totalité une plus grande somme de Bien & une moindre somme de Mal.

LE mal entroit donc ici comme condition du Bien. L'ADAM qui a été choisi renfermoit donc dans ses suites une plus grande somme de Bien que tous les autres ADAMS possibles.

ET il ne faudroit pas dire que DIEU pouvoit retrancher de cet ADAM qui a été choisi, le *péché* qui a produit la mort. Ce retranchement en auroit fait un autre ADAM, & cet autre ADAM un autre *Univers.* Ce seroit donc vouloir que la SOUVERAINE SAGESSE eût préféré un moindre Bien à un plus grand Bien.

ET comme dans ce Systême *le présent est toujours gros de*

(2) J'AI hasardé ailleurs ma pensée sur ce choix du meilleur Univers entre tous les Univers possibles; idée plus poëtique, sans doute, que philosophique. Voy. *Essai de Psychologie.* Chap. LVI. *Essai analyt.* §. 159.

l'avenir, pour m'exprimer avec l'Auteur, on peut dire aussi que le Mal est toujours gros du Bien.

IL n'y a donc point proprement de Mal *absolu*; tout Mal dérive d'un Bien qui n'auroit pu exister sans ce Mal, ou tout Mal produit un Bien qui n'auroit pu exister sans lui.

NE nions point qu'il y ait du Mal dans le Monde; ce seroit nier sa propre existence: mais portons un œil philosophique sur l'Origine & sur les suites du Mal.

LA Beauté n'est pas dans chaque Partie individuelle: elle est dans l'Ensemble qui résulte des rapports ou de la combinaison de toutes les Parties.

UN Systême si harmonique suppose nécessairement les Loix les plus simples & les plus fécondes; & c'est dans la simplicité & dans la fécondité de ces Loix que consiste principalement la Beauté de l'Univers.

LES Loix des Etres dérivent de leur nature & de leurs relations. Elles se diversifient donc comme les Etres. Elles sont invariables comme les Essences; & ce que nous regardons comme une *exception*, dérive encore des Loix ou n'en est qu'une modification.

LES Etres purement matériels sont gouvernés par les Loix du Mouvement: les Etres purement sentans sont gouvernés par les Loix du Sentiment: les Etres intelligens le sont par les Loix de la Raison.

LES Loix de la Raison sont dans les motifs; ceux-ci dans les idées que l'Entendement se forme des Choses; ces idées dans l'action des objets sur les Sens, qui tient elle-même à la place que l'Individu occupe dans le Systême.

L'HOMME se détermine donc sur les idées qu'il a des Choses; & parce qu'il n'agit qu'en vue de son Bonheur, ses actions sont déterminées par les idées qu'il se forme du Bonheur.

IL n'est donc jamais plus *libre*, que lors qu'il se détermine en vue de son Bonheur; & cette détermination est *certaine* parce qu'elle dépend essentiellement de la *nature* de l'Intelligence.

DIEU, qui connoît cette Intelligence, parce qu'il l'a faite, & qui l'a faite, parce qu'elle entroit dans le Plan du *Meilleur*; DIEU, dis-je, a prévu de toute éternité les déterminations des Etres intelligens, & cette Prévision ne nuit point à la *Liberté*, puis qu'elle a sa source dans la nature même de la Liberté & de la Volonté qui supposent toujours des motifs. A parler métaphysiquement, DIEU ne *prévoit* pas; mais il voit: & il voit les rapports de tels ou de tels motifs à telle ou telle Intelligence particuliere.

AINSI, dans le systême dont je crayonne les principes, la *Nécessité morale* n'est que la parfaite certitude. Le contraire de chaque détermination étoit possible *en soi*, puisque l'Activité ou la Liberté de chaque Etre intelligent pouvoit s'étendre à une multitude de cas différens; mais il ne l'étoit pas d'une maniere *extrinseque*; je veux dire, dans le rapport à l'Etre particulier intelligent & à une situation donnée de cet Etre.

LES Récompenses & les Peines sont donc justes. Elles sont l'appréciation des Etres moraux. Les Peines sont encore des moyens naturels de ramener le Pécheur à l'Ordre.

LA Priere entroit aussi dans le Plan général, parce qu'elle a été prévue comme tout le reste, & qu'elle faisoit partie

L'OPTIM.

de l'Ensemble des Causes morales dans l'Ordre de l'ENTENDEMENT DIVIN.

JE m'arrête ici : il faut voir dans l'ingénieux Dialogue qui termine la *Théodicée*, le développement des principes de l'Auteur sur l'Origine du Mal moral ; & l'on conviendra qu'on ne sauroit rien imaginer de plus beau & de plus consolant que le systême dont je viens de tracer la foible esquisse. (3)

(3) VOICI le précis que l'inimitable FONTENELLE [*] nous donne de l'agréable fiction de notre sublime Métaphysicien. “ SEXTUS, Fils de TARQUIN le superbe, va consulter APOLLON sur sa destinée : le Dieu lui prédit qu'il violera LUCRECE. SEXTUS se plaint de la prédiction : APOLLON répond que ce n'est pas sa faute, qu'il n'est que devin, que JUPITER a tout réglé, & que c'est à lui qu'il faut se plaindre....... SEXTUS va à Dodone se plaindre à JUPITER du crime auquel il est destiné. JUPITER lui répond qu'il n'a qu'à ne point aller à Rome ; mais SEXTUS déclare nettement qu'il ne peut renoncer à l'espérance d'être Roi, & s'en va. Après son départ le Grand-Prêtre THÉODORE demande à JUPITER, pourquoi il n'a pas donné une autre volonté à SEXTUS. JUPITER envoie THÉODORE à Athenes consulter MINERVE. Elle lui montre le Palais des destinées, où sont les Tableaux de tous les Univers possibles, depuis le *pire* jusqu'au *meilleur*. THÉODORE voit dans le meilleur le crime de SEXTUS, d'où nait la liberté de Rome, un Gouvernement fécond en vertus, un Empire utile à une grande partie du Genre-humain, &c. THÉODORE n'a plus rien à dire. ” J'ajoute, que la Déesse montre au Grand-Prêtre dans cette suite de Tableaux une multitude de SEXTUS différens, qui répondent à autant d'Univers possibles : dans l'un de ces Tableaux est un SEXTUS qui vit heureux à Corinthe ; dans un autre un SEXTUS qui devient Roi de Thrace ; dans un autre un *SEXTUS content d'un état médiocre, en un mot des SEXTUS de toute espece, qui ont tout ce qu'on connoit du véritable SEXTUS ; mais non pas tout ce qui est déja dans lui, sans qu'on s'en apperçoive, ni par conséquent tout ce qui lui arrivera encore. Vous voyez*, ajoute MINERVE à THÉODORE, *que mon Pere n'a point fait SEXTUS méchant ; il l'étoit de toute éternité ; il l'étoit toujours librement ; mon Pere n'a fait que lui accorder l'existence, que sa Sagesse ne pouvoit refuser au Monde où il est compris : il l'a fait passer de la Région des possibles à celle des Etres actuels. Le crime de SEXTUS sert à de grandes choses*, &c. *Théod.* pag. 398. Edit. de 1720.

Mais, quand notre Métaphysicien introduit THÉODORE dans le Temple des

[*] El oge de LEIBNITZ.

destinées, & qu'il feint que MINERVE lui montre une multitude de SEXTUS possibles, qui different tous par des caracteres particuliers & qui entrent ainsi dans la composition d'autant de Mondes différens ; quand, dis-je, notre Métaphysicien feint de telles choses, sa Fiction ne peche-t-elle pas dans un point essentiel ? je m'explique.

Tous les Individus de l'Humanité participent à la même Essence. Considérés dans leur état primitif de Germes ils ont tous essentiellement les mêmes Puissances corporelles & les mêmes Puissances intellectuelles. Je ne veux pas dire néanmoins que tous les Germes humains étoient parfaitement semblables : je veux dire seulement, qu'il n'y avoit pas originairement entr'eux des différences telles que le Caractere du vrai SEXTUS résultât nécessairement de ces différences primitives ou originaires. Ce sont manifestement les circonstances extérieures dans lesquelles chaqu'Individu de l'Humanité se trouve placé, qui déterminent le plus son Caractere moral. J'entends par ces circonstances le climat, le genre de vie, l'éducation, les exemples, &c. J'accorde bien qu'il peut se trouver originairement dans les Germes quelques variétés qui influent ici jusqu'à un certain point, des variétés qui enveloppent de certaines dispositions particulieres : mais, combien est-il évident que cette influence est un infiniment petit comparée à celle des circonstances extérieures dont j'ai parlé ! Qui ne voit encore, qu'il faut joindre à ces circonstances l'acte de la génération, qui modifiant plus ou moins l'état primitif des Germes, leur imprime des dispositions que les autres circonstances extérieures peuvent fortifier ou développer plus ou moins.

Ainsi, ce ne sont point proprement *différens* SEXTUS *possibles* que renferme le Palais des destinées dans l'ingénieuse Fiction de LEIBNITZ : cette dénomination de *SEXTUS* est trop particularisante, si je puis m'exprimer de la sorte : ces prétendus SEXTUS auroient pu tout aussi bien devenir des BRUTUS, des FABIUS, des CATONS, &c. s'ils avoient obtenu une autre place dans le Systême du Monde. Ces prétendus SEXTUS étoient donc, en quelque sorte, ce que sont en Algèbre les Quantités *inconnues*, qui doivent être désignées par des x ou des y & non par des a & des b. Je m'exprimerai encore par une autre comparaison : les SEXTUS de notre Philosophe sont autant de Pierres semblables prises dans la même Carriere, qui suivant qu'elles sont taillées doivent occuper dans le Bâtiment telle ou telle place déterminée : mais la Pierre x étoit susceptible de la même coupe que la Pierre a, &c. Tandis que LEIBNITZ comparoit ses *SEXTUS possibles*, son Esprit retenoit donc beaucoup trop des caracteres du vrai SEXTUS.

Somme totale : un certain Homme *déterminé*, un Homme a & non x n'est pas *déterminé* par ses Puissances *originelles*, puisque ces Puissances sont en elles-mêmes *indéterminées*. Un certain Homme n'est ce qu'il est, a & non pas b, que par ses modifications acquises. Il n'est un *SEXTUS* & non un *BRUTUS*, que parce qu'il a reçu du dehors des modifications que BRUTUS n'avoit pas reçues.

Et il ne faudroit pas dire avec LEIBNITZ, que SEXTUS pouvoit aller à Corinthe ou aller en Thrace, &c. toutes ces possibilités & mille autres qu'on pourroit feindre ne seroient ici d'au-

L'OPTIM.

cune considération; parce que SEXTUS étoit déja tout formé, & qu'il résultoit de ses déterminations acquises qu'il iroit à Rome, qu'il y violeroit LUCRECE, &c. Il étoit donc moralement impossible que SEXTUS ne fît pas ce que l'Histoire nous en raconte : il n'y avoit donc qu'un seul SEXTUS dans l'Ensemble des Possibles. Et si l'on vouloit prendre SEXTUS de plus haut & avant même qu'il eût contracté aucune détermination particuliere, ce ne seroit plus un *SEXTUS* qu'on auroit alors; ce seroit simplement un certain Germe d'Homme, qui auroit pu donner un BRUTUS tout aussi bien qu'un SEXTUS.

Appliquez à ADAM ce que je viens de dire de SEXTUS, & vous n'aurez plus une infinité d'ADAMS *possibles*. Il ne vous restera que l'ADAM qui a existé, & dont vous pourrez dire avec LEIBNITZ, *qu'il avoit été tel de toute éternité dans les idées de l'ENTENDEMENT DIVIN :* ce qui reviendra à dire, que dans l'Univers qui a été appellé à l'existence, il devoit y avoir un certain Etre intelligent & moral qui possédât le Pouvoir physique d'observer ou de violer une certaine Loi & qui la violeroit.



LES MONADES.

MONADES.

L'ECOLE définiſſoit l'E'tendue, *ce qui a des Parties hors des Parties* : elle ne ſavoit pas qu'elle ne définiſſoit rien ; car ces Parties ſont encore de l'E'tendue.

LES Atomiſtes modernes nous repréſentent l'E'tendue matérielle comme un compoſé d'Atomes ou de Particules inſécables : ils veulent donner à entendre par ce dernier mot, qu'il n'eſt dans la nature aucune Force capable de diviſer les Atomes.

MAIS, cette Philoſophie corpuſculaire ne nous éclaire pas plus ſur la nature de l'E'tendue matérielle, que la Philoſophie de l'E'cole.

DIEU, qui eſt la Cauſe efficiente de toute Réalité, ne produit pas les Poſſibilités.

C'EST par ſes déterminations idéales & par leurs convenances qu'une Choſe eſt poſſible.

IL faut donc montrer comment l'Étendue matérielle eſt poſſible.

ELLE eſt évidemment un *Compoſé.* Il n'eſt pas moins évident que la raiſon du Compoſé ne peut être dans le Compoſé même, en tant que compoſé.

LA raiſon du Compoſé doit donc ſe trouver dans des Etres ſimples.

MONADES.

CE font de femblables Etres que LEIBNITZ a nommés des *Monades* ou des *Unités*.

L'ÉTENDUE eft donc un *Agrégat* de ces Unités.

ELLES exiftent à part les unes des autres, & la perception que nous nous formons de l'Etendue réfulte des rapports que les Monades foutiennent avec nous par leur Activité combinée avec la nôtre.

DES Etres fimples ne peuvent différer entr'eux par la grandeur, par la figure ni par les autres qualités fenfibles que nous attribuons au Corps. Tout cela eft incompatible avec la fimplicité.

IL faut pourtant que les Etres fimples aient leurs différences intrinféques. S'ils étoient tous exactement femblables, ils ne pourroient différer que par la pofition.

MAIS, alors il n'y auroit aucune raifon fuffifante du choix du CRÉATEUR dans la place qu'il auroit affigné à chaque Etre fimple; puifque leur parfaite reffemblance LUI auroit permis de fubftituer indifféremment l'un à l'autre.

OR, cette parfaite *indifférence* répugne aux notions de la Liberté.

LES Monades font donc toutes variées ou différenciées ; & parce qu'elles font des Etres abfolument fimples, elles ne peuvent fe différencier que par leur *Activité*.

LE degré d'Activité varie donc dans chaque Monade, & l'Activité de la même Monade varie fans ceffe.

IL

Il n'y a donc pas deux Monades qui se ressemblent, & la même Monade ne ressemble pas à elle-même deux instans. MONADES.

L'Activité des Monades est leur *tendance* à produire de certains effets.

Cette tendance est une véritable *action*; mais toute action suppose une réaction.

Ainsi, les Monades agissent & réagissent les unes sur les autres suivant des Loix invariables. (1)

L'Assemblage de ces Loix compose le *Système général* de l'Univers.

La raison du Système général est donc dans les Systêmes *particuliers*; la raison de ceux-ci dans les Agrégats des Etres simples qui les composent; la raison des Agrégats est dans les Monades qui en sont les Élémens; la raison des Élémens est dans la Raison éternelle.

C'est par leur action réciproque que les Etres simples sont liés entr'eux. Un Etre simple qui seroit isolé seroit sans action, & l'existence d'un tel Etre seroit sans raison suffisante.

Il faut donc que toutes les Monades soient enchaînées en-

[1] On verra ailleurs, que dans le *Leibnitianisme* rigoureux il ne sauroit y avoir d'action & de réaction des Monades les unes sur les autres; tout s'y réduit à la simple *représentation*. Mais, cette maniere d'envisager les Monades est si prodigieusement abstraite que je n'ai pu me flatter d'en donner une idée nette à mes Lecteurs. J'ai donc préféré un point de vue qui choquât moins les notions communes ou qui révoltât moins les Sens. J'ai cru que je devois donner un Corps à cette Philosophie si prodigieusement subtile, pour que mon Lecteur pût, en quelque sorte, la palper.

MONADES.

tr'elles par des actions réciproques & que les Agrégats qu'elles forment soient pareillement enchaînés entr'eux.

L'UNIVERS est donc un Tout immense qui concentre, en quelque sorte, toutes les *Unités* dans une seule Unité.

TOUTES les Parties de l'Univers sont donc en rapport entr'elles & au Tout; & c'est dans ce sens qu'on peut dire que chaque Monade est un *Miroir de l'Univers*: car chaque Monade étant en rapport avec ses voisines, celles-ci avec d'autres, ces dernieres avec d'autres encore, &c. &c.; il s'ensuit que l'Intelligence qui connoîtroit à fond tous les rapports d'une seule Monade, en déduiroit par une série nécessaire la Théorie de l'Univers.

IL suit encore de cet enchaînement universel qu'il n'y a point de Vuide. Tout est *plein* parce que tout est *lié*.

MAIS ces mots de *Vuide* & de *Plein* n'ont pas ici le même sens que chez les Newtoniens & les Cartésiens. Des Etres simples n'ont aucun rapport avec le Vuide & le Plein. Ce seroit donc très-mal à propos que l'on tourneroit ici contre le Leibnitianisme les argumens Newtoniens en faveur du Vuide. Le Plein leibnitien est, en quelque sorte, métaphysique. Il peut s'exprimer par cette proposition; *qu'il n'est aucun point assignable dans l'Univers où il n'y ait pas une action & une réaction.*

JE m'exprime en d'autres termes : un Monde plein d'Ames seroit-il plein ? L'habitude que nous avons de peindre tout est un obstacle à bien saisir ceci : Mde. DU CHATELET ne me paroît pas l'avoir assez bien compris ou l'avoir rendu comme il demandoit à l'être. (2)

(2) *Institutions Physiques*; Chap. VII, VIII. Cet excellent Ouvrage est, je

MONADES.

Nous manquons de moyens pour appercevoir les Etres simples. Nous n'appercevons que les Agrégats qui résultent de leur union.

Nous n'avons donc que des perceptions confuses de l'Etendue matérielle. C'est ainsi, à peu près, que dans une couleur verte nous ne démêlons pas le jaune & le bleu qui entrent dans sa composition, & c'est précisément de cette confusion même que naît la perception du vert.

Il en va de même de l'Etendue; parce que nous ne pouvons démêler les Etres simples qui la composent, nous n'en appercevons que l'effet total, & la perception de cet effet total, qui est très claire, est ce que nous nommons *l'Etendue matérielle.*

Ainsi, toutes les Activités particulieres d'une Etendue quelconque concourent dans cette Etendue à produire un effet général, & cet effet est le seul objet de notre perception.

L'Etendue matérielle n'est donc, à notre égard, qu'une simple apparence, un *phénomene.*

La réalité n'est que dans les Etres simples, dont l'action ou plutôt les actions conspirantes produisent le phénomene.

Si donc notre maniere d'appercevoir venoit à changer; si nous venions à démêler les Etres simples, nous perdrions aussitôt la perception de leur effet total, & par conséquent celle

crois, le premier qui ait été publié en France pour donner aux François une idée du *Leibnitianisme*. Il est écrit avec goût, & la profondeur n'y nuit point à la clarté. J'ai profité avec reconnoissance des choses très-instructives qu'il renferme sur la Philosophie de Leibnitz ou de son Disciple le célebre Wolf.

MONADES.

de l'E'tendue. Nous appercevrions les E'lémens de l'Étendue & point du tout l'E'tendue.

Le degré de confusion ou de distinction dans les perceptions des différens Ordres d'Intelligences suffit donc pour varier à leurs yeux le spectacle de l'Univers. Il peut donc exister des Intelligences pour lesquelles il n'y a point d'Étendue. Elles sont, sans doute, amplement dédommagées de cette privation par les connoissances que leur procurent les perceptions si prodigieusement multipliées & variées des Etres simples & de leurs rapports divers.

Puis donc que l'E'tendue matérielle n'est qu'un pur phénomene relatif à notre maniere d'appercevoir, il est bien clair que tout ce que nous nommons *Substance* n'est non plus qu'un pur phénomene; car tout ce que nous désignons par ce terme générique n'est qu'un *Agrégat* d'Etres simples.

Les Touts particuliers ou concrets ne sauroient être de véritables Substances. Ils n'ont point d'existence propre; ils n'existent qu'en vertu des Etres simples de la réunion desquels ils résultent.

Ceci étoit facile à découvrir sans le secours du Leibnitianisme: il ne falloit que méditer un peu sur la nature des Corps particuliers que nous gratifions du titre de *Substance*. Il est de la plus grande évidence que chaque Corps particulier n'est qu'un assemblage de Parties; celles-ci ne sont elles-mêmes qu'un assemblage de Particules; celles-ci de Particules plus petites encore. En poussant cette décomposition jusqu'à son dernier terme, on seroit arrivé aux Monades; mais on s'étoit arrêté aux Atomes.

Ainsi, comme une Montre n'est pas une Substance, aucun

Corps particulier n'eſt une Subſtance. Le Corps en général n'étant que l'idée abſtraite des Corps particuliers, n'eſt pas plus une Subſtance. MONADES.

Ce ne ſont donc que des phénomenes *ſubſtantifiés* que nous appercevons ; les véritables Subſtances nous demeurent voilées.

Les Corps ne nous ſont connus que par leurs Qualités ſenſibles. Nous diſtinguons ces Qualités en eſſentielles & accidentelles.

Nous nommons *eſſentielles* toutes les Qualités à la collection deſquelles la notion du Sujet eſt attachée.

L'Etendue, la Solidité, la Force d'inertie ſont ainſi des Qualités eſſentielles à la Matiere. Nous ne pouvons la concevoir ſans elles ; mais nous pouvons par abſtraction les conſidérer ſéparément.

Nous nommons *accidentelles* toutes les Qualités qui peuvent être ou n'être pas dans le Sujet ſans que ſa nature change.

Nous entendons par la *nature* d'un Sujet ſon *Eſſence* ou *ce qui fait qu'il eſt ce qu'il eſt*.

La Figure, le Mouvement, la Dureté, la Couleur, &c. ſont des Qualités accidentelles de la Matiere.

Les Qualités eſſentielles ſe nomment des *Attributs*, les accidentelles des *Modes* ou manieres d'être.

C'est dans les Compoſés que nous obſervons des Attributs & des Modes. Les Compoſés ne ſont rien par eux-mêmes.

MONADES.

Tout ce qu'ils ſont, toutes les apparences ſous leſquelles ils ſe montrent à nous dépendent des Etres ſimples ou des Monades dont ils ne ſont que les Agrégats.

La raiſon des Attributs & des Modes des Compoſés eſt donc originairement dans les Monades.

Mais, les Attributs & les Modes ne ſont au fond que des effets que les Compoſés exercent ſur nous ou les uns ſur les autres & les uns par les autres.

Il y a donc dans les Corps des Cauſes ſecretes en vertu deſquelles ils produiſent en nous les perceptions de l'E'tendue, de la Solidité, de la Figure, du Mouvement. &c. &c.

Et comme tout ce qui eſt dans les Compoſés dérive primitivement des Etres ſimples, c'eſt dans les Etres ſimples qu'il faut chercher les Cauſes ſecretes des effets des Compoſés.

Qui dit une Cauſe dit un Pouvoir d'agir ou de produire certains effets. C'eſt ce que nous exprimons encore par les termes un peu vagues de *Force* ou *d'Activité*. Leibnitz définit la *Force*, le Principe *qui a en ſoi* la raiſon ſuffiſante de l'actualité de l'action.

Les Monades ſont donc douées de force ou d'activité.

Mais, les Attributs ne dérivent pas les uns des autres : ils ne ſont pas cauſes les uns des autres. L'E'tendue n'eſt pas cauſe de la Solidité; celle-ci de la Force d'inertie; cette derniere ne l'eſt pas non plus de la Force motrice, puiſqu'elle lui réſiſte.

Il faut donc qu'il y ait dans les Monades différentes Forces

qui correfpondent aux différentes perceptions que nous avons des Attributs. Il y a donc dans les Monades des Forces repréfentatrices de l'E'tendue matérielle, du Mouvement, de la Réfiftance.

ENTENDEZ par ce terme de *repréfentatrices* la capacité de produire tous les effets que notre maniere de concevoir a attachés à l'E'tendue, à la Force motrice, à la Force d'inertie.

LES Modes dérivent des Attributs. La Figure dérive de l'E'tendue; le Mouvement de la Force motrice, &c.

LES Forces *primitives* des Monades éprouvent donc des modifications qui correfpondent aux perceptions que nous avons des Modes de la Matiere.

LES Monades font donc effentiellement actives ou ce qui revient au même, elles font dans une action perpétuelle : & il faut bien que cela foit, puifque la Matiere ne ceffe point de fe montrer à nous fous les mêmes Attributs, & que ces Attributs ne font que les effets de l'activité des Etres fimples qui font les vrais E'lémens de la Matiere.

C'EST dans cet Efprit que LEIBNITZ difoit ; que les *véritables Subftances étoient néceffairement actives.* Elles le font en effet, puifque ce qu'elles nous paroiffent être réfulte de leur Activité & de fes Modifications diverfes.

SI quelqu'un avoit de la peine à concevoir cette action perpétuelle des Monades, je lui ferois remarquer; que les Corps qui tombent fous nos Sens ont toutes leurs Parties intégrantes dans un mouvement perpétuel, mais infenfible. Ceci eft déja bien évident des Corps organifés. Ils naiffent, fe nourriffent, croiffent, engendrent, dépériffent : combien toutes ces actions

MONADES.

vitales suppoſent-elles de mouvemens inteſtins dans les plus petites Parties de ces Corps ! Il eſt exact de dire, que leur état n'eſt pas le même deux inſtans, & qu'il n'y a pas dans toute la durée de leur vie deux inſtans qui ſe reſſemblent.

Il eſt aiſé de prouver qu'il en eſt de même des Corps bruts. Ils ſont continuellement ſoumis à l'action de la Peſanteur, à celle du Feu, de l'Air, de l'Eau & de quantité d'autres Matieres plus ou moins ſubtiles. Leurs Parties inſenſibles participent à toutes ces petites impulſions. La chaleur ſeule dont le degré varie à chaque inſtant tient tous les Corps dans un état d'oſcillation perpétuelle.

L'ACTIVITÉ des Monades eſt le principe de tous ces mouvemens, & les effets qui tombent ſous nos Sens ſont les derniers réſultats de cette Activité.

MAIS, il n'y a point d'action ſans réaction. Si les Monades étoient iſolées, leur Activité ne pourroit ſe déployer; car il faut à une Force un Sujet auquel elle s'applique.

LES Monades ſont donc liées les unes aux autres, & elles agiſſent & réagiſſent réciproquement les unes ſur les autres.

LES Agrégats qu'elles forment par leur union exercent pareillement les uns ſur les autres une action & une réaction réciproques.

DE la combinaiſon de ces actions des Forces *primitives* réſultent les Forces *dérivatives*.

LES Leibnitiens entendent donc par les Forces *primitives* celles qui ſont eſſentielles à chaque Monade conſidérée en elle-même.

ILS

MONADES.

Ils entendent par les Forces *dérivatives*, celles qui résultent de l'action combinée de différentes Monades ou de différens Agrégats.

Les Forces dérivatives donnent naissance aux Loix du Mouvement.

En vertu de la Force motrice primitive inhérente à chaque Monade elle a une tendance à changer de lieu. Toutes les Monades d'un Agrégat quelconque ayant la même tendance, le choc en détermine l'effet.

La Force d'inertie primitive est la raison suffisante de la quantité du Mouvement, comme elle l'est de sa communication & de la persévérance du Corps dans le même état soit de mouvement soit de repos.

Sans cette Force d'inertie il n'y auroit point de raison suffisante pourquoi un rayon de Lumiere ne déplaceroit pas le Globe de la Terre. Mais, chaque Monade ayant sa Force d'inertie primitive, l'Inertie totale d'un Agrégat est la somme de toutes les Inerties particulieres des Monades qui le composent.

Ainsi, le Mouvement se communique & se conserve dans un rapport direct aux Forces actives & aux Forces passives des divers Agrégats.

La Force *passive* est ici la Force d'*inertie*. Ce mot *passive* ne doit pas être pris au sens étroit, puisque la résistance est une véritable action.

Les Forces actives & les Forces passives sont ainsi les Principes premiers de tous les effets que nous observons dans la Nature.

MONADES.

La Force active d'un Agrégat ou d'un Corps est donc le résultat de toutes les Forces particulieres des Elémens qui le composent. Sa Force passive est le résultat de toutes les résistances particulieres des E'lémens.

Mais, parce que nous ne pouvons pas démêler toutes ces Activités & ces Résistances particulieres, le Mouvement & la Résistance ne sont pour nous, comme l'E'tendue, que des phénomenes ou des apparences. Le Mouvement nous paroît une Force ajoutée au Corps. Nous nous représentons le Mouvement comme une Substance, dont les Modes sont la vitesse & la direction.

Cette maniere de voir & de concevoir est relative à la limitation ou à l'imperfection de nos Facultés. Si nous pouvions atteindre jusqu'aux E'lémens des Composés; si nous avions des notions distinctes des déterminations internes ou de l'Activité de chaque E'lément ou Monade, nous verrions distinctement comment le Mouvement s'engendre de toutes les Activités particulieres. Nous ne l'imaginerions plus comme un Etre distinct, nous le verrions dans les Monades mêmes ou plutôt nous ne verrions que les Monades produisant tel ou tel effet par telle ou telle modification de leur Activité. Nous ne distinguerions point cete Activité de la Monade où elle réside: ces deux choses s'identifieroient. (3)

L'Activité est donc une réalité de la Monade, puisqu'elle constitue son Essence. L'E'tendue n'est donc point une réalité, puisque la Monade est absolument simple. Mais, les Monades

(3) Je prie qu'on se souvienne de ce que j'ai dit plus haut dans une courte Note; que je ne traitois pas ici du *Leibnitianisme*, pris dans toute sa rigueur: car dans la rigueur métaphysique du Systême Leibnitien, il n'y a point du tout de *Mouvement* ou de transport d'un lieu dans un autre; puisque des Etres simples n'ont point de rapport au lieu.

existent à part les unes des autres; leur Agrégat doit donc nous paroître de l'E'tendue. Dans chaque point de cette E'tendue, il y a une action, & l'action d'une Monade n'est pas celle d'une autre Monade. Nous ne demêlons pas toutes ces actions; elles doivent donc se confondre dans notre Ame sous l'image d'une certaine E'tendue. MONADES.

Si nous analysons ce que nous entendons par le mot de *Force* ou d'*activité*, nous reconnoîtrons bientôt que tout se réduit pour nous à la simple capacité de produire un certain effet. Nous ignorons profondément ce qu'une Force est en elle-même; nous ne la connoissons que par ses effets, & ces effets nous ne les connoissons encore que très-imparfaitement. Un Corps en choque un autre qui est en repos: que voyons-nous? le Corps choqué change de lieu; il s'applique à différens points d'un espace que nous imaginons; nous mesurons sa vîtesse; nous jugeons de sa direction; &c. mais tout cela n'est encore, encore une fois, qu'une collection d'effets, & la Force qui les produit nous échappe entiérement. Notre propre Force, cette Force que nous exerçons à chaque instant nous est aussi profondément inconnue que toute autre Force.

Les Composés périssent précisément parce qu'ils sont composés. Ils se décomposent ou ils sont décomposés.

Les Monades ou les Etres simples ne périssent point, précisément parce qu'ils sont simples. Ils ne peuvent se résoudre en d'autres Etres. (4)

(4) Leibnitz disoit, *qu'il n'y a point de dissolution à craindre pour les Monades; parce qu'on ne peut concevoir aucune maniere dont une Substance simple peut naturellement finir.* Il ajoutoit; *que les Monades ne peuvent ni commencer ni finir que dans un instant; c'est-à-dire, qu'une Monade ne peut commencer que par la création ni finir que par l'annihilation.* Il disoit encore; *qu'une Monade ne peut être altérée ou changée dans son intérieur;*

MONADES.

Les Composés sont plus ou moins composés. Le Microscope nous montre ici une progression qui épuise notre admiration. Plus la composition augmente, plus la décomposition devient facile : une plus grande composition soumet le Composé à l'action d'un plus grand nombre de Causes décomposantes.

Les Corps qui tombent sous nos Sens sont composés de Corps plus petits ; ceux-ci de Corpuscules ; ces Corpuscules, de Corpuscules plus petits ; ceux-ci, de Corpuscules plus petits encore, & ainsi, dans une progression dont l'imperfection de notre vue & de nos Instrumens ne nous permet pas d'assigner le dernier terme.

La Métaphysique seule nous montre qu'il est ici un *dernier terme*, & que ce terme est dans l'Etre simple.

La divisibilité de la Matiere à l'infini est donc une vérité géométrique & une erreur physique ; car tous nos raisonnemens sur l'Infini géométrique ne reposent que sur l'Étendue abstraite. L'Étendue concrete est nécessairement déterminée.

Les Corpuscules qui composent les Corps peuvent se diviser en *primitifs* & en *dérivés*.

Les Corpuscules *primitifs* sont formés d'Etres simples.

puisqu'on ne peut concevoir en elle ni transposition ni aucun mouvement intérieur. Il se servoit à ce sujet d'une expression fort singuliere ; *les Monades*, disoit-il, *n'ont point de* fenêtres *par où quelque chose puisse entrer ou sortir*. Je tire ce Passage de l'Écrit intitulé : *Principia Philosophiæ ; seu Theses in gratiam Principis* EUGENII ; IV, VI, VII. C'est sur-tout dans ce petit Écrit qu'il faut chercher la véritable maniere de penser de LEIBNITZ sur les divers Sujets de Métaphysique & de Cosmologie dont il s'étoit occupé : il le composa deux années avant sa mort ; c'est-à-dire en 1714, & on peut le regarder, en quelque sorte, comme son Testament philosophique. Le grand Prince pour lequel il l'avoit composé le rend plus intéressant encore.

Les Corpuscules *dérivés* sont formés de Corpuscules primitifs. Monades.

Les Corpuscules *dérivés* peuvent se diviser en divers *Ordres*. Les Corpuscules formés de Corpuscules primitifs sont des Corpuscules dérivés qu'on nomme du *premier Ordre*. Les Corpuscules formés de ceux-ci sont des Corpuscules du *second Ordre*; les Corpuscules du second Ordre composent les Corpuscules du *troisieme Ordre*, &c. &c.

Tous les Composés peuvent donc se résoudre enfin dans leurs premiers E'lémens, & ces E'lémens sont les Etres simples, au-delà desquels la résolution ne peut aller.

Ainsi, les Qualités sensibles des Composés de tous les Ordres ont pour raison primitive les déterminations internes des Etres simples.

La *Perceptibilité* a de la convenance avec la simplicité : et s'il y a plus de Beauté où il y a plus de Perfection, & plus de Perfection où il y a plus de Facultés réunies, les Monades seront encore douées de perceptions, & ces perceptions les différencieront les unes des autres. (5)

(5) Je dois le faire remarquer. Ce n'étoit pas simplement sur la convenance que l'on conçoit entre la Perceptibilité & la simplicité que Leibnitz se fondoit pour attribuer des perceptions à ses Monades. Ce point est un des plus difficiles ou des plus abstraits de sa Doctrine. Il faut d'abord l'écouter lui-même : j'essayerai ensuite de l'expliquer en exposant briévement la maniere dont je conçois sa pensée.

" Les Monades, dit-il, sont sujettes " au changement, & même le changement dans chacune d'entr'elles est " continuel. "

" Les changemens naturels des Monades partent d'un Principe interne ; " puisqu'aucune Cause extérieure ne " peut influer dans leur intérieur. "

" La Force n'est autre chose que le " Principe des changemens. *Principes Philos.* X, XI. "

Il n'y a pas ici de difficulté à saisir la pensée du Métaphysicien. On comprend facilement que les Etres naturels changent sans cesse. Suivant l'Au-

MONADES.

Les perceptions de chaque Monade feront relatives à la place que cette Monade occupera dans le Syftême général.

teur le Principe de ces changemens eft dans les Monades dont l'état varie continuellement. Mais comme les Monades ne peuvent rien recevoir du dehors, ce n'eft pas du dehors que viennent les changemens continuels qu'elles éprouvent. La Caufe ou le Principe de ces changemens eft dans la *Force* ou l'*Activité* dont elles font douées & qui fe déploie fuivant certaines Loix.

“ Il faut auffi, continue l'Auteur, „ qu'outre le Principe des changemens, „ il y ait quelque *Schema* de ce qui „ eft changé, qui faffe, pour ainfi „ dire, la fpécification & la variété „ des Subftances fimples. „

“ Cette efpece de Schema doit envelopper la multitude dans l'unité „ ou dans le fimple : car dans tout „ changement naturel, puifqu'il arrive „ par degré, quelque chofe eft changé „ & quelque chofe refte : donc il faut „ reconnoître dans une Subftance fimple une certaine pluralité d'affections „ & de relations, quoique cette Subftance manque de Parties. „

“ Cet état paffager qui enveloppe „ & repréfente la multitude dans l'unité ou la Subftance fimple, n'eft „ autre chofe que ce que nous appelons perceptions. „

C'eft ici qu'on a le plus de peine à fe faire une idée un peu nette de la finguliere Doctrine du profond Métaphyficien. Voici comment je conçois la chofe. La Monade éprouve des changemens continuels & fucceffifs : voilà ce que l'Auteur nomme *la multitude dans l'unité*. Mais ces changemens & cette fuite particuliere de changemens ne fe trouvent que dans cette Monade : chaque Monade a fes changemens propres & fa férie déterminée de changemens qui la différencie de toute autre Monade : c'eft ce que l'Auteur exprime par les termes de *fpécification des Subftances fimples*. Il y a donc dans chaque Monade une pluralité d'états qui ont des relations les uns avec les autres & qui caractérifent la Monade comme Etre individuel ; car puifqu'elle eft parfaitement fimple, elle ne peut être caractérifée ou différenciée à la maniere d'un Compofé. Puis donc qu'il y a ici pluralité dans l'unité, il faut qu'il y ait quelque chofe dans la Monade qui repréfente cette pluralité ou qui en foit comme une efpece de Tableau ou de *Schema*, comme parle l'Auteur : or, on conçoit que cette forte de repréfentation de la pluralité dans l'unité ne peut fe trouver que dans la Perceptibilité ou dans la Capacité d'avoir des perceptions ; puifque la Monade, en qualité d'Etre abfolument fimple n'eft fufceptible que de cette feule forte de repréfentation. La Monade paffe donc d'une perception à une autre perception ; & toutes ces perceptions plus ou moins confufes ne font jamais accompagnées dans la Monade d'*apperception* ou de *confcience* qui ne convient qu'aux Ames capables de réflexion.

Suivons encore notre Auteur : “ nous „ devons, dit-il, foigneufement diftinguer la *perception* dans les Monades de l'apperception ou de la „ confcience. .... L'action du principe interne en conféquence de la

MONADES.

ET comme tout est lié ou harmonique dans ce Système, il y aura dans chaque Monade une représentation *idéale* de toutes les réalités de l'Univers.

CETTE Métaphysique transcendante deviendra un peu plus intelligible, si l'on fait attention, qu'en vertu du principe de la raison suffisante tout est nécessairement lié dans l'Univers. Toutes les actions des Etres simples sont harmoniques ou subordonnées les unes aux autres. L'exercice actuel de l'Activité d'une Monade donnée, est déterminé par l'exercice actuel de l'Activité des Monades auxquelles elle correspond immédiatement. L'Activité des Monades correspondantes est déterminée par celle des Monades avec lesquelles elles correspondent immédiatement. Cette correspondance continue d'un point quelconque de l'Univers jusques à ses extrémités. Représentez vous les ondes circulaires & concentriques qu'une pierre excite dans une eau dormante : elles vont toujours en s'élargissant & en s'affoiblissant.

VOILA une image grossiere des Harmonies méchaniques de

„ quelle arrive le changement ou le „ passage d'une perception à une autre, „ peut-être appellée *appétit*. „ XIV, XV. On voit bien que cet appétit n'est au fond qu'une sorte de tendance de la Monade à passer d'une perception à une autre, & cette tendance a son fondement dans le rapport qui lie les deux perceptions.

Telle est en général la maniere dont LEIBNITZ avoit été conduit à accorder la perception à ses Monades : précisément parce qu'il les concevoit comme des Etres parfaitement simples, il ne lui paroissoit pas " qu'elles pussent renfermer autre chose que des perceptions & des changemens de perceptions : & c'est en cela seul, concluoit-il, que doivent consister toutes les actions intérieures des Substances simples. „ Il donnoit le nom de *Monades* ou d'*Entéléchies* aux Substances simples bornées aux seules perceptions, & il réservoit celui d'*Ame* aux Substances simples douées de *perception* & de *conscience*. XIX. Mais parce que LEIBNITZ ne concevoit pas qu'il pût y avoir autre chose dans des Etres simples que des perceptions, s'ensuit-il que de tels Etres ne puissent posséder des propriétés très-différentes des perceptions ? la maniere de raisonner de notre Philosophe étoit-elle ici d'une Logique assez exacte ?

MONADES.

l'Univers. En vertu du principe des Indiſcernables, (6) il doit y avoir dans chaque *Monade* une repréſentation *idéale* de cette méchanique. Les ondes qui vont en s'élargiſſant & en s'affoibliſſant de plus en plus ſont repréſentées dans la Monade par des perceptions de plus en plus *confuſes* : car il faut qu'à des mouvemens plus foibles, répondent des perceptions plus foibles.

MAIS, l'état actuel d'une Monade eſt néceſſairement déterminé par ſon état antécédent ; celui-ci par un état qui a précédé & ainſi en remontant juſqu'à l'inſtant de la Création. Or, comme cette ſuite d'états divers d'une Monade donnée eſt en rapport aux Monades qui l'avoiſinent immédiatement, il s'enſuit qu'il y a dans chaque Monade une ſuite ordonnée de perceptions correſpondantes à la ſuite des mouvemens de l'Univers.

C'EST proprement dans ce ſens que LEIBNITZ diſoit ; que chaque *Monade* étoit un *Miroir* ou une *repréſentation* de l'Univers entier. (7)

(6) ON ſait que LEIBNITZ ſoutenoit qu'il n'y avoit pas dans la Nature deux Etres précifément ſemblables, & c'eſt ce qu'il nommoit *le principe des indiſcernables*. Il le déduiſoit du principe plus général de la *raiſon ſuffiſante*; car s'il avoit exiſté deux Etres préciſément ſemblables, il n'y auroit eu aucune raiſon ſuffiſante pourquoi DIEU auroit placé l'un de ces Etres dans un certain lieu plutôt que l'autre; puiſqu'il faut toujours des motifs pour déterminer le choix de la Volonté & qu'il n'eſt point de Liberté d'indifférence.

(7) IL convient que je tranſcrive ici les propres termes de LEIBNITZ. " Cette adaptation de toutes les Créatures à chacune d'entr'elles, & de „ chacune d'entr'elles à toutes les autres, fait que chaque Subſtance ſimple a des rapports qui expriment „ toutes les autres, & devient par conſéquent un Miroir vivant & perpétuel de l'Univers. „

" Or, comme la même Ville apperçue de différens lieux ne paroît pas „ la même, & ſe multiplie, pour ainſi „ dire, avec les différens points de vue, „ il arrive auſſi qu'à cauſe de la multitude infinie des Subſtances ſimples, „ il exiſte en quelque maniere autant „ d'Univers différens, qui ne ſont pourtant que des repréſentations ſcé-

AINSI

MONADES.

Ainsi, le passé, le présent & le futur ne forment dans la même Monade qu'une seule chaîne. Notre Philosophe disoit ingénieusement, *que le présent est toujours gros de l'avenir.*

Il disoit encore; que l'Éternel Géometre résolvoit sans cesse ce Problême; *l'état d'une Monade étant donné, en déterminer l'état passé, présent & futur de tout l'Univers.*

Expliquez par les principes que je viens d'esquisser ce Passage de la *Théodicée* §. 403.

« L'opération des Automates spirituels, c'est-à-dire des » Ames, n'est point méchanique; mais elle contient éminem- » ment ce qu'il y a de beau dans la Méchanique : les mouve- » mens développés dans les Corps y étant concentrés par la » représentation, comme dans un Monde idéal, qui exprime » les Loix du Monde actuel & leurs Suites, avec cette diffé- » rence du Monde idéal parfait qui est en Dieu, que la plu- » part des perceptions dans les autres ne sont que confuses.

» nographiques du même Univers suivant les différens points de vue de chaque Monade. »

« C'est aussi le moyen d'obtenir autant de variété qu'il est possible, mais avec le plus grand ordre possible, c'est-à-dire, le moyen d'obtenir la plus grande somme possible de perfection. *Theses in grat.* Eugenii, LVIII, LIX, LX. »

Quand on connoit un peu les terribles objections qu'on a élevées contre toute la Doctrine monadologique de Leibnitz, combien est-on étonné de ce qu'il ajoute immédiatement après: « cette hypothese, que j'ose dire démontrée, est la seule qui donne une » assez haute idée de la Grandeur de » Dieu? LXI. » Comment un si excellent Philosophe a-t-il pu donner pour *démontrée* une Hypothese dont les fondemens ne reposent que sur l'ignorance profonde où nous sommes de la véritable nature de l'Étendue matérielle? J'ose le dire à mon tour; Leibnitz ne savoit pas douter assez; & l'enchaînement qu'il savoit mettre dans ses profondes méditations lui persuadoit trop qu'elles l'avoient conduit au vrai Systême du Monde. Il énonçoit ses propositions monadologiques du même ton dont on énonceroit les vérités les mieux prouvées ou des propositions de Géométrie.

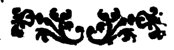
MONADES.

„ Car il faut ſavoir que toute Subſtance ſimple enveloppe l'U-
„ nivers par ſes perceptions confuſes ou ſentimens, & que la
„ ſuite de ces perceptions eſt réglée par la nature particuliere
„ de cette Subſtance; mais d'une maniere qui exprime toujours
„ toute la Nature univerſelle : & toute perception préſente
„ tend à une perception nouvelle, comme tout mouvement
„ qu'elle repréſente tend à un autre mouvement. Mais il eſt
„ impoſſible que l'Ame puiſſe connoître diſtinctement toute ſa
„ Nature & s'appercevoir comment ce nombre innombrable
„ de petites perceptions entaſſées ou plutôt concentrées enſem-
„ bles, s'y forme : il faudroit pour cela qu'elle connût par-
„ faitement tout l'Univers qui y eſt enveloppé, c'eſt-à-dire,
„ qu'elle fût un DIEU. „

IL réſulte donc des idées de notre ſublime Métaphyſicien; que comme les mouvemens naiſſent les uns des autres dans le Syſtême phyſique; les perceptions naiſſent les unes des autres dans le Syſtême intellectuel. Ces deux Syſtêmes correſpondent exactement l'un à l'autre, & cette correſpondance conſtitue l'Harmonie univerſelle qui fait de l'Univers entier un ſeul Tout, une Machine unique.

ET comme dans une Machine parfaite, toutes les Pieces ſont néceſſaires, parce qu'elles concourent toutes à un but commun par les rapports mutuels qu'elles ſoutiennent entr'elles & avec le Tout; de même auſſi dans la grande Machine de l'Univers, il n'y a pas une ſeule Monade qui ne ſoit néceſſaire & qui ne conſpire au but général par les rapports qu'elle ſoutient avec les Monades environnantes & par elles avec tout le Syſtême.

AINSI, une ſeule *Monade* ajoutée ou retranchée au Syſtême général en détruiroit toute l'Harmonie.



L'HARMONIE PRÉÉTABLIE.

PARCE que LEIBNITZ ne concevoit point de rapport naturel entre la Subſtance matérielle & la Subſtance immatérielle, & que les *Cauſes occaſionelles* lui paroiſſoient ſuppoſer des Miracles continuels; il imagina ſa fameuſe *Harmonie préétablie*, qui auroit ſuffi ſeule à immortaliſer ſon Nom.

DANS cette ſinguliere Hypotheſe il n'y a point proprement de commerce réciproque entre l'Ame & le Corps, parce qu'il n'y a point d'action réciproque des deux Subſtances l'une ſur l'autre.

AFIN donc de ſatisfaire philoſophiquement aux Phénomenes de l'*Union*, notre profond Métaphyſicien ſuppoſoit que toutes les perceptions & toutes les volitions de l'Ame naiſſent de ſon propre fond, & qu'elles ſont engendrées les unes par les autres, comme par une ſorte de génération naturelle.

L'AME eſt ainſi, ſelon lui, une eſpece d'*Automate ſpirituel*, qui exécute par lui-même & indépendamment de tout Agent extérieur, toute la ſuite des opérations qui doivent conſtituer la Vie ſenſitive, intellectuelle & morale de l'Individu.

LE Corps eſt un autre Automate proprement dit, dont tous les mouvemens ont été calculés par le SUPREME ARTISTE, de maniere qu'ils correſpondent exactement à toutes les perceptions & à toutes les volitions de l'Ame.

LES deux Automates ſont donc dans une harmonie parfaite l'un avec l'autre; & tout ce qui ſe paſſe dans l'un eſt repré-

HARM. PR. senté avec la plus grande précision par ce qui se passe dans l'autre. Ce sont, si l'on veut, deux Horloges montées l'une sur l'autre, & qui indiquent la même heure chacune à sa maniere.

On voit par ce léger crayon de l'Harmonie préétablie, que quoique les deux Automates existassent séparément l'un de l'autre, il ne surviendroit aucun changement ni dans l'un ni dans l'autre. Tout s'y passeroit de la même maniere & dans le même ordre que dans la supposition de leur Union.

Cette ingénieuse Hypothese est sujette à de très-grandes objections : il en est même qui me paroissent prouver la fausseté de cette sorte d'Harmonie ou du moins la rendre très-improbable. Bayle en a élevé quelques-unes dans son Dictionnaire, Art. Rorarius; mais je me suis étonné de leur foiblesse : je ne sais même si ce fameux & subtil Dialecticien avoit bien saisi l'Hypothese qu'il combattoit & les principes sur lesquels elle reposoit. Quoi qu'il en soit; mon plan ne me conduit point à faire un examen critique de cette opinion de Leibnitz : je n'ai voulu qu'en tracer l'Esquisse.

Je trouve dans la *Théodicée* un Passage fort remarquable, que je placerai ici d'autant plus volontiers qu'il est un de ceux où l'Auteur a le plus développé sa pensée sur les Monades & sur l'Harmonie préétablie.

„ On peut, dit-il, donner un sens véritable & philosophi-
„ que à cette *dépendance mutuelle* que nous concevons entre
„ l'Ame & le Corps : c'est que l'une de ces Substances dépend
„ de l'autre idéalement en tant que la raison de ce qui se fait
„ dans l'une, peut être rendue par ce qui est dans l'autre ; ce
„ qui a déja eu lieu dans les Décrets de Dieu, dès-lors que
„ Dieu a réglé par avance l'Harmonie qu'il y auroit entr'elles.
„ Comme cet Automate qui feroit la fonction de Valet dépen-

» droit de moi idéalement, en vertu de la science de celui, qui » prévoyant mes ordres futurs, l'auroit rendu capable de me » servir à point nommé pour tout le lendemain. La connois-» sance de mes volontés futures auroit mu ce grand ARTISAN, » qui auroit formé ensuite l'Automate : mon influence seroit » objective, & la sienne physique. »

» CAR en tant que l'Ame a de la perfection & des pensées » distinctes, DIEU a accommodé le Corps à l'Ame & a fait » par avance que le Corps est poussé à exécuter ses ordres : & » en tant que l'Ame est imparfaite, & que ses perceptions sont » confuses, DIEU a accommodé l'Ame au Corps, en sorte que » l'Ame se laisse incliner pour les passions qui naissent des re-» présentations corporelles : ce qui fait le même effet & la » même apparence que si l'un dépendoit de l'autre immédia-» tement & par le moyen d'une *influence physique* : & c'est pro-» prement par ses pensées *confuses* que l'Ame représente les » Corps qui l'environnent. »

« ET la même chose se doit entendre de tout ce que l'on » conçoit des actions des Substances simples les unes sur les » autres. C'est que chacune est censée agir sur l'autre à mesure » de sa perfection, quoique ce ne soit qu'*idéalement* & dans » les raisons des Choses ; en ce que DIEU a réglé d'abord une » Substance sur l'autre, selon la perfection ou l'imperfection » qu'il y a dans chacune : bien que l'action & la passion soient » toujours mutuelles dans les Créatures, parce qu'une partie » des raisons qui servent à expliquer distinctement ce qui se » fait, & qui ont servi à le faire exister, est dans l'une de ces » Substances ; & une autre partie de ces raisons est dans l'au-» tre, les perfections & les imperfections étant toujours mêlées » & partagées. C'est ce qui nous fait attribuer l'*action* à l'une » & la *passion* à l'autre. »

HARM. PR.

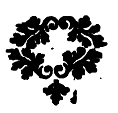
Ce Paſſage prouve clairement que LEIBNITZ n'admettoit point proprement d'action réciproque entre les Monades.

CHAQUE Monade ne fait que repréſenter par ſes perceptions ce qui réſulteroit de cette action réciproque ſi elle exiſtoit en effet.

LA liaiſon ou l'harmonie que les Monades ont entr'elles eſt purement *idéale* ou *rationnelle*; c'eſt-à-dire, qu'elles répréſentent par leurs perceptions diverſes tout ce qui naîtroit de leur action ſi elles agiſſoient réellement les unes ſur les autres & les unes par les autres.

LES perceptions *confuſes* de l'Ame repréſentent ainſi l'*Activité* que nous concevons communément dans les Objets & dans les Organes lorſqu'ils font naître des ſenſations dans l'Ame ou plutôt les perceptions confuſes de l'Ame expriment l'effet de cette Activité.

LES Objets & les Organes ſont un aſſemblage de Monades qui expriment auſſi par des perceptions très-confuſes cette ſorte d'action réciproque que nous concevons entr'eux.



CONCLUSION.

LORSQU'ON réfléchit profondément ſur le Syſtême des Monades, on ne peut s'empêcher d'admirer la hardieſſe & l'invention qui éclatent de toute part dans ce grand E'difice, & qui annoncent ſi hautement le puiſſant Génie de l'Architecte; mais on eſt en même temps forcé de reconnoître que cet étonnant E'difice n'eſt qu'un Palais enchanté, bâti au milieu des airs, & qui ne ſauroit loger que des Sylphes & des Gnomes.

LA Métaphyſique a, comme la Géométrie, des *Data* (1) qui doivent ſervir de baſe à nos raiſonnemens. Les Propriétés eſſentielles des Corps ſont au nombre des *Data* de la Métaphyſique, & il eſt fort dans l'eſprit d'une ſaine Logique de n'entreprendre point de remonter au-delà de ces vérités phyſiques. L'E'tendue, l'Impénétrabilité, la Force d'inertie ſont des Faits fondamentaux que l'expérience nous atteſte, & ſur leſquels nous pouvons élever les Théories les plus certaines; mais il n'eſt aucune expérience dont nous puiſſions déduire la connoiſſance de la nature intime de ces Propriétés. Tout ce que nous pouvons inférer légitimement de l'expérience, c'eſt qu'elles dépendent de Forces ſecretes inhérentes à la Matiere. Nous pouvons encore déduire de l'idée que nous acquérons de la Force par l'expérience, qu'elle eſt quelque choſe de ſimple, puis que nous ne ſaurions en décompoſer l'idée.

UN Philoſophe ſage renoncera donc à rechercher la véritable nature de ces Propriétés qui conſtituent à ſes yeux l'Eſſence de la Matiere; parce qu'il comprendra facilement qu'il

(1) Des *données*.

CONCLUS. n'auroit aucun moyen de parvenir à cette connoissance. Il ne recherchera donc point avec LEIBNITZ, *comment l'Etendue matérielle est possible*: il ne se jettera point, comme lui, dans le pur métaphysique pour essayer de rendre raison du physique. Il se bornera à admettre que l'E'tendue matérielle existe, & ne se mettra point en peine du comment. Il admettra de même l'existence de l'Impénétrabilité & de la Force d'inertie, & se contentera d'entrevoir que toutes ces Propriétés sont de simples effets produits par des Forces secretes qui ne se manifestent à lui que par ces seuls effets.

IL admettra encore l'Influence physique parce qu'elle lui paroîtra aussi un fait fondamental, & qu'une Logique févere ne lui permettra point de prononcer sur l'impossibilité de cette Influence. Il ne regardera donc l'Harmonie préétablie que comme un Roman ingénieux dont l'originalité fait le principal mérite. (2)

J'OSEROIS bien prédire que la Monadologie tombera un jour comme la Philosophie Scholastique, avec laquelle elle a bien des rapports, que l'Inventeur lui-même vouloit bien ne dissimuler point. On sait qu'elle a déja perdu beaucoup de Partisans en Allemagne, & qu'elle n'a guere fait de progrès dans le reste de l'Europe. Il est très-bon néanmoins que les jeunes Philosophes s'occupent de cette Méthaphysique transcendante, ne fût-ce que pour accroître les forces de leur Entendement & le familiariser avec les abstractions. J'ai dû moi-même beaucoup à cette Philosophie & je saisis avec plaisir cette occasion d'en faire l'aveu public & d'en témoigner ma reconnoissance. Je puis même ajouter qu'il y eût un tems dans ma vie où je goûtois assez la Doctrine des Monades, malgré la violence qu'elles

(2) JE prie que l'on consulte ici la Note additionnelle sur le paragr. 46 de l'*Essai analytique* & celle sur le paragr. 510.

faisoient

faisoient à mes Sens & à mon Esprit; mais à mesure que j'ai vieilli & que j'ai approfondi d'avantage cette Doctrine, je m'en suis détaché de plus en plus, parce que j'ai reconnu de plus en plus qu'elle ne repose pas sur des fondemens solides & qu'elle est sujette à des objections insolubles. (3)

CONCL.

(3) SUIVANT LEIBNITZ, les *Monades* sont essentiellement actives: elles sont des Etres *simples*, & l'Activité est la seule chose positive qu'on puisse concevoir dans de tels Etres.

L'Activité des Monades est une *tendance* au changement. Ce changement est ce que notre Philosophe nomme une *modalité*. Il dit, *que la Monade produit par elle-même ses propres modalités*. Elles naissent donc de son propre fond, & dérivent ainsi les unes des autres par une sorte de filiation naturelle; car la Monade ne recevant rien du dehors, il faut bien que toutes ses modalités dépendent uniquement de l'Activité ou de la Force qui constitue son Essence.

Mais, la Force ou l'Activité de la Monade est de sa nature *indéterminée*: elle est susceptible d'une multitude de déterminations ou de modalités différentes, & ne peut se donner par elle-même aucune détermination particuliere. Quelle est donc ici la *raison suffisante* de l'existence de la *premiere modalité*, de cette modalité qui date de l'instant de la Création, & dont dérivent originairement toutes les autres modalités?

Je prie qu'on n'oublie point, que notre Métaphysicien n'admet aucune sorte d'influence des Monades les unes sur les autres ni aucune action immédiate du CRÉATEUR. Je demande donc, encore une fois, comment on peut concevoir la production de la premiere modalité?

On voit bien, que cette objection porte autant contre l'*Harmonie préétablie* que contre la *Monadologie*; puisque dans l'Hypothese de l'Harmonie préétablie, il s'agit aussi de rendre raison de la premiere perception de l'Ame & du premier mouvement du Corps, qui correspond, suivant l'Auteur, à cette premiere perception.

On a vu ci-dessus que dans l'hypothese de l'Harmonie préétablie toutes les perceptions de l'Ame naissent de son propre fond, & que tous les mouvemens du Corps qui correspondent à ces perceptions, dérivent uniquement de son organisation ou d'une méchanique secrete. Les deux Substances sont essentiellement harmoniques, sans exercer, ni sans pouvoir exercer aucune action réciproque l'une sur l'autre.

Dans ce Système singulier, toutes les perceptions & tous les mouvemens sont soumis aux loix particulieres de l'évolution des deux Substances. Les perceptions sont produites les unes par les autres, & les mouvemens engendrés les uns par les autres.

Mais, pour qu'une perception naisse d'une autre perception, ne faut-il pas qu'il y ait entre les deux perceptions un certain rapport? Or; quel rapport y a-t-il entre la perception de la couleur rouge & la notion très-abstraite

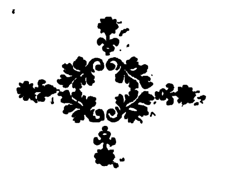
CONCL.

de l'Infini ? Il peut arriver pourtant, que tandis que je médite profondément sur la notion de l'Infini, un Corps rouge vienne subitement frapper ma Vue. Comment donc la notion de l'Infini a-t-elle produit dans mon Ame la perception du rouge ? A cette perception succede encore tout aussi brusquement la perception d'un son éclatant ; à celle-ci une saveur piquante, &c. &c. Comment concilier tout cela & mille autres faits analogues avec l'Harmonie préétablie & le grand principe de la *raison suffisante*.

Une autre objection s'offre à mon Esprit : puisque dans l'Hypothese leibnitienne toutes les idées de l'Ame naissent du fond de son Etre & que rien de ce qui est hors d'elle ne peut agir sur elle ; il s'ensuit nécessairement que l'Inventeur de l'Hypothese n'a dû qu'à son Ame seule le Savoir profond & l'immense érudition qui ont rendu son Nom immortel ; car ces milliers de Volumes qu'il avoit lus ou cru lire n'avoient pu être la source de tant de Connoissances. Les Livres n'agissent sur l'Ame que par les Yeux ou les Oreilles, & dans l'Hypothese de l'Inventeur, les Yeux & les Oreilles n'ont & ne peuvent avoir aucune sorte d'influence sur l'Ame. Le Cerveau ne fait que représenter à sa maniere ce qui se passe dans l'Ame, & qui lui est absolument étranger.

En vérité, plus on approfondit l'Harmonie préétablie de notre ARISTOTE moderne, & moins on la juge conforme aux faits ou aux principes les plus fondamentaux de la Psychologie expérimentale. On admire toujours le Génie de l'Inventeur, & l'on finit par en revenir à l'*Influence physique* ou aux notions communes.

L'Analyse du Desir & de l'Attention ne fournit pas de moins fortes objections, contre l'Harmonie *préétablie*, comme je l'ai fait sentir *ailleurs*. Et que n'aurois-je point encore à dire sur la maniere de concevoir les Propriétés essentielles des Corps dans la Monadologie ! Quelle idée se faire en particulier du Mouvement suivant cette Doctrine toute transcendante ? que sont ces *préparations* ou ces évolutions de la Force des Monades ou des Ames par lesquelles les Leibnitiens tentent de montrer comment le Mouvement ou le transport d'un Corps d'un lieu dans un autre n'est au fond qu'une pure apparence ? Et quelle ne seroit point la surprise du Lecteur Philosophe ; si je lui produisois ici les argumens par lesquels LEIBNITZ tentoit de prouver la possibilité de la *Présence réelle* ! Mais je crois en avoir dit assez pour justifier le jugement que j'ai osé porter de quelques-unes des Opinions de ce grand Homme.



NOUVELLES CONSIDÉRATIONS SUR LES BORNES NATURELLES DE NOS CONNOISSANCES, POUR SERVIR DE SUPPLÉMENT AUX PARTIES XII & XIII DE LA PALINGÉNÉSIE PHILOSOPHIQUE.

J'AI donné dans les Parties XII & XIII de la *Palingénésie* mes premieres méditations sur les bornes naturelles de nos Connoissances. Je reprends aujourd'hui cet important Sujet, & je me propose uniquement de le considérer dans le rapport aux idées que nous nous formons des Etres *simples*. J'ai ici un but secret qui ne se manifestera à mon Lecteur que lorsqu'il aura marché quelque tems avec moi dans cette route philosophique.

CE n'est pas précisément parce que nos Facultés sont très-limitées que nos Connoissances sur les Etres *simples*

ſont ſi imparfaites : c'eſt plutôt par la nature même de notre Conſtitution.

Nous ſommes des *Etres mixtes* : notre Conſtitution eſt le réſultat de l'Union d'une certaine Ame à un certain Corps. C'eſt ce qu'on a voulu exprimer par un ſeul mot quand on a dit, que l'Homme eſt un *Etre mixte*.

Si donc nous ſommes eſſentiellement des Etres mixtes, il faut bien que nos premieres idées ſoient purement ſenſibles.

Nos Sens ſont les Inſtrumens que l'Auteur de notre Etre a conſtruits ſur des rapports déterminés aux différentes Qualités qu'ils devoient nous manifeſter dans les Objets.

Les Sens ſont ainſi à l'Ame ce que les Machines ſont au Phyſicien.

Notre Ame, perpétuellement unie à ces Inſtrumens, ne pouvoit connoître les Objets que dans le rapport à la maniere dont ils lui en tranſmettent les impreſſions diverſes.

Les impreſſions des Sens ſur l'Ame donnent lieu à la génération des idées qu'on peut nommer *directes*, par oppoſition aux idées *dérivées* ou *réfléchies* que l'Entendement déduit par abſtraction des idées directes.

Si nous examinons de fort près la formation des idées dérivées, nous reconnoîtrons évidemment qu'elles ne ſont que des idées directes ou ſenſibles plus ou moins déguiſées. Je l'ai montré bien clairement dans les Chapitres XV & XVI de l'*Eſſai analytique*.

Ce déguiſement des idées directes ſera d'autant plus grand,

que les abstractions de l'Entendement auront été poussées plus loin : mais, toujours parviendra-t-on à reconnoître la premiere origine des idées dérivées les plus déguisées.

Si donc nos idées les plus abstraites sont encore des idées plus ou moins sensibles, il sera vrai de dire, que tout ce que notre Ame sent ou apperçoit a des rapports plus ou moins immédiats avec ce Corps auquel elle est unie.

Il sera donc psychologiquement impossible que notre Ame puisse se faire aucune idée représentatrice ou positive des Substances, qui par leur nature ne soutiennent aucun rapport avec les Etres qui sont les objets immédiats de ses perceptions.

Nous ne saurions donc nous former aucune idée qu'on puisse dire *directe* des Substances absolument simples.

Ainsi, nous ne parvenons à la connoissance des Etres simples que par la considération métaphysique des effets qui supposent l'existence des Etres simples. C'est de cette maniere, par exemple, que nous déduisons légitimement de la simplicité de notre *Moi* l'existence de cette Substance immaterielle qui en est le Siége immédiat & que nous nommons l'Ame. (1)

Donnons la plus grande attention à cette marche de notre Esprit, & nous démêlerons bientôt que l'idée que nous nous formons de l'Ame n'est point du tout celle d'une Substance que nous nous représentions comme *simple*; mais qu'elle est celle d'une collection d'effets, que nous attribuons à une Cause invisible & intangible.

C'est donc précisément parce que nous sommes essentielle-

(1) Consultez la Préface de l'*Essai analytique*.

ment des Etres mixtes ou des Etres appellés à connoître par l'intervention d'une Subſtance matérielle, que toutes nos idées, même les plus abſtraites ou les plus ſpiritualiſées, ſont encore plus ou moins matiere, ſi je puis m'exprimer de la ſorte. On peut dire à rigueur, que nous n'opérons que ſur la Matiere. Je prends ici la *Matiere* dans le ſens qu'on attache communément à ce mot.

Combien ſeroit-il donc abſurde de tirer des objections contre l'exiſtence de l'Ame de l'impoſſibilité abſolue où nous ſommes de nous la repréſenter ! Ne ſeroit ce pas vouloir que nous fuſſions à la fois *Eſprits purs* & *Etres mixtes ?* N'y a-t-il pas même lieu de ſoupçonner, que les Eſprits purs, s'ils exiſtent, ſont dans la même impoſſibilité de ſe repréſenter la Matiere, que celle où nous ſommes de nous repréſenter l'Ame ?

Il eſt donc des bornes éternelles preſcrites aux différens Ordres d'Intelligences, & ces bornes ſont dans la nature même de leur Conſtitution. Si cette nature venoit à changer, ces bornes ne ſubſiſteroient plus : d'autres bornes leur ſuccéderoient : mais alors ce ne ſeroient plus les mêmes Intelligences qui ſeroient limitées par ces nouvelles bornes ; ce ſeroient des Intelligences qui appartiendroient à un autre Ordre.

Ceci eſt fondé dans la Doctrine des *Eſſences*. Chaqu'Etre a ſon Eſſence en vertu de laquelle il eſt ce qu'il eſt. Son Eſſence ne differe point de ſa nature ; ces deux termes ſont ſynonymes. Si donc la nature d'un Etre vient à changer, l'Identité de cet Etre eſt détruite. Si nous perdions notre nature d'Etre mixte, nous ne ſerions plus des Hommes.

Appliquons ces raiſonnemens généraux à l'Etre des etres ; combien en deviendront-ils plus frappans ! D'abord il eſt bien évident que les mêmes Cauſes pſychologiques qui nous empê-

tient de connoître l'Ame comme par une sorte d'intuition, s'opposent pareillement à ce que nous puissions connoître cet ESPRIT ÉTERNEL QUI est le PERE de tous les Esprits.

Nous ne voyons, nous ne sentons, nous ne palpons que des Etres matériels, des Etres qui commencent, changent, périssent. Toutes nos observations, toutes nos expériences roulent sur des Etres de cet Ordre. Le moyen que nous puissions parvenir à nous faire aucune idée de l'EXISTENCE NÉCESSAIRE! je parle d'une idée *directe* ou représentatrice de l'EXISTENCE NÉCESSAIRE, de cette EXISTENCE qui est à Elle-même sa propre CAUSE.

QU'ON y prenne bien garde; la PUISSANCE INFINIE ELLE-même ne sauroit se manifester à des Etres mixtes autrement que dans le rapport à la nature particuliere des Etres mixtes. Quelle n'est donc point la folie de ceux qui rejettent l'Existence de DIEU, parce qu'ils ne peuvent voir ni palper ce GRAND ETRE!

TIRONS de tout ceci une conséquence générale : c'est que la disproportion naturelle ou le défaut d'analogie de nos Facultés avec la nature des Objets que nous desirerions de connoître est l'unique cause de l'impossibilité où nous sommes de parvenir à cette Connoissance.

LE vrai Philosophe cherchera donc dans cette disproportion les bornes prescrites à notre Faculté de connoître. Il mesurera cette Faculté aux Objets, & déduira de cette sorte de comparaison les conséquences pratiques qui deviendront les regles de sa conduite dans la recherche des Vérités.



Continuation du même Sujet.

JE reprends ma méditation : ce ſujet ſi fécond eſt en même tems un des plus importans de la Philoſophie rationnelle.

LA Vue eſt de tous les Sens celui dont nous faiſons un plus fréquent uſage. Il eſt auſſi celui qui tient le plus à l'*Imagination*. La Vue eſt ſans ceſſe occupée d'étendue, de lumiere & de couleurs. L'Imagination peint d'après elle, & elle peint ſans ceſſe. Elle ne peint pas ſeulement dans la veille ; elle peint encore dans le ſommeil. Nos ſonges nous repréſentent plus fréquemment & plus fortement les Objets de la Vue que ceux des autres Sens. Notre Ame eſt donc toujours affectée d'Objets ſenſibles : comment les ſenſations ne ſe méleroient-elles pas à ſes idées les plus intellectuelles ? Ce n'eſt jamais que par une forte d'effort & par un très-grand effort qu'elle parvient à ſe détacher un peu de ſes Sens, & bientôt elle retombe dans la Matiere comme entraînée par ſon propre poids.

C'EST dans cette ſource pſychologique que je voudrois chercher la premiere origine de l'Idolâtrie, de l'Antropomorphiſme & du Matérialiſme. Il eſt aſſez prouvé que les premiers Peres croyoient que DIEU étoit corporel. Les plus Philoſophes ſuppoſoient que ſa Nature tenoit de celle de la Lumiere. Je renvoie là-deſſus à la ſavante *Hiſtoire du Manichéiſme* de BEAUSOBRE. Cette idée ſur la Nature de DIEU donna naiſſance à la *Probole* ou à la *Génération* du FILS par l'*extenſion* de la Subſtance du PERE. ORIGENE, grand Platonicien, rejeta la Probole comme indigne de la MAJESTÉ DIVINE. Les Ariens la rejeterent auſſi & par les mêmes motifs. Mais, parce que les Ariens rejeterent la Probole, les Orthodoxes la défendirent.

Quelques-uns

Quelques-uns qui ſpiritualiſoient un peu plus que les autres la NATURE DIVINE, comparoient la Génération du FILS par le PERE à un Flambeau qui en allume un autre.

TELLE étoit la Théologie des premiers Siecles: penſe-t-on qu'on eût imaginé cette étrange Probole, ſi l'on ne s'étoit point repréſenté la DIVINITÉ ſous une forme ſenſible? Auroit-on imaginé que le PERE avoit pouſſé au-dehors ſon FILS, à-peu-près comme un Arbre pouſſe ſes Branches? car c'eſt ce que ſignifioit le terme de *Probole*. Auroit-on imaginé encore, que le Pere avoit *engendré éternellement* ſon FILS, de la même maniere à-peu-près qu'un Flambeau allume un autre Flambeau? Et que dirois-je de tant d'autres comparaiſons tout auſſi déceptrices ou tout auſſi choquantes, qui ne tiroient leur origine que de la grande peine que les Hommes ont toujours eu à ſe détacher des Sens & à généraliſer leurs idées par des abſtractions de plus en plus intellectuelles!

ON juge bien que des Hommes, qui faiſoient DIEU *matériel*, ne manquoient pas non plus de faire auſſi l'Ame matérielle. Ainſi, tout étoit Matiere à leurs yeux, parce que leur Ame étoit toute entiere dans leurs yeux. Et l'on peut douter, à bon droit, ſi le ſublime PLATON avoit des idées beaucoup plus juſtes de la nature de l'Ame & de celle de DIEU. Nous ne connoiſſons pas aſſez les idées que ce Philoſophe attachoit à tel ou tel terme. J'étendrois cette remarque importante à toute la Philoſophie ancienne. Nous ne ſaurions nous flatter de ſaiſir exactement ce que nous croyons en entendre le mieux. Il faut réfléchir profondément ſur la marche des Philoſophes modernes, pour reconnoître que celle des Philoſophes anciens ne les conduiſoit point à ſe former des notions bien exactes de la *Spiritualité*: auſſi la plupart de ces Philoſophes ſe repréſentoient-ils l'Ame comme un Feu, comme un Air ſubtil, comme un Souffle, comme une Molécule très-active &c. Les

termes mêmes qu'ils employoient pour désigner la Substance pensante tenoient tous plus ou moins à la Matiere. Il est vrai qu'ANAXAGORE, chez les Grecs, & CICÉRON, chez les Latins, avoient beaucoup épuré leurs idées sur ce grand sujet, & il semble qu'on ne puisse douter qu'ils n'eussent connu la distinction des deux Substances. *Mentem*, disoit ANAXAGORE, (1) *principium esse omnium, solam namque rerum omnium ipsam simplicem & non permistam, & puram esse atque sinceram.* Voilà, sans doute, un Passage bien clair & bien précis, & l'on sait que la maniere sublime dont ANAXAGORE pensoit sur l'Ame lui avoit mérité le beau surnom d'*Esprit* que lui imposerent les Grecs. Le Passage de CICÉRON est plus remarquable encore, parce que l'idée principale y est beaucoup plus développée. *Animorum nulla in Terris origo inveniri potest*, disoit ce beau Génie qui savoit à peu près tout ce qu'on pouvoit savoir de son tems en matiere de Philosophie. *Nihil enim est in Animis mixtum atque concretum, aut quod ex terrâ natum atque fictum esse videatur : nihil ne aut humidum quidem, aut flabile, aut igneum. His enim in Naturis nihil inest, quod vim memoriæ, Mentis, cogitationis habeat, quod & præterita teneat, & futura prævideat, & complecti possit præsentia : quæ sola divina sunt. Nec invenietur unquam unde ad Hominem venire possint, nisi à* DEO. *Singularis est igitur quædam natura atque vis Animi, sejuncta ab his usitatis notisque Naturis. Ita quidquid est illud quod sentit, quod sapit, quod vult, caleste & divinum est : ob eamque rem æternum sit necesse est. Nec verò* DEUS *ipse, qui intelligitur à nobis, alio modo intelligi potest, nisi Mens soluta quædam & libera, segregata ab omni concretione mortali, omnia sentiens ac movens, ipsaque prædita motu sempiterno.* On ne lit point sans une agréable surprise ce beau Passage : qu'il me soit permis néanmoins de faire remarquer que CICÉRON parle plus ici en Orateur qu'en Philosophe, & que ce qu'il peint avec tant

(1) C'EST dans ARISTOTE que se trouve ce Passage d'ANAXAGORE.

de nobleſſe tient plus encore de l'inſpiration ou de l'admiration que d'un raiſonnement exact ou vraiment pſychologique. Il eſt frappé avec raiſon des grandes opérations de l'Ame, & il en conclut qu'elle ne peut avoir une origine terreſtre ni reſſembler à rien de corporel. Il veut donc qu'elle ſoit d'une Nature céleſte ou Divine, & que Dieu ſoit de même un Eſprit dégagé de toute matiere périſſable, qui connoit tout & qui eſt doué d'un mouvement perpétuel. Je prie qu'on faſſe attention à ces termes de *mouvement perpétuel*, qui prouvent ſi bien que notre Orateur Philoſophe n'avoit pas encore aſſez épuré ſes idées ſur l'Etre suprême; mais il eſt toujours très-admirable de s'être élevé ſi haut & d'avoir autant approché de la vraie notion des Natures ſpirituelles.

Et comment les Anciens auroient-ils pu parvenir aux notions les plus exactes ſur Dieu & ſur l'Ame humaine, eux qui ignoroient profondément la méthode qui ſeule peut conduire à de telles notions! Descartes paroît être le premier entre les Modernes qui ait découvert cette méthode. C'eſt par une recherche approfondie des Propriétés eſſentielles de la Matiere & des Facultés de l'Ame & par la comparaiſon des unes avec les autres qu'on parvient à démontrer la diſtinction réelle des deux Subſtances. Or; les Anciens ne paroiſſent pas avoir connu cette route philoſophique. Ils n'ont pas eu de la Matiere & de l'Ame des notions vraiment philoſophiques. Ils n'ont pas connu le vrai métaphyſique de ces Choſes. Ils n'ont pas vu que le ſentiment du *Moi*, toujours un, toujours ſimple, toujours indiviſible démontroit qu'il ne pouvoit appartenir à un Sujet multiple & conſéquemment diviſible. Ils admiroient la belle ordonnance du Monde & les nobles Facultés de l'Homme, & ſe bornoient à en inférer que de telles Choſes ne pouvoient dépendre d'une Matiere morte. Ceci fait aſſez ſentir combien les Commentateurs modernes ont pu ſe méprendre ſur le véritable ſens des expreſſions des Anciens. Nous-mêmes qui vivons au ſein de la lumiere, combien avons-

nous de peine à fixer le ſens de nos propres expreſſions quand nous traitons de Choſes qui ne tombent pas ſous les Sens! Ne tranſportons-nous pas ſans ceſſe à l'Eſprit des expreſſions qui ne conviennent qu'au Corps? Combien de métaphores qui n'ont pas d'autre ſource que notre habitude invétérée de nous repréſenter les Choſes ſpirituelles ſous des images corporelles! Toutes les Langues mortes & toutes les Langues vivantes fourmillent de ces expreſſions métaphoriques. Elles ſe gliſſent même juſques dans les Traités de Métaphyſique pure.

Les Ecrivains ſacrés eux-mêmes n'ont-ils pas employé fréquemment ces Figures qui contraſtent fortement avec la Nature ſpirituelle? Ne nous ont-ils pas repréſenté Dieu deſcendant ſur la Terre pour viſiter les Hommes & exercer ſes Jugemens? Ne lui ont-ils pas donné des yeux, une bouche, des mains, des pieds? Ces Ecrivains admirables ne s'y méprenoient pas aſſûrément : ils n'étoient point Antropomorphites; mais ils approprioient leur Langage à l'ignorance & à la groſſiéreté des Hommes auxquels ils avoient à parler. Euſſent-ils été entendus de ces Hommes charnels, s'ils leur avoient parlé dans la Langue pneumatologique?

Je ne m'arrêterai pas à faire l'application de ces principes à l'Idolatrie & aux diverſes ſortes d'Anthropomorphiſmes : cette application ſe fait d'elle-même, & mon Lecteur l'a déja faite.

L'esprit humain ne ſe dévelope que par degrés; & voilà encore une de ces expreſſions figurées qui ſe gliſſent dans la Langue philoſophique, & qui ſont priſes de la Matiere; car il n'y a que le Corps qui *ſe développe*; mais on m'entend, & l'expreſſion eſt conſacrée. Ce développement de l'Eſprit exige un tems plus ou moins long; il eſt l'ouvrage des Siecles : les circonſtances phyſiques & morales le retardent ou le favoriſent. Si les premiers Docteurs de l'Egliſe avoient pu contem-

pler le Plan de la Rédemption sous le Point de vue le plus philosophique, ils n'auroient pas agité avec chaleur ces étranges controverses qui déparent tant les Annales de la Société Chrétienne, & qui ont mis de si grands obstacles à la propagation de la Foi. Nous avons à regretter que les Siecles postérieurs n'aient pas mieux reussi à épurer la Théologie, & qu'elle soit restée surchargée d'opinions qui retiennent beaucoup trop encore de leur premiere origine.

S'IL m'étoit permis de m'expliquer un peu sur une matiere si haute & si contentieuse, il me semble que je pourrois espérer de la ramener à des principes qui, par leur nature & par leur extrême simplicité, satisferoient également l'Esprit & le Cœur. Je me bornerai à esquisser ces principes.

DIEU n'a rien *engendré*, parce qu'un Esprit n'engendre point: mais, par un acte unique de SA VOLONTÉ essentiellement efficace DIEU a créé tout ce qui a été, qui est & qui sera.

DIEU n'a rien *engendré éternellement*; parce qu'une *Génération éternelle* est une contradiction palpable dans les termes & dans les idées. Le Créant est nécessairement avant le Créé; parce que pour créer il faut être, & que pour être créé, il faut n'avoir point été.

LA Création ne pouvoit rien ajouter à la Félicité de l'ETRE SUPREME, parce que l'ETRE SUPREME étoit souverainement heureux par la seule prééminence de SA NATURE: mais, SES PERFECTIONS ADORABLES LE sollicitoient à donner l'Existence à des Etres capables d'en sentir le Bienfait.

SI DIEU a voulu se révéler à cet Etre qui a reçu le nom d'*Homme*, IL a dû approprier SES Révélations à la nature particuliere de cet Etre & à ses relations les plus essentielles.

Puiſque c'étoit à l'Homme qu'il s'agiſſoit de parler, il étoit dans l'Ordre de la Choſe d'adreſſer à l'Homme le Langage de l'Homme: autrement comment l'Homme auroit-il entendu ſon CRÉATEUR?

DE toutes les relations que l'Homme ſoutient, celle de Pere & de Fils eſt, ſans doute, la plus importante & la plus féconde en grands effets. Cette relation réſulte de la Génération ou de la maniere dont un Homme eſt Cauſe productrice d'un autre Homme. Les ſentimens naturels attachés à cette relation ſont ennoblis par la Réflexion & fortifiés par l'Habitude.

SI donc DIEU a jugé convenable de parler à l'Homme par le miniſtere d'un ENVOYÉ CÉLESTE; ſi par une ſuite naturelle de cette Diſpenſation il falloit que cet ENVOYÉ ſouffrît la mort pour le Bonheur du Genre humain; cet ENVOYÉ a dû revêtir la forme humaine, & être préſenté aux Hommes ſous la relation ſi ſenſible & ſi touchante de FILS du TRÈS-HAUT; *c'eſt ici mon* FILS *bien-aimé en qui j'ai mis toute mon affection; écoutez-le. DIEU a tant aimé le Monde, qu'IL a envoyé ſon FILS au Monde, afin que quiconque croiroit en Lui ne pérît point, & qu'il eût la Vie éternelle.*

C'EST donc parce que la relation de Pere & de Fils exiſtoit ſur la Terre que DIEU a produit aux Hommes ſon ENVOYÉ ſous la relation de *Fils*, de *Fils bien-aimé*, de *Fils unique*: on comprend de reſte l'énergie & le but de toutes ces expreſſions: toutes ſont deſtinées à parler au Cœur. Les Cœurs ſenſibles s'émeuvent au ſeul nom de *Pere.*

AINSI, l'on conçoit avec la plus grande facilité que ſi les Hommes, au lieu d'être engendrés les uns par les autres, étoient ſortis tout faits du ſein de la Terre, cette relation de

Pere & de Fils n'auroit pu exister parmi eux; & que conséquemment DIEU n'auroit pu leur présenter son ENVOYÉ sous la relation de son FILS: car cette relation auroit été alors aussi inintelligible pour les Hommes, que les Mysteres les plus profonds de la Nature ou de la GRACE. Combien est-il aisé d'appercevoir, que dans la supposition dont il s'agit, l'Ordre de la Nature étant entiérement changé, les Hommes n'auroient jamais pu parvenir à se former aucune idée de cette Personne que nous nommons un *Fils*.

CEUX qui auront un peu médité sur les analogies des Planetes avec la Terre, n'auront pas de peine à admettre que les Planetes sont habitées. Et s'ils ont beaucoup réfléchi sur l'infinie variété qui regne dans toutes les Productions de la Nature, ils ne supposeront pas que les Habitans des Planetes soient des Etres semblables à ceux qui peuplent notre Terre. Ils préféreront de croire qu'il y a des Planetes dont les Habitans peuvent être inférieurs à cet égard à ceux qui peuplent notre Globe; comme il peut y avoir des Planetes dont les Habitans surpassent en perfection ceux de notre Monde.

SI la Constitution & les besoins des Habitans de telle ou telle Planete exigeoient que le GRAND ETRE se révélât à eux, on m'accordera, je pense, que cette Révélation ne feroit pas semblable à celle que nous tenons de SA BONTÉ. Il saute aux yeux qu'elle en différeroit autant que nous différons des Habitans de la Planete.

GRACES aux progrès de l'Histoire naturelle, nous connoissons des Animaux qui multiplient d'une maniere fort étrange, & que nous étions bien éloignés de soupçonner: nous savons qu'il en est qui multiplient, comme les Plantes, de bouture & par rejettons; qu'il en est d'autres qui se propagent par des divi-

ſions & des ſoudiviſions naturelles, &c. (1) Ne ſeroit-il pas poſſible qu'il y eût dans quelque Planete des Etres organiſés intelligens qui multipliaſſent d'une maniere analogue à celle dont multiplient les Polypes à bras ou les Polypes à bouquet ? car la grande variété que nous découvrons dans les Productions organiques de notre Globe, peut nous aider à juger de la variété bien plus grande encore qui regne dans les Productions organiqnes des autres Mondes. Si nous euſſions été les ſeuls Animaux de notre Planete, comment euſſions-nous deviné la poſſibilité de tant d'Inſectes, de Reptiles, de Poiſſons, d'Oiſeaux, de Quadrupedes qui peuplent & embelliſſent notre Demeure, & fourniſſent ſi abondamment à nos beſoins ou à nos plaiſirs ? (2) Suppoſons donc qu'il y a dans une certaine Planete, dans la Lune, par exemple, un Habitant principal qui domine ſur tous les autres par la ſupériorité de ſes Facultés, comme l'Homme domine ici-bas ſur tous les autres Animaux : ſuppoſons encore, que cet Habitant de la Lune ſe propage à la maniere du Polype à bras; il ſera de l'évidence la plus parfaite que chez de tels Lunicoles, la relation de Pere & de Fils différera prodigieuſement de celle qui a lieu parmi les Hommes. Si donc Dieu vouloit ſe révéler à nos Lunicoles comme il s'eſt révélé au Genre humain, il faudroit qu'il leur préſentât ſon Envoyé ſous une image relative à la maniere dont ils naîtroient les uns des autres & aux ſentimens qui réſulteroient chez eux de cette façon d'engendrer.

Ainsi, la Théologie de nos Lunicoles différeroit autant de la nôtre, que notre Économie phyſique différeroit de la leur.

(1) *Conſidérations ſur les Corps organiſés.* Tom. I. Chap. XI. *Contemplation de la Nature.* Chap. IX, X, XI, XII, XIV, XV, de la Part. VIII.

(2) Conſultez ici la Note 1, du Chap. V, Part. I. de la *Contemplation de la Nature*; nouv. E'dit. *Oeuvres* T. IV. Part. I.

Quand

Quand on a un peu réfléchi sur la Généalogie des Sciences, on sait assez que les Sciences rationnelles sont Filles de la Physique ou ce qui revient au même, que nos idées les plus réfléchies ou les plus abstraites dérivent originairement des idées que nos Sens nous transmettent, & que notre Entendement généralise plus ou moins. Voyez combien de choses dans la Théologie, dans le Droit naturel, dans la Morale, dans la Logique, dans la Métaphysique même la plus transcendante qui dérivent immédiatement de notre Constitution physique & qui s'y rapportent directement ! Analysez un peu nos idées de Matiere, de Corps organisés, de Conception, de Naissance, de Vie, de Mouvement, de Mort, de Résurrection, & vous reconnoîtrez facilement que les notions que nous nous formons de toutes ces Choses tiennent indissolublement à notre Etre physique particulier, & que si notre Etre physique particulier avoit été ordonné autrement, nous eussions raisonné bien différemment sur les mêmes Choses. Je ne dis pas assez ; il est plusieurs de ces Choses dont il nous auroit été physiquement impossible d'acquérir les notions, & par rapport auxquelles nous aurions été condamnés à une ignorance absolue. Ceci est si clair, que je me reproche d'y insister.

C'est donc parce que nous sommes ici bas des Etres qui tiennent beaucoup à la Matiere, que la Souveraine Sagesse parle beaucoup à nos sens dans la Révélation. C'est encore par la même raison qu'Elle a institué des Cérémonies destinées à frapper les Sens & à imprimer dans l'Ame les Vérités les plus sublimes, les plus consolantes & les plus pratiques. (3)

Je m'arrête ; peut-être même en ai-je déja trop dit : il

(3) Voyez sur ce sujet le *Discours sur l'accord de la Metaphysique avec la Religion*, qui se trouve au-devant des *Principes Philosophiques* de l'*Essai de Psychologie. Oeuvres.* Tom. VIII.

est des Esprits qui abusent de tout. Si je voulois appliquer mes principes aux autres Dogmes de la RÉVÉLATION, à l'Incarnation, à la Rédemption, à la Grace, au Jugement dernier, &c. je montrerois que tous ces Dogmes sont relatifs à notre nature d'*Etre mixte*; que les E'CRITURES nous les présentent sous ce rapport, & que c'est sur ce principe fondamental que reposent les regles les plus sûres de l'Interprêtation.



LETTRE (1)

AU SUJET DU DISCOURS DE M. J. J. ROUSSEAU

SUR L'ORIGINE ET LES FONDEMENS DE L'INÉGALITÉ PARMI LES HOMMES.



JE viens, Monsieur, de lire le Discours de M. J. J. ROUSSEAU de Geneve *sur l'origine & les fondemens de l'inégalité parmi les Hommes.* J'ai admiré le coloris de cet étrange Tableau;

(1) †† CETTE Lettre avoit été publiée dans le *Mercure de France* du Mois d'Octobre 1755. L'Auteur n'avoit gardé l'Anonyme & ne s'étoit déguisé sous le nom de *PHILOPOLIS Citoyen de Geneve*, que pour laisser à Mr. ROUSSEAU une plus grande liberté de lui répondre tout ce qu'il jugeroit à propos. Il ne savoit pas alors que cet Écrivain célebre ne pouvoit souffrir qu'on gardât l'Anonyme auprès de lui: aussi déclara-t-il dans le Mercure suivant, qu'il ne pouvoit croire que cette Lettre fût d'un Citoyen de Geneve, parce qu'un Citoyen de Geneve ne se seroit pas déguisé ainsi aux yeux de son Compatriote. Il ne fit donc alors aucune Réponse; mais ayant apparemment appris assez long-tems après qui étoit ce PHILOPOLIS dont il se défioit trop, il composa une assez longue Réponse à sa très-courte Lettre, qui n'a été publiée que cette année 1782 dans le Tom. I. de ses Oeuvres posthumes, pag. 244 de l'édit. in-8°. de Geneve.

La mort de mon éloquent Compatriote ne me permet plus de repliquer & de le suivre dans des raisonnemens

mais je n'ai pu admirer de même le dessin & la représentation. Je fais grand cas du mérite & des talens de Mr. ROUSSEAU, & je félicite Geneve, qui est aussi ma Patrie, de le compter parmi les Hommes célebres auxquels elle a donné le jour: mais je regrette qu'il ait adopté des idées qui me paroissent si opposées au vrai & si peu propres à faire des Heureux.

ON écrira, sans doute, beaucoup contre ce nouveau Discours, comme on a beaucoup écrit contre celui qui a remporté le prix de l'ACADÉMIE DE DIJON; & parce qu'on a beaucoup écrit & qu'on écrira beaucoup encore contre Mr. ROUSSEAU, on lui rendra plus cher un paradoxe qu'il n'a que trop caressé. Pour moi qui n'ai nulle envie de faire un Livre contre Mr. ROUSSEAU, & qui suis très-convaincu que la dispute est de tous les moyens celui qui peut le moins sur ce Génie hardi & indépendant, je me borne à lui proposer d'approfondir un raisonnement tout simple & qui me semble renfermer ce qu'il y a de plus essentiel dans la question. Voici ce raisonnement.

TOUT ce qui résulte immédiatement des Facultés de l'Homme ne doit-il pas être dit résulter de sa nature? Or; je crois que l'on démontre fort bien que l'état de Société résulte immédiatement des Facultés de l'Homme: je n'en veux point alléguer d'autres preuves à notre savant Auteur que ses propres

subtils & pleins d'Esprit, mais qui prouvent trop qu'il n'avoit pas saisi le véritable esprit de ma Lettre ni le nœud de la question.

Au reste; quand je composois ma Lettre je ne connoissois Mr. ROUSSEAU que comme un vertueux Patriote & un grand Écrivain, mais dont l'Imagination ardente & l'Esprit original le portoient à soutenir des Paradoxes qu'une Raison sévere auroit reprouvés. Il n'avoit pas fait encore le *Contract Social*, si contraire à la stabilité des Loix, ni ses fameuses *Lettres de la Montagne*, qui incendierent cette Patrie qu'il chérissoit.

idées sur l'établissement des Sociétés; idées ingénieuses & qu'il a si élégamment exprimées dans la seconde partie de son Discours. Si donc l'état de Société découle des Facultés de l'Homme, il est naturel à l'Homme. Il seroit donc aussi déraisonnable de se plaindre de ce que ces Facultés en se développant ont donné naissance à cet état, qu'il le seroit de se plaindre de ce que DIEU a donné à l'Homme de telles Facultés.

L'HOMME est tel que l'exigeoit la place qu'il devoit occuper dans l'Univers. Il y falloit apparemment des Hommes qui bâtissent des Villes, comme il y falloit des Castors qui construisissent des Cabanes. Cette *perfectibilité* dans laquelle Mr. ROUSSEAU fait consister le caractere qui distingue essentiellement l'Homme de la Brute, devoit, du propre aveu de l'Auteur, conduire l'Homme au point où nous le voyons aujourd'hui. Vouloir que cela ne fût point, ce seroit vouloir que l'Homme ne fût point Homme. L'Aigle, qui se perd dans la nue, rampe-t-il dans la poussiere comme le Serpent?

L'HOMME *Sauvage* de Mr. ROUSSEAU, cet Homme qu'il chérit avec tant de complaisance, n'est point du tout l'Homme que DIEU a voulu faire; mais DIEU a fait des Orang-outangs & des Singes qui ne sont pas Hommes.

QUAND donc Mr. ROUSSEAU déclame avec tant de véhémence & d'obstination contre l'état de Société, il s'éleve, sans y penser, contre la VOLONTÉ de CELUI qui a fait l'Homme & qui a ordonné cet état. Les Faits sont-ils autre chose que l'expression de sa VOLONTÉ ADORABLE?

LORSQU'AVEC le Pinceau d'un LE BRUN, l'Auteur trace à nos yeux l'effroyable peinture des maux que l'état Civil a enfantés, il oublie que la Planète où l'on voit ces choses, fait

partie d'un Tout immense que nous ne connoissons point ; mais que nous savons être l'Ouvrage d'une SAGESSE PARFAITE.

AINSI, renonçons pour toujours à la chimérique entreprise de prouver que l'Homme seroit mieux s'il étoit autrement : l'Abeille qui construit des Cellules si régulieres voudra-t-elle juger de la Façade du Louvre ? Au nom du Bon-sens & de la Raison, prenons l'Homme tel qu'il est, avec toutes ses dépendances ; laissons aller le Monde comme il va, & soyons sûrs qu'il va aussi bien qu'il pouvoit aller.

S'IL s'agissoit de justifier la PROVIDENCE aux yeux des Hommes, LEIBNITZ & POPE l'ont fait, & les Ouvrages immortels de ces Génies sublimes sont des Monumens élevés à la gloire de la Raison. Le Discours de Mr. ROUSSEAU est un Monument élevé à l'Esprit, mais à l'Esprit chagrin & mécontent de lui-même & des autres.

LORSQUE notre Philosophe voudra consacrer ses lumieres & ses talens à nous découvrir les Origines des Choses ; à nous montrer les développemens plus ou moins lents des biens & des maux ; en un mot, à suivre l'Humanité dans la courbe tortueuse qu'elle décrit ; les tentatives de ce Génie original & fécond pourront nous valoir des connoissances précieuses sur ces objets intéressans. Nous nous empresserons alors à recueillir ces connoissances & à offrir à l'Auteur le tribut de reconnoissance & d'éloges qu'elles lui auront mérité, & qui n'aura pas été, je m'assure, la principale fin de ses recherches.

IL y a lieu, Monsieur, de s'étonner, & je m'en étonnerois davantage, si j'avois moins été appellé à réfléchir sur les sources de la diversité des opinions des Hommes ; il y a, dis-je, lieu de s'étonner qu'un Ecrivain qui a si bien connu les avantages d'un bon Gouvernement, & qui les a si bien peints dans

sa belle Dedicace à notre République, où il a cru voir tous ces avantages réunis, les ait si-tôt & si parfaitement perdus de vûe dans son Discours. On fait des efforts inutiles pour se persuader qu'un E'crivain qui seroit, sans-doute, fâché qu'on ne le crût pas judicieux, préférat sérieusement d'aller passer sa vie dans les Bois si sa santé le lui permettoit, à vivre au milieu de Concitoyens chéris & dignes de l'être. Eût-on jamais présumé qu'un E'crivain qui pense, avanceroit dans un Siecle tel que le nôtre cet étrange paradoxe, qui renferme seul une si grande foule d'inconséquences, pour ne rien dire de plus fort? *Si la Nature nous a destinés à être sains, j'ose presqu'assurer que l'état de réflexion est un état contre nature, & que l'Homme qui médite est un Animal dépravé.* (2). Disc. pag. 22.

Je l'ai insinué en commençant cette Lettre; mon dessein n'est point de prouver à M. Rousseau par des argumens, qu'assez d'autres feront sans moi, & qu'il feroit peut-être mieux que l'on ne fit point, la supériorité de l'état de Citoyen sur

(2) †† Je suis obligé de transcrire ici la réponse de Mr. Rousseau à cet endroit de la Lettre de Philopolis.
" Il me semble, Monsieur, que vous
» me censurez bien gravement sur une
» réflexion qui me paroit très juste,
» & qui juste ou non n'a point dans
» mon Ecrit le sens qu'il vous plait
» de lui donner par l'addition d'une
» seule lettre. *Si la Nature nous a*
» *destinés à être saints*, me faites-
» vous dire, *j'ose presqu'assurer que*
» *l'état de réflexion est un état contre*
» *nature & que l'Homme qui médite est*
» *un Animal dépravé.* Je vous avoue
» que si j'avois ai si confondu la santé
» avec la sainteté, & que la proposition
» fût vraie, je me croirois très-pro-
» pre à devenir un grand Saint moi-
» même dans l'autre Monde ou du
» moins à me porter toujours bien
» dans celui-ci. "

Mon Lecteur présume-t-il que toute cette petite ironie de mon spirituel Compatriote porte uniquement sur une faute d'impression que Philopolis n'avoit pas même occasionée? Sans doute, que dans le Mercure de France on avoit imprimé *saints*, *sancti*, au lieu de *sains*, *sani* que portoit bien le Manuscrit original de Philopolis. Et comment Mr. Rousseau n'avoit-il pas soupçonné cette faute d'impression qui venoit si naturellement à l'Esprit, plutôt que de supposer que Philopolis avoit ajouté une lettre pour se donner le plaisir *de le censurer gravement?*

l'état d'Homme Sauvage; qui eût jamais imaginé que cela ſeroit mis en queſtion ! mon but eſt uniquement d'eſſayer de faire ſentir à notre Auteur combien ſes plaintes continuelles ſont ſuperflues & déplacées : & combien il eſt évident que la Société entroit dans la deſtination de notre Etre.

J'ai parlé à M. Rousseau avec toute la franchiſe que la relation de Compatriote autoriſe. J'ai une ſi grande idée des qualités de ſon Cœur, que je n'ai pas ſongé un inſtant qu'il pût ne pas prendre en bonne part ces réflexions. L'amour ſeul de la vérité me les a dictées. Si pourtant en les faiſant il m'étoit échappé quelque choſe qui pût déplaire à M. Rousseau, je le prie de me le pardonner & d'être perſuadé de la pureté de mes intentions. (3)

Je ne dis plus qu'un mot; c'eſt ſur la *pitié*, cette vertu ſi célébrée par notre Auteur, & qui fut, ſelon lui, le plus bel appanage de l'Homme dans l'enfance du Monde. Je prie M. Rousseau de vouloir bien réfléchir ſur les queſtions ſuivantes.

Un Homme ou tout autre Etre ſenſible qui n'auroit jamais connu la douleur, auroit-il de la pitié, & ſeroit-il ému à la vue d'un Enfant qu'on égorgeroit ?

Pourquoi la Populace, à qui M. Rousseau accorde une ſi

(3) †† Si l'on compare les deux Lettres, on trouvera, je m'aſſure, que le ton aſſez cavalier de la Lettre de Mr. Rousseau ne répond guere au ton honnête de celle de Philopolis. Mr. Rousseau débute ainſi : " vous „ voulez, Monſieur, que je vous ré„ ponde, puiſque vous me faites des „ queſtions. Il s'agit d'ailleurs d'un „ Ouvrage dédié à mes Concitoyens; „ je dois en le défendant juſtifier „ l'honneur qu'ils m'ont fait de l'ac„ cepter. Je laiſſe à part dans votre „ Lettre ce qui me regarde en bien & „ en mal, parce que l'un compenſe „ l'autre à-peu-près, que j'y prends peu „ d'intérêt, &c. „

grande

grande dose de pitié, se repaît-elle avec tant d'avidité du spectacle d'un Malheureux expirant sur la roue ?

L'AFFECTION que les Femelles des Animaux témoignent pour leurs Petits, a-t-elle ces Petits pour objets ou la Mere ? Si par hazard c'étoit celle-ci, le bien-être des Petits n'en auroit été que mieux assuré.

J'ai l'honneur d'être &c.

A Geneve le 25 d'Août 1755.

PHILOPOLIS, *Citoyen de Geneve.*



REMARQUES

SUR LE

SENTIMENT DE CLARKE,

TOUCHANT LA LIBERTÉ.

LE célebre CLARKE disputant avec le subtil COLLINS sur la Liberté, lui opposoit divers raisonnemens que j'exposerai ici en abrégé.

1. UN Agent *nécessaire* n'est pas, selon CLARKE, un *Agent*. Une Horloge n'est pas un Agent, parce qu'elle ne se meut pas elle-même; mais elle est mue par le poids qui est mu lui-même par la Pesanteur. Pour qu'un Etre soit vraiment un Agent, il faut qu'il puisse commencer par lui-même le mouvement ou l'action.

2. LE plaisir ne peut jamais être la Cause *efficiente* d'une action *libre*; parce que toutes les sensations & toutes les perceptions sont purement *passives* : l'Ame ne peut pas ne pas sentir & appercevoir à la présence des objets. Et comment un état purement *passif* seroit-il la Cause physique ou efficiente d'un état *actif*? Il vaudroit autant dire que le repos est cause du mouvement.

3. CLARKE veut donc que les perceptions, les ſenſations, les *motifs* ne ſoient que les *occaſions* qui déterminent l'Âme à agir ou qui lui donnent lieu de déployer ſon Activité, ſans qu'il y ait ni qu'il puiſſe y avoir aucun rapport phyſique ou néceſſaire entre le motif & l'action. Notre Philoſophe demande là-deſſus; ſi des notions abſtraites ou des *motifs* ſont des Subſtances qui agiſſent ſur l'Ame comme un Etre agit ſur un autre Etre?

4. Il déſapprouve cette définition, *que la Liberté eſt le pouvoir de faire ce que l'on veut.* Il lui oppoſe l'exemple d'une Balance qui acquieſceroit au poids qui la fait incliner. Il ſe borne donc à dire; que la Liberté eſt le *pouvoir d'agir ou de ne pas agir.*

5. La *néceſſité morale* n'eſt point une *vraie néceſſité*; parce que le contraire *phyſique* eſt toujours poſſible. Il eſt impoſſible *moralement* qu'un Homme de bon ſens ſe jette par la fenêtre; mais il en a toujours le pouvoir phyſique. Cette ſorte de *néceſſité* n'eſt donc que la *certitude morale.*

6. Soit que nous ſoyions libres ou non, on eſt forcé de convenir, que quand Dieu nous auroit fait libres en effet, il n'auroit pas pu nous donner un autre Sentiment de la Liberté que celui que nous en avons. Ceux qui nient la Liberté n'ont donc en leur faveur que la ſimple poſſibilité que ce Sentiment de notre Liberté ſoit trompeur. Ceci revient à la queſtion s'il eſt des *Corps.* On conçoit qu'il eſt poſſible que l'Univers ſoit purement *idéal*, & pourtant, ajoute Clarke, qui ſeroit aſſez fou pour ſe perſuader que les Corps n'exiſtent point?

7. Il prétend, que *préférer* & *vouloir* ſont deux choſes différentes. Le premier eſt un ſimple *jugement* ſur la convenance, & ce jugement eſt purement *paſſif.* Il ne dépend pas de nous de juger mauvais ce qui nous paroît bon. Le ſecond ou la Fa-

culté de vouloir eſt le pouvoir qu'a l'Homme *de commencer ou de finir une action*, & ce pouvoir eſt vraiment actif. A l'aide de cette diſtinction, CLARKE entreprend de réſoudre cette queſtion ; *ſi nous ſommes libres de vouloir ou de ne vouloir pas ?* Il dit ; que relativement à la *préférence* nous ne ſommes pas *libres*, & que relativement à la *Volonté* & au *Pouvoir actif* nous le ſommes toujours.

8. L'AUTEUR revient à ce qu'il a dit du Pouvoir phyſique d'agir, qu'il nomme auſſi le Pouvoir *ſoi-mouvant* ou le Pouvoir de ſe mouvoir ſoi-même, de commencer ou de finir une action. On objectoit, que les Enfans & les Animaux ne ſont pas *libres*, & que toutes leurs actions ſont réputées *néceſſaires*. CLARKE répond, que les Enfans & les Animaux ſont toujours *libres*, parce qu'ils jouiſſent toujours du Pouvoir *ſoi-mouvant* ; ils agiſſent par eux-mêmes, ils ſe meuvent eux-mêmes, rien d'extérieur ne les meut. La ſeule différence qui eſt entr'eux & l'Homme, c'eſt que dans celui-ci l'exercice du Pouvoir *ſoi-mouvant* eſt toujours accompagné de la *conſcience* du bien ou du mal *moral* que renferme l'action.

9. ON objectoit encore ; que toute action doit avoir un commencement ſans quoi il faudroit nier la relation naturelle de la *Cauſe* à l'*Effet*. Notre Métaphyſicien replique ; que quand on admet le Principe *ſoi-mouvant*, on a une Cauſe du commencement de l'action. Si ce Principe n'exiſtoit point, il faudroit admettre une ſuite infinie d'Effets ſans Cauſe *premiere*, ce qui feroit abſurde : car ſuivant la définition de l'Agent (1), cette conſéquence abſurde feroit inévitable, puiſque chaqu'action, chaque choix étant un effet qui a ſa cauſe dans un autre effet, & celui-ci dans un autre encore, la ſuite ſuppoſée eſt infinie. Cette difficulté s'évanouit au moment qu'on admet que la nature du Principe *ſoi-mouvant* eſt de pouvoir commencer *par lui-même* l'action.

10. Les Saints, dit-on, les Anges, Dieu lui-même ne sont pas *libres* de faire le mal. Clarke répond en reprenant sa distinction entre le *jugement* & l'*action*. (2) Dieu juge infailliblement du *bien*; il ne peut jamais se méprendre; ce jugement est *nécessaire*; mais il n'est pas une *action*; il est une chose purement *passive*. Il n'y a point de relation *physique* ou *nécessaire* entre le jugement & l'action; l'un n'est pas la cause efficiente de l'autre, & dans chaqu'action des Etres les plus parfaits, le contraire est toujours *possible*; ce qui suffit, suivant notre Auteur, pour détruire toute idée de *Fatalité*.

11. Si Dieu *prévoit* infailliblement les *Futurs contingens*, sa Prescience ne les rend pas *nécessaires*. Elle ne change rien à la *nature* des Choses. Elle n'est qu'un jugement *certain*, analogue à celui que nous portons nous-mêmes sur divers contingens.

12. Les *récompenses* & les *peines* ne déterminent pas l'Ame *nécessairement*. Mais elle a égard à ces *motifs*; elle n'y est jamais indifférente; mais elle peut toujours produire le contraire physique.

13. Si les actions morales étoient *nécessaires*, il n'y auroit, suivant notre Philosophe, ni *mérite* ni *démérite*, & la Justice divine seroit anéantie: car dans ce Systême, comment admettre *l'Imputabilité*?



REMARQUES.

J'ADMETS avec notre Auteur le Principe *actif* ou *soi-mouvant*. Je dis que toutes les actions de l'Ame émanent de son propre fond. J'admets encore que le jugement n'est point la cause *efficiente* de l'action. J'admets enfin, que dans chaque action morale le contraire *physique* est toujours *possible*. (5, 8.)

MAIS, je crois pouvoir avancer contre CLARKE, que ce contraire physique ne doit pas entrer ici en considération: c'est qu'il ne s'agit pas de savoir si nous pouvions agir *autrement* dans tel ou tel cas particulier; mais il est uniquement question de savoir si nous pouvions *vouloir autrement*, & si le *motif* en vertu duquel nous nous déterminons dans tel ou tel cas particulier pouvoit ne pas produire son effet. Remarquez que je ne dis pas que les motifs *nous déterminent*: l'expression ne seroit pas exacte: mais je dis que *nous nous déterminons* sur la vue plus ou moins claire des motifs. Or; l'influence des motifs dépend en dernier ressort des idées que l'Entendement se forme des Choses, & celles-ci dépendent des circonstances qui ont concouru à leur formation.

EST-IL bien démontré que les sensations & les perceptions soient purement *passives*, comme l'affirme notre Métaphysicien? (2) Les Sens n'agissent pas sur l'Ame comme un Corps agit sur un autre Corps: mais en supposant la réalité de l'action des Sens sur l'Ame, cette action n'emporte-t-elle pas une *réaction* de l'Ame sur les Sens; puisqu'autrement on ne sauroit concevoir l'action? Or; cette *réaction* n'est-elle pas elle-même une action? Je ne veux point dire assûrément que dans les sensations l'Ame réagit sur les Sens ou sur le *Sensorium* à la

maniere d'un Corps ; elle n'eſt pas un Corps : je veux dire ſeulement qu'il ſe paſſe alors dans l'Ame quelque choſe qui correſpond à l'action des Sens ou du *Senſorium* & qui eſt une véritable action que l'Ame exerce à ſa maniere. Comment donc notre Auteur a-t-il pu affirmer que les ſenſations ne renferment rien que de *paſſif ?* Je lui accorde que l'Ame eſt *néceſſitée* dans chaque ſenſation : elle ne peut pas ne point réagir à ſa maniere lorſqu'elle éprouve l'impreſſion d'un Objet. Mais, ſi l'Ame ne peut jamais ceſſer de s'aimer elle-même ; ſi elle ne peut pas ne vouloir point ce qui ſe montre à elle comme un *vrai bien*, n'eſt-elle pas auſſi néceſſitée dans l'acquieſcement qu'elle donne à ce bien ? Et quoique ce jugement puiſſe n'avoir point de liaiſon *phyſique* avec l'action, il n'en eſt pas moins vrai que cette action en eſt la conſéquence *néceſſaire* ; puiſqu'il eſt moralement impoſſible que l'Ame voie diſtinctement le bien réel ou apparent, & qu'elle lui préfere le mal reconnu pour *mal*. Elle peut ſe méprendre dans le choix ; mais toujours veut-elle ce qui lui paroît le meilleur. En vain a-t-elle le Pouvoir phyſique de faire le contraire ; combien eſt-il évident que cette poſſibilité phyſique ne ſauroit être réduite en acte dans ce cas particulier ! (1)

Quand il eſt queſtion des Agens moraux, il faut les conſidérer avec toutes leurs déterminations phyſiques & morales. Les Facultés corporelles & les Facultés intellectuelles agiſſent collectivement : elles forment un Enſemble qui ne peut être décompoſé que par abſtraction, & tout ce qui réſulte de la collection dans chaque cas donné eſt néceſſaire, puiſque le contraire eſt impoſſible conſidéré dans l'Enſemble. La Liberté

(1) Tout ceci ſemble trop confondre la néceſſité *morale* avec la néceſſité *phyſique*. Il faut le modifier par la Note qui termine le Chapitre XL. des *Recherches philoſophiques ſur les preuves du Chriſtianiſme*. Édit. de 1771.

peut aller au mal; mais la sageſſe qui la dirige la porte au bien; & comme il eſt phyſiquement impoſſible qu'une pierre ſoutenue tombe; il eſt de même moralement impoſſible que le Sage, reſtant *ſage*, ſe conduiſe comme un Fou. Mais il eſt poſſible que le Sage ſe corrompe, comme il eſt poſſible que la pierre perde ſon ſupport: or; qui ne voit que le cas a changé.

J'ose le dire; il ne me paroît pas que Clarke eût aſſez approfondi la queſtion & qu'il l'eût enviſagée ſous ſon vrai point de vue. Je renvoie ſur cette Matiere, la plus importante de toutes celles dont la Pſychologie s'occupe, aux Chap XII & XIX de l'*Eſſai analytique*. J'ai tâché dans le §. 470 d'analyſer la nature de cette action de l'Ame, que nous exprimons par les termes de *préférence*, de *détermination*, de *choix*. On comparera mes principes avec ceux de l'illuſtre Philoſophe dont je viens d'examiner l'opinion. Il raiſonnoit d'ailleurs très-juſte ſur la Prescience Divine, quand il diſoit que la Préviſion de Dieu *ne rend pas néceſſaires les Futurs contingens.* (11.)

Je n'en dirai pas de même de ſa penſée ſur l'*Imputabilité*: (13) car il eſt un ſens ſuivant lequel elle pourroit avoir lieu encore, même dans le ſyſtême de la néceſſité. L'Auteur de l'*Eſſai de Pſychologie* l'avoit aſſez bien prouvé, autant qu'il m'eſt permis d'en juger. (2) Il en va donc de même du *mérite* & du *démérite*, qui ſubſiſtent, comme l'Imputabilité, ſous un aſpect différent de celui ſous lequel les Théologiens & les Juriſconſultes les enviſagent.

Je n'ajoute plus qu'une remarque; c'eſt ſur la définition que notre Auteur donne de la Liberté, *qu'elle eſt le Pouvoir*

(2) *Eſſai de Pſychologie* ou *Conſidérations ſur les opérations de l'Ame* &c. Chap. LVII.

d'agir

d'agir ou de ne pas agir (4). Ce n'est pas parce que nous pouvons *ne pas agir* que nous sommes *libres*; c'est uniquement parce que *nous pouvons agir*, & que nous agissons en effet conformément à la détermination de notre Volonté. La Liberté, cette belle Faculté sur laquelle on controverse tant, devient une chose fort simple dès qu'on sait la considérer sous son vrai point de vue : elle n'est au fond que le *Pouvoir exécutif* de la Volonté : celle-ci se détermine, préfere ou choisit, & la Liberté exécute le choix. Notre Philosophe dit très-bien, que les Enfans & les Animaux sont *libres* parce qu'ils jouissent toujours du Pouvoir soi-mouvant, qu'ils agissent & se meuvent par eux-mêmes (8). La *Moralité* n'est donc pas essentielle à la Liberté.



OBSERVATIONS (1)

SUR UNE NOTE

DE

Mr. DE CASTILLON

DE L'ACADÉMIE DE PRUSSE

AJOUTÉE A LA TRADUCTION FRANÇOISE

DU LIVRE DE Mr. CAMPBELL

SUR LES MIRACLES.



On trouve à la fin de la Traduction Françoise du Livre de Mr. Campbell contre Mr. Hume, (2) quelques Notes du célebre Traducteur, qui font beaucoup regretter qu'il n'ait pas lui-même composé un Ouvrage sur les preuves de la Révélation. Une de ces Notes a sur-tout fixé mon attention & m'a donné lieu de jeter sur le papier quelques Observations

(1) † † Ce petit Écrit avoit paru en 1765 dans le *Journal des Savans* de Hollande. J'ignore s'il étoit parvenu à la connoissance de Mr. de Castillon.

(2) *Dissertation sur les Miracles contenant l'examen des principes posés par Mr. David Hume Ecuyer, dans son Essai sur les Miracles; composée en Anglois par Mr. George Campbell &c. Traduite par Mr. Jean de Castillon, &c.* A Utrecht chez Henri Spruyt 1765.

que je soumets au jugement du savant Auteur. Je vais transcrire cette Note en entier; elle est à la page 258.

« La réponse de Mr. Campbell est fort ingénieuse; elle „ me paroît également solide. Mais on peut en faire une autre. „ L'Homme qui se donne pour inspiré avance deux choses „ fort différentes: d'abord il enseigne une Doctrine inconnue „ auparavant; & en second lieu, il l'enseigne de la part de „ Dieu. „

« Faut-il recevoir ou rejeter la nouvelle Doctrine? Ceci „ est du ressort de la Raison. C'est à la Raison à examiner si „ ce qu'on propose à croire est, autant que nous pouvons le „ comprendre, conforme aux saines idées que nous avons de la „ Divinité, & si ces Articles de Foi fournissent de puissans „ motifs pour porter les Hommes à faire ce qui est manifestement bon; c'est à la Raison à voir si les nouveaux préceptes „ s'accordent avec ces principes inaltérables de juste & d'honnête que nous portons gravés dans notre Cœur. Si cela est, „ il faut recevoir la nouvelle Doctrine de quelque part qu'elle „ vienne, car elle est bonne & utile. Si c'est le contraire, il „ faut la rejeter quel qu'en soit l'Auteur. On doit donc premiérement examiner la Doctrine pour voir si on doit l'admettre ou la rejeter. „

« Si la Raison & la Conscience nous assûrent que la Doctrine est bonne, on doit la recevoir, que ce soit un Homme „ ou que ce soit Dieu qui nous l'enseigne: mais il importe „ d'en connoître l'Auteur, sur-tout si celui qui la prêche se „ donne pour inspiré. S'il m'en impose, je rougirois d'être „ sa dupe. Je mépriserai le Docteur en admirant sa Doctrine, „ j'en recevrai tous les Articles que je comprends, & je la „ recevrai, parce que je le dois à moi-même & à la vérité: „ mais si cet Homme est réellement inspiré & si sa Doctrine,

„ vient de Dieu, je dois recevoir même ce que je ne com-
„ prends point, c'est-à-dire, je dois croire que les paroles que
„ je n'entends pas ont un sens & sont vraies dans ce sens.
„ Je dois recevoir la Doctrine céleste par tout ce que je dois
„ à moi-même, à la vérité & à mon Créateur. Si la Doc-
„ trine humaine est accompagnée de promesses & de mena-
„ ces, les récompenses & les peines ne sauroient être que
„ des suites naturelles de mes actions; & c'est à la Raison à
„ juger de leur réalité. Mais la sanction d'une Doctrine révélée
„ peut dépendre de la libre volonté de Dieu qui est l'Auteur
„ de tous les biens dont je jouis, qui peut les augmenter à
„ l'infini, & qui les couronne par cette même Révélation
„ que je dois recevoir avec reconnoissance. „

« Mais comment pourrai-je reconnoître si cette Doctrine
„ vient de Dieu ? D'abord elle *doit porter le sacré caractere*
„ *de la* Divinité. *Non seulement elle doit nous éclaircir les idées*
„ *confuses que le raisonnement en trace dans notre Esprit : mais*
„ *elle doit aussi nous proposer un Culte, une Morale & des Ma-*
„ *ximes convenables aux* Attributs *par lesquels seuls nous conce-*
„ *vons son Essence.* A l'égard des Dogmes ils doivent être
„ clairs, lumineux, frappans par leur évidence; en un mot,
„ la Doctrine doit être si pure & si sublime que nous soyions
„ forcés à reconnoître qu'elle est au-dessus des forces de l'Hu-
„ manité. En second lieu, cette Doctrine doit être confirmée
„ par des Miracles; Dieu seul a établi les Loix de la Nature
„ & Dieu seul peut les suspendre.

„ Ainsi, les Miracles prouvent la divinité d'une Doctrine
„ que la Raison reconnoît pour vraie. Ceux qui disent *qu'après*
„ *avoir prouvé la Doctrine par le Miracle, il faut prouver le*
„ *Miracle par la Doctrine*, se trompent ; ils voient un *dialele*
„ où il n'y en a point. La vérité de la Doctrine se prouve
„ par la Raison qui peut fort bien comprendre ce qu'elle ne

„ peut pas découvrir ; & la réalité des Miracles se prouve par „ le témoignage qui nous assûre du fait & par le bon sens qui „ nous montre suffisamment *quels faits sont dans l'ordre de la* „ *Nature & quels autres faits n'y sont pas*, & qui crie que „ Dieu ne permettra jamais les Miracles destinés à prouver une „ Doctrine fausse & pernicieuse. Voilà pourquoi dans le Deu„ teronome, chap. XIII, vers. 1, 2, 3, 5, il ordonne que „ *si un Prophete annonçant des Dieux étrangers, confirme ses* „ *Discours par des prodiges, & que ce qu'il prédit arrive, loin* „ *d'y avoir aucun égard, on doit mettre ce Prophete à mort.* „ Dès qu'il annonce *des Dieux étrangers*, il enseigne une Doc„ trine que la Raison peut d'abord reconnoître pour manifeste„ ment fausse & pernicieuse ; s'il la confirme par des prodiges, „ ce sont des impostures ou peut-être les œuvres d'un Esprit „ malin que Dieu laisse libre pour éprouver la Foi des Hommes : „ car enfin la Doctrine est mauvaise & il faut la rejeter, que „ son Auteur fasse des Miracles ou non. Ce n'est pas ici le lieu „ de détailler pourquoi le Prophete imposteur devoit être *mis* „ *à mort*. Le cas étoit bien différent quand les Payens *met*„ *toient à mort les Apôtres*. Ceux-ci prêchoient aux Payens un „ E'vangile *dont la sainteté parle au cœur* ; ils leurs offroient „ une E'criture *dont la majesté étonne, près de laquelle les Li*„ *vres des Philosophes avec toute leur pompe sont bien petits.* (3) „ On pouvoit objecter aux Payens persécuteurs la Morale éle„ vée & pure, dont Jésus *seul a donné les leçons & l'exemple* ; „ les Apôtres pouvoient dire aux Payens, examinez notre Doc„ trine & puis faites ce que vous trouvez à propos ; & les „ Payens ne pouvoient pas rétorquer cette réponse contre les „ Apôtres. Il faut commencer *par le raisonnement* & il ne faut „ pas *laisser là les Miracles*. Il faut *y recourir* pour prouver la „ Mission, si la Doctrine est bonne. *C'est là du bon sens le plus*

(3) Tous ces passages que notre Auteur a mis en lettres italiques me paroissent pris de l'*Emile* de Mr. Rousseau, quoiqu'il ne soit point cité.

„ *ſimple*, & la diſtinction entre la *vérité* & la *divinité* d'une „ Doctrine n'eſt pas une diſtinction au moins très-ſubtile. „

Cette diſtinction entre la vérité & la divinité d'une Doctrine me paroît fondamentale. M. de Castillon l'expoſe ici avec clarté, & avant que d'avoir lu ſa Note, je m'en étois ſervi plus d'une fois contre cette fauſſe Philoſophie qui voudroit nous faire enviſager les *Miracles* comme de purs *acceſſoires* : mais examinons de plus près le principe ſur lequel cette diſtinction repoſe.

L'Auteur ſoutient *que c'eſt à la Raiſon à voir ſi la Doctrine s'accorde avec les principes inaltérables du juſte & de l'honnête.* (4)

SI cela eſt, ajoute-t-il, *il faut recevoir la Doctrine de quelque part qu'elle vienne. Si c'eſt le contraire, il faut la rejeter quel qu'en ſoit l'Auteur ; ſoit qu'il faſſe des Miracles ou qu'il n'en faſſe point.* (5)

Mr. de Castillon admet donc que la *vérité* d'une Doctrine eſt le ſeul caractere dont il faut partir, pour juger ſi elle doit être admiſe.

Il entend par cette *vérité* la *conformité de la Doctrine avec les principes inaltérables du juſte & de l'honnête.*

Il ne veut pas qu'on reçoive une Doctrine qui choqueroit ces principes lors même que ſon Auteur feroit des *Miracles.*

La raiſon qu'il en donne eſt tirée du *bon-ſens qui crie que*

(4) Pag. 258. (5) Ibid.

DIEU *ne permettra jamais les Miracles destinés à prouver une Doctrine fausse & pernicieuse.* (6)

SUR ces principes il est évident qu'ABRAHAM ne devoit point se mettre en devoir de sacrifier son Fils: quoi de plus contraire aux Loix *inaltérables du juste & de l'honnête !* quelle Doctrine *plus fausse & plus pernicieuse* que celle qui porte un Pere à plonger le couteau dans le sein de son Fils ! comment y reconnoître le DIVIN AUTEUR de la Loi Naturelle, *de cette Loi gravée dans tous les Cœurs ?*

MAIS ce fut une *Révélation*, & par conséquent un ou plusieurs *Miracles* qui persuaderent au Patriarche cette Doctrine.

IL devoit donc la rejeter suivant notre Auteur, & pourtant les Écritures célebrent la Foi du Patriarche & la proposent pour modele à tous les Siecles.

ET qu'on ne dise pas que la Révélation étoit si claire, si certaine, qu'ABRAHAM ne pouvoit douter le moins du monde que DIEU lui eût parlé; je répondrois, que cette Révélation ne pouvoit être ni plus *claire* ni plus *certaine* que la Loi *Naturelle* qui lie un Pere à son Fils.

IL y a plus; ce Fils que DIEU lui ordonna d'immoler, lui avoit été promis & donné par une dispensation *miraculeuse :* voilà donc de *vrais* Miracles *opposés* ici à de *vrais* Miracles. Les uns attestent au Patriarche, que ce Fils sera le Pere d'un grand Peuple ; les autres l'appellent à le sacrifier. Au milieu de ce *conflict* de Miracles, la *Loi Naturelle* ne devoit-elle pas prévaloir, & quand le Patriarche lui auroit donné la préférence, auroit-il été coupable ?

(6) Pag. 261.

On répondra peut-être que l'exception à la Loi Naturelle n'étoit ici qu'apparente ou imparfaite, & que la Révélation étoit réelle ou parfaite: ce *Fils de la Promesse* n'étoit pas encore sacrifié; l'ordre pouvoit à tout instant être révoqué; l'Auteur de la Révélation étoit aussi celui de la *Loi Naturelle*; Il étoit encore celui de la *Promesse*; Il pouvoit ressusciter l'innocente Victime; Il . . . . mais tout cela satisfait-il à l'objection qui sort immédiatement du principe que j'examine?

Mr. de Castillon parlant des *Prodiges* qui tendent à confirmer une *fausse* Doctrine, dit *que ce sont des impostures ou peut-être les œuvres d'un Esprit malin que* Dieu *laisse libre pour éprouver la Foi des Hommes.* (7)

Mais est-il bien conforme au bon sens d'admettre que l'Etre sage & bon permette à l'*Esprit malin d'éprouver la Foi des Hommes par des Prodiges?* Les Hommes ont-ils appris de Dieu même les caracteres *essentiels* auxquels on peut distinguer les Prodiges des Miracles? Et combien cette distinction est-elle délicate aux yeux de la Raison? Combien est-il facile que *la Foi* des Hommes échoue dans cet examen? Et ce seroit Dieu lui-même qui les exposeroit à un semblable danger!

En vain répondroit-on que les Prodiges ne tendront jamais qu'à confirmer une Doctrine *que la Raison reconnoîtra d'abord pour fausse & pernicieuse*: le Sacrifice d'Abraham prouveroit l'insuffisance de cette réponse.

Cependant c'est un Fait établi par les E'critures elles-mêmes, que Dieu permet les *Prodiges* ou les *Prestiges*, témoins les Magiciens de Pharaon. Et à propos de ces Magiciens, comment

(7) Au bas de la page 261.

ment les Ecritures ne nous disent-elles point que Moyse découvrit l'*imposture* ? Cette Verge changée en *Serpent* n'étoit-elle pas manifestement un tour de passe passe ? Il est vrai que les Miracles de Moyse triompherent des Prodiges des Magiciens; mais n'auroit-il pas été, ce semble, plus conforme au but de l'Envoyé de démontrer à Pharaon la fourberie de ses Magiciens, & de faire tomber ainsi toute la prétendue Magie ? Ce qui se passe ici entre Moyse & les Enchanteurs ne peut-il pas paroître un jeu ridicule aux yeux de l'Incrédule ?

Il y a aussi dans le Nouveau Testament quelques Passages qui annoncent des *Prodiges* tendans à ébranler la Foi. Voyez en particulier Matth. XXIV, v. 24. *Car il s'élevera de faux Christs & de faux Prophetes, qui feront des choses si merveilleuses & si prodigieuses que s'il étoit possible les Elus mêmes en seroient séduits.* Les *Foibles* succomberont donc à ces Prodiges, & les Foibles ne demandent-ils pas à être fortifiés ?

On nous a donné en divers tems d'excellens Traités sur la Vérité de la Religion; plusieurs de ces Traités forment de gros Volumes, & pourtant nous n'avons pas encore une définition bien exacte & vraiment philosophique du *Miracle*. Tout ce qu'on nous a dit là-dessus est encore plus ou moins vague. De là mille objections que l'Incrédulité moderne propose avec confiance, & dont elle s'applaudit d'autant plus que les réponses sont moins satisfaisantes. On n'a pas même procédé philosophiquement dans l'emploi des *Miracles*, & ce défaut dans la marche a infirmé cette belle preuve. Je connois un Homme dont le nom n'est pas inconnu à la République des Lettres, qui se propose, si sa santé le lui permet, de présenter dans un ordre analytique les principales preuves de la Révélation. Il n'écrira pas contre les Incrédules; il n'en supposera pas même l'existence; mais il cherchera sincérement la Vérité, il l'exposera avec clarté & avec candeur, & les ob-

jections qu'il se propofera fortiront du fond même de fon fujet. (8)

Voici une autre réflexion que je foumets au jugement de M. de Castillon. *Il faut*, dit-il, *que la Doctrine foit fi pure & fi fublime que nous foyions forcés de reconnoître qu'elle eft au-deffus des forces de l'Humanité.* (9)

Il eft clair qu'il s'agit ici de la Morale, & ce caractere eft le feul que M. Rouffeau admet pour preuve de la *Divinité* de l'E'vangile.

Mais comment prouver que la Morale de l'E'vangile eft *au-deffus des forces de l'Humanité ?* a-t-on calculé les forces de la Raifon humaine & l'influence des circonftances fur fes progrès ? Dix à douze Socrates qui fe feroient fuccédés fans interruption n'auroient-ils point conduit enfin la Morale au même degré de perfection que l'E'vangile ? Nous fommes obligés d'admettre cette poffibilité, & elle eft un argument très-fort contre M. Rousseau. Nous en déduifons légitimement la néceffité des Miracles pour prouver la *Divinité* de la Doctrine. D'ailleurs, comment les premiers Fondateurs de la Religion auroient-ils pu triompher du Juif & du Grec avec la Morale toute feule ?

Je me refferre beaucoup : M. de Castillon me comprend affez : voilà donc les *Miracles* qui reviennent de nouveau comme preuve de la Divinité de la Doctrine & avec eux toutes les objections que j'ai indiquées ci-deffus.

(8) † † C'est ce que l'Auteur effaya quelques années après d'exécuter dans fes Recherches fur le Christianisme qui faifoient partie de la *Palingénéfie philofophique* publiée pour la premiere fois en 1769.

(9) Pag. 260.

Je prie l'estimable Auteur de vouloir bien réfléchir sur tout ceci : il a trop de sagacité & de justesse dans l'Esprit pour ne pas découvrir enfin quelque solution raisonnable, & je la recevrois de lui avec autant de plaisir que de reconnoissance. Le sujet est de la plus haute importance, sur-tout dans un tems où l'Incrédulité, semblable à un Prothée, revêt toutes sortes de formes.

Les objections que je viens de proposer ne me sont pas beaucoup de peine. Je suis très-persuadé qu'il n'est aucun Incrédule de bonne foi qui ne se fût rendu aux Miracles si nombreux, si variés, si éclatans de N. S. & de ses Apôtres, & je ne pense pas qu'aucun Incrédule eût pris de meilleures précautions contre l'imposture & eût montré plus de défiance que le Sanhedrin & Thomas. Mais je souhaiterois que M. de Castillon parvînt à débarrasser ses argumens des difficultés que j'y découvre.

Encore une observation, & ce sera la derniere. L'Auteur dit à la page 261 *que le bon sens nous montre suffisamment quels sont les Faits qui sont dans l'ordre de la Nature & quels autres Faits n'y sont pas.*

Ceci est-il bien exact ? Le *bon sens* auroit-il suffi aux Hébreux & aux premiers Chrétiens pour leur faire toujours distinguer certains Prodiges de la Chymie, de l'E'lectricité, &c. d'avec les *vrais Miracles ?* N'auroit-il pas été facile à nos Physiciens modernes de leur en imposer, & de passer parmi eux pour de *vrais Prophetes* ? (10)

(10) †† Il falloit donc montrer dans quel cas le simple bon sens peut suffire pour distinguer un Miracle d'un Prodige de la Physique. Consultez là-dessus la Note qui termine le Chap. VI. des *Recherches Philosophiques sur les preuves du* CHRISTIANISME, de l'Edit. de 1771.

IDÉES

SUR

L'ART D'ETUDIER

ET SUR

L'ORDRE ET LE BUT DES ÉTUDES

DE PHILOSOPHIE RATIONNELLE.



De l'Art d'étudier.

CET Art, si utile à la Jeunesse & trop peu connu de la Jeunesse, consiste proprement à acquérir sur chaque Sujet le fond d'idées qui le constitue.

ET comme chaque Sujet a un fond d'idées qui lui est propre, il s'ensuit que les dispositions de l'Esprit doivent être relatives à ce fond d'idées pour qu'il puisse en faire l'acquisition.

IL faut donc s'attacher d'abord à démêler ces dispositions naturelles de l'Esprit, afin de déterminer le choix des Études.

ON y parvient en partant du plus ou du moins de facilité qu'on éprouve a acquérir telle ou telle suite d'idées, comparativement à d'autres suites. Ce que l'Esprit aura plus de facilité à exécuter, sera toujours ce qu'il exécutera le mieux.

Mais, parce que la capacité de l'Esprit est fort bornée, & qu'elle l'est sur-tout chez les Commençans, il est dans l'ordre de ces limites d'aller toujours du plus facile au moins facile, du simple au composé.

Toutes les idées d'un Sujet ayant des liaisons nécessaires entr'elles, il importe infiniment de ne passer jamais d'une idée à une autre, qu'on ne tienne fortement la premiere ou celle qui est le principe de la seconde, &c.

Il arrive souvent qu'on ne parvient pas d'abord à saisir fortement un principe, même très-simple : cela tient à la situation actuelle de l'Esprit : on sent une certaine fatigue, une résistance qu'on ne réussit point à surmonter : il ne faut point alors lutter trop contre cette résistance : il faut suspendre le travail, laisser reposer l'Esprit ; j'ai presque dit, le faire rafraîchir, & revenir ensuite à une nouvelle lutte.

Comme les *Définitions* sont l'Abrégé de la Science ; c'est sur les Définitions qu'il importe le plus d'insister. Il ne suffit point de les graver dans sa Mémoire, il faut encore se rendre raison à soi-même de chaque membre de la Définition & de chaque partie qui entre dans la composition du membre, &c.

Et parce que les *Divisions* du Sujet sont les principaux points de vue sous lesquels le Sujet peut être envisagé, il importe beaucoup encore de les graver dans sa Mémoire, & de se rendre attentif au fondement de ces Divisions & aux liaisons qu'elles ont entr'elles.

Les principes que l'Esprit a une fois saisis, doivent être appliqués à des *Exemples* bien choisis. Les Exemples sont ce qui contribue le plus à l'éclaircissement & au développement des principes. Il convient donc encore de varier les Exemples

pour donner plus d'exercice à l'Esprit & faire saillir davantage tout ce qui est renfermé dans le principe.

Chaque Auteur a ses Définitions, ses Divisions, ses Exemples; en un mot, sa marche ou sa maniere. Un Commençant courroit donc le risque de jeter de la confusion dans ses idées s'il suivoit en même tems plusieurs Auteurs sur chaque Sujet: il devra donc se borner d'abord à un seul, & consulter un habile Maître sur le choix.

Le Commençant devra se rendre si familier l'Auteur choisi, que sur quelqu'endroit du Livre qu'il tombe, il puisse toujours s'en faire à soi-même l'Analyse exacte.

Quand le Commençant sera parvenu à posséder ainsi l'Auteur élémentaire, il pourra consulter avec fruit les autres Auteurs qui auront traité du même Sujet, & y puiser sans confusion les idées de détail auxquelles l'Auteur élémentaire n'avoit pas touché. Le jeune Homme en fera un Extrait sommaire, qu'il aura soin de rapporter à l'endroit correspondant de son Auteur élémentaire. Ces sortes d'Extraits seront ainsi le Commentaire de cet Auteur, & le Commentaire sera au jeune Homme. Il sera donc gravé plus profondément dans sa Tête, & se liera mieux avec ce qu'il aura déja appris.

Précisément parce que les Forces de l'Esprit s'affoiblissent en se partageant, le Commençant devra se ménager des heures particulieres pour les divers Sujets auxquels il se proposera de s'appliquer, afin d'être tout entier à un seul Sujet.

Comme le changement d'occupations est une sorte de distraction, & que les distractions sont nécessaires pour entretenir le ressort de l'Esprit, le jeune E'tudiant aura soin de ne

demeurer jamais trop long-tems fur le même Sujet : il variera donc fes occupations relativement au fentiment de fes Forces.

Dans la même vue, il faura fe ménager des heures de délaffement, qu'il placera de préférence après celles des repas; & il fera en forte que ces délaffemens foient toujours du nombre de ceux qui peuvent fortifier le tempérament & cultiver ou orner l'Efprit.

De l'Ordre des Etudes de Philofophie rationnelle.

Je l'ai déja dit : le choix des E'tudes doit être fubordonné aux difpofitions naturelles de l'Efprit : mais, fi l'on fuppofe des difpofitions à peu près égales pour divers *Genres*, il eft bien évident qu'il faudra s'attacher de préférence au Genre qui a le plus de rapport au perfectionnement de l'Efprit & du Coeur.

Dieu, l'Homme & le Monde font les Objets de la Philofophie rationnelle, & combien eft-il manifefte que ces objets font les plus importans de tous ceux qui entrent dans la fphere des Connoiffances humaines!

L'Homme eft né pour le Bonheur : il doit donc s'appliquer à l'*Etude* du Bonheur & rechercher foigneufement les routes qui conduifent au Bonheur.

Les *Facultés* de l'Homme font les moyens qui lui ont été donnés pour parvenir au Bonheur : la Vérité eft la route qui y conduit.

La principale Etude de l'Homme eſt celle de l'Homme. La Pſychologie, la Morale, le Droit Naturel ſont les trois parties de la Philoſophie rationnelle qui ont des rapports plus directs avec l'Homme : elles ſont donc celles qui méritent le plus d'être cultivées par l'Homme qui s'occupe de la recherche du Bonheur.

Et parce que c'eſt un certain Etre qui deſire de parvenir au Bonheur, la Connoiſſance de cet Etre eſt un préliminaire néceſſaire de l'Etude du Bonheur. La Pſychologie qui eſt proprement la Science de l'Homme & des Opérations de ſon Etre, occupera donc le premier rang dans la gradation des E'tudes de Philoſophie rationnelle.

Mais, la recherche du Bonheur ne differe point de la recherche de la Vérité : l'Homme doit être éclairé ſur le Bonheur : il doit acquérir un juſte diſcernement des Biens & des Maux, du vrai & du faux ; l'ignorance, l'erreur, les préjugés ſont les ténebres de l'Eſprit. Il y a un Art de diſſiper ces ténebres & de ſe conduire dans la recherche de la Vérité : cet Art ſi important par ſes uſages & ſi noble dans ſa fin, eſt l'Art de penſer ou la Logique.

La Logique ſuivra donc la Pſychologie dans l'Ordre des E'tudes philoſophiques.

A la ſuite de la Logique marchera la Science des Mœurs ou la Morale ; car ce ſont les actions de l'Homme qu'il s'agit ſur-tout de diriger vers une certaine Fin.

Le Droit Naturel ſe lie naturellement à la Morale : l'un & l'autre ont le même fondement & à peu près le même Objet. L'Homme n'eſt pas iſolé ſur la Terre ; il eſt enchaîné à ſes Semblables : il l'eſt encore à une multitude d'autres Etres : les

les rapports ſi nombreux, ſi divers qu'il ſoutient avec tous ces Etres ſont ce qui influe le plus immédiatement ſur ſon Bonheur.

MAIS, l'Homme a des rapports avec ſon CRÉATEUR comme ſa Créature & comme un Etre que ſa SOUVERAINE BONTÉ deſtine au Bonheur. Après s'être étudié ſoi-même, & après s'être occupé des moyens qui conduiſent le plus directement à ſa Fin, l'Homme tâchera donc de parvenir à la connoiſſance de ſon CRÉATEUR, & ce grand Objet eſt celui de la Théologie Naturelle.

ET comme tout eſt enchaîné dans les Ouvrages du CRÉATEUR, & que chaque Etre particulier eſt une Partie conſtituante de l'Univers, l'Homme s'occupera de cet Enchaînement univerſel, & il le contemplera dans la Science du Monde ou la Coſmologie.

MAIS, parce que toutes les Parties mixtes de la Philoſophie rationnelle ſont les différentes Branches d'un même Tronc & que ce Tronc eſt la Métaphyſique pure ou l'Ontologie, il ſera bien dans l'ordre de la marche de l'Eſprit, qui va naturellement des concrets aux abſtraits & des moins abſtraits aux plus abſtraits, de finir par l'Ontologie ou la Science de l'Etre en général, & de la placer ainſi à la ſuite des autres Parties de la Philoſophie rationnelle. Cet ordre n'eſt pas le plus ſcientifique : il eſt même oppoſé à celui que la plupart des Auteurs préferent; mais il eſt au moins le mieux approprié à l'enfance de la Raiſon. L'Inſtituteur doit ſe plier aux beſoins d'une Raiſon naiſſante : des notions trop abſtraites, trop éloignées des Objets ſenſibles repouſſent fortement l'Eſprit d'un Commençant, & combien importe-t-il de lui rendre facile l'acquiſition de toutes les Vérités ! Pourquoi entaſſer

des épines à l'entrée de la Carriere qu'on veut lui faire parcourir !

La Métaphysique pure est, en quelque sorte, la *Science universelle*, puisqu'elle est la Science *des Abstraits* : elle enveloppe donc toutes les autres Sciences, & leur fournit à toutes des principes communs dont elles ne sauroient se passer. Elle accoutume encore l'Esprit à se détacher des Objets matériels; elle le familiarise avec un genre de notions, plus indépendant que tout autre des idées purement sensibles. Elle accroît donc merveilleusement les forces & la pénétration de l'Esprit, & le met à portée de saisir les rapports les plus éloignés & les plus compliqués.

Telles sont les principales réflexions que l'Art d'étudier présente au Philosophe, & telles sont les gradations que la bonne Méthode fait mettre dans les Etudes philosophiques. Il m'auroit été facile d'étendre beaucoup ces réflexions: le Champ est immense: je me suis resserré dans le rapport à mon but particulier: il ne sera pas difficile de développer davantage cette légere Esquisse d'un Sujet si riche; & je dois laisser ce développement à ceux qui sont chargés par état de l'Instruction de la Jeunesse. Si j'étois entré ici dans le détail, j'aurois dit ma pensée sur la maniere dont chaque Partie de la Philosophie rationnelle demande à être traitée soit dans le rapport à son Objet, soit dans le rapport à l'Instruction. Je me serois sur-tout attaché à faire sentir combien les Logiques ordinaires répondent peu au but que leurs Auteurs se sont proposé. Au lieu de présenter au jeune E'tudiant une Logique sans cesse en action; au lieu de lui montrer par des exemples intéressans puisés principalement dans la Physique & dans l'Histoire naturelle comment le Philosophe parvient à la découverte de la Vérité, on ne lui présente qu'un tas de regles,

de distinctions, de préceptes plus faits pour charger sa Mémoire que pour éclairer son Esprit, former son jugement, lui inspirer le goût de la bonne Philosophie & développer chez lui le génie de l'observation si fécond en grands effets, & qui est lui-même une Logique vivante, toujours active, toujours inventive & toujours sage.

Nature & fin de la Philosophie rationnelle.

PARCE que l'Homme est un Etre sentant, il veut sentir beaucoup & agréablement: & parce qu'il est un Etre actif, il recherche les Biens & fuit les Maux.

L'ACTIVITÉ a été subordonnée à la Sensibilité. On ne recherche point & l'on ne fuit point ce qu'on ne connoît point.

UN Etre qui ne seroit que *sentant* auroit des sensations, sans pouvoir jamais se déterminer en conséquence de ce qu'il sentiroit. Il seroit un Miroir qui demeureroit immobile à la présence des Objets dont il peindroit l'image.

LE grand Objet de la Sensibilité & de l'Activité est le Bonheur.

L'AMOUR du Bonheur est le principe premier & universel des actions de l'Homme. Il ne diffère point de l'Amour de soi-même bien entendu : car c'est son propre Bonheur que l'Homme recherche, & il le recherche encore quand il s'occupe du Bonheur de ses Semblables & qu'il le procure.

Ce feroit donc une grande méprife, que de confondre l'Amour de foi-même bien entendu avec l'intérêt groffier: celui-ci eft l'éponge de toutes les Vertus: l'Amour-propre bien ordonné en eft la fource la plus pure & la plus féconde.

Tout ce qui peut contribuer directement ou indirectement à la confervation & au perfectionnement de l'Homme entre dans les ingrédiens de fon Bonheur.

Le Bonheur eft un état permanent, & il differe ainfi du plaifir, qui n'eft qu'un état paffager.

Le Bonheur eft donc la grande Fin de l'Homme. La Raifon eft le moyen relatif à cette Fin.

J'entends ici par la *Raifon* l'Enfemble de ces nobles Facultés dont l'Homme eft enrichi & la meilleure application de ces Facultés à la Fin.

Ce ne fera donc qu'une Raifon très-éclairée qui pourra procurer à l'Homme la plus grande fomme de Bonheur qu'il puiffe obtenir fur la Terre: c'eft que les Objets de fes Affections étant très-nombreux & très-variés, les méprifes peuvent être infinies, & la Raifon peut feule prévenir les plus dangereufes.

Elle les prévient par la connoiffance réfléchie qu'elle acquiert des divers Objets avec lefquels l'Homme foutient des rapports. La raifon apprécie les Objets, & décide par cette appréciation du choix que l'Homme doit en faire.

La Philofophie rationnelle n'eft donc proprement que la Raifon elle-même appliquée à l'importante recherche du Bonheur. La Philofophie rationnelle fera donc ainfi la Science

du Bonheur : ce qui revient à dire, qu'elle ſera la Sageſſe ; puiſque la Sageſſe choiſit toujours les meilleurs moyens pour parvenir à la meilleure Fin.

La Philoſophie rationnelle eſt donc la Science qui mérite le plus d'être cultivée puiſqu'elle eſt celle qui influe le plus directement ſur le perfectionnement de l'Eſprit & du Cœur.





HYPOTHESE SUR L'AME DES BÊTES ET LEUR INDUSTRIE.



IL eſt peu de queſtions qui aient autant exercé la ſagacité des Philoſophes que celle de l'Ame des Bêtes. Cela étoit fort naturel : les Animaux ſont ſans ceſſe ſous nos yeux, & pluſieurs nous ſurprennent par leurs procédés ingénieux. Ils affectent une ſorte de reſſemblance avec nous ſur laquelle notre Imagination s'échauffe aiſément, & qu'elle ſe plaît d'autant plus à accroître, qu'il en réſulte plus de facilité à expliquer ces procédés : car il eſt bien ſimple que plus l'Animal ſe rapprochera de l'Homme, & plus on ſera tenté d'interpréter l'Animal par l'Homme : on ne ſe défiera pas même de l'interprétation, parce qu'on ne s'aviſe guere de ſe défier de ce qu'on croit voir, entendre & toucher.

UN vice général m'a paru régner dans les E'crits des Philoſophes ſur l'Ame des Bêtes : ils diſſertent trop & ſe perdent dans les détails. Il falloit chercher dans cette foule immenſe de petits détails, qu'on étale ſouvent avec trop de complaiſance & toujours avec aſſez peu de Logique; il falloit,

dis-je, chercher au milieu de tout cela quelque grande Vérité, quelque Fait saillant, qui fût comme le centre où tous les rayons vont aboutir.

C'est ce Fait que j'ai cherché & que je n'ai pas analysé dans mes E'crits (1) autant que je l'aurois desiré. La nature & le but de ces E'crits ne me le permettoient pas. Je vais essayer d'y suppléer ici; & encore donnerai-je plutôt les élémens de cette analyse que l'analyse elle-même. Il faut bien laisser quelque chose à faire à l'Esprit; & comme le disoit Montesquieu, *le moyen de dire tout sans un mortel ennui?*

Ce Fait fondamental dont il me paroît qu'on doit partir, est celui-ci : tout ce qui est nécessaire à la conservation de l'Individu & à celle de son Espece, l'Animal l'exécute du premier coup, sans préparation, sans étude, sans expérience, sans imitation, & l'exécute aussi parfaitement que si l'Ouvrage étoit le résultat de la plus longue habitude ou des réflexions les plus profondes.

Je prie qu'on y prenne garde : tous les détails sur l'industrie des Animaux vont se résoudre dans ce Fait fondamental, c'est toujours ce Fait qu'il s'agit d'expliquer, & si l'on peut jamais en donner une solution satisfaisante, cette solution enveloppera tous les détails. Si les Naturalistes Philosophes l'avoient bien senti, ils auroient fait un meilleur emploi du tems qu'ils ont consumé dans cette recherche, & une plus heureuse application de leurs talens & de leurs lumieres.

(1) *Essai analyt.* Chap. XVI. XXIV. *Contempl.* Part. XI, Chap. XIX, XXII, XXX, & dans les Notes: Part. XII, Chap. II, IV, XXXII, XXXIII, XXXVII, XXXVIII, XLVII & les Notes.

Il suffit de considérer un Animal d'un point de vue général, pour reconnoître aussi-tôt l'appropriation de sa Structure à ses besoins ou à son genre de vie. Il est même rigoureusement vrai que ces besoins & ce genre de vie sont les résultats nécessaires de cette Structure elle-même ; c'est que l'Animal n'a certains besoins, que parce qu'il a une certaine Structure, & il ne mene un certain genre de vie, que parce que ce genre de vie est le résultat nécessaire de sa Structure. Combien est-il évident que la faim a son principe dans la construction organique de l'estomac, & n'est-ce pas encore la constitution particuliere des ouïes du Poisson qui lui rend le séjour dans l'eau nécessaire ?

La Structure de l'Animal n'est que l'ensemble harmonique de ses différens Organes. J'entends ici par les Organes, toutes les Parties relatives à la conservation de l'Individu & à celle de l'Espece.

Il y a donc dans chaque Animal un assemblage d'Organes qui ne se trouve que dans les Individus de son Espece, & qui caractérisent cette Espece.

Cet assemblage d'Organes répond exactement à la destination de l'Animal: ces Organes sont les moyens physiques relatifs à une fin physique.

Je supprime les détails d'Anatomie, & je m'avance rapidement vers le terme de cette discussion.

Les Organes de l'Animal sont diversifiés: ils le sont comme l'est leur fin. Chaque Organe est susceptible de bien des mouvemens différens: mais entre ces mouvemens il n'y en a qu'un certain nombre & quelquefois qu'un seul qui réponde directement

directement à la fin : tout autre mouvement y feroit indifférent ou contraire.

Il peut donc m'être permis d'envifager chaque Organe comme une Puiffance indéterminée : or, dans une Puiffance indéterminée quelconque, la raifon fuffifante d'une détermination particuliere ne peut être dans la Puiffance elle-même.

Il y a donc une raifon fuffifante, une caufe fecrete qui détermine le mouvement ou l'exercice particulier de chaque Organe, & qui approprie ce mouvement ou cet exercice à une certaine fin.

Cette caufe eft prochaine ou éloignée : je cherche d'abord la caufe prochaine.

L'Anatomie m'apprend que le Principe des mouvemens volontaires eft dans le Cerveau. On voit affez que je ne dois parler ici que des mouvemens qu'on fuppofe foumis à la Volonté.

Il y a donc dans le Cerveau de l'Animal une organifation corrélative aux mouvemens que tel ou tel Organe doit exécuter.

Mais, les Opérations de l'Animal font toujours de la plus grande précifion & répondent exactement à fa deftination. Il y a donc dans le Cerveau de l'Animal quelque chofe qui détermine infailliblement la maniere & l'efpece de l'opération.

Un Architecte ne conftruit un Bâtiment que parce qu'il en a conçu le plan. L'invention ou le deffein eft le fruit de l'étude & du travail. Mais quels effets cette étude & ce travail ont-ils produit dans fon Cerveau ? ils ont donné à différentes

fibres & à différens faiſceaux de fibres des déterminations particulieres & coordonnées qu'ils ont conſervé & en conſéquence deſquelles l'Ame de l'Architecte a opéré. L'étude & le travail ont produit encore dans d'autres faiſceaux, liés à ceux-là, des déterminations relatives à l'exécution du plan, &c.

Supposons maintenant que cet Architecte fût venu au Monde avec un Cerveau pourvu de fibres ſenſibles dont les déterminations fuſſent exactement les mêmes que celles qu'y auroient produit l'étude & le travail ; cet Architecte, ſi heureuſement né, ne porteroit-il pas dans ſon Cerveau un Architecture *innée*, en vertu de laquelle il exécuteroit ſans préparation tout ce que le commun des Architectes n'exécute qu'à force d'étude & de travail ?

Ne feroit-ce point ici précisément le cas de l'Animal ? Son Cerveau ne contiendroit-il point originairement un ſyſtême de fibres repréſentatif de l'Ouvrage & des moyens relatifs à l'exécution ; & ce Syſtême de fibres ne le placeroit-il point à ſa naiſſance précisément dans le même état où une étude de pluſieurs années place l'Architecte ?

Mais, il ne ſuffiroit pas pour la ſolution du problême que le Cerveau de l'Animal contînt des fibres repréſentatrices de l'Ouvrage à exécuter ; il faudroit encore deux conditions eſſentielles : la premiere, que ce Syſtême repréſentatif eût avec le Syſtême des membres ou des Organes une liaiſon telle que les mouvemens de celui-ci fuſſent déterminés par les mouvemens de celui-là : la ſeconde, que le Syſtême repréſentatif eût lui-même une cauſe motrice qui le mît en action. Par-tout la ſage Nature a lié le plaiſir au beſoin. Le beſoin à remplir ne l'eſt jamais ſans quelque ſenſation agréable. Mais toute ſenſation ſuppoſe la préſence d'un Etre capable de ſentir.

Nous ne pouvons douter de l'exiſtence des ſens dans l'Animal : nous ne pouvons pas plus douter raiſonnablement de l'analogie des Sens de l'Animal avec les nôtres.

Si dans l'Homme les Sens ſont les moyens des ſenſations, & ſi nous avons de bonnes preuves de l'exiſtence de l'Ame de l'Homme, nous pouvons légitimement en inférer qu'à des moyens ſemblables répond au moins une fin analogue.

Il y a donc dans l'Animal une Subſtance immatérielle qui reçoit les impreſſions des Sens & qui agit en conſéquence de ces impreſſions.

Mais ſi cette Subſtance eſt unie à un Corps organiſé, & ſi elle eſt deſtinée à agir ſur lui & par lui, elle agira relativement à la Structure particuliere de ce Corps organiſé & aux déterminations originelles du Cerveau.

Le Lecteur intelligent a ſaiſi mon Hypotheſe & n'a pas beſoin que je la développe davantage. Il expliquera par ces principes ce que j'ai expoſé ailleurs fort en raccourci.





IDE'ES

SUR

L'ORIGINE DU MAL.

JE partirai d'une ſuppoſition qui ne ſauroit m'être conteſtée; c'eſt qu'il y avoit un nombre indéfini d'Etres ſentans & d'Etres intelligens poſſibles.

JE me repréſente donc la Senſibilité & l'Intelligence comme deux Maſſes qui pouvoient ſe diſtribuer entre tous ces Etres par portions inégales; & j'imagine que par cette diſtribution les deux Maſſes étoient épuiſées.

JE ſuppoſe encore, que la Création a dû être dans un rapport exact avec les PERFECTIONS de ſon AUTEUR; & je ne penſe pas que cette ſeconde ſuppoſition me ſoit plus conteſtée que la premiere.

J'OBSERVE enſuite que tout Etre ſentant ou intelligent, dont la ſomme entiere de l'exiſtence renfermoit plus de Bien que de Mal, a pu être créé ſans choquer ni la Sageſſe ni la Bonté.

MAIS, ſi le Plan de la SAGESSE SUPREME emportoit que l'Etre ſentant ou intelligent, créé d'abord avec des Facultés extrêmement bornées, accrût par la ſuite en perfection; je dis,

que l'existence d'un tel Etre feroit encore plus harmonique avec la Sageffe & la Bonté; car cet accroiffement de perfection feroit un accroiffement de Bonheur.

Si nous comparons les Etres entr'eux, nous pourrons nommer *imparfaits* ceux qui ne poffedent point la perfection que nous découvrons dans les autres; puifque c'eft par leurs perfections relatives que les Etres fentans ou intelligens fe différencient le plus. Il ne s'agit donc pas ici de la perfection abfolue ou de celle qui eft propre à chaque Etre fentant ou intelligent confidéré en lui-même. Tous les Etres confidérés de la forte peuvent être dits parfaits, parce qu'ils font tels qu'ils devoient être dans le rapport à leur fin. (1)

Ainsi, les Animaux, confidérés fous le point de vue que je viens d'indiquer, pourront être dits *imparfaits*, comparés à l'Homme, & ils feront plus ou moins imparfaits, comparés entr'eux. Une Moule, un Ver de terre, un Polype &c. feront donc ainfi des Animaux très-imparfaits.

L'Homme fera lui-même un Polype, comparé au Chérubin.

Supposons à préfent, que le Créateur nous eût admis à fon Confeil avant que de créer l'Univerfalité des Etres: fuppofons qu'il en eût offert à nos yeux la Chaîne entiere, en commençant par le Polype & en finiffant par le Chérubin: fuppofons enfin, que tous les Anneaux de cette Chaîne immenfe euffent été mis en mouvement fous nos yeux, & que le Créateur nous eût montré toutes les Efpeces inférieures s'élevant par degrés à une plus grande perfection,

(1) On voit donc que le terme d'*imparfaits* que j'emploie ici, n'indique proprement qu'une moindre perfection relative.

ſans que nous puſſions découvrir un terme à cet accroiſſement de perfection ou de Bonheur ; euſſions-nous été d'avis de retrancher de la Chaîne ces Eſpeces inférieures, par la ſeule raiſon qu'elles devoient demeurer très-imparfaites pendant un certain nombre de Siecles ? N'euſſions-nous pas reconnu d'abord, que c'eût été laiſſer dans le néant une multitude innombrable d'Etres capables de goûter à leur maniere les douceurs de l'exiſtence, & n'euſſions-nous pas cru entendre la voix de tous ces Etres réclamer contre nous !

Si donc nous examinons attentivement la fameuſe & litigieuſe queſtion de l'Origine du Mal, nous reconnoîtrons qu'elle ſe réduit en derniere analyſe à ſavoir pourquoi il eſt dans le Monde des Moules, des Vers de terre, des Polypes &c ; car l'Homme eſt encore à ſa maniere un Polype dans le rapport aux Natures Supérieures ou à ſes imperfections originelles de toute eſpece.

Pour bannir le Mal, il eût donc fallu bannir toutes les Eſpeces inférieures ; mais, ne concevons-nous pas facilement qu'il peut y avoir au-deſſus de l'Homme un nombre prodigieux d'Eſpeces encore très-imparfaites à leur maniere, quoique très-parfaites en comparaiſon de l'Homme ? Il eût donc fallu retrancher encore de l'E'chelle des Etres toutes ces Eſpeces.

Mais où nous arrêterons-nous dans ces retranchemens ſucceſſifs ? quelles bornes leur aſſignerons-nous ? Il y a pourtant un terme à cette Série graduelle des Etres : le terme ou le degré le plus élevé ſera donc formé de la Créature la plus parfaite que nous puiſſions concevoir.

Afin donc de bannir de l'Univers le Mal, il eût fallu ré-

duire l'Univers à ce premier terme de la Série, à cette feule Créature que nous concevons comme la plus parfaite.

Cependant, combien eft-il évident que cette Créature auroit encore bien des imperfections originelles inféparables de tout ce qui eft *créé*; puifqu'entre le Fini & l'Infini la diftance eft toujours infinie, & qu'il n'y a que l'Etre existant par soi dont la Perfection foit *abfolue* !

Voila, fi je ne me trompe, jufqu'où l'on eft conduit quand on veut analyfer la grande queftion de l'Origine du Mal. Je hafarderai encore quelques idées fur un Sujet qui a engendré tant & de fi longues controverfes.

Le Monde matériel a été fait pour le Monde immatériel ou le Monde des Ames ou des Intelligences : il a donc été néceffaire que l'arrangement du premier fût en rapport avec la progreffion graduelle du fecond. Si donc l'Univers avoit été réduit à une feule Créature intelligente, on comprend bien qu'il auroit fallu arranger autrement le Monde matériel.

Je fais une autre réflexion : toutes les Efpeces ont été fubordonnées les unes aux autres, & cette admirable fubordination conftitue le caractere effentiel de l'Harmonie univerfelle. Les Efpeces inférieures font pour les Efpeces fupérieures : la Plante eft pour la Brute, la Brute pour l'Homme, l'Homme pour des Natures plus parfaites, celles-ci pour d'autres plus parfaites encore, &c.

Le Bonheur des Natures fupérieures tenoit donc à l'exiftence des Natures inférieures; car les Connoiffances des premieres, fources fécondes de plaifirs intellectuels, devoient naturellement s'accroître par la contemplation des dernieres. Pour procurer à l'Homme la riche Connoiffance du Monde organi-

que, il falloit appeller à l'existence les Végétaux & les Animaux. Retranchez de la sphere des Connoissances de l'Homme celles qu'il puise dans l'étude de ces Etres organisés, & vous vous étonnerez de l'appauvrissement de ses idées. Le perfectionnement de l'Intelligence de l'Homme étoit donc lié à l'existence de ces Etres organisés qui lui sont si inférieurs en perfection.

Il y a plus; l'existence même de l'Homme étoit enchaînée à celle de ces Etres, puisqu'il ne peut se conserver que par leur moyen. Il en est de même de tous les Etres vivans; ils subsistent tous les uns par les autres, & cette sorte de dépendance réciproque, qui conserve par-tout la Vie & l'Activité, fait encore partie de cette Harmonie universelle qu'on admire d'autant plus qu'on l'approfondit davantage ou qu'on la contemple dans un plus grand détail.

Dès qu'on s'est une fois convaincu qu'il n'est aucun Etre de notre Monde qui soit parfaitement isolé, on vient bientôt à se représenter notre Monde sous l'image d'une grande Machine dont toutes les Pieces façonnées les unes pour les autres, jouent les unes par les autres, & concourent ensemble à produire un effet principal, qui est ainsi le résultat général de la construction de la Machine.

On ne demande plus alors pourquoi il existe des Moules, des Vers de terre, des Polypes & tant d'autres Especes plus dégradées encore; parce qu'en contemplant le Chef-d'œuvre d'un profond Méchanicien, on ne s'avise pas de douter que les plus petites Pieces de sa Machine n'aient leur utilité comme les plus grandes & qu'elles ne concourent à leur maniere au but principal que le Méchanicien s'est proposé.



Suite

Suite du même Sujet.

SI l'on a bien saisi ce que je viens d'exposer, on sera, sans doute, porté à penser que c'est principalement dans la limitation naturelle & respective des Etres qu'il faut chercher l'Origine du Mal. Les Métaphysiciens disent que le Mal est de trois sortes; le Mal métaphysique ou de limitation, le Mal physique & le Mal moral. Ils font consister le Mal *métaphysique* dans la simple imperfection, le Mal *physique* dans la souffrance, le Mal *moral* dans le péché.

MAIS, si l'on y regarde de bien près, ne sera-t-on point tenté de croire qu'il n'y a proprement qu'une seule sorte de Mal, savoir, le Mal d'imperfection ou de limitation? Je me bornerai à proposer là dessus quelques considérations générales, dont j'abandonnerai l'examen & le développement au Lecteur Philosophe.

SI l'on envisage l'Univers comme une Machine immense, ne sera-t-on pas dans l'obligation naturelle de convenir que les Etres qui entrent dans la composition de cette Machine ne pouvoient être tous précisément semblables, & que leurs Propriétés ou leurs Facultés devoient varier dans un rapport déterminé à la place qu'ils devoient occuper dans la Machine ou aux fonctions qu'ils étoient appellés à y exercer; car toutes les Pieces d'une Machine quelconque doivent avoir des formes, des proportions & un arrangement exactement relatifs aux actions réciproques qu'elles doivent exercer les unes sur les autres & au but principal de la Machine?

L'HOMME est donc précisément tel que l'exigeoit le rôle qu'il étoit appellé à jouer dans la grande Machine de l'Uni-

vers. Il n'eſt pas une Maîtreſſe-Roue de cette Machine, il n'en eſt qu'un très-petit Pignon; mais ſi l'on vouloit qu'il en eût été une Maîtreſſe-Roue, il eût fallu le remplacer par un autre Etre préciſément ſemblable, deſtiné, comme lui, à exercer la fonction de Pignon; autrement il y auroit eu un déſordre dans la Machine & elle n'auroit plus répondu à ſa fin. Je ne dis pas aſſez: l'Homme, devenu Maîtreſſe-Roue, auroit pris la place d'un autre Etre, appellé lui-même à faire la fonction de cette Maîtreſſe-Roue; celui-ci en auroit donc dû déplacer un autre, &c. &c. & il eût fallu ainſi changer toute la conſtruction de la Machine, ce qui reviendroit à dire, que DIEU auroit dû créer un autre Univers. Mais, qui ne voit que la même difficulté auroit lieu pour tous les Univers poſſibles! Qui ne voit encore que la difficulté emporteroit enfin, que DIEU ne devoit point créer du tout; car un ETRE SOUVERAINEMENT INTELLIGENT peut-il ne pas mettre entre toutes les Parties de ſon Ouvrage une harmonie qui les ſubordonne les unes aux autres & les faſſe concourir à la meilleure Fin?

L'HOMME eſt donc tel qu'il devoit être, & il n'eſt tel qu'il eſt que par ſes Facultés. Ce ſont ſes Facultés corporelles & intellectuelles qui conſtituent ſa nature ou ſon eſſence. L'Homme eſt donc limité par ſes Facultés même; puiſqu'il ne peut connoître & agir que dans le rapport à ſa nature ou à ſon eſſence.

L'HOMME eſt eſſentiellement un Etre mixte: il réſulte eſſentiellement de l'union de deux Subſtances, l'une matérielle, l'autre immatérielle, qui agiſſent ou paroiſſent agir réciproquement l'une ſur l'autre. Les deux Subſtances ſe limitent donc réciproquement. La portée des Sens limite la Faculté de connoître; la portée des Membres limite la Faculté d'agir, &c.

L'IGNORANCE & l'erreur étoient donc le résultat naturel de ces limites, & ces limites devoient varier dans chaque Individu relativement aux circonstances particulieres où il se trouve placé ; puisqu'on ne peut disconvenir que les circonstances n'influent plus ou moins sur le développement & le perfectionnement des Facultés de l'Homme.

MAIS, à la Faculté de connoître & d'agir l'Homme joint encore la Faculté de sentir, & cette Faculté qui ne s'exerce non plus que par les Sens, est de même limitée par les Sens. L'Homme ne sauroit avoir plus de plaisirs & de peines que ne comportent le nombre, l'espece & l'activité de ses Sens.

ET parce que l'Homme est un Etre sentant, il aime à sentir agréablement. Il se plait donc d'autant plus aux sensations agréables, que ses Sens sont plus exquis ou qu'ils sont plus propres à l'affecter vivement. Il a donc un penchant naturel pour les Objets sensibles : le degré de ce penchant détermine la Passion.

LES Passions, sources, fécondes de tant de Biens & de tant de Maux, sont donc les résultats nécessaires de la Faculté de sentir mise en action par les Sens. Elle est réprimée ou balancée dans ses effets par la Faculté de connoître, & ces deux Facultés se limitent ainsi réciproquement. Ce sont deux Puissances qui agissent & réagissent sans cesse l'une sur l'autre.

MAIS, parce que l'Homme tient plus ici-bas à la Matiere qu'à l'Esprit, les plaisirs des Sens l'attirent plus fortement que les plaisirs de l'Esprit : il est donc plus porté à sentir qu'à réfléchir ; & c'est apparemment ainsi qu'il faut entendre ce que les Moralistes nous disent de la corruption naturelle de l'Homme. Ce n'est pas néanmoins que l'Homme soit essentiellement

corrompu; mais il eſt eſſentiellement limité, & de ſes limites réſultent en dernier reſſort toutes ſes imperfections.

L'Activité dont l'Homme eſt doué eſt inhérente à ſon Ame & fait le fond de ſon eſſence. L'Homme a une Volonté, & cette Volonté ne peut jamais être contrainte. L'Homme ne pouvoit donc être porté vers le Bien moral, comme un Corps eſt projeté vers un certain point. L'Homme ne pouvoit être porté au Bien que par des motifs proportionnés à ſa Faculté de connoître. Le sage Auteur de ſon Etre lui a donc fourni ces motifs; mais Il ne pouvoit ôter aux Sens leur influence dangereuſe ſans dénaturer l'Homme: Il ne pouvoit pas plus lui donner les Facultés & les Connoiſſances des Natures ſupérieures, puiſqu'il en auroit fait ainſi un autre Etre.

L'Homme faiſoit eſſentiellement partie d'un Syſtême particulier, dont il étoit la principale Piece. Ce Syſtême eſt notre Planete, Théatre dont les ſcenes varient ſans ceſſe & ſur lequel les Elémens ſe livrent des combats perpétuels qui entretiennent la vie & le mouvement dans toute la Nature. La Machine ſi admirablement bien organiſée à laquelle l'Ame humaine eſt unie par des nœuds qui nous ſont inconnus, eſt donc ſoumiſe aux actions combinées de tous les Etres terreſtres avec leſquels elle ſoutient des rapports. Ses Forces ſont coordonnées & limitées relativement à ſa Fin. Elle agit & réſiſte dans le rapport à ces Forces: elle ſe nourrit, végete, ſe développe, ſe dégrade, ſe décompoſe, périt: Mais l'Homme ne périt pas tout entier: il ne fait que ſe dépouiller de ſon Enveloppe terreſtre, & n'eſt que transformé.

Enfin; parce que l'organiſation des Sens devoit être dans un rapport direct à la conſervation, au bien-être & au perfectionnement de l'Homme, il étoit dans l'ordre de cette importante fin, que les Sens fuſſent doués d'une délicateſſe

extrême pour transmettre promptement & fidellement à l'Ame les impressions des Objets, & cette délicatesse elle-même les rendoit autant les Instrumens de la douleur que ceux du plaisir. Mais la douleur, que nous nommons un *Mal*, avoit aussi une fin, & cette fin étoit bonne. Comment l'Homme eût-il pu conserver son Etre, si la douleur ne l'eût point averti de ce qui pouvoit lui nuire?

Le Mal *physique* ou de souffrance dérivoit donc originairement des limites assignées aux Forces organiques de l'Homme, & ces limites étoient déterminées par la place qu'il devoit occuper dans la grande Chaîne des Etres mixtes.





MÉDITATIONS

SUR

L'ORIGINE DES SENSATIONS

ET SUR

L'UNION DE L'AME ET DU CORPS.



JE voudrois tâcher de parvenir par la route des faits à quelque chose de philosophique sur l'Origine de nos sensations. Je partirai donc des faits les mieux constatés : je les analyserai autant qu'ils demanderont à l'être, & j'en déduirai par le raisonnement des conséquences plus ou moins immédiates, qui seront comme les élémens de la petite Théorie à laquelle je desirerois d'atteindre.

JE prendrai pour exemple la Vue: j'ai analysé autrefois l'Odorat. Je suivrai une marche analogue dans l'examen de la Vue. Je préfere actuellement ce Sens, parce qu'il répond mieux à mon but particulier.

ON connoît la structure admirable de l'Oeil : on sait qu'elle a pour fin de rassembler sur la Rétine les rayons qui émanent des Objets. Cette réunion des rayons au fond de l'Oeil, est le premier fait qui s'offre à mon examen.

Une Pyramide se présente à ma Vue: les rayons réfléchis par tous les points de la surface de l'Objet entrent dans mon Oeil, traversent ses humeurs, en sont rompus s'ils tombent obliquement, & vont peindre sur ma Rétine une très-petite image, une miniature parfaite, qui est celle de la grande Pyramide que j'ai sous les yeux.

Les détails d'Optique n'entrent point dans mon plan: il me suffit de rappeller ici les faits fondamentaux: ce sont ces faits qui doivent servir de base à mes raisonnemens.

Une image est donc peinte sur ma Rétine, & cette image est celle d'une Pyramide. Tout ce que la Pyramide qui est sous mes yeux m'offre très-en grand, la Pyramide qui est peinte sur ma Rétine, l'offre très-en petit.

Je puis donc comparer mon Oeil à une Chambre obscure. Les Humeurs de l'Oeil en sont les verres; la rétine est le carton qui reçoit l'image.

Mais, est-ce en qualité de Chambre obscure que mon Oeil fait naître dans mon Ame la perception très-claire d'une Pyramide? non assûrément; car pour suivre la comparaison, il faudroit que mon Ame fut présente à l'intérieur de l'Oeil; qu'elle y fût placée comme le Spectateur est placé dans la Chambre obscure.

Je sais certainement que la chose ne se passe point ainsi: un fait très-connu me le démontre: une paralysie du Nerf optique détruit la Vision; & pourtant les images des Objets peuvent encore se peindre sur la Rétine: l'Ame n'est donc pas présente à l'intérieur de l'Oeil. Et puisque le Nerf optique se prolonge jusques dans le Cerveau, ce doit être dans la Partie

du Cerveau à laquelle il se termine, que je dois supposer que l'Ame est présente.

Je puis nommer cette Partie, quelle qu'elle soit, le *Sensorium* ou le Siege de l'Ame.

Je suis donc obligé de reconnoître que la Structure de l'Oeil n'a pas pour derniere & principale fin de crayonner sur la Rétine les images des Objets placés à une certaine distance de l'Oeil.

Ces images sont pourtant du fini le plus parfait; & lorsque j'ai dépouillé un Oeil de Bœuf de ses enveloppes, & que je l'ai substitué au verre de la Chambre obscure, je ne puis me lasser d'admirer la miniature peinte avec tant de netteté & de précision sur la Rétine de cet Oeil. On n'imagine pas d'abord que les Humeurs de cet Oeil aient d'autre fin que d'exécuter cette surprenante miniature. Il semble que ce soit déja bien assez que l'exécution d'un tel chef-d'œuvre.

Cependant, il est prouvé que ce chef-d'œuvre n'est point ici la derniere & principale fin de la Nature. Pourquoi donc la miniature est-elle si finie ? pourquoi tous ses traits, toutes ses couleurs, toutes ses proportions sont-ils une imitation si parfaite de tout ce que je découvre dans l'Objet ? Pourquoi est-ce une Pyramide qui se peint actuellement au fond de mon Oeil ?

Il faut que j'analyse ceci. Je sais que la Lumiere est une Matiere très-subtile, & qui se meut avec une extrême rapidité. Réfléchie par la Pyramide que j'ai devant les yeux, & rassemblée sur ma Rétine, elle excite dans les fibrilles de cette membrane des ébranlemens relatifs à la rapidité & à la nature de son mouvement. Ces fibres sont un prolongement de la substance

ſubſtance médullaire du Nerf optique : les ébranlemens communiqués aux fibres de ma Rétine ſe propagent donc par mon Nerf optique juſques à cette Partie de mon Cerveau où mon Ame eſt immédiatement préſente.

MAIS, c'eſt la lumiere réfléchie par un certain Objet qui ſe raſſemble ſur ma Rétine: c'eſt la Lumiere qui réjaillit d'une Pyramide, & cette Lumiere en trace l'image ſur une portion de ma Rétine. Il n'y a donc que les Fibres contenues dans cette portion de ma Rétine, qui reçoivent les ébranlemens des rayons partis de la Pyramide.

LA maniere dont ces fibres reçoivent ces ébranlemens eſt exactement correſpondante à l'ordre ſuivant lequel les rayons ſont réfléchis & raſſemblés, & à l'eſpece de leur mouvement. Il eſt donc néceſſaire qu'il en réſulte ſur la Rétine une certaine image en miniature, & que cette image ſoit celle d'une Pyramide.

SI donc je concevois un doigt doué du Toucher le plus exquis, placé à l'extrémité de mon Nerf optique, à cette extrémité qui aboutit à mon *Senſorium*, ce doigt ſentiroit les ébranlemens de tous les points de ma Rétine occupés actuellement par l'image de la Pyramide; & ſi ce doigt étoit fort exercé, il démêleroit tous ces ébranlemens, & de l'enſemble de tous ces ébranlemens naîtroit une impreſſion totale qui ſeroit celle de la Pyramide.

CE ne ſeroit donc plus une image que le doigt ſentiroit: ce ſeroit une multitude de petites impreſſions partielles coordonnées dans un rapport direct à l'image tracée ſur ma Rétine.

JE place une Ame dans ce doigt pour ſentir tout cela

& en juger; car je ne puis attribuer au doigt le ſentiment & le jugement. Cette Ame ſentiroit donc l'image & en jugeroit par le Toucher ; à-peu-près comme un Aveugle-né qui diſcerneroit les couleurs par le Toucher. L'Ame que je ſuppoſe ne verroit donc pas l'image ; mais elle la ſentiroit, & ce ſeroit encore comme l'Aveugle qui touche un Corps avec ſon bâton.

Mon Ame eſt donc cet Aveugle ; le Nerf optique eſt ſon bâton. Elle ſent les impreſſions de la Lumiere qui frappe ſur l'autre extrémité du bâton. Et parce que ces impreſſions ſont coordonnées dans un rapport à une certaine figure, à certaines proportions, à certaines couleurs, mon Ame a la perception ou pour parler plus pſychologiquement le ſentiment d'une Pyramide.

La production de ce ſentiment eſt donc ici la derniere & principale fin de l'Auteur de mon Etre. Il a voulu que mon Ame fût ainſi en commerce avec le Monde viſible ou plutôt tangible.

Mais, ce ſentiment ne me ſemble pas avoir rien de commun ni avec l'image tracée ſur la Rétine ni avec les fibres de cette Membrane ni avec la ſubſtance médullaire du Nerf optique ni avec les Eſprits qui animent les Nerfs ni avec les ébranlemens que la lumiere excite dans les Nerfs ou dans les Eſprits. La Lumiere agit ſur la Rétine & par elle ſur mon *Senſorium* comme un Corps agit ſur un autre Corps. Tout ceci eſt ſoumis aux Loix générales du Mouvement, & je ne ſaurois y concevoir qu'un jeu de méchanique ; mais d'une méchanique très-profonde, & dont je n'entrevois que les effets les plus généraux ou les plus ſaillans.

Je ne découvre rien du tout de méchanique dans le ſen-

timent de mon Ame. Il eſt une modification, une maniere d'être de mon Ame qui ne reſſemble à rien de tout ce que m'offre la Matiere. Mon Ame paroît recevoir l'impreſſion qui ſe fait ſur l'extrémité antérieure du Nerf optique; mais c'eſt à la maniere d'une Subſtance immatérielle: elle éprouve un ſentiment & ne reçoit pas un choc.

Je tâche d'analyſer ce ſentiment. Il réſulte de mon analyſe, que ce ſentiment eſt un, ſimple, indiviſible: & pourtant il eſt celui d'un Objet très-compoſé. Je diſtingue très-nettement les différentes Parties de la Pyramide: elles ne ſe confondent point dans mon Ame. J'ai la perſuaſion intime que c'eſt mon Ame qui les apperçoit & les diſtingue toutes. Je ſens intimement, que c'eſt dans mon *Moi* que toutes les impreſſions partielles ſe réuniſſent ſans s'y confondre jamais: je ſens de la maniere la plus claire, qu'il eſt le même Moi dans chaque impreſſion partielle & dans l'enſemble de toutes les impreſſions: que le Moi qui apperçoit la pointe de la Pyramide eſt eſſentiellement le même Moi qui en apperçoit la baſe; & que c'eſt encore le même Moi qui compare les deux impreſſions & juge ainſi de la hauteur de la Pyramide.

Ce Moi qui eſt toujours un dans toutes ces opérations; ce Moi qui ſe les approprie toutes ou qui s'identifie avec toutes; ce Moi qui dans le même inſtant indiviſible apperçoit, compare, juge, & qui a toujours le ſentiment intime que c'eſt lui-même qui apperçoit, compare, juge; ce Moi, en un mot, qui ne ceſſe jamais d'être un, identique, quoique ſes opérations puiſſent ſe multiplier & ſe diverſifier à l'infini; ce Moi, dis-je, n'eſt donc pas *Matiere*. Je ne vois dans l'Organe que compoſition & diverſité de Parties: j'y découvre des fibres dont l'arrangement, l'entrelacement, les rapports me préſentent une foule de particularités que je ne parviens point à épuiſer. Chaque fibre, chaque fibrille, chaque molécule exiſte

à part; l'une n'eſt pas l'autre; mais de leur collection harmonique réſulte l'Organe. Ce n'eſt donc pas l'Organe lui-même qui apperçoit, compare, juge; car un Etre multiple ne ſauroit former cette Unité, ce Moi dont j'ai le ſentiment ſi intime, ſi clair, & qui réunit en ſoi, ſans confuſion, tant de choſes qui exiſtent ſéparément hors de lui. Quelque organiſation que je conçoive, il en ſera eſſentiellement de même que de celle de l'Oeil que l'Anatomiſte diſſéque : je ne trouverai par-tout que multiplicité & variété, & jamais cette *Unité pſychologique* qui conſtitue le ſentiment du Moi.

Je ſuis donc dans l'obligation philoſophique de reconnoître que mon Moi n'eſt pas Matiere; & pourtant il eſt uni intimement à cette portion de Matiere qui fait partie de mon Etre.

Comment la Matiere peut-elle agir ſur ce qui n'eſt point Matiere; & comment ce qui n'eſt point Matiere peut-il agir ſur ce qui eſt Matiere ?

J'ai fait bien peu de chemin encore, & me voici déja parvenu aux dernieres bornes de la Connoiſſance humaine. Je n'ai pas la témérité d'entreprendre de les franchir : je ſais trop que mes tentatives ſeroient vaines. Mais, je veux eſſayer d'obſerver de plus près ce qui eſt placé ſur les limites & en deçà de ces limites. Je retourne donc ſur mes pas : je vais examiner de nouveau l'Objet & l'Organe qui m'en tranſmet l'impreſſion : je tenterai enſuite de tirer de mes obſervations des réſultats qui puiſſent m'éclairer un peu plus ſur la nature de l'Union des deux Subſtances, & ſur les effets généraux de cette Union.

L'Objet eſt une Pyramide. Il eſt de la plus grande évidence que l'image qui s'en forme ſur ma Rétine n'eſt pas plus cette

Pyramide qu'un Portrait n'eſt le Viſage qu'il repréſente. Des faiſceaux de Lumiere qui, ſi je puis parler ainſi, appuient par un bout ſur chaque point viſible de la Pyramide, & par l'autre ſur autant de points correſpondans de ma Rétine, y impriment l'image de l'Objet : en ſorte qu'à un point donné de la Pyramide répond un point de ma Rétine. De cet aſſemblage de points diverſement colorés & plus ou moins lumineux ſe forme dans mon Oeil une repréſentation en miniature de la Pyramide.

Si donc il n'y avoit point de Fluide interpoſé entre l'Objet & mon Oeil, il me feroit phyſiquement impoſſible d'acquérir la perception viſuelle de l'Objet. La Lumiere eſt ce Fluide interpoſé.

Mais, ſi je me repréſentois la Lumiere comme l'on a coutume de la repréſenter ſur le papier par des traits ou des faiſceaux de traits; ſi j'imaginois des baguettes infiniment déliées qui porteroient par une de leurs extrémités ſur la Pyramide & par l'autre ſur ma Rétine; je concevrois bien comment ces baguettes imprimeroient ſur ma Rétine, comme ſur une pâte molle, l'image ou la repréſentation de la Pyramide; mais, je ne pourrois concevoir comment cette repréſentation paſſeroit dans mon Cerveau, & par mon Cerveau juſqu'à mon Ame.

La difficulté ne viendroit donc que de ce que je me repréſenterois la Lumiere comme un aſſemblage de traits roides & immobiles, fichés par un bout dans la Pyramide, & par l'autre dans mon Oeil.

Mais, dès que je ſais que la Lumiere eſt un Fluide doué d'un mouvement très-rapide, mon point de vue change, mes conceptions deviennent plus exactes & la difficulté s'évanouit.

Je vois auffi-tôt que le mouvement très-rapide de la Lumiere fe communique aux fibres très-délicates de ma Rétine, par elles aux fibres de mon Nerf optique, & que le mouvement fe propage ainfi jufqu'à mon *Senforium*.

Ce n'eft donc plus une peinture qui doit m'occuper à préfent; c'eft un certain mouvement imprimé à une certaine Partie de mon Oeil, & communiqué par elle à certaines parties de mon Cerveau.

Je ne cherche point à pénétrer la nature du mouvement de la Lumiere, la maniere dont elle fe réfléchit de deffus la Pyramide & dont elle eft portée à mon Oeil: une femblable recherche feroit trop hors de ma portée. Je dois me contenter de favoir que la Lumiere eft douée d'un certain mouvement, & que ce mouvement eft d'une rapidité extrême.

Puisque c'eft par fon mouvement combiné avec la prodigieufe ténuité de fes molécules, que la Lumiere eft deftinée à tranfmettre à mon Organe l'impreffion de l'Objet, il faut que la ftructure de cet Organe foit en rapport direct avec la nature de la Lumiere & fa maniere d'agir. J'apprends en effet de l'Anatomie, que la ftructure de l'Oeil eft précifément telle qu'il convenoit pour admettre la Lumiere; & j'apprends en même tems de l'Optique, que cette ftructure renferme toutes les conditions néceffaires pour raffembler fans confufion fur la Rétine la Lumiere que l'Objet réfléchit.

Mais, l'action de cette Lumiere que l'Objet réfléchit & que l'Oeil raffemble fur la Rétine, ne fe termine pas à la Rétine. Elle fe propage dans un inftant jufqu'à cette Partie du Cerveau que je regarde comme le Siege de l'Ame, & il eft de la plus grande évidence que cette propagation ne fauroit s'opérer que par des Corps interpofés. L'Anatomie me montre

dans le Nerf optique & dans le Fluide extrêmement ſubtil qui y circule les inſtrumens de cette propagation inſtantanée : mais l'Anatomie ne me découvre pas la maniere dont ces inſtrumens agiſſent, & elle ne me préſente ſur ce ſujet obſcur que des conjectures plus ou moins plauſibles, qu'elle déduit de faits qui paroiſſent bien conſtatés.

Les Nerfs, qu'on ſe repréſentoit comme les cordes d'un Inſtrument de Muſique, ne ſont point tendus comme les cordes de cet Inſtrument ; ils ne ſont point deſtinés à oſciller comme elles : ils ne ſont point étendus comme elles en ligne droite ; ils ſouffrent une multitude d'inflexions : enfin, ils ne ſont ni élaſtiques ni irritables : leur ſubſtance propre eſt molle ou pulpeuſe ; & l'on connoît des Animaux doués d'une ſenſibilité exquiſe qui ſemblent n'être qu'une gelée un peu épaiſſie. Comment des filets auſſi mous que le ſont ceux qui compoſent la Subſtance propre des Nerfs, pourroient-ils tranſmettre en un inſtant de la Rétine au Siege de l'Ame les impreſſions de la Lumiere ?

Puis donc que la partie ſolide du Nerf ne paroît pas propre à tranſmettre l'impreſſion de l'Objet, & qu'il eſt pourtant bien prouvé qu'elle ne ſe tranſmet que par l'intervention du Nerf, il faut qu'il y ait dans le Nerf quelqu'autre choſe qui opere cette tranſmiſſion. Cette choſe ne peut être qu'un Fluide très-ſubtil & très-élaſtique qui réſide dans le Nerf, & qui en a pris le nom de *Fluide nerveux*. Une ligature faite à un Nerf ſuſpend l'action du Muſcle où ce Nerf va ſe plonger : le Nerf porte donc dans le Muſcle un Fluide qui le met en action, & dont le cours rapide eſt intercepté par la ligature. La paralyſie opere un effet analogue.

La Lumiere que réfléchit l'Objet agit donc ſur le Fluide très-actif contenu dans les filets nerveux de la Rétine, & cette

action se propage ainsi dans le Nerf optique, dont ils ne sont qu'un prolongement ou un épanouissement.

La célérité prodigieuse avec laquelle cette impression se communique jusqu'au Siege de l'Ame, ne permet pas de croire que cette communication s'opere par un transport ou par des ondulations du Fluide nerveux, de la Rétine à ce Siege : mais, si l'on se représente les molécules du Fluide nerveux rangées, comme des billes, à la file les unes des autres, on concevra facilement, que le choc de la Lumiere imprimé aux premieres molécules ou à celles qui touchent à la surface de la Rétine, pourra se communiquer dans un instant aux dernieres par les molécules intermédiaires.

Je suppose maintenant que la Pyramide qui s'offre à ma vue est diversement colorée; que sa pointe est rouge, son milieu jaune & sa base bleue. J'ai appris de l'Optique newtonienne que chaque rayon coloré a ses propriétés particulieres: tous les rayons colorés n'agissent donc pas sur l'Organe précisément de la même maniere : la différence qui est entre leurs propriétés doit en mettre dans leur action. L'Organe, destiné à transmettre à mon Ame cette action, doit donc avoir été construit dans un rapport direct à la maniere d'agir de chaque rayon. Il doit donc se trouver dans l'Organe des filets nerveux qui se différencient comme les rayons ou d'une maniere analogue, & qui sont ainsi appropriés à la diversité d'action de ces rayons. Il en est probablement de même du Fluide nerveux contenu dans ces filets : il peut se diversifier comme ces filets, & pour la même fin. Et ce que je dis ici de l'Organe doit sur-tout s'entendre de cet Organe principal ou immédiat que je nomme le Siege de l'Ame.

C'est donc par cette appropriation de l'Organe que j'acquiers la perception des couleurs de la Pyramide.

Mais

Mais, si je m'éloigne de cette Pyramide au point de ne la voir plus, je n'en perdrai pas l'idée: mon expérience m'assure que je conserve long-tems le souvenir des Objets qui m'ont affecté, & que mon Imagination peut toujours me les peindre avec beaucoup de fidélité. Je me représente donc la Pyramide à-peu-près comme si elle étoit encore sous mes yeux. Mon Imagination produit donc sur mon Ame le même effet essentiel que l'Objet y produit par sa présence: & puisque l'Objet n'agit sur mon Ame que par l'ébranlement qu'il occasione dans l'Organe, il est bien naturel de penser que l'Imagination excite dans l'Organe un semblable ébranlement lorsqu'elle retrace la peinture de l'Objet.

La sorte d'Imagination dont je parle n'est donc proprement qu'un jeu physique qui s'opere dans l'Organe, & auquel a été attaché le souvenir ou la représentation de l'Objet.

Une multitude de faits très-frappans & bien attestés ne me permet pas de douter que l'Imagination & la Mémoire n'aient dans le Cerveau un Siege physique, & que la tenacité de la Mémoire ne dépende essentiellement de la perfection des très-petits organes qui en sont le siege. J'en infere donc légitimement que l'Objet ne produit pas sur ces Organes un effet momentané, & que la durée plus ou moins longue de cet effet est relative au degré de perfection des Organes.

Un Fluide très-subtil qui se renouvelle sans cesse n'est pas fait pour être le siege physique d'impressions durables. Ce n'est donc pas dans le Fluide nerveux que se conserve pendant des mois & des années le souvenir des Objets. Il est bien manifeste qu'il doit tenir aux parties solides de l'Organe de la Pensée. L'Objet imprime donc à certaines parties solides de cet Organe ou aux élémens constituans de ces parties

des déterminations durables en vertu desquelles elles conservent & retracent le souvenir ou l'image de l'Objet.

J'ignore profondément en quoi consistent ces déterminations, & je ne cherche point à le pénétrer. Je me borne à remarquer que l'action de l'Objet doit produire un certain changement dans l'état actuel des solides déliés sur lesquels elle s'exerce, que l'effet qui en résulte est plus ou moins durable, & que le souvenir de l'Objet se conserve aussi longtems que ces solides retiennent les déterminations particulieres qui dérivent immédiatement du changement survenu.

Mais, j'ai reconnu que les parties solides des Nerfs sont d'une grande mollesse: elles doivent être bien plus molles encore dans les dernieres extrémités des Nerfs ou dans celles qui aboutissent au Siege de l'Ame. Comment donc des parties si molles pourroient-elles être le siege d'impressions durables? La difficulté est pressante; j'essaie de la résoudre.

Je remarque d'abord, que quelle que soit la maniere dont se conserve dans le Cerveau le souvenir des Objets, il faut nécessairement que ce souvenir y ait un Siege physique, puisque des accidens qui affectent le Cerveau affoiblissent & détruisent même la Mémoire. L'extrême mollesse du Cerveau n'est donc pas un obstacle à la conservation du souvenir.

Je remarque en second lieu, que quoique les solides du Cerveau, & en particulier ceux des Sens, soient d'une prodigieuse délicatesse, ils ne laissent pas de s'acquitter de leurs fonctions propres pendant une longue suite d'années & jusques dans une grande vieillesse. Leur structure intime demeure donc la même pendant un tems si long & malgré toutes les altérations que les mouvemens intestins de la nutrition, de la circulation, de l'accroissement, &c. sembleroient devoir y causer.

A quoi donc attribuerai-je une telle ſtabilité, jointe à une ſi grande délicateſſe? Ce ne ſera pas aſſûrément aux ſolides en tant que ſolides mous; mais ce ſera aux ſolides en tant que doués de cette organiſation admirable ſupérieure à toutes les conceptions humaines, & dont je n'entrevois confuſément que les dehors. Si toutefois je ne puis pénétrer le fond des merveilles que recele cette organiſation, je puis au moins en juger jusqu'à un certain point par la multitude, la diverſité & l'importance de ſes effets, & en inférer que la Mémoire, qui eſt au nombre de ces effets les plus importans, tient à certaines conditions particulieres de la profonde Méchanique qui a préſidé à la conſtruction des Organes. Je conçois facilement, que puiſqu'il eſt des moyens phyſiques qui conſervent aux Organes leurs fonctions pendant une longue ſuite d'années, il peut y en avoir d'analogues qui leur conſervent pareillement les déterminations particulieres qu'ils ont reçu de l'action des Objets & auxquelles le ſouvenir de ces Objets a été attaché.

Je ne ſaurois me faire que de très-foibles idées du grand appareil d'Organes qui concourent à la production, à la conſervation & au rappel des ſenſations & des perceptions de tout genre: quelle étonnante compoſition que celle de l'Oeil, & combien me paroîtroit-elle plus étonnante encore ſi je pouvois en ſaiſir les parties les plus microſcopiques & la ſuivre juſques dans le Siege de l'Ame! Mais il eſt ici une bien plus grande Merveille encore & qui abſorbe toutes les conceptions de l'Eſprit humain: cette Machine ſi prodigieuſement compoſée & d'une compoſition ſi ſavante eſt intimement unie à une Subſtance exempte de toute compoſition, à une Subſtance abſolument ſimple, à une Subſtance qui n'eſt point Matiere & qui agit pourtant ſur la Matiere & ſur laquelle la Matiere agit. Me voici ramené de nouveau au bord de cet abîme que j'ai contemplé tant de fois: oſerai-je y fixer encore mes re-

gards, & puis-je espérer de découvrir quelque foible lueur dans cette nuit profonde ?

Cette Machine merveilleuse à laquelle mon Ame est unie a donc été faite pour mon Ame; puisque c'est cette Machine qui met en valeur toutes ses Facultés. La grande composition de la Machine n'est donc pas en opposition réelle avec la simplicité de mon Ame; car si l'opposition étoit réelle comment les deux Substances pourroient-elles être unies & agir réciproquement l'une sur l'autre ? Je suppose, comme l'on voit, que l'impossibilité de l'*Influence physique* n'est pas démontrée, & je crois en avoir de bonnes preuves, auxquelles je toucherai dans un moment.

La Machine n'agit que par son mouvement, & ce mouvement anime toutes ses Pieces. J'ignore la nature intime du Mouvement; mais je sais en général qu'il est une Force qui s'applique au Corps & par laquelle le Corps agit. Ce n'est donc pas proprement la Matiere de la Machine qui est ici le véritable Agent; c'est la Force qui l'anime. Mais, une Force physique quelconque est en soi *indéterminée* & ne sauroit se donner par elle-même aucune détermination particuliere: pour qu'elle produise de certains effets, il faut qu'elle soit appliquée à un Sujet d'une certaine maniere, dans un certain ordre, suivant certaines proportions & une certaine direction. Le Sujet auquel s'applique la Force que je considere est le Cerveau, & c'est son organisme qui regle les déterminations particulieres de la Force & la fait converger vers un certain but. Ce but est d'exciter dans l'Ame les sensations ou les perceptions correspondantes aux modifications de la Force qui les fait naître.

Cette Force est nécessairement un Etre simple; car l'idée que j'ai de cette Force ne peut être décomposée en d'autres

idées. Je ne puis pas plus la décomposer, que je ne puis décomposer le Sentiment que j'ai de mon Moi. La Force dont il s'agit, me paroît toujours une, simple, immatérielle. (1) Je suis dans la plus profonde ignorance sur la maniere dont cette Force s'applique à la Machine organisée à laquelle mon Ame est immédiatement présente; mais je sais très-certainement qu'elle s'y applique, qu'elle agit en elle, & j'en contemple les merveilleux effets.

Ce ne seroit donc pas proprement un Etre purement matériel qui agiroit sur mon Ame: ce seroit proprement un Etre simple, qui par sa simplicité pourroit soutenir des rapports secrets avec cette Substance simple que je nomme mon Ame. Si un Etre simple peut, sans cesser d'être un & simple, s'appliquer à un Etre multiple, comme l'est la Matiere, trouverai-je plus de difficulté à admettre qu'il s'applique à un Etre aussi simple que lui & qu'il le modifie par son action?

Il est vrai que je ne conçois pas comment un Etre actif & simple s'applique à un Etre multiple & en anime toutes les parties; mais puis-je le moins du monde douter raisonnablement de l'existence du Mouvement, & puis-je concevoir le Mouvement autrement que sous l'idée d'une Force ou d'un Etre actif & simple?

Il est vrai encore que je n'ai aucune idée représentative ou sensible d'un Etre simple, & que ce n'est que par un effort de raisonnement que je parviens à la connoissance de

(1) Je puis me démontrer à moi-même d'une maniére plus directe l'immatérialité de la Force qui opere le mouvement. Je suis certain que le Corps ne se met pas de lui-même en mouvement: le mouvement ne découle donc pas immédiatement de la nature propre du Corps: il dérive donc de quelque chose d'extérieur au Corps, & si cette chose étoit encore Matiere, où trouverois-je la cause du mouvement?

l'existence d'un tel Etre; mais le raisonnement m'apprend en même tems que c'est précisément parce que je suis un Etre mixte ou un Etre qui n'apperçoit que par le ministere des Sens, que je ne puis me former une idée représentative ou directe d'un Etre simple.

A la foible lueur de ces idées, je crois entrevoir comment il est possible que les Sens agissent sur l'Ame & la modifient. On juge bien que je ne cherche pas à pénétrer le profond mystere de l'Union des deux Substances; je ne fais qu'indiquer le point de vue sous lequel la méditation me conduit à la considérer.

Si les Sens agissent sur l'Ame, il faut bien que l'Ame réagisse sur les Sens; car je ne saurois concevoir d'action sans réaction. Je ne connois pas plus la nature intime de mon Ame, que je ne connois celle de tout autre Etre; mais j'ai les meilleures preuves que mon Ame est un Etre absolument simple & doué d'une Activité qui lui est essentielle. Mon Ame est donc une Force, & cette Force est susceptible d'une multitude de modifications diverses. Elle est aussi indéterminée en soi que toute autre Force, & ne peut pas plus se donner par elle-même des déterminations particulieres, que ne le peut la Force qui anime la Matiere. Cette Force, qui constitue mon Moi, reçoit donc ses déterminations du Corps organisé auquel elle est unie, ou pour parler plus exactement, elle les reçoit de la Force qui anime ce Corps, & celle-ci reçoit elle-même les siennes des Forces inhérentes aux Corps environnans.

Mais afin que mon Ame puisse déployer la Force dont elle est douée, il est nécessaire qu'il y ait un Sujet auquel cette Force s'applique & qui soit doué lui-même d'une Force réagissante; car si rien ne résistoit, comment la Force produiroit-elle son effet ? Le sujet sur lequel mon Ame déploie

fa Force & par lequel elle agit, eſt la Machine organiſée qui lui eſt unie, ou plutôt la Force inhérente à cette Machine.

J'AI la plus parfaite certitude que mon Ame eſt une *Force*, puiſque j'exerce à chaque inſtant cette Force & que je ſens à chaque inſtant que c'eſt moi qui l'exerce. J'ai une volonté, & je l'exécute; j'ai des deſirs, & je les ſatisfais; je fais effort contre les obſtacles, & je les ſurmonte; &c. J'ai la conſcience la plus intime de tout cela. Vouloir, deſirer, faire effort n'eſt pas ſimplement ſentir, appercevoir, pâtir; c'eſt agir, c'eſt produire un certain effet, & cet effet, mon Ame le produit ſur ſon Corps. J'analyſe le deſir, & la lumiere jaillit de tous côtés. Le deſir eſt une volonté exaltée. Je ne puis deſirer fortement un Objet, que je ne m'en retrace vivement l'image. Ces deux choſes ſont inſéparables, & je ne puis les ſéparer que par abſtraction, mais les abſtractions n'exiſtent point dans la Nature. L'image que mon deſir retrace tient à des fibres de mon Cerveau qui en ſont le ſiege phyſique : je m'en ſuis convaincu : mon Ame agit donc ſur ces fibres lorſqu'elle éprouve ce deſir. L'Attention me préſente le même fait eſſentiel : elle peut rendre très-vive une impreſſion très-foible, & ajouter ainſi à l'action de l'Objet. L'Attention eſt donc une Force qui ſe déploie avec énergie ſur les petits organes que l'Objet n'ébranle que foiblement. Si elle s'exerce trop longtems avec la même énergie, j'éprouve un ſentiment de fatigue qui peut aller juſqu'à la douleur, & cette fatigue ou cette douleur n'eſt-elle pas elle-même une preuve de l'action trop forte ou trop continuée que mon Ame exerce ſur ces Organes? Je détourne mon Attention, je la porte ſur d'autres Objets, & je ceſſe de ſouffrir; c'eſt que mon Ame ne déploie plus ſon Activité ſur les mêmes Organes.

PUIS donc qu'il eſt de la derniere évidence que le deſir & l'Attention ſont des modifications de l'Activité de l'Ame, &

qu'ils sont inséparables d'un certain ébranlement dans les Organes des Sens, il est prouvé par cela même que l'Ame exerce une action sur son Corps. La simplicité de l'Ame ne la met donc pas en opposition réelle avec la composition des Organes : il y a donc un rapport secret qui lie les deux Substances, un moyen secret qui établit entr'elles un commerce réciproque ; & ce moyen doit, ce me semble, se trouver dans la nature des Forces inhérentes aux deux Substances. Ce sont les différentes modifications de ces Forces combinées qui produisent tous les phénomenes de la Vie.

Je borne ici ma méditation : la foible lueur qui dirigeoit mes pas s'éteint, & je me retrouve dans les plus profondes ténebres.



PHILALETHE

OU

ESSAI D'UNE MÉTHODE

POUR ÉTABLIR QUELQUES VÉRITÉS

DE PHILOSOPHIE RATIONNELLE.



AVANT-PROPOS.

Avantp.

CET E'crit, composé dans les années 1767 & 1768, avoit été destiné à servir d'Introduction à une Morale Philosophique que je projetois. L'idée de la *Palingénésie* s'étant offerte alors à mon Esprit & m'ayant beaucoup plû, je me mis aussi-tôt à la développer ; elle devint un Ouvrage en forme, & j'abandonnai mon PHILALETHE. La publication de mes Oeuvres m'a rappellé en dernier lieu à ce petit E'crit : je l'ai revu, & j'y ai ajouté un nouveau Chapitre sur la Cause & l'Effet. En me lisant avec un peu d'attention, le Lecteur Philosophe démêlera mon but & jugera si la méthode que j'emploie est celle qui pouvoit le mieux le remplir. Je ne me produis ici que sous l'aspect d'un Sceptique raisonnable, qui cherche sincérement le vrai & qui indique la route qu'il a suivie pour tâcher d'y parvenir & fixer sa croyance philosophique.

CHAPITRE I.

Considérations sur les Facultés de l'Homme.

Les Sens. La Sensibilité. L'Attention.

La Réflexion. L'Entendement.

JE ne saurois douter raisonnablement que je ne sois doué de Sensibilité, d'Entendement, de Volonté, parce que j'exerce à chaque instant ces Facultés; à chaque instant je sens, j'apperçois, je veux, & j'ai la conscience ou le sentiment intime de tout cela.

COMME je déduis de mes propres opérations la Connoissance des Facultés dont je suis doué, je déduis des opérations de mes Semblables la conformité de leurs Facultés avec les miennes. Ce jugement repose sur ce principe, que les mêmes Effets supposent les mêmes Causes. (1)

EN m'observant avec un peu d'attention, je reconnois que je n'ai la perception des Objets que par l'intervention de mes Sens. Je vois très-clairement que si j'étois privé de la Vue je ne pourrois me former l'idée de la Lumiere, & si je pouvois en douter, un Aveugle-né me le prouveroit.

MAIS en continuant de m'observer, je me persuade bientôt que ma Faculté de sentir ou d'appercevoir n'est pas bornée précisément à l'impression que les Objets font sur mes Sens.

(1) JE montre ailleurs dans quel sens je prends ce canon philosophique: voy. le Chap. XV.

Je puis, si je le veux, modifier cette impression, la rendre plus ou moins vive. Je nomme cet effet un acte de l'Attention.

PAR le secours de l'Attention je puis encore ne considérer dans un Objet que sa figure, sans avoir égard aux autres déterminations que mes Sens y découvrent. Je nomme cet acte de mon Attention une *abstraction.*

JE continue de m'observer, & je vois que je puis beaucoup étendre mes abstractions. Non seulement je puis abstraire d'un Objet la partie ou le mode que je veux; mais je puis encore ne retenir de cet Objet que ce qu'il a de commun avec plusieurs autres. A l'aide de la Parole je puis représenter par un mot cette qualité commune, & ce mot deviendra ainsi le signe d'une idée universelle ou d'une notion.

EN réfléchissant sur ces diverses opérations de mon Etre, je découvre que toutes mes idées dérivent originairement de deux sources, des Sens & de la Réflexion; car cet acte de mon Attention par lequel j'acquiers une idée universelle, que je représente par un signe, cet acte, dis-je, est l'effet de la Réflexion, qui n'est au fond que l'Attention en tant qu'elle se déploie d'une certaine maniere.

MAIS comme mon Attention ne peut jamais se déployer que sur des idées qui viennent originairement de mes Sens, je puis dire que les idées que je nomme *réfléchies* ne sont que des idées sensibles, plus ou moins modifiées ou généralisées par la Réflexion.

JE découvre encore que ma Faculté de sentir & de connoître renferme une autre opération, celle de comparer entr'elles les idées que je reçois par les Sens & celles qui naissent de

la Réflexion, & cette comparaifon eft fuivie du jugement que je porte du rapport ou de l'oppofition que ces idées ont entr'elles.

J'EXPRIME par un feul mot ces différentes Opérations d'abftraire, de comparer, de juger ; ce mot eft celui d'*Entendement* ou d'*Intelligence*.

L'ENTENDEMENT eft donc en général la Faculté d'avoir des notions, de les comparer & d'en juger.

L'ENTENDEMENT fuppofe donc l'ufage des Sens & de la Réflexion.

EN méditant fur tout ceci, je m'affure que mon Entendement ne crée rien; mais qu'il opere fur ce qui eft créé. Je vois fort bien qu'il eft limité par mes Sens, puifque mes idées les plus abftraites ou les plus réfléchies tiennent toujours par quelque endroit aux idées purement fenfibles fur lefquelles mon Entendement s'eft exercé.

JE ne puis douter de cette vérité, puifque je vois clairement que fi j'étois réduit au feul Sens de l'Odorat, mon Entendement feroit refferré dans les limites étroites des idées qui dérivent de ce Sens. Je vois, au contraire, que fi j'acquérois de nouveaux Sens, la fphere de mon Entendement s'étendroit fort au-delà de fes limites actuelles. J'acquerrois des idées fenfibles d'un tout autre ordre, je découvrirois dans les Objets de nouvelles Propriétés, qui donneroient naiffance à de nouvelles comparaifons, à de nouveaux jugemens, à de nouvelles idées abftraites ou réfléchies. Je verrois un autre Univers.

PARCE que les idées qui viennent par un Sens n'ont aucun

rapport avec celles qui viennent par un autre Sens, mes Sens actuels ne peuvent suppléer à ceux qui me manquent. L'Oreille ne sauroit s'acquiter des fonctions de l'Oeil.

CHACUN de mes Sens est donc en rapport avec la maniere d'agir des Objets dont il me transmet les impressions. Chaque Sens a sa fin; & la structure de chaque Sens est le moyen ou l'assemblage des moyens relatifs à cette fin. Si la structure d'un Sens s'altéroit ou changeoit, les impressions ne seroient plus les mêmes. Si la structure de mon Oeil devenoit aussi parfaite que l'est celle de l'Oeil de certains Animaux, je découvrirois dans les Objets mille choses qui échappent à mes regards. Les Verres nous fournissent, en quelque-sorte, de nouveaux yeux, & nous font juger de ce que nous pourrions découvrir par des Sens plus parfaits ou par de nouveaux Sens.

CHAPITRE II.

L'Ame: son immatérialité.

L'Union de l'Ame & du Corps.

LES Sens dont je suis doué sont Matiere; ils sont étendus & solides. Si ce qui apperçoit en moi, qui compare, qui juge est aussi Matiere, je serois dans l'impossibilité de me rendre raison de mon *Moi* ou de ce sentiment un, simple, indivisible que j'ai de tout ce qui s'opere en moi & de tout ce que j'opere.

Je tâche d'approfondir ceci. Dans tous mes jugemens il y

a au moins deux idées que je compare. J'ai le fentiment un & fimple de chacune de ces idées. Je fens intimement que le Moi qui apperçoit l'une eft le même qui apperçoit l'autre. Or, fi ce Moi étoit quelque chofe de matériel, il feroit étendu. La partie de ce Moi qui feroit affectée par une des idées ne feroit pas la même qui feroit affectée par l'autre. Dans toute étendue les parties font néceffairement diftinctes, l'une n'eft pas l'autre, & fi l'une n'eft pas l'autre, comment ai-je le fentiment un & fimple des deux idées? Comment le fentiment de mon Moi eft-il unique?

J'apperçois que je puis raifonner d'une maniere analogue fur l'impulfion ou le mouvement. Je vois des Corps en mouvement choquer des Corps en repos & les mettre en mouvement. Je ne fais point ce que l'impulfion eft en elle-même; je ne la connois que par fes effets. Mais, une chofe que je crois favoir très-bien, c'eft qu'un Corps ne fe met pas de lui-même en mouvement & que pour qu'il forte de fon état de repos il faut que quelqu'autre Corps en mouvement agiffe fur lui. Il peut arriver que je n'apperçoive pas le Corps qui choque, parce que fa petiteffe ou fa tranfparence me le rendent invifible; mais, je parviens à m'affurer de fon exiftence en obfervant attentivement les faits.

Je découvre encore, que fi un Corps en repos eft choqué en même tems par deux Corps qui agiffent fur lui fuivant deux directions différentes, il fe prête à la fois aux deux impreffions & décrit par un mouvement compofé une ligne qui eft comme le produit ou l'expreffion des deux actions.

Si donc ce qui eft en moi qui apperçoit, compare, juge eft *Corps*, il faut bien que je raifonne fur ce Corps conformément à ce que je découvre dans tous les Corps qui me font connus. Je ne conçois point d'action dans les Corps fans mou-

vement. Ce Corps, quel qu'il soit, qui apperçoit en moi est donc susceptible de mouvement. Ses différentes perceptions sont différens mouvemens que lui impriment les divers Organes auxquels il correspond. Lors donc que j'ai à la fois deux perceptions différentes, le Corps ou l'Organe qui apperçoit au-dedans de moi reçoit deux impulsions différentes. Il se prête donc à la fois à ces deux impulsions par un mouvement composé. Mais ce mouvement n'est aucune des deux impulsions en particulier; il est le produit ou l'expression des deux impulsions réunies : comment donc ai-je le sentiment distinct des deux perceptions simultanées ? Comment ne se confondent-elles point, puisqu'elles ne sont que mouvement, & que les deux impulsions se confondent dans le Corps qui est le Siege de ces perceptions ?

Mais je ne suis pas borné à appercevoir; je compare mes perceptions & j'en juge : cette comparaison, ce jugement sont donc de nouveaux mouvemens communiqués à ce Corps qui apperçoit, compare & juge. Son mouvement devient donc de plus en plus composé. Comment donc un pareil mouvement peut-il me donner le sentiment distinct des deux perceptions & me donner en même tems le sentiment distinct du rapport ou de l'opposition des deux perceptions ? Comment ai-je dans tous ces cas & dans une infinité d'autres plus composés, le sentiment intime de mon Moi ? Comment sens-je que le Moi qui apperçoit une des Perceptions est le même qui apperçoit l'autre ? Comment sens-je que le Moi qui compare & qui juge est le même qui apperçoit ? Comment ai-je la conscience si distincte de toutes ces choses ?

Je reconnois clairement que je ne parviendrois pas à résoudre l'objection en supposant que je n'ai jamais qu'une seule idée présente au même instant : car si cela étoit, je ne pourrois jamais ni comparer ni juger. La chose me paroît évidente.

CHAP. II.

Si au même inſtant que je paſſerois d'une idée à une autre, la premiere diſparoiſſoit entiérement, comment pourrois-je comparer celle-ci avec celle qui ſeroit préſente & juger ainſi du rapport ou de l'oppoſition des deux idées ? Si l'idée qui m'étoit préſente a diſparu, elle eſt nulle pour moi. Je ne dirai pas que j'en conſerve un certain ſouvenir ; parce que ce ſouvenir ſeroit au fond l'idée elle-même un peu affoiblie ; j'aurois donc réellement deux idées préſentes à la fois, ce qui ſeroit contraire à la ſuppoſition. Pour que j'aie l'idée d'un triangle il faut néceſſairement que je me repréſente à la fois ſes trois côtés ; ſi je ne me les repréſentois que ſucceſſivement, comment parviendrois-je jamais à acquérir l'idée de la figure qui réſulte de leur enſemble ? comment pourrois-je comparer les côtés entr'eux & juger de leurs rapports ?

Je reconnois encore que je ne réuſſirois pas mieux à réſoudre l'objection en ſuppoſant dans l'Organe qui apperçoit différentes parties organiques qui, comme autant de petits Organes diſtincts ſeroient deſtinés à recevoir chaque impreſſion, à la faire exiſter à part & à ſe la repréſenter ; car il faudroit toujours un Moi, une *Unité* qui réunît en ſoi toutes ces impreſſions ſans les confondre, qui ſe les appropriât toutes, qui fût la même dans toutes, les comparât, en jugeât, s'appropriât encore toutes ces comparaiſons, tous ces jugemens ſans les confondre jamais, ſans ceſſer un inſtant d'être le même Moi, la même Unité dans chaque perception, dans chaque comparaiſon, dans chaque jugement.

Je ſuis donc dans l'obligation philoſophique d'admettre qu'il eſt en moi une Subſtance diſtincte de la Matiere, une Subſtance ſimple, une, indiviſible, qui apperçoit, compare, juge, & qui a le *ſentiment intime* ou la conſcience de toutes ſes Perceptions, de tous ſes jugemens & par cela même le

Sentiment

Sentiment de sa propre individualité ou de sa propre existence. C'est cette Substance que je nomme mon *Ame*, mon *Moi*.

Je découvre donc ainsi que je suis formé de deux Substances très-différentes, entre lesquelles je n'apperçois aucun rapport, qui pourtant sont unies ou me paroissent l'être, qui agissent ou me paroissent agir réciproquement l'une sur l'autre, & dont l'union constitue mon Etre ou mon état d'*Homme*.

Je ne cherche point à pénétrer le secret de cette Union. Je vois que pour y parvenir, il faudroit que je connusse la nature intime des deux Substances, & je suis forcé de convenir que je ne les connois un peu que par quelques-uns de leurs effets. J'admire ces Génies immortels qui ont tenté dans ces derniers tems de lever un coin du voile épais qui couvre ce grand mystere, & je n'ai pas la témérité d'y porter la main. Je dois me borner à admettre l'Union de mon Ame & de mon Corps comme un phénomene dont j'ignore profondément la maniere, & dont j'étudie les Effets, les Loix & la Fin.

Je renonce donc à savoir comment tel ou tel mouvement d'un de mes Sens fait naître dans mon Ame telle ou telle perception, & comment à l'occasion d'une certaine perception il s'excite dans mon Corps ou dans un ou plusieurs de ses Membres un certain Mouvement. Je regarde ceci comme une Loi fondamentale de l'Union des deux Substances. Je raisonne d'après cette Loi, & je fais profession d'ignorer sa Cause secrete. Je ne sais point du tout pourquoi une certaine perception est constamment la suite d'un certain mouvement ni pourquoi cette perception fait naître à son tour un certain mouvement, qui est suivi lui-même d'une autre perception. Tout mon savoir se réduit ici à connoître le Fait ou ce qui me paroît l'être. Je sais encore qu'il n'y a aucun rapport, au

moins apparent, entre un mouvement & une perception; quoique l'une de ces choses semble être la cause ou du moins l'occasion de l'autre.

C'est donc à mon Ame & à mon Ame seule qu'appartiennent les Facultés d'appercevoir, de comparer, de juger. J'exprime ceci par un seul mot, quand je nomme l'*Entendement*.

CHAPITRE III.

Suite des Considérations sur les Facultés de l'Homme.

La Volonté: la Liberté.

L'Imagination : la Mémoire.

Je poursuis l'examen de mon Etre. Ce sont sur-tout les faits que je veux saisir : ils sont les vrais élémens de toute Science. Deux autres Facultés de mon Ame viennent s'offrir à ma méditation. J'éprouve que je ne suis point renfermé dans les limites de la Faculté de connoître & de juger; je sens que je puis me déterminer en conséquence de mes jugemens, préférer un Objet à un autre Objet & agir conformément à cette préférence ou à ce choix.

Je nomme *Volonté*, cette Faculté en vertu de laquelle je me détermine ou je choisis, & *Liberté*, cette Faculté par laquelle j'exécute ma détermination ou mon choix.

Je ne puis douter le moins du monde que je ne possede ces

deux Facultés, parce que je les exerce à chaque inſtant & que j'ai le ſentiment intime ou la *conſcience* que je les exerce. Rien n'eſt plus évident pour moi que le ſentiment que j'ai de ma propre exiſtence; or je ne ſuis pas plus ſûr que j'exiſte que je ne le ſuis que je veux. Si quelque choſe eſt à moi, c'eſt inconteſtablement ma Volonté, & ce Moi qui veut eſt inconteſtablement le même qui apperçoit & qui juge.

Je ne cherche pas encore à m'aſſurer ſi c'eſt moi-même qui exécute ma Volonté. J'ai bien le ſentiment intime que c'eſt moi-même qui veux mouvoir mon bras; mais ce ſentiment, quelqu'évident qu'il ſoit, ne me prouve pas encore que c'eſt moi-même qui meus mon bras. Je ſuis ſeulement aſſuré que lorſque j'ai la volonté de mouvoir mon bras, mon bras eſt mû. Je puis donc me regarder à bon droit comme l'Auteur de ce mouvement, puiſqu'il n'eſt produit qu'en conſéquence de la volonté que j'ai de le produire, & que cette volonté eſt Moi-même.

Au reſte; je vois aſſez que la ſolution de cette queſtion pſychologique eſt enveloppée dans le myſtere de l'Union des deux Subſtances; mais, il me ſuffit préſentement d'être aſſuré que la vérité que je cherche ne tient point du tout à cette queſtion ténébreuſe. Il m'importe fort peu de connoître comment ma volonté s'exécute; ce qu'il m'importe de ſavoir & que je ſais très-bien, c'eſt que j'ai une volonté & que je l'exerce. Une autre choſe que je ſais tout auſſi bien, c'eſt que ma volonté s'exécute conſtamment dans tel ou tel cas particulier: mais je dois approfondir davantage tout ce qui concerne la Volonté.

Quand je ne fais qu'appercevoir deux Objets, mon Ame n'a que la ſimple perception de ces Objets. Quand je juge que l'un n'eſt pas l'autre ou que l'un n'eſt pas comme l'autre, mon

CHAP. III.

Ame n'a que le simple sentiment de la diversité des deux impressions. Si mon Âme étoit privée de volonté, elle ne pourroit se déterminer pour un de ces Objets plutôt que pour l'autre; elle seroit, en quelque sorte, immobile en leur présence. Elle sentiroit bien que l'un lui plairoit plus que l'autre; mais sentir cela ne feroit pas préférer l'un à l'autre, & moins encore agir en conséquence de cette préférence. Une simple perception, une simple sensation, même la plus agréable, n'est que le simple résultat de l'action de l'Objet sur les Sens & des Sens sur l'Ame. Je ne veux pas dire que la sensation soit l'effet immédiat ou physique de l'action des Sens sur l'Ame; je crois m'être donné à moi-même de bonnes preuves que l'Ame n'est pas Corps : (1) je veux dire seulement qu'une certaine sensation est toujours la suite d'une certaine action d'un de mes Sens. Cette sensation peut augmenter d'intensité; je puis même démêler ses degrés; mais, ces degrés ne sont jamais que la même sensation renforcée plus ou moins.

Ma Faculté de vouloir renferme donc quelque chose que ne renferme pas ma Faculté de sentir. Je désigne cette chose par le mot d'*Activité*. Je dis donc que ma Volonté est *active*: je veux signifier par ce mot, que mon Ame a une *Force* inhérente à sa nature, en vertu de laquelle elle se détermine par elle-même, agit à son gré, préfere, choisit: je regarde toutes ces façons de parler comme synonimes, parce qu'elles expriment toutes un même effet, dont mon Ame est la Cause efficiente & immédiate.

J'ai reconnu que j'étois doué d'Attention: (2) cette Faculté me paroît fort caractérisée par ses effets. Si plusieurs

(1) Chap. II.

(2) Chap. I.

Objets frappent à la fois ma Vue, & qu'aucun de ces Objets ne soit propre à se faire distinguer par lui-même, je sens que je puis à mon gré fixer mes Yeux sur un de ces Objets & les détourner des autres Objets environnans. Il en résulte aussi-tôt un effet très-sensible : la perception de cet Objet devient plus *vive*; je viens à y appercevoir des traits qui m'avoient échappé : plus je redouble d'Attention & plus je démêle de traits nouveaux. Si je fixe mes Yeux sur un seul de ces traits, il devient lui-même un Objet très-composé; j'y découvre mille particularités dont je ne me doutois pas le moins du monde. Je continue à tendre mon Attention, & je commence à me sentir fatigué; cette fatigue augmente de plus en plus; elle va presque à la douleur; il faut malgré moi que je cesse d'être attentif.

Je suis assuré de ces faits; j'ai éprouvé tout cela & je l'ai éprouvé bien des fois. Je l'analyse avec soin; je cherche quelles sont les principales vérités qui en découlent comme de leur source naturelle. Tous ces Objets que j'avois sous les Yeux faisoient sur mon Organe une impression à-peu-près égale en intensité; puisqu'aucun d'eux ne se faisoit remarquer plus que les autres : ils étoient à mon égard, pour ainsi dire, au même niveau. Si mon Ame n'avoit été douée que de la seule Faculté d'appercevoir, comment auroit-elle pu fixer un de ces Objets préférablement aux autres ? elle auroit éprouvé les diverses perceptions attachées à l'action de ces divers Objets sur l'Organe & elle n'auroit rien éprouvé de plus; car appercevoir & agir sont deux choses qui paroissent ici très-distinctes.

L'Action de l'Objet sur l'Organe est un mouvement imprimé à celui-ci : le degré d'intensité ou de vivacité de la perception doit dépendre du degré d'intensité du mouvement. Je ne puis concevoir l'action d'un Corps sur un autre Corps que par l'impulsion. J'ai éprouvé mille fois que la vivacité de

CHAP. III.

mes perceptions répondoit toujours au degré d'ébranlement communiqué à mes Sens. Je sais aussi que je n'ai jamais de perceptions nouvelles que par l'intervention de mes Sens.

Si donc l'Attention que j'ai donnée à un des Objets que j'avois sous les Yeux a rendu la perception de cet Objet plus vive, si elle m'y a fait découvrir des particularités que je n'y avois pas d'abord apperçues; il faut nécessairement que mon Ame ait augmenté l'ébranlement de l'Organe : elle a donc exercé quelque action sur certaines fibres de cet Organe; elle les a ébranlées d'une maniere analogue à celle dont l'Objet agit, & l'effet de cette augmentation de mouvement a été de rendre la perception plus vive : elle n'a pu le devenir sans que toutes les parties de l'Objet ne m'aient paru plus distinctes. Mais, en continuant d'agir sur l'Organe, mon Ame a dû éprouver enfin ce sentiment de fatigue attaché à tout ébranlement trop long-tems continué, & cela même me prouve que l'Attention est une Force que mon Ame déploie à son gré sur tel ou tel Organe des Sens; puisque le sentiment de la fatigue ne peut avoir son siege que dans des parties organiques qui commencent à souffrir.

Mais, je n'*exerce* mon Attention que parce que je veux l'exercer. Si je ne voulois point être attentif, je n'éprouverois point ce sentiment que j'exprime par le terme de *fatigue*. Mon Attention est donc une modification ou un acte de ma Volonté. Elle est ma Volonté elle-même appliquée à un certain Objet. Et si l'Attention que je donne à cet Objet en rend la perception plus vive; si cette augmentation de vivacité suppose une augmentation de mouvement dans certaines fibres de l'Organe, je suis fondé à en conclure que ma Volonté est une Force qui s'applique à ces fibres dans un certain degré. J'admets donc que mon Ame est douée d'une *Force motrice*

qui se déploie au gré de sa Volonté sur certaines fibres de mon Cerveau.

Je ne dis pas que cette Force motrice de mon Ame soit de même nature que celle qui se manifeste dans les Corps : j'ai reconnu que mon Ame n'est pas Corps. Je me borne donc à dire que l'effet de cette Force motrice de mon Ame sur mon Cerveau est une augmentation de mouvement dans quelques-unes de ses fibres. J'ignore comment cet effet est produit ; je ne cherche pas même à le pénétrer ; il me suffit de m'être assuré du Fait.

Je vois très-bien que si j'analysois le Desir comme je viens d'analyser l'Attention, j'aurois le même résultat essentiel ; car je ne puis desirer un Objet sans me retracer en même tems l'image de cet Objet, & j'éprouve que la vivacité de l'image répond toujours à la vivacité du Desir. Le Desir est donc une action que mon Ame exerce sur certaines parties de son Cerveau, & je ne puis pas plus douter de la réalité de cette action, que je ne puis douter de la réalité du Desir, puisque ces deux choses sont de leur nature inséparables. Or, le Desir n'est qu'une modification de ma Volonté, & ma Volonté est mon Ame elle-même. Mon Ame agit donc lorsqu'elle desire : desirer & agir ne sont donc au fond qu'une même chose.

Mais, si je ne puis raisonnablement refuser d'admettre que mon Ame agit sur certaines parties de son Cerveau, pourquoi refuserois-je d'admettre encore qu'elle agit aussi sur ses Membres & que c'est elle-même qui les meut ? l'un n'est pas plus difficile que l'autre ; l'un n'est pas plus opposé que l'autre à la simplicité de mon Ame ; & je ne suis pas plus assuré par le sentiment intérieur que c'est bien Moi-même qui desire, que je ne le suis que c'est Moi-même qui meus mon bras. Il me

CHAP. III.

paroît donc que je puis admettre l'*Influence physique* comme une Loi de mon Etre ; car si mon Ame peut agir sur son Corps, pourquoi le Corps ne pourroit-il agir sur elle ? Tous les phénomenes de l'Humanité ne semblent-ils pas déposer en faveur de ce commerce réciproque des deux Substances ?

CETTE Volonté que je reconnois m'appartenir, parce que je l'exerce à chaque instant & que je sens à chaque instant que c'est Moi qui l'exerce, & que ce sentiment intime n'a rien du tout d'équivoque, cette Volonté, dis-je, a toujours un Objet. Je ne puis vouloir sans raison de vouloir, ou pour parler plus clairement encore, lorsque je veux, c'est toujours quelque chose que je veux. Je ne veux point en général ou d'une maniere vague & indéterminée. Je veux toujours quelque chose en particulier. Ma Volonté en général est bien la Faculté que j'ai de vouloir ; mais elle n'est pas telle ou telle volonté en particulier. Une volonté particuliere est l'application de la Faculté de vouloir à tel ou tel objet particulier.

MA Volonté se détermine donc toujours en considération de quelque objet particulier. Je nomme cet objet un *motif*, & je dis que je me détermine toujours en considération de quelque motif.

JE ne dis pas que les motifs *me déterminent* : ils n'agissent pas sur mon Ame par une sorte d'impulsion semblable à celle qu'un Corps exerce sur un autre Corps. Mais en vertu de la Sensibilité ou de l'Intelligence dont mon Ame est douée, elle juge du rapport de l'objet à son bien-être, & en vertu de l'Activité qui lui est essentielle elle *se détermine* pour cet objet, elle le préfere, elle le choisit. Cette détermination ne vient point proprement du dehors : elle sort du fond même de mon Ame ; elle est toute à elle, parce qu'elle n'est qu'une modification

modification de cette Activité ou de cette Force qui constitue son essence. L'objet ou le motif n'est donc pas la cause efficiente de la détermination de mon Ame; il n'en est que la cause finale. C'est ainsi que je *me détermine* à déployer mon Activité d'une maniere plutôt que de toute autre qui seroit également en mon pouvoir.

Afin donc que je veuille quelque chose, il faut nécessairement que quelque chose soit présent à mon Entendement ou que j'apperçoive quelque chose. Si j'étois totalement privé d'idée, comment pourrois-je vouloir quelque chose? Les Objets eux-mêmes ne viennent pas se loger dans mon Ame. Leur action est bornée à l'impression qu'ils font sur mes Sens. Cette impression se transmet à mon Cerveau & par mon Cerveau à mon Ame. Je ne pénetre pas le secret de cette transmission: je sais seulement, qu'en conséquence de l'action des Objets sur mes Sens, j'ai des idées ou des représentations des Objets.

Ma Volonté se détermine donc sur les idées qui sont actuellement présentes à mon Ame. Je dis *actuellement* parce qu'une idée qui m'a été présente & qui ne l'est plus, ne peut pas plus influer sur ma détermination actuelle que si elle ne m'avoit jamais été présente.

Mais, une idée qui n'est pas actuellement présente à mon Ame peut lui devenir présente par l'Imagination ou par la Mémoire. Mon expérience journaliere me prouve, en effet, que les idées des Objets se retracent à mon Ame sans l'intervention des Objets. J'en conclus donc, que les impressions que les Objets font sur mes Sens, ne s'effacent pas au même instant que les Objets cessent d'agir sur mes Sens. Ceux-ci communiquent avec cette partie du Cerveau qui est l'Organe immédiat des opérations de l'Ame. Par leur action sur les

Chap. III.

Sens les Objets impriment donc à cêt Organe des déterminations durables auxquelles l'image ou le souvenir des Objets a été attaché. C'est donc à cette Faculté qui conserve chez moi les impressions reçues & par laquelle mon Ame se les retraçe, que je donne le nom d'*Imagination* ou de *Mémoire*.

La Mémoire a donc un siege physique dans le Cerveau, & pourrois-je douter un instant d'une vérité que tant de faits m'attestent ! L'âge, la maladie & mille accidens divers n'influent-ils pas sur la Mémoire ? Ne connois-je pas des procédés purement méchaniques qui en perfectionnent l'exercice & en accroissent la tenacité ? Et si je n'acquiers l'idée d'un Objet que par l'ébranlement qu'il produit sur un ou plusieurs de mes Sens ; si l'effet qui en résulte sur le Cerveau est durable ; si la Mémoire a dans le Cerveau un siege physique, ne suis-je pas conduit à penser ; que lorsque mon Ame se retrace l'idée d'un Objet, elle agit sur cette partie du Cerveau qui a retenu les déterminations que l'Objet lui avoit imprimées & auxquelles la reproduction de l'idée est attachée, & qu'elle produit dans cette partie un ébranlement semblable à celui que l'Objet y avoit excité ?

Et parce que les idées ou les images que la Mémoire ou l'Imagination me retrace ne sont jamais aussi vives que celles que les Objets eux-mêmes excitent par leur présence, & que j'ai sur les premieres un empire que je n'ai pas sur les secondes, je ne confonds point les unes avec les autres & je parviens toujours à les distinguer.

CHAPITRE IV.

L'Amour de soi-même ou l'Amour du Bonheur.

Le Bien, Objet de la Volonté.

Il se présente ici à mon examen une question importante : quel est le Principe général de mes déterminations ? Pourquoi me déterminé-je par tel ou tel motif dans tel ou tel cas particulier ? J'ai reconnu évidemment que la sphere de mon Activité s'étend à un très-grand nombre de cas différens : d'où vient donc que dans tel ou tel cas particulier, je me détermine d'une certaine maniere préférablement à toute autre qui seroit également en mon pouvoir ? Je vais tâcher de me résoudre à moi-même cette belle question.

Toutes mes perceptions, toutes mes sensations sont des modifications ou des manieres d'être de mon Ame. Je crois m'être prouvé solidement, qu'elles ne peuvent être des modifications ou des manieres d'être de mon Corps. (1) Mais je suis certain, qu'à certaines manieres d'être de mon Corps répondent constamment dans mon Ame certaines manieres d'être, que j'exprime par les termes généraux de perceptions & de sensations. C'est ainsi qu'à certains mouvemens de mon nerf optique répondent dans mon Ame certaines modifications, que je désigne par le terme de *Couleurs*.

Il ne me paroît pas que la sensation differe essentiellement de la perception. J'ai une perception quand j'apperçois un Objet : cette perception ne fait que m'annoncer la présence de

(1) Chap. II.

cet Objet. Mais, si cette perception devient assez vive pour être accompagnée de plaisir ou de douleur, je la nomme une *sensation*. Il me semble donc que la sensation ne differe de la perception que par le degré d'intensité. J'apperçois de loin un Corps lumineux ; j'ai la simple perception de la Lumiere ; je m'en approche de trop près ; j'ai la sensation de la douleur.

Je nomme en général *plaisir*, toute situation de mon Ame qu'elle aime mieux éprouver que ne pas éprouver. Je nomme en général *douleur* ou *déplaisir* ; toute situation de mon Ame qu'elle aime mieux ne pas éprouver qu'éprouver.

Quoique beaucoup de mes perceptions me paroissent indifférentes ou n'être accompagnées ni de plaisir ni de déplaisir, je reconnois facilement que ce n'est que par comparaison avec des perceptions plus vives ; car il est bien évident que toute perception est agréable ou désagréable en soi & qu'aucune perception ne peut être absolument indifférente dans un sens psychologique.

Je suis un Etre sentant : je puis être affecté de plaisir ou de douleur. Il répugne à ma nature d'Etre sentant que je sois indifférent au plaisir & à la douleur. Précisément parce que je suis un Etre sentant ; je veux sentir *agréablement*. Cette Volonté est ce que je nomme en général l'*Amour de moi-même*. Je ne puis pas plus ne pas m'aimer moi-même ; que je ne puis ne pas sentir de la chaleur à l'approche du Feu. Je n'existe à l'égard de moi-même qu'autant que j'apperçois ou que je sens. Une privation absolue de perception ou de sensation seroit à mon égard une privation d'existence. Mon existence ne me paroît donc un Bien que par les perceptions & les sensations qui la composent. Et parce que je ne puis cesser un instant de m'aimer moi-même, je ne puis préférer un instant le mal-être au bien-être. Mais, s'il arrive que je préfère un

mal-être, ce fera toujours pour éviter un mal-être plus grand ou pour me procurer un bien-être, &c.

Ma Volonté se détermine donc dans un rapport direct à la nature & au degré de mes perceptions & de mes sensations. Ainsi, lorsque je préfere un Objet à un autre Objet, un motif à un autre motif, c'est toujours en conséquence du rapport que je découvre entre cet Objet ou ce motif & mon bien-être présent ou futur.

Ce rapport n'est pas toujours présent à mon Entendement d'une maniere distincte. Assez souvent je ne l'apperçois que confusément & au travers d'une multitude de petites perceptions que je ne démêle point & que je ne cherche pas à démêler. Mais, quand je veux prendre la peine d'analyser cette situation de mon Ame, je découvre bientôt, que parmi ces petites perceptions, il en est toujours une ou plusieurs qui saillent plus ou moins au-dessus des autres, & que je puis nommer des perceptions dominantes. Ce sont ces perceptions qui produisent ma détermination ou mon choix.

Cette détermination est un effet qui doit avoir sa Cause immédiate & efficiente; car dans ma maniere de concevoir, tout effet suppose une Cause ou quelque chose qui précede & qui a en soi la raison de l'existence de l'effet. Ma détermination a donc aussi une Cause, & cette Cause ne peut être autre chose que ma Volonté. C'est moi qui me détermine, qui préfere, qui choisis; & je me détermine pour telle ou telle action, parce que j'ai la Volonté de la produire. Mais, je n'ai la Volonté de la produire, que parce que mon Entendement a apperçu distinctement ou confusément quelque Bien renfermé dans cette action & dont elle étoit le moyen. Si parmi cette multitude de petites perceptions ou de perceptions foibles qui m'affectoient, aucune n'avoit prévalu, je n'aurois pu

me déterminer, puiſqu'il n'y auroit point eu de motif déterminant ou d'Objet de préférence.

MA Volonté eſt bien en général la Faculté en vertu de laquelle je me détermine; mais elle n'eſt point telle ou telle, détermination en particulier. Une détermination particuliere eſt un effet, un acte de la Volonté. Et parce que ma Volonté n'eſt point déterminée par ſa nature à produire tel ou tel effet particulier, & qu'elle pourroit également produire tel ou tel autre effet particulier; il faut que l'effet qu'elle produit actuellement ait une raiſon qui ne ſoit pas dans la Volonté même. Cette raiſon ne peut ſe trouver que dans la prévalence que mon Entendement découvre dans un certain motif ou dans un certain Objet dont l'idée lui eſt actuellement préſente. Le motif eſt donc ainſi la cauſe finale ou conditionnelle de ma détermination; ma Volonté en eſt la cauſe efficiente.

JE me détermine donc toujours en vue de quelque Bien réel ou apparent ou en vue d'éviter quelque Mal réel ou apparent. Je me détermine donc toujours en vue de mon Bonheur. Je veux eſſentiellement mon Bien-être, mon Bonheur; & cette Volonté eſt-elle autre choſe que l'Amour de mon Etre?

JE découvre donc qu'il eſt un Principe univerſel de toutes mes déterminations: je le nomme l'*Amour du Bonheur*. Et comme c'eſt mon Bonheur que je veux toujours & que je ne puis ceſſer un inſtant de vouloir, je ne puis ſéparer cet Amour du Bonheur de l'Amour que j'ai pour moi-même. J'ai donc réſolu la queſtion que je m'étois propoſée: j'ai trouvé ce Principe que je cherchois & que je puis regarder comme le fondement de toute l'Economie de mon Etre.

MA Volonté ſe porte donc eſſentiellement vers le Bien ou

le Bonheur. J'entends ici par le *Bien* ou le *Bonheur* tout ce qui tend directement ou indirectement à la conservation, à l'agrément ou au perfectionnement de mon Etre.

CHAPITRE V.

Considérations psychologiques & morales sur nos idées de Bonheur.

LE Bonheur en général n'existe pas plus que la Vertu en général. Ce sont de pures abstractions que l'Entendement forme en généralisant des idées particulieres. (1) Ainsi, en détachant d'un certain nombre d'actions vertueuses ce qu'elles ont de commun, l'Entendement forme l'idée générale de *Vertu*. De même aussi en détachant d'un certain nombre de Biens particuliers ce qu'ils ont de commun, l'Entendement forme l'idée générale du *Bien* ou du *Bonheur*. Il n'est donc rien dans la Nature qui ressemble aux idées générales: les Métaphysiciens expriment cela à leur maniere quand ils disent que ces idées n'ont point d'*Archetypes* dans la Nature.

C'est à l'aide des signes ou des mots que l'Entendement parvient à généraliser ses idées. Quand les Sens & la Réflexion lui ont découvert ce que les Biens particuliers ont de commun, il désigne cette chose commune à tous les Biens particuliers par le terme de *Bonheur*, & ce terme devient ainsi le signe représentatif de l'idée très-générale de Bonheur.

Afin donc que ce terme de Bonheur ne soit pas absolu-

(1) Chap. I.

CHAP. V.

ment vuide de fens pour l'Entendement, il faut néceffairement qu'il réveille chez lui quelques-unes des idées particulieres dont l'idée générale de Bonheur a été tirée par abftraction. Tantôt ce fera l'idée particuliere d'un certain Bien qui fera rappellée par le mot *Bonheur*; tantôt ce fera celle d'un autre Bien particulier. Le rappel de telle ou telle idée particuliere dépendra ainfi des circonftances où l'Entendement fe rencontrera. Les idées que ce mot de *Bonheur* reveillera pourront n'être pas toujours *diftinctes*, fouvent même elles feront très-confufes; elles repréfenteront vaguement quelque chofe d'agréable, & cela fuffira pour que l'idée générale de Bonheur produife fon effet dans tel ou tel cas particulier.

AINSI, lorfque je dis que ma volonté fe porte effentiellement vers le Bonheur, je ne veux pas dire qu'elle fe porte effentiellement vers le Bonheur en général; puifqu'il n'eft qu'une pure abftraction: mais, je veux dire que ma volonté fe détermine toujours par la repréfentation diftincte ou confufe de quelque Bien particulier ou par le defir d'éviter quelque mal préfent ou futur que mon Entendement fe repréfente diftinctement ou confufément.

LES idées que la vue des Biens particuliers me donne du Bien en général me font naître l'idée du plus grand Bien poffible auquel mon Etre foit capable de parvenir. Je le défigne par le terme de *Souverain-Bien*. J'ajoute donc, que ma volonté ne pourroit pas ne pas fe porter avec force vers le Souverain Bien fi mon Entendement fe le repréfentoit d'une maniere diftincte.

PARCE que je fuis doué de réflexion & que j'ai fouvent réfléchi fur mes déterminations, j'ai reconnu qu'il m'eft arrivé bien des fois de me méprendre dans le difcernement des Biens & des Maux & de préférer un Bien apparent ou trompeur à un Bien réel, ou d'envifager comme réel un Mal qui n'étoit

n'étoit qu'apparent & qui enveloppoit un Bien réel. Mais dans tous les cas de cette espece, il m'est aisé de me convaincre que je n'embrasse jamais le Mal en le reconnoissant pour Mal: il est bien évident que ce seroit cesser de m'aimer moi-même; ce qui est impossible : il y a donc ici de ma part une méprise sur un Objet particulier : cet Objet se montre à moi sous des dehors trompeurs ; je ne sais pas le dépouiller de ses apparences ou quelque Passion ne me permet pas de l'en dépouiller. Il me séduit, m'entraîne, & je m'étonne ensuite qu'il m'ait séduit & entraîné. Je viens même à douter si je ne me suis pas déterminé contre la vue distincte des meilleurs motifs ou du vrai Bien : mais en y réfléchissant davantage, je suis forcé de convenir que dans l'instant où je me suis déterminé, le vrai Bien avoit disparu à mes yeux & fait place au Bien apparent. Quand je parle ici du *vrai Bien*, j'entends les idées que mon Entendement peut me fournir du vrai Bien.

CHAPITRE VI.

Les Choses, leurs Relations :

maniere dont l'Entendement les apperçoit & en juge.

L'Evidence : la Certitude.

L'Expérience & la réflexion se réunissent donc pour me faire sentir combien il m'importe que mon Entendement soit fort éclairé sur les Biens & sur les Maux; car puisque ma Volonté ne peut se déterminer que sur les idées que mon Entendement a des Choses, il est clair que plus les idées se-

CHAP. VI.

ront diſtinctes, exactes, vraies, & mieux ma Volonté ſe déterminera dans chaque cas particulier.

Mais, mon Entendement n'apperçoit les choſes & n'en juge qu'autant qu'elles ont un certain rapport avec ſa maniere d'appercevoir & de juger. Si ce rapport n'exiſtoit point, il eſt évident que les Choſes elles-mêmes n'exiſteroient point pour mon Entendement; puiſque ce ne peut être qu'en vertu de la proportion qu'elles ont avec ſa capacité de connoître, qu'il les apperçoit, & que ce qui n'eſt point apperçu par l'Entendement n'exiſte point à ſon égard. C'eſt ainſi qu'en vertu des rapports que mes Sens ſoutiennent avec les Objets, ils en tranſmettent à mon Ame les diverſes impreſſions. Si mes Sens ne ſont point en rapport avec certains Objets, je ne pourrai acquérir par leur ſeul ſecours la perception de ces Objets. Des Objets trop petits ou trop éloignés échappent à ma Vue.

Avec un peu d'attention je découvre qu'il eſt des relations, des rapports entre les Choſes : je vois qu'elles ont des Qualités, des Déterminations communes ou analogues, par leſquelles elles ſe rapprochent plus ou moins les unes des autres, & par leſquelles en influant les unes ſur les autres, elles concourent à produire un certain effet. Il eſt donc auſſi des relations entre mes idées; puiſque mes idées ſont les repréſentations que mon Entendement ſe forme des Choſes dont les Sens lui tranſmettent les premieres impreſſions.

Plus j'étudie les relations qui ſont entre les Choſes, & plus je les vois s'étendre & ſe multiplier. Je reconnois bientôt que toutes mes Connoiſſances ſe réduiſent en dernier reſſort à ſavoir quelles relations immédiates ou médiates lient les Choſes entr'elles & quel eſt l'Ordre dans lequel ces relations coexiſtent ou ſe ſuccedent.

COMME il eſt des relations entre les Choſes, il eſt auſſi entr'elles des oppoſitions qui réſultent de Qualités ou de Déterminations qui s'excluent réciproquement ou qui ne peuvent coexiſter enſemble.

IL eſt entre certaines Choſes des relations ſi ſimples, ſi immédiates que je les ſaiſis par elles-mêmes & à la premiere vue. C'eſt ainſi que j'apperçois d'un coup d'œil que les Parties ſont égales au Tout. Je ne puis en effet avoir l'idée d'un Tout quelconque, que je n'aie en même tems l'idée des Parties qui le compoſent, & je ne puis avoir l'idée de ces Parties ſans avoir à la fois celle du rapport d'égalité de leur collection avec le Tout.

LA facilité avec laquelle je ſaiſis de ſemblables rapports & tous les rapports analogues dérive eſſentiellement de l'eſpece d'identité que mon Entendement découvre entre deux ou pluſieurs idées qu'il compare, & en vertu de laquelle il peut ſubſtituer, en quelque ſorte, l'une à l'autre ſans que rien ſoit changé.

JE fais donc conſiſter en ceci le caractere de ce que je nomme l'*E'vidence*, & j'affirme que tout ce qui porte ce caractere eſt de la plus parfaite *Certitude*.

MAIS, il eſt une infinité de Choſes dont je ne puis ſaiſir les relations avec la même facilité; ſoit parce que ces choſes ſont trop éloignées les unes des autres eu égard à la portée de mon Entendement ou que leurs relations ſont trop compliquées ou trop cachées; ſoit encore parce que ces Choſes elles-mêmes ne me ſont pas aſſez connues. Je ſuis donc réduit alors à m'aider des Choſes qui me ſont mieux connues, & dans leſquelles j'apperçois quelques traits de reſſemblance ou d'analogie avec celles dont je cherche à démêler les relations. Je me-

Chap. VI.

sure ces Choses entr'elles; je passe ainsi des unes aux autres par des comparaisons plus ou moins faciles, plus ou moins immédiates, & plus j'étends & multiplie ces comparaisons, & plus les relations que je cherche se dévoilent, s'étendent, se multiplient.

Cet Art par lequel je parviens à remplir les vuides qui séparoient à mes yeux deux ou plusieurs Choses; cet Art au moyen duquel j'arrive à la découverte des relations qui lient les Choses entr'elles, je le nomme l'*Art de raisonner*.

Ainsi, n'appercevant pas d'un coup d'œil les relations qui sont entre toutes mes idées *réfléchies* & mes idées *sensibles*, & comment celles-là dérivent originairement de celles-ci; je porte mon attention sur une opération de mon Entendement qui m'est très-connue, sur celle par laquelle il *généralise* ses idées. J'examine ce que c'est que cette *généralisation* des idées: elle me conduit elle-même à l'examen de la nature & des effets des abstractions. Je compare ensuite une idée abstraite avec l'idée purement sensible dont je reconnois qu'elle a été tirée. J'observe comment en détachant d'une certaine idée sensible quelques-unes des idées particulieres qui la composent, & en revêtant ces idées de signes ou de termes qui les représentent, mon Entendement leur donne une sorte d'existence individuelle en vertu de laquelle il peut opérer sur ces idées abstraites comme sur des Etres réels. C'est de cette maniere, par exemple, que je m'éleve de la considération de quelques Biens particuliers à la considération du Bien en général. (1)

Le plus ou le moins de facilité que mon Entendement éprouve à saisir telles ou telles Choses, telles ou telles rela-

(1) Chap. V.

tions dépend donc toujours en dernier ressort des rapports plus ou moins directs que sa capacité d'appercevoir & de juger soutient avec ces Choses. Je conçois donc, que des Choses qui me paroissent séparées par de grands intervalles, se rapprochent ou paroissent même se toucher aux yeux d'Intelligences qui me sont supérieures. Je conçois encore, que l'exercice de mon Entendement étant essentiellement limité par le nombre & la portée de mes Sens, si mes Sens se perfectionnoient ou si j'acquérois de nouveaux Sens, mon Entendement se perfectionneroit dans le même rapport, & saisiroit une multitude de Choses & de relations qui lui échappent entiérement dans son état actuel.

PUISQUE les idées que mon Entendement se forme des Choses & de leurs relations, sont des especes de représentations de ces Choses, il s'ensuit que ces représentations seront d'autant plus fideles, d'autant plus vraies, qu'elles exprimeront plus exactement la nature des Choses & leurs relations.

J'ENTENDS donc ici par la *Vérité* des idées, leur conformité avec l'état des Choses.

J'ENTENDS par l'*état des Choses*, leur nature, leurs relations & tout ce qui en dérive.

J'ENTENDS par la *nature des Choses*, tout ce qui les constitue, tout ce qui fait qu'elles sont ce qu'elles sont. C'est ce que la Métaphysique nomme dans sa Langue l'*Essence des Choses*.



CHAPITRE VII.

Les degrés de la Certitude ou la Probabilité.

La Vérité, Objet de l'Entendement.

L'EXAMEN que j'ai fait d'un grand nombre de Choses m'a appris qu'il en est beaucoup à l'égard desquelles je ne saurois parvenir à une parfaite certitude. Je puis bien par des efforts redoublés approcher jusqu'à un certain point de cette parfaite certitude; mais, il me reste toujours quelques degrés d'incertitude que je ne parviens point à faire évanouir.

JE puis donc considérer la *Certitude* comme un Tout, & diviser par la pensée ce Tout en parties ou degrés qui seront ainsi des parties ou des degrés de la Certitude.

JE nommerai *Probabilités* ces divisions idéales de la Certitude. Je connoîtrai donc le degré de la Certitude, lorsque je serai parvenu à découvrir le rapport de la partie au Tout. Si elle en est la $\frac{1}{2}$, les $\frac{3}{4}$ &c. ce sera $\frac{1}{2}$ ou $\frac{3}{4}$ de Certitude.

DANS les Choses qui sont déterminées par leur propre nature ou par les idées qui les constituent & qui ne peuvent être ainsi que d'une seule maniere, je suis toujours assuré de parvenir à la parfaite Certitude. Il me suffit pour cela d'avoir les idées de ces Choses & de les comparer entr'elles. De ce genre sont toutes les Vérités métaphysiques & toutes les Vérités géométriques. De là l'Evidence métaphysique & l'Evidence géométrique qui n'admettent aucun doute.

MAIS, il n'en eſt pas de même des Choſes dont l'exiſtence actuelle ou future exige certaines conditions. Afin que je ſois certain qu'une pareille Choſe exiſte ou exiſtera, il faut que je ſois aſſuré de toutes les conditions que ſon exiſtence actuelle ou future ſuppoſe néceſſairement : car c'eſt du nombre des conditions que réſulte ici la Probabilité ou les degrés de la Certitude. Si donc je ne ſuis aſſuré que d'une partie des conditions, l'exiſtence actuelle ou future de cette Choſe ne ſera pour moi que probable, & elle le ſera d'autant plus que je ſerai aſſuré d'un plus grand nombre de conditions. Je puis appliquer ceci aux Choſes paſſées comme aux Choſes actuelles ou futures. C'eſt ſur ce fondement que je dois juger de la Certitude hiſtorique.

SI je ſuis parvenu à m'aſſurer d'un ſi grand nombre de conditions qu'il ne me reſte plus de doute raiſonnable, je dis que l'exiſtence de la Choſe eſt d'une Certitude phyſique ou morale : *phyſique* s'il s'agit d'une Choſe qui dépende uniquement des Loix des Corps; *morale* s'il s'agit d'une Choſe qui dépende des Loix du Sentiment ou de l'Intelligence.

AU reſte; j'entends ici en général par les *Choſes*, non-ſeulement tout ce qui exiſte ou que je conçois exiſter hors de moi; mais encore toutes les idées de mon Entendement.

J'ENTENDS en général par les *conditions* d'une Choſe, tout ce qui eſt néceſſaire pour déterminer l'exiſtence de cette Choſe : ou ſi l'on aime mieux; tout ce que l'exiſtence paſſée, préſente ou future de cette Choſe ſuppoſe eſſentiellement.

DE tout ce que je viens de m'expoſer à moi-même il me paroît en réſulter cette conſéquence générale; que la

Vérité eſt l'Objet de mon Entendement, comme le *Bien* eſt l'Objet de ma Volonté. Il faut que je développe un peu ceci.

J'OBSERVE que mon Entendement eſt fait de maniere qu'il ne peut pas ne pas acquieſcer à l'Evidence au moment qu'il l'apperçoit. Il n'eſt pas plus dans ſa nature de ne pas affirmer le rapport d'égalité des Parties au Tout, qu'il ne l'eſt dans la nature de ma Volonté de préférer le Mal au Bien.

CECI découle de la nature même de l'Intelligence. Je ne ſais point du tout ce que l'Intelligence eſt en ſoi : je ſais ſeulement qu'elle eſt la Faculté d'avoir des notions, de les comparer & d'en juger. Je ſais encore qu'il eſt des relations naturelles entre les idées, parce qu'il en eſt entre les Choſes qu'elles repréſentent, & que ces relations ſont indépendantes de l'Intelligence qui les apperçoit: je veux dire, que l'Intelligence apperçoit les relations qui ſont à ſa portée, comme la Faculté de ſentir apperçoit les Qualités ſenſibles des Corps. Il n'eſt pas plus au pouvoir de l'Intelligence de ne pas appercevoir telle ou telle relation, qu'il n'eſt au pouvoir de la Senſibilité de n'être pas affectée de la chaleur à la préſence d'un Corps chaud.

QUAND donc l'Entendement apperçoit avec évidence les relations qui ſont entre deux ou pluſieurs idées, il apperçoit une *Vérité*. Il acquieſce à l'inſtant à cette Vérité, & ſon acquieſcement eſt l'affirmation de cette Vérité. Il eſt fait de telle ſorte qu'il cherche la Vérité comme par un appétit naturel, & lorſqu'il l'a trouvée il eſt ſatisfait. L'Evidence eſt toujours le dernier terme de ſa recherche. C'eſt dans ce ſens que je dis, que la Vérité eſt l'Objet de l'Entendement comme le Bien eſt l'Objet de la Volonté.

MAIS, dans les Choſes où l'Entendement ne ſauroit atteindre

dre à la Vérité ou à la parfaite certitude; il est forcé de se contenter du plus grand degré de probabilité; & j'ajoute, qu'alors même il ne dépend pas plus de l'Entendement de ne pas acquiescer à cette probabilité, qu'il ne dépend de lui de ne pas acquiescer à l'Evidence elle-même: c'est que l'Entendement apperçoit les Choses comme elles se montrent à lui ou conformément aux rapports qu'il soutient avec elles. Or, l'Entendement ne peut appercevoir la probabilité d'une Chose, qu'il n'affirme la probabilité de cette Chose; car appercevoir & affirmer sont ici synonymes. Il y auroit une véritable contradiction si l'Entendement jugeoit autrement qu'il n'apperçoit; s'il regardoit comme douteux ce qui se montre à lui comme très-probable.

L'ENTENDEMENT peut bien se méprendre & regarder comme très-probable une Chose qui est plus qu'incertaine. Mais, dans ce cas comme dans tout autre, l'Entendement juge toujours conformément à la maniere dont la Chose se montre à lui. Il jugeroit autrement si son point de vue étoit redressé: il le feroit si l'Entendement acquéroit de cette Chose & de ses relations des idées plus justes.

JE fais ici une réflexion essentielle: lorsque je dis, qu'il n'est pas plus au pouvoir de l'Entendement de ne pas acquiescer à la Probabilité, qu'il n'est en son pouvoir de ne pas acquiescer à l'Evidence elle-même; je ne veux pas dire que la Probabilité fasse sur lui précisément le même effet que l'Evidence. Dans tout ce qui ne s'offre à lui que comme probable, il voit toujours au-delà quelque chose qui lui manque pour arriver à la pleine certitude & son desir est toujours d'y arriver. Mais, dans tout ce qui s'offre à lui comme évident, il n'y a jamais lieu à ce desir, parce que l'Evidence porte avec elle la marque la plus parfaite de la pleine certitude, ou de la Vérité.

CHAP. VIII.

CHAPITRE VIII.

Le Jugement; le Raisonnement.

Le Sentiment intime ou la Conscience.

L'ENTENDEMENT forme un Jugement toutes les fois qu'il apperçoit le rapport ou l'oppofition qui eft entre deux ou plufieurs Chofes. S'il exprime ce Jugement par des termes, les Logiciens nomment cela une *Enonciation*. L'affemblage d'un certain nombre de Jugemens compofe ce qu'ils nomment un *Raifonnement*, dont ils nous tracent les regles, peut-être trop en détail.

J'AI remarqué, qu'il eft des Chofes que je puis comparer immédiatement les unes aux autres, & que de cette comparaifon immédiate naiffoit l'Evidence proprement dite. J'en ai donné des exemples. (1) J'apperçois au-dedans de moi une autre fource de cette forte d'Evidence; c'eft mon *Sentiment intime*.

JE n'ai en effet, qu'à rentrer en moi-même pour être convaincu que mon Ame a le Sentiment intime ou la *Confcience* de tout ce qu'elle éprouve; elle fent que c'eft elle-même qui l'éprouve. J'ai déja touché à cette grande vérité pfychologique: (2) elle eft fi claire que je crains de l'obfcurcir en l'expliquant. Mon Ame ne peut appercevoir, penfer, agir, qu'elle ne fente en même tems que c'eft elle qui apperçoit, qui penfe, qui agit. Ce fentiment qu'elle a d'elle-même, toujours un, toujours fimple, toujours indivifible,

(1) Chap. VI.
(2) Chap. I.

est inséparablement lié à toutes ses perceptions, à toutes ses opérations. Il constitue cette *Unité*, ce *Moi* qui s'incorpore ou s'identifie avec tout ce qui se passe dans l'Ame, qui rassemble en lui tout cela, s'approprie le passé comme le présent, & réunit ainsi dans une seule Individualité, dans une seule Existence toute la suite des perceptions & des opérations de l'Ame.

C'est ce Sentiment si clair, si permanent, si uniforme que j'ai de ma propre Individualité, de mon Moi qui m'assure que j'existe; & mon existence est une de ces vérités d'une évidence proprement dite que rien ne peut le moins du monde affoiblir: car puisque je ne puis avoir une perception que je ne sente en même tems que c'est moi qui l'ai, je ne puis sentir que j'ai cette perception que je ne sente en même tems que j'existe.

Si donc je détache par abstraction de mes propres perceptions le Sujet qui apperçoit, j'acquerrai l'idée abstraite de ce Sujet, que je représenterai par les mots d'*Ame* ou de *Moi*.

Mais, je ne puis jamais exister d'une maniere indéterminée: rien n'existe & ne peut exister de cette maniere. Mon existence ne peut être, à mon égard, que la suite des idées & des opérations de mon Etre. Chaque moment de mon existence est donc caractérisé par une certaine modification de mon Ame, par une certaine situation de mon Etre. Mon Ame a le Sentiment intime ou la Conscience de chacune de ses modifications. J'entends ici par ces modifications les perceptions, les sensations, & en général tout ce qui se passe dans l'Ame dont elle a le Sentiment ou la Conscience. Je ne suis donc pas plus assuré que j'existe, que je ne le suis que j'éprouve telle ou telle sensation, que j'ai telle ou telle idée.

CHAP. VIII.

Je ne parle que de la sensation ou de l'idée considérées en elles-mêmes ou indépendamment de leurs Objets & de leurs Causes : car j'ai reconnu que je ne pouvois tirer aucune conséquence nécessaire de la présence d'une sensation ou d'une idée quelconque à la Cause qui la produit ou qui me paroît la produire. Je suis très-assuré que je sens de la douleur ; mais ce Sentiment que j'exprime par le mot de douleur ne m'assure point que cette douleur est dans mon doigt, quoique je la rapporte à mon doigt par un faux jugement. Ce Sentiment ne m'assure point non plus que cette douleur a pour cause efficiente le mouvement trop accéléré de quelques nerfs. Je ne sens pas même ces nerfs quoique mon Ame leur soit immédiatement unie. Ainsi, je ne suis assuré ici que d'une seule chose, c'est que j'éprouve une certaine douleur, & je suis aussi certain de la présence de cette sensation que je le suis de ma propre existence.

COMME mon Ame a la Conscience de toutes ses modifications, de toutes ses manieres d'être, elle a conséquemment la Conscience de toutes les Facultés qu'elle exerce & que ces modifications supposent essentiellement. Mon Ame ne peut avoir des idées, les comparer, en juger qu'elle ne sente en même tems qu'elle est douée de Sensibilité & d'Entendement. Mon Ame ne peut avoir des volontés particulieres qu'elle ne sente en même tems qu'elle est douée de Volonté : elle ne peut exécuter sa Volonté, qu'elle ne sente qu'elle est douée de Liberté. J'en dis autant de toutes les autres Facultés que mon Ame exerce & dont elle a le Sentiment intime ou la Conscience. Tous les efforts de mon Scepticisme viennent se briser contre ce rocher.

CHAPITRE IX.

Sur la réalité des Objets de nos Sensations.

Les Propriétés de la Matiere.

Les Forces.

MON Ame ne peut avoir la même espece de certitude de ce qui se passe hors d'elle que de ce qui se passe en elle. Il m'est facile d'en découvrir la raison. Mon Ame ne juge de ce qui est hors d'elle, qu'au travers de certains milieux, qu'à l'aide de certains Instrumens : ces Instrumens sont les Organes des Sens.

J'AI vu que chacun de mes Sens est en rapport avec la maniere d'agir des Objets dont il doit transmettre à mon Ame les impressions. (1) Ce rapport résulte essentiellement de la structure de chaque Sens & de certaines Qualités des Objets qui agissent sur ce Sens. Mon Ame n'apperçoit pas immédiatement ces Qualités : un milieu est interposé entr'elle & ces Qualités, entr'elle & les Objets : ce milieu est un assemblage d'Organes. Mon Ame ne peut donc juger des Qualités des Objets que conformément à la maniere dont chaque Sens les lui manifeste. Mais, cette manifestation est nécessairement renfermée dans les limites plus ou moins étroites de chaque Sens : les Sens ne peuvent donc manifester à mon Ame les Objets tels qu'ils sont en eux-mêmes ; ils ne peuvent les lui manifester que dans un rapport déterminé à leur maniere d'agir combinée avec celle dont l'Ame apperçoit.

(1) Chap. I.

Chap. IX.

Mon expérience journaliere me convainc que certaines sensations ne dépendent point du tout du bon plaisir de mon Ame. Elle sent intimement qu'il n'est point du tout en son pouvoir de n'être pas affectée de telle ou de telle sensation dans telle ou telle circonstance. Toute sensation est un effet qui, dans ma maniere de concevoir, doit avoir une Cause. La Cause de telle ou telle sensation ne peut être dans ma Volonté, puisqu'il n'est pas en son pouvoir de n'être pas affectée de telle ou telle sensation dans telle ou telle circonstance. Je suis donc fondé à en conclure, qu'il est hors de moi quelque chose qui me procure telle ou telle sensation, & c'est cette Chose que je conçois que mes Sens sont appellés à me manifester.

J'ajoute; que ce que les Sens me découvrent ou paroissent me découvrir renferme de vraies réalités dont j'ai la plus parfaite certitude. Je suis très-certain, par exemple, que j'ai la perception très-claire de quelque chose qui se montre à moi & hors de moi comme étendu, solide, résistant : je donne à cette Chose ou à cette Collection de Qualités sensibles le nom de *Corps*, & je dis, que je connois le Corps par quelques unes de ses Qualités sensibles ou de ses Propriétés.

Mais, il s'en faut de beaucoup que je sois certain que ce qui se montre à moi & hors de moi comme étendu, solide, résistant soit dans la réalité ce qu'il me paroît être. Je ne dois pas oublier que je ne l'apperçois pas immédiatement; que je ne le vois qu'au travers d'un milieu qui me le déguise plus ou moins. Mais, je suis au moins très-sûr que ce qu'il me paroît être résulte essentiellement de ce qu'il est en lui-même & de ce que je suis par rapport à lui.

Ainsi, lors même que j'admettrois que cette Collection de Qualités sensibles, à laquelle je donne le nom de *Corps*, pour-

roit n'être à mon égard qu'une apparence, un phénomene; il n'en demeureroit pas moins évident que ce phénomene seroit quelque chose de très-réel & dont je ne pourrois révoquer en doute l'existence. Plus j'étudierois ce phénomene, & plus je m'assurerois qu'il est constant, invariable, uniforme. Je déduirois donc de tout cela la réalité de la Cause extérieure qui le produit; mais je conviendrois en même tems que cette Cause, quelle qu'elle soit en elle-même, ne m'est connue que par quelques effets, & ce sont ces effets que je désigne par les termes d'*étendue*, de *solidité*, de *résistance*.

J'AI les perceptions très-claires d'un grand nombre d'autres Qualités sensibles, dont les combinaisons variées presqu'à l'infini composent cet Assemblage de Corps particuliers que je nomme la *Nature*, le *Monde*.

LES Qualités que je découvre constamment dans tous les Corps, les Qualités qui ne sont susceptibles ni d'augmentation ni de diminution & sans lesquelles je ne pourrois avoir l'idée du Corps, je les nomme les *Attributs essentiels* du Corps. C'est en détachant par abstraction ces Attributs des autres Qualités, que je me forme l'idée du Corps en général.

JE nomme les autres Qualités, subordonnées à celles-là, des modifications ou des *Modes* du Corps. Ainsi, le mouvement, la couleur, la dureté, &c. &c. sont des Modes ou des manieres d'être du Corps. Elles peuvent être ou n'être pas dans le Corps, sans que l'idée que j'ai de son Essence en soit changée.

JE dois le répéter: le Principe ou la Cause de toutes ces Qualités, dont j'ai les perceptions claires, m'est entiérement inconnue. Mais, parce que j'ignore profondément ce que cette Cause secrete est en soi, révoquerois-je en doute l'existence

de ses effets? ne seroit-ce pas révoquer en doute l'existence de mes propres perceptions? ce qui équivaudroit à douter de ma propre existence.

Ces Qualités ou ces Modes que je distingue si nettement dans le Corps ne sont donc proprement que de simples effets. Mais, des effets sont les résultats de certaines actions qui supposent essentiellement des Forces qui les produisent. Il y a donc dans le Corps certaines Forces secretes de l'action desquelles résultent ces Qualités ou ces Modes dont j'ai les idées.

Je ne sais point du tout ce qu'une Force quelconque est en elle-même: je ne sais pas même ce qu'une action quelconque est en soi: Je ne connois une Force quelconque que par ses produits ou par ses effets. Je déduis de ces effets l'existence de la Force, parce que je suis constitué de maniere, que je ne puis concevoir qu'une chose soit, sans qu'il y ait une raison pourquoi elle est. Je définis donc la *Force*, ce qui a en soi le principe ou la raison de l'effet dont j'ai l'idée.

Et parce qu'il m'est impossible de décomposer l'idée que j'acquiers des Forces du Corps par leur action, je crois être fondé à en inférer que les Forces sont des Etres simples ou immatériels, qui par leur influence sur ce Sujet que je nomme le *Corps*, produisent les divers aspects sous lesquels il se montre à moi.

Je vois clairement, que si je pouvois former quelque doute sur l'existence de ces Forces immatérielles, la Cohésion, la Dureté, le Mouvement suffiroient à m'en convaincre: c'est qu'il me paroît très-évident, que le Corps ne sauroit par lui-même me donner la raison de ces Choses. Pourrois-je nier que

que toute particule de Matiere ne soit indifférente de sa nature à quelque situation ou à quelque position respective que ce soit ? Pourrois-je attribuer aux E'lémens de la Matiere des affections particulieres qui ne conviennent qu'aux Etres sentans ? Puis donc que les Corps sont des Composés d'E'lémens matériels, & qu'il faut que les E'lémens coherent pour que les Composés soient permanens, ne dois-je pas admettre qu'il est quelque Chose qui lie entr'eux les E'lémens & qui produit ce que je nomme la *Cohérence ?*

Et si cette Chose étoit encore Matiere, ses E'lémens cohéreroient aussi, & je n'aurois point encore la raison de la Cohérence. Je suis donc obligé de reconnoître, que cette raison ne peut se trouver que dans quelque Chose qui n'est point Matiere, & c'est à cette Chose que je donne le nom de *Force :* j'ajoute ; que l'idée que j'ai de la Force est absolument simple ou indécomposable.

Non-seulement le Corps est indifférent de sa nature à quelque situation que ce soit ; il l'est encore au repos & au mouvement. Je suis très-assuré qu'aucun Corps ne se met de lui-même en mouvement ni ne cesse de lui-même de se mouvoir. Ce n'est donc pas dans le Corps lui-même ou dans sa propre nature que je dois chercher la Cause du Mouvement : il faut nécessairement que cette Cause soit extérieure au Corps, & qu'elle ne soit point elle-même quelque Chose de corporel : j'admets donc que le Mouvement est l'effet d'une Force immatérielle qui s'applique au Corps & agit en lui d'une maniere qu'il m'est impossible de pénétrer. Cette impossibilité n'a pas de quoi me surprendre ; car puisque le Corps ne peut par lui-même se mouvoir & qu'il doit son mouvement à un Agent immatériel, il est bien dans ma nature d'Etre mixte ou d'Etre qui n'a des perceptions que par le ministere de Sens matériels, que je ne puisse appercevoir cet Agent, & que je ne

parvienne à me persuader son existence & son influence sur le Corps, que par des effets qui tombent sous mes Sens, & que le Raisonnement me porte à lui attribuer comme à leur Cause immédiate.

CHAPITRE X.

L'Analogie, source de la Certitude morale.

LORSQUE j'ai étudié la nature & les relations d'un très-grand nombre de Choses, & que j'ai reconnu dans toutes la même nature & les mêmes relations, il me paroît que je suis très-autorisé à en conclure que les Choses qui se montrent à moi précisément sous les mêmes caracteres que celles-là; mais que je n'ai pas examinées dans le même détail, sont aussi douées des mêmes Propriétés.

IL faut que j'éclaircisse ma pensée par un ou deux exemples. Tous les Corps que j'ai examinés m'ont fait éprouver une certaine résistance : lors donc que de nouveaux Corps s'offriront à moi, je ne jugerai pas nécessaire de les examiner aussi pour être certain qu'ils me feroient éprouver pareillement une certaine résistance. Toutes les fois que j'ai vu du Feu & que je m'en suis approché j'ai éprouvé cette sensation que j'exprime par le terme de *chaleur* : lors donc que je verrai de nouveau du *Feu*, je ne jugerai pas nécessaire de m'en approcher pour être certain qu'il me feroit éprouver de la chaleur.

C'EST à cette maniere de juger des Choses que les Logiciens ont donné le nom d'*Analogie*, & ils nous disent là-

dessus des vérités d'autant plus dignes d'être méditées qu'elles sont plus pratiques.

MAIS, parce que je ne découvre aucun rapport nécessaire entre ce que mon expérience me manifeste dans un Corps & ce qu'elle me manifesteroit dans un autre, je suis forcé de convenir que l'Analogie ne sauroit me conduire à la Démonstration ou à l'E'vidence proprement dite.

J'APPROFONDIS un peu la nature de l'Analogie & je reconnois qu'elle repose principalement sur cette proposition; *que des Effets précisément semblables supposent les mêmes Causes*: c'est que dans ma maniere de concevoir, tout ce qui est, doit avoir une raison pourquoi il est & pourquoi il est d'une maniere plutôt que de toute autre. Quand donc je vois clairement, que plusieurs Choses sont précisément de la même maniere, je suis porté naturellement à en inférer l'identité de leurs Causes.

PAR une suite du même principe, lorsque j'ai vu certaines Qualités coexister constamment dans un grand nombre de Choses, je suis porté à conclure de la présence d'une partie de ces Qualités dans d'autres Choses, que les autres Qualités s'y trouvent pareillement, & dans cette persuasion si naturelle je ne prends pas la peine de m'en assurer par l'expérience.

IL est bien clair que plus j'ai multiplié mes expériences sur les Choses de même Espece, & plus mes conclusions ont acquis de probabilité. La parfaite certitude gît ici dans la connoissance de la totalité de ces Choses. Mes expériences n'ont pu embrasser cette totalité : mais plus le nombre des Individus qu'elles auront embrassé aura été grand, & plus la probabilité aura accrû.

UNE vérité frappante vient à l'appui de mes raisonnemens sur l'Analogie : c'est que si je refusois absolument de la prendre pour guide dans toutes les Choses où elle peut toujours me conduire à une très-grande probabilité, je menerois la vie la plus déplorable, & même je ne pourrois conserver mon Etre : car si les caracteres sensibles sous lesquels les boissons & les alimens ordinaires se montrent à moi ne suffisent point pour fonder la persuasion où je suis que tout ce qui se montre à moi revêtu des mêmes caracteres possede les mêmes qualités bienfaisantes, j'aurai sans cesse à craindre de boire ou de manger des choses nuisibles. J'apperçois d'un coup d'œil que cette vérité s'étend à toute la Vie commune.

CHAPITRE XI.

L'Ordre physique : les Loix de la Nature.

Les Essences.

EN creusant un peu ce que je viens de m'exposer à moi-même sur l'Analogie, je ne puis m'empêcher d'admettre qu'il est dans la Nature un certain Ordre constant, que je nommerai *physique*, parce qu'il se montre à moi comme le résultat général des Propriétés des Etres corporels & des rapports qu'ils soutiennent entr'eux.

MAIS, puisque mes connoissances sur l'Ordre physique tiennent en dernier ressort à l'Analogie, je ne puis me dissimuler que les jugemens que je fonderai sur l'Ordre physique ne sauroient jamais être d'une Certitude rigoureuse ou d'une Evidence proprement dite : car si l'Analogie ne peut me con-

duire à cette forte de Certitude ou d'Evidence, il eft bien manifefte que tous les jugemens que je porterai d'après le raifonnement analogique ne pourront être d'une plus grande certitude que le raifonnement qui leur aura fervi de bafe.

Cette obfervation philofophique ne m'entraîne point vers le Scepticifme univerfel: c'eft que je reconnois auffi-tôt que ma condition préfente ne comportoit pas que mes connoiffances fur l'ordre phyfique fuffent d'une Certitude rigoureufe. Ces connoiffances étoient relatives à mes befoins, & je puis me prouver à moi-même qu'elles fuffifoient à ces befoins.

Ceci eft d'une vérité que je ne faurois méconnoître. Les viciffitudes du jour & de la nuit, celles des Saifons qui ont tant d'influence fur mon Etre, dépendent effentiellement du mouvement diurne & du mouvement annuel de la Planete que j'habite. De là, les divers afpects fous lefquels le Ciel s'offre à mes regards pendant le cours de l'année. J'ai contemplé toute ma vie ce Spectacle, & il m'a toujours paru conftant, uniforme. J'ai vu toute ma vie le Soleil fe lever & fe coucher une fois en 24 heures. Je ne m'avife donc pas de douter que cet Aftre ne fe leve & ne fe couche demain comme il l'a fait aujourd'hui. Cependant j'apperçois évidemment qu'il n'y a aucune liaifon néceffaire entre un lever du Soleil & un autre lever: que dis-je! il n'y a pas même de liaifon néceffaire entre un inftant donné de fa courfe & l'inftant qui fuivra immédiatement. Je me conduis néanmoins comme fi cette liaifon étoit de la néceffité la mieux démontrée; c'eft que mon expérience journaliere ne manque jamais de confirmer mon jugement analogique: c'eft encore que fi je voulois en ufer autrement & n'agir ici que d'après une démonftration rigoureufe, je ne pourvoirois point à mes befoins, & il faudroit que je me condamnaffe à une apathie abfolue.

CHAP. XI.

Je vois assez que cette réflexion s'applique d'elle-même à tout ce que je nomme en chaque Genre *le Cours ordinaire de la Nature*, à l'action des E'lémens, à la Génération des Etres organisés, à leur accroissement, à leur dépérissement, &c. &c. C'est donc sur ce Cours de la Nature que je forme ces jugemens analogiques qui sont les regles communes de ma conduite. Et parce que mon expérience journaliere me convainc que ma conservation & mon bien-être dépendent essentiellement de l'observation de ces regles, je me crois fondé à en conclure que mes jugemens, quoique simplement analogiques, sont dans un rapport exact avec ma condition présente, & que je ne cours aucun risque de me tromper en me déterminant sur de pareils motifs.

Je n'objecterai pas, que ce que je nomme le Cours de la Nature & que je me représente comme existant hors de moi, pourroit n'exister que dans mes idées: car dans cette supposition même, je serois toujours forcé de reconnoître qu'il est dans mes idées la même variété, la même harmonie, le même Ordre de coexistence & de succéssion que je suis porté naturellement à placer hors de moi, & qui constituent ce que j'appelle l'*Univers sensible*.

Je ne puis me dissimuler une chose si évidente. L'idée que j'ai du Soleil levant n'est pas suivie immédiatement dans mon Ame de l'idée du Soleil couchant: je suis affecté involontairement (1) d'une suite d'idées qui me représentent le Soleil placé successivement dans tous les points compris entre celui de son lever & celui de son coucher. De même encore; à l'idée que j'ai d'une Plante naissante ne succede pas immédiatement dans mon Ame l'idée de cette Plante prête à fleurir:

(1) Consultez le Chap. IX.

mon Ame se représente involontairement cette Plante passant par tous les degrés d'accroissement compris entre la germination & la floraison. Et ce que je dis ici de l'Ordre de succession je dois le dire de l'Ordre de coexistence. Je suis obligé d'avouer qu'il s'offre à mon Ame, indépendamment de ma volonté, un ensemble d'idées prodigieusement variées qui me représentent cette multitude presqu'infinie d'Etres divers, dont j'admire la coordination, & qui composent ce grand Tout que je nomme l'*Univers*.

RIEN ne changeroit donc pour moi dans l'étrange systême de l'*Idéalisme*. Il y a plus; rien ne changeroit encore dans le Systême beaucoup plus étrange, & pourtant plus conséquent, de l'*Egoïsme* : c'est que lors même que je supposerois que tout l'Univers se réduiroit à ma seule Individualité, à mon seul Moi, il n'en existeroit pas moins dans mon Moi un Ensemble d'idées, qui répondroit exactement à cet Ensemble d'Etres divers, que je crois réels, & que je me figure comme existans hors de moi. Je serois donc toujours fondé en bonne Logique à raisonner sur mes idées comme je raisonne sur les Etres que je crois réels. Mes idées seroient ainsi de purs symboles, de simples signes; & je substituerois, sans risque de me tromper, le symbole ou le signe à la place de la chose que je croirois signifiée. Il n'existeroit donc pour moi qu'un Univers *symbolique* & dont les apparences suivroient les mêmes Loix que celles qui régissent cet Univers que je me représente comme existant hors de moi. Le Cours de la Nature ne seroit donc dans cette singuliere supposition, que l'Ordre des apparences que m'offriroient mes idées.

MAIS, puisque dans le Systême rigoureux de l'*Egoïsme*, comme dans le Systême moins rigoureux de l'*Idéalisme*, les apparences sont précisément les mêmes que dans la supposition d'un Univers réel; je puis raisonner sur l'Ordre physique ou

Chap. XI.

le Cours de la Nature, comme si sa réalité ou son existence hors de moi m'étoit rigoureusement démontrée. Je puis donc sans choquer la rigueur philosophique me servir des expressions communes pour continuer à développer mes pensées sur l'Ordre physique : je puis encore attacher à ces expressions les idées communes que l'usage général leur a associées.

Au reste ; je vois clairement que la même conclusion logique auroit lieu pour tout autre Systême par lequel je tenterois d'expliquer les phénomenes ou les apparences de l'Univers. Ceci s'applique de soi-même au Systême des *Causes occasionelles* & à celui des *Monades*. Seulement ne dois-je point oublier que chaque Systême a sa Langue particuliere, son Dictionnaire, & que pour traduire bien la Nature dans chaque Systême, il faut posséder à fond la Langue du Systême.

Une seule chose me paroît ici importante, c'est de partir de mon Sentiment intime ou de la conscience que j'ai de tout ce que j'éprouve ou qui se passe au-dedans de moi. Je ne puis raisonnablement aspirer à un plus haut degré d'évidence que celui que me fournit mon Sentiment intime. (2) Or, j'ai le Sentiment intime de la présence de certaines idées & de certaines suites d'idées qui s'offrent à moi dans un certain ordre constant. Je distingue nettement ces idées & ces suites d'idées. Je sens intimement qu'il ne dépend point du tout de ma Volonté de changer l'Ensemble ou l'Ordre de certaines idées ni même de n'être pas affecté de telle ou telle idée, de telle ou telle suite d'idées dans telle ou telle circonstance. Je conclus donc légitimement de cette observation, que ces idées ou ces suites d'idées ont une autre origine que celles que je produis à mon gré par certaines opérations de mon

(2) Consultez le Chap. VIII.

Esprit.

Esprit. (3) Et parce que l'apparition de ces idées ou de ces ſuites d'idées eſt abſolument indépendante de ma Volonté, je les range dans une claſſe particuliere & je les déſigne par les termes d'*idées ſenſibles*.

Mais les idées ſenſibles me repréſentent toujours leurs Objets comme exiſtans hors de moi, & cette repréſentation eſt encore auſſi indépendante de ma Volonté que ce que je nomme une *ſenſation*. J'en infere donc qu'il eſt hors de moi quelque choſe qui produit en moi cette repréſentation, & c'eſt dans cette choſe que je place l'origine des *idées ſenſibles* dont je ſuis affecté. J'admets donc la réalité des Objets que mes idées ſenſibles me repréſentent, & je raiſonne ſur l'Ordre phyſique comme le Phyſicien. Il me ſuffit d'avoir prévenu les équivoques ou les mépriſes qui auroient pu ſe gliſſer dans mes jugemens ſur ce ſujet.

En obſervant les Etres qui m'environnent, je ne tarde pas à m'appercevoir qu'ils ne ſont pas iſolés ou indépendans les uns des autres. Je découvre qu'ils ſont liés par divers rapports plus ou moins directs, qui les ſubordonnent les uns aux autres, & qu'ils concourent ainſi à un but commun.

Je découvre encore que ces rapports qui enchaînent les différens Etres dérivent eſſentiellement des propriétés ou des Déterminations propres aux différens Etres; & que c'eſt en vertu de ces Déterminations qu'agiſſans les uns ſur les autres & les uns par les autres, ils conſpirent à produire certains effets plus ou moins généraux.

Je dis, que ces effets ſont des Loix de la Nature; & je définis les *Loix de la Nature*, les réſultats des rapports qui

(3) Voy. le Chap. I.

CHAP. XI.

lient les Etres. Le Systême entier de ces Loix constitue donc, dans mes idées, ce que je nomme l'*Ordre physique.*

C'est donc en conséquence de ces Loix que les mouvemens sont reçus, transmis & propagés dans l'Univers. C'est par elles que les Parties principales & secondaires dans lesquelles la Matiere est divisée & soudivisée, exercent les unes sur les autres cette grande action générale ou universelle d'où résulte cette multitude presqu'infinie d'effets particuliers, qui sont l'objet des recherches du Physicien & des calculs du Mathématicien.

Mais, puisque les Loix de la Nature dérivent originairement des rapports qui sont entre les Etres, & que ces rapports dérivent eux-mêmes des déterminations essentielles des Etres, je suis fondé à regarder les Loix de la Nature comme invariables; puisque les Essences des Etres sont immuables. Chaque Etre est ce qu'il est.

J'ai défini l'*Essence*, ce qui fait qu'une Chose est ce qu'elle est : (4) c'étoit tout ce que je pouvois en dire. Ce n'est donc point que je prétende savoir ce qui fait qu'une Chose est ce qu'elle est : je me suis déja expliqué là-dessus. (5) Ainsi, tout ce que je puis raisonnablement affirmer se réduit à ceci; que ce qu'une Chose me paroît être, résulte essentiellement de ce qu'elle est en elle-même & de ce que je suis par rapport à elle.

Le *Principe* secret des déterminations des Etres constitue donc ce que je nomme l'*Essence réelle* des Etres. Les divers aspects sous lesquels cette Essence se montre à moi ou les di-

(4) Voy. le Chap. VI.

(5) Chap. IX.

verses Propriétés que je découvre dans les Etres, sont ce que je désigne par les termes d'*Essence nominale*.

J'AVOUE donc que je ne connois point du tout l'Essence réelle des Etres; & que tout ce que je connois un peu des Etres se réduit à leur Essence nominale. Je suis donc fondé à en inférer qu'il seroit possible que telle ou telle Propriété que je juge essentielle ne le fût que dans le rapport à ma maniere très-imparfaite de voir & de concevoir les Etres. Mais, cette réflexion philosophique ne sauroit m'empêcher de raisonner sur les Propriétés qui me paroissent essentielles, comme si elles l'étoient en elles-mêmes; parce qu'il doit me suffire qu'elles demeurent constamment les mêmes par rapport à moi, & qu'elles fassent partie de ce que j'appelle l'*Essence nominale* du Sujet: car je n'acquiers la notion du Sujet que par les Propriétés qui le caractérisent à mes yeux, & je ne les nomme *essentielles*, que parce que je ne saurois en retrancher aucune par la pensée sans détruire la notion que je me forme du Sujet.

JE fais une autre réflexion. En examinant les Etres qui m'environnent, j'ai remarqué que plus je multiplois mes observations, mes expériences, mes combinaisons, plus je découvrois de Propriétés de ces Etres, & plus je démêlois de Choses dans chaque Propriété. Mais, comme ma Connoissance est renfermée dans les limites des moyens que j'ai de connoître, & que ces limites sont fort étroites, j'en conclus légitimement qu'il est possible que les Etres qui me sont le mieux connus renferment des Propriétés ou des Déterminations qui me sont inconnues & que je ne connoîtrai peut-être jamais ici bas. Un Aveugle-né devine-t-il les propriétés de la Lumiere, & tous les Hommes n'étoient ils pas à cet égard des especes d'Aveugles avant l'apparition de l'Anatomiste de la Lumiere? Si j'avois été privé du Tact à ma naissance, soupçon-

CHAP. XI.

nerois-je l'existence de l'Impénétrabilité des Corps? Je ne connois donc les Etres matériels que dans le rapport à mes Sens. Si donc j'acquérois de nouveaux Sens, mes rapports aux Etres matériels se multiplieroient dans une proportion relative au nombre & à la qualité des nouveaux Sens dont je serois enrichi. (6) Mais, les Loix de la Nature dérivent des rapports qui lient tous les Etres, & ces rapports dérivent eux-mêmes des Propriétés ou des Déterminations des Etres: or; puisque je ne saurois me flatter de connoître toutes les Déterminations des Etres & même de ceux que j'ai le plus *étudiés*; je ne saurois me flatter non plus de connoître toutes les Loix de la Nature. Je ne puis même présumer raisonnablement de saisir toutes les modifications dont les Loix que je connois le plus sont susceptibles.

Cependant, comme les Etres me paroissent enchaînés les uns aux autres & ne former ainsi qu'un seul Tout, je puis en inférer logiquement que le Systême des Loix qui les régissent n'est pas moins lié dans toutes ses parties, & qu'il n'est point de véritable opposition entre une Loi & une autre Loi; mais que lorsqu'une Loi me paroît en conflict avec une autre Loi, le conflict n'est qu'apparent, & n'indique que la suspension ou la modification d'un effet, en conséquence de certains rapports que les Agens soutiennent entr'eux.

Et parce que les Etres ne sauroient être enchaînés les uns aux autres par leurs rapports divers, sans être subordonnés les uns aux autres en conséquence de ces mêmes rapports; il s'ensuit que les Loix de la Nature sont aussi subordonnées les unes aux autres; & de cette subordination résulte l'Harmonie du grand Tout. C'est encore de cette subordination que je vois découler ces modifications des Loix de la Nature, que

(6) Chap. I.

je pourrois envifager comme des exceptions de ces Loix.

Enfin; puifque les Loix de la Nature dérivent effentiellement des rapports qui lient les Etres, & que ces rapports ont leur fondement dans les Déterminations des Etres; je me crois en droit d'en conclure qu'il n'eft aucune Loi de la Nature qui foit purement arbitraire. Comment, en effet, pourrois-je admettre que ce qui découle immédiatement de l'Effence d'un Etre ne fût pas auffi déterminé en foi que l'eft cette Effence; puifqu'il eft le réfultat naturel de cette Effence elle-même? Si donc je fuppofe un certain Etre, doué de telles ou de telles Propriétés effentielles, je ferai dans l'obligation de reconnoître que tout ce qui réfultera immédiatement d'une de ces Propriétés, comme la conféquence de fon principe, ne fera pas plus arbitraire que cette Propriété. Mais, je découvre encore d'autres raifons qui me perfuadent qu'il n'eft rien & qu'il ne peut rien y avoir d'arbitraire dans l'Univers: je m'en occuperai ailleurs.

CHAPITRE XII.

Le Témoignage, autre Source de la Certitude morale.

Je ne pouvois examiner tout par mes propres Sens. Je ne pouvois coexifter à toutes les Générations & à tous les Lieux. Ma durée eft un moment; mon lieu eft un point. Cependant il eft je ne fais combien de Chofes que je fuis très-intéreffé à connoître, & qui fe font paffées avant ma naiffance ou qui fe paffent dans des lieux plus ou moins éloignés de celui que j'occupe, & même dans des lieux où je ne puis me tranf-

CHAP. XII.

porter. Il eſt donc tout à fait dans l'ordre de la Conſtitution de mon Etre que je m'en rapporte ſur ces Choſes à ceux qui en ont été les témoins & qui me les apprennent de vive voix ou par écrit.

Je recherche le fondement de cet aſſentiment que je donne au Témoignage ; & je trouve qu'il repoſe ſur une conſidération que ma Raiſon ne ſauroit déſavouer : c'eſt que je dois ſuppoſer dans les Hommes les mêmes Facultés eſſentielles que celles dont je ſuis doué ; & que je dois leur ſuppoſer encore le même principe général de détermination que j'ai reconnu chez moi. (1)

Il faut pourtant que je convienne que ma ſuppoſition, quoique très-naturelle, eſt purement analogique. Je n'ai pas examiné tous les Hommes, pour être certain qu'ils poſſedent tous les mêmes Facultés eſſentielles que je découvre chez moi. Je ne puis même obſerver aucun Homme préciſément comme je m'obſerve moi-même. Ainſi, l'aſſentiment que je donne au Témoignage ne repoſe que ſur l'Analogie.

Cette réflexion ne me précipite point dans un pyrrhoniſme univerſel ſur ces Choſes qui ſont uniquement du reſſort du Témoignage & que j'ai intérêt à connoître. Je reprends mes premieres conſidérations ſur l'Analogie ; (2) je les peſe de nouveau, & je parviens bientôt à m'aſſurer que l'Analogie n'eſt pas moins propre à me conduire ici à la Certitude morale, que dans les autres cas auxquels je l'ai appliquée avec le plus de ſûreté. (3) Je dois ſur-tout porter de la bonne

(1) Voy. le Chap. IV.

(2) Chap. X.

(3) *Ibid.*

foi dans mes recherches & ne choquer point le Sens commun: mon bien-être en dépend essentiellement : or, ne choquerois-je pas la bonne foi & le Sens commun, si je prétendois, que pour être moralement certain que les autres Hommes sont de même nature que moi, il faudroit que je les eusse tous fait passer en revue & que je les eusse tous examinés en détail ! N'ai-je pas observé un assez grand nombre d'Hommes pour être moralement certain que tous les Hommes participent à la même nature ? Et ne puis-je pas raisonnablement juger par ce qu'ont fait les Hommes que je n'ai pas vus ni pu voir, qu'ils possédoient essentiellement les mêmes Facultés corporelles & intellectuelles dont je suis pourvu ? Je n'étends pas trop ma conclusion; & je ne dis pas que tous les Hommes ont possédé & possedent ces Facultés au même degré : je me renferme ici dans ce qui constitue, à mon égard, la nature propre de cet Etre que je désigne par le nom général d'*Homme*. Je vois bien clairement que les Facultés humaines sont susceptibles d'une multitude de modifications diverses, relatives au degré de leur développement ou à la place que chaque Homme occupoit dans l'espace & dans le tems. Mais, je ne vois pas moins clairement qu'une modification quelconque ne peut changer l'Essence ou la nature propre d'un Etre, & que toute modification a nécessairement son fondement dans l'Essence. (4)

De tout ceci je déduis une conséquence qui me paroît juste: c'est que ces Choses dont je me serois assuré par mes propres Sens, si j'en avois été à portée, ont pu être connues avec certitude des Hommes qui existoient dans le tems & dans le lieu où elles se passoient. Et pourrois-je douter légitimement qu'elles ne l'aient été en effet, si je suppose que ces Hommes avoient le même intérêt que moi de s'assurer de la vérité de

(4) Chap. IX. XI.

ces Choses, & qu'elles n'exigeoient pour être suffisamment connues que des Sens bien organisés & un jugement sain!

Il y a plus; combien est-il de choses qui ne concernent que la vie commune, & à l'égard desquelles je suis encore forcé de m'en rapporter au Témoignage d'autrui, parce que si je ne voulois me déterminer sur ces Choses que d'après le Témoignage de mes propres Sens, je ne satisferois point à mes besoins toujours renaissans, & je menerois la vie du monde la plus misérable & la plus incertaine!

J'apprends donc de cette observation fort simple; qu'il est dans l'ordre de la Constitution de mon Etre, que j'adhere sur un grand nombre de Choses au Témoignage des autres Hommes: je regarde donc cet assentiment que je suis obligé de donner au Témoignage d'autrui, comme une Loi de mon Etre moral.

CHAPITRE XIII.

L'Ordre moral. Les Loix morales.

Les Agens moraux.

C'est en considérant les Facultés de mon Ame dans leur application à la pratique, que j'acquiers la notion philosophique de l'*Etre moral*, & par elle celle de l'Ordre moral.

J'apprends de mon expérience journaliere qu'il n'y a qu'un certain exercice de mes Facultés qui soit en rapport avec mon Bonheur ou auquel aient été attachés la conservation & les

les agrémens de ma Vie, ainsi que le perfectionnement de mon Etre. (1)

J'APPRENDS encore de l'expérience que je ne suis point un Etre absolument isolé; mais que je suis enchaîné à la multitude des Etres qui m'environnent par les rapports plus ou moins directs que je soutiens avec eux. Entre ces rapports je distingue sur-tout ceux qui me lient à ces Etres que je nomme mes Semblables.

CE Corps organisé qui fait une partie si essentielle de mon Etre & auquel mon Ame est unie par des nœuds qui me sont inconnus, ne sauroit se conserver sans le secours de matieres étrangeres qui doivent être introduites journellement dans son intérieur pour remplacer celles que les mouvemens intestins dissipent. C'est par le travail de certains organes, dont j'admire la structure & le jeu, que ce remplacement journalier s'exécute. Il est donc entre la maniere d'agir de ces Organes & les matieres étrangeres sur lesquelles ils déploient leur action des rapports tels que l'incorporation de ces matieres à ma propre substance en est le résultat immédiat. Ce résultat est une Loi de mon Etre; mais de mon Etre purement physique. (2) Une conséquence naturelle de cette Loi est que l'incorporation ne peut se faire qu'autant qu'il existe une certaine proportion entre la quantité des matieres & la Force des Organes destinés à les travailler & à les incorporer. Ma Raison apperçoit facilement cette conséquence, & l'expérience m'en convainc encore. Je suis donc averti de n'introduire chaque fois dans mon intérieur qu'une certaine quantité de ces matieres étrangeres, à l'incorporation desquelles la conservation de mon

(1) Chap. IV.

(2) Voyez ce que j'ai exposé sur les Loix du Monde physique dans le Chap. XI. J'y ai défini les Loix de la Nature & les rapports dont elles sont les résultats.

CHAP. XIII.

Etre physique a été attachée. Cet avertissement m'est donné par ma Raison; parce que c'est elle qui déduit de mon expérience les Loix de mon Etre physique. Il ne dépend point de moi de changer ces Loix : je ne les ai pas établies. Je suis donc dans l'obligation de les observer ; puisque j'éprouve tôt ou tard un mal lorsque je les viole. Mon Bonheur a donc été attaché à l'observation de ces Loix; & je ne puis cesser un instant de vouloir mon Bonheur : j'ai même reconnu que lorsqu'il m'est arrivé de préférer le Bonheur apparent au Bonheur réel, ç'a toujours été par quelque méprise de mon *Entendement*, (3) occasionée pour l'ordinaire par la séduction de mes Sens ou la prévalence des Objets sensibles sur les Objets intellectuels. Ma Raison déduit donc de ma Constitution physique & des rapports qu'elle soutient avec les Etres physiques qui m'environnent certaines conséquences sur lesquelles elles me montre que je dois diriger ma conduite pour atteindre à la mesure de Bonheur que comporte mon *état* présent. Ces conséquences sont encore des Loix de mon Etre; mais des Loix de mon Etre *moral.* Je les nomme des *Loix morales* ; parce que je ne les découvre qu'à l'aide d'un certain exercice de ma Raison, & qu'elles ne régissent que les Etres doués de Raison. (4) Ainsi, dans le cas particulier dont il s'agit ici, la *Tempérance* devient une Loi de mon Etre moral. Cet exemple s'applique facilement à tous les exemples de même genre. Mon plan m'interdit les détails.

Si ma Raison s'occupe ensuite des rapports qui me lient à ces Etres que je juge m'être semblables, elle découvrira aussitôt que ce sont des rapports de dépendance fondés sur les besoins de ma nature. Elle remarquera encore que ces besoins sont réciproques, & qu'ils enchaînent tous les Individus de

(3) Consultez les Chap. IV & V.

(4) ou de Réflexion; car c'est la même chose. Consultez sur la Réflexion le Chap. I.

l'Humanité. Ma Raison découvre donc ainsi, que tous les Individus de l'Humanité sont liés par des services mutuels, & que la *Sociabilité* est une des grandes Loix de l'Homme moral.

De cette observation je tire une conséquence importante; c'est que mon Bonheur a été attaché aux relations qui me lient à mes Semblables, comme il a été attaché aux rapports qui me lient aux Etres physiques dont ma conservation dépend. Je ne puis donc parvenir à un Bonheur solide qu'en observant les Loix de la Sociabilité; puisque ces Loix découlent aussi essentiellement de la Constitution morale de l'Homme, que les Loix de la nutrition découlent de sa Constitution physique. Pourrois-je me refuser à des conséquences de pratique aussi lumineuses? n'éprouvé-je pas chaque jour que je ne saurois pourvoir à mes besoins ni perfectionner mon Etre sans le secours de mes Semblables? Je suis donc dans l'obligation philosophique de me conduire à l'égard de mes Semblables comme je souhaite qu'ils se conduisent à mon égard. Ainsi, la *Bienfaisance* me paroît la premiere Loi de l'Etre social.

Je suis doué de la Parole: je lie mes idées à des signes arbitraires ou de convention, à des sons articulés, & je fais connoître ainsi à mes Semblables ce qui se passe au-dedans de moi. Ils jouissent de la même prérogative, & me rendent aussi participant de leurs pensées. La Parole est le lien de la Société: celle-ci la suppose manifestement. La Parole est le moyen relatif à une grande fin. L'usage de la Parole est donc subordonné aux Loix de la Sociabilité: car il seroit contre la nature de la chose que le moyen choquât la fin. Je déduis de cette considération si palpable, que la Parole ne doit pas être en opposition avec la pensée: la *Vérité* dans le discours me paroît donc une des principales Loix de l'Etre social.

CHAP. XIII. Je me borne à ces exemples, & je généralise mes principes. Puisque ma Raison me découvre qu'il n'y a qu'un certain exercice de mes Facultés qui soit en rapport direct avec l'Etat social, & qu'elle me découvre encore que mon Bonheur est attaché à cet Etat; j'en conclus légitimement, que je suis dans l'obligation étroite de diriger l'exercice de mes Facultés d'une maniere conforme aux diverses relations que je soutiens avec mes Semblables. Je ne puis me dissimuler la réalité & l'étendue de cette obligation, puisque je ne puis me dissimuler qu'elle ne soit fondée sur mon intérêt personnel bien entendu.

Mais, ce n'est pas seulement avec mes Semblables que je soutiens des rapports; j'ai reconnu que j'en soutenois encore avec tous les Etres qui m'environnent. Je vois clairement qu'il n'en est aucun qui ne puisse servir à mes besoins, à mes plaisirs ou à mon instruction. Je suis donc lié avec tous par le besoin, par le plaisir ou par la connoissance. Je suis ainsi enchaîné aux Etres purement matériels : je le suis sur-tout par la partie matérielle de mon Etre particulier. Je le suis par un autre lien, par un lien plus noble; par la Sensibilité à ces Etres (5) qui me semblent la partager avec moi, & goûter avec moi les douceurs de l'existence. Je ne me conduirai donc pas à l'égard de ces Etres, comme à l'égard des Etres purement matériels ou dans lesquels je ne découvre aucun signe de Sensibilité : c'est que ma Raison m'enseignant à proportionner mes actions à la nature des Etres avec lesquels je soutiens quelque rapport direct ou indirect, cette proportion seroit détruite & la Loi du Sentiment violée, si je traitois un Etre sentant comme un Caillou.

Ces considérations générales me conduisent à la notion de

(5) Les Animaux.

l'*Etre moral*, & je le définis un Être intelligent, (6) qui en vue de son Bonheur ou des idées qu'il se fait de la perfection, conforme ses actions aux divers rapports qu'il soutient avec différens Etres.

Je désigne donc ces actions de l'être intelligent, par les termes d'*actions morales* ou plus briévement, par celui de *mœurs*, pour les distinguer des actions purement machinales & de celles qui n'ont pas une liaison sensible avec la pratique ou le Bonheur.

Les Loix qui régissent les actions morales, sont donc des *Loix morales*. Je puis aussi les nommer des *Loix naturelles*, parce qu'elles dérivent essentiellement de la nature de l'Etre intelligent & de celle des Etres avec lesquels il a des rapports.

La *moralité* des actions de l'Etre intelligent consistera donc dans le rapport de ces actions à la Loi qui les régit.

Les *Loix naturelles* ne seront ainsi aux yeux de mon Entendement que les conséquences ou les résultats des rapports que l'Homme soutient avec les différens Etres.

L'Ensemble ou le Système général de ces Loix constituera ce que je nomme l'*Ordre moral*.

L'*obligation* d'observer l'Ordre moral sera une restriction de la Liberté naturelle de l'Homme, opérée par sa Raison, en conséquence de la liaison qu'elle découvre entre l'obser-

(6) Voy. dans le Chap. I. la définition de l'*Intelligence* ou de l'*Entendement*.

CHAP. XIII.

vation de l'Ordre moral & le Bonheur (7) ou la Perfection.

Et parce qu'il m'arrive tôt ou tard d'éprouver un mal lorsque je viole les Loix de l'Ordre, je regarde ce mal comme une *Sanction naturelle* des Loix de l'Ordre.

J'infere donc de mon expérience & des réflexions qu'elle me fait naître, que je ferai d'autant plus heureux ou ce qui revient au même, d'autant plus parfait, que *j'observerai* plus exactement & plus constamment les Loix de l'Ordre.

Je désignerai par le terme général de *Vertu*, l'habitude de se conformer aux Loix de l'Ordre; car ces termes de *Vertu* & d'*habitude*, dérivés originairement du physique, sont très-propres à désigner cette Force directrice dont l'Agent moral est doué, & à exprimer que les effets que la contemplation de l'Ordre produit sur son Entendement sont aussi naturels que permanens.

Mais, comme la Volonté de l'Etre intelligent ne sauroit se déterminer que sur les idées que son Entendement se forme des Choses, (8) il s'ensuit clairement que les actions de l'Etre intelligent harmoniseront d'autant plus avec son Bonheur ou la Perfection, que les idées que son Entendement se formera de l'Ordre seront plus vraies ou plus exactes.

J'entends ici par la *vérité* des idées, leur conformité avec la nature des Choses. (9)

(7) Chap. IV. V.

(8) Voyez sur la *Volonté* & la *Liberté* le Chap. III.

(9) Consultez ce que j'ai dit sur les *Choses*, sur la *nature des Choses* & sur leurs *relations* dans le Chap. VI.

CHAPITRE XIV.

Continuation des mêmes Sujets.

Le Caractere moral.

IL n'y a donc proprement que les Etres intelligens qui soient des Agens moraux ; parce qu'il n'y a que les Etres intelligens qui soient doués de la Faculté éminente de diriger leurs actions dans le rapport aux Loix de l'Ordre. Les Etres purement sentans ne peuvent donc être des Agens moraux ; parce que de pures sensations ne sont pas des notions ; & que l'observation des Loix de l'Ordre suppose la connoissance de ces Loix, & celle-ci des notions.

AINSI, les mêmes considérations philosophiques qui m'ont porté à admettre dans le Monde un certain Ordre physique, (1) doivent me porter à y admettre aussi un certain Ordre moral. Et comme l'Ordre physique m'a paru dériver des Propriétés ou des déterminations des Corps & des rapports qu'ils soutiennent entr'eux en vertu de ces Déterminations ; l'Ordre moral me paroît résulter aussi des Facultés de l'Ame humaine & des rapports qu'elles soutiennent avec les Choses qui en déterminent le développement & l'exercice.

JE puis donc fonder des jugemens sur l'Ordre moral, comme j'en fonde sur l'Ordre physique : mais, il me paroît bien évident que ces jugemens que je fonde sur l'Ordre moral, ne reposant jamais que sur l'Analogie, (2) ne peuvent pas plus

(1) Chap. XI.
(2) Consultez les Chap. X & XII.

me donner la parfaite certitude, que ceux que je fonde fur l'Ordre phyfique: c'eft que telle eft la nature de la Volonté de l'Agent moral, que dans chaque cas particulier elle pourroit fe déterminer autrement qu'elle ne fe détermine; car la fphere de cette Volonté s'étend à un nombre indéfini de cas plus ou moins différens: (3) c'eft encore, comme je l'ai déja remarqué, (4) que la connoiffance que j'ai des Facultés de mes Semblables & du Principe de leurs déterminations, ne repofe non plus que fur l'Analogie. Ainfi, je fuis forcé d'avouer que tous les jugemens que je porte fur l'Ordre moral ne font qu'analogiques & conféquemment fimplement probables.

Mais, en convenant de la vérité de cette obfervation, je fuis en même tems obligé de reconnoître qu'il eft un grand nombre de cas où les jugemens que je fonde fur l'Ordre moral font d'une probabilité qui fuffit à mes befoins, & que je choquerois le fens commun fi je ne me déterminois point dans tous ces cas fur de pareils jugemens. Je m'explique.

Pourrois-je, fans choquer le fens commun, me refufer à ce qui réfulte immédiatement de ma propre expérience ou de mon fentiment intime (5)? N'ai-je pas éprouvé un affez grand nombre de fois que je ne violois point impunément les Loix de la Tempérance? N'ai-je pas éprouvé la même chofe à l'égard des autres Loix de l'Ordre moral; foit de celles qui me lient à moi-même, foit de celles qui me lient à mes Semblables? N'ai-je pas éprouvé dans tous ces cas qu'il n'y a qu'un certain exercice de mes Facultés corporelles & de mes Facultés intellectuelles qui foit dans un accord parfait avec mon Bonheur? Pourrois-je donc me refufer à des conclufions que mon intérêt perfonnel bien entendu ne fauroit défavouer.

(3) Confultez le Chap. III.
(4) Chap. XII.
(5) Voy. le Chap. VIII.

Il eſt vrai, & j'en ai convenu, que dans chaque cas donné, la Volonté de l'Agent moral pourroit ſe déterminer autrement. L'Activité dont l'Ame eſt douée eſt une Force inhérente à ſa nature & qui eſt en ſoi indéterminée. Elle embraſſe dans ſa ſphere un nombre indéfini de cas auxquels elle peut également s'appliquer. J'ai reconnu évidemment que ce qui en détermine l'application dans tel ou tel cas particulier, tient eſſentiellement à la Senſibilité ou à l'Entendement de l'Agent, & en dernier reſſort aux circonſtances dans leſquelles il s'eſt trouvé placé. (6) Si donc je ſuppoſe dans l'Agent moral une très-grande prudence, je ſerai en même tems fondé à ſuppoſer qu'il ne ſe conduira pas comme un Inſenſé dans tel ou tel cas donné de la Vie commune. Il auroit pourtant toujours le pouvoir phyſique de le faire; puiſque cette maniere d'agir ne répugneroit pas à ſon Activité. Il n'eſt donc que probable que cet Agent ne ſe conduira pas en Inſenſé; & je dois convenir, ſi je veux être de bonne foi avec moi-même, que cette probabilité eſt aſſez grande pour que je puiſſe y fonder un jugement ſolide & proportionné à mes beſoins ou à ma condition préſente.

C'est donc ſur des probabilités de ce genre que je me crois autoriſé en bonne Logique à fonder les jugemens que je porte du Caractere & des déterminations de mes Semblables. L'Analogie me conduiſant directement à leur ſuppoſer les mêmes Facultés corporelles & intellectuelles dont je ſuis doué, (7) il faut bien que je ſuppoſe auſſi qu'ils ſoutiennent avec les Etres qui les environnent les mêmes rapports eſſentiels que je ſoutiens avec ces Etres ou avec ceux qui leur reſſemblent. J'en conclus donc analogiquement, que mes Semblables tirent ou peuvent tirer de la conſidération de ces

(6) Conſultez le Chap. III.

(7) Chap. X & XII.

rapports les mêmes conséquences pratiques que j'en tire; car leur expérience personnelle ne doit pas différer essentiellement de la mienne, puisque nous participons à la même nature. Mes Semblables parviennent donc ou peuvent parvenir par les mêmes voies que moi à la connoissance des Loix de l'Ordre & de la liaison naturelle de ces Loix avec le Bonheur, &c.

Les idées que l'Entendement se forme des Choses, les sentimens qui résultent de ces idées & que l'expérience développe & fortifie, le Tempérament & les Affections dont il est la source physique, les Habitudes qu'elles produisent & qui s'enracinent par la réitération des actes, composent dans chaque Individu de l'Humanité un certain Ensemble *physico-moral* que je puis désigner par le terme général de *Caractere*.

Les jugemens que je porterai du Caractere de mes Semblables seront donc d'autant plus probables, que je connoîtrai un plus grand nombre des ingrédiens qui le composent & que je connoîtrai mieux ces ingrédiens.

Ce sera par l'expérience & la réflexion que j'acquerrai cette connoissance si nécessaire à mon Bonheur, & elle sera le fondement de mes déterminations à l'égard de chacun des Individus auxquels elle s'étendra.

Mais, en observant le Caractere de mes Semblables, & en méditant sur cet important sujet, je découvrirai facilement que les Caracteres se diversifient comme les circonstances qui président à leur formation & à leur développement; & entre ces circonstances je distinguerai sur-tout la Génération & l'Education. Le Climat me frappera à son tour, & je le verrai comme une Cause modifiante très-générale.

Je n'inférerai pas de ces variétés, que le Système de l'Hu-

manité n'eſt point régi par des Loix; mais j'en inférerai que je dois être très-réſervé à prononcer ſur le Caractere de tel ou tel Individu de l'Humanité, & j'en ſentirai mieux que mes jugemens ſur mes Semblables ne peuvent jamais repoſer que ſur des probabilités. Je tâcherai d'apprécier ces probabilités dans chaque cas particulier; & je me déterminerai en conſéquence de cette appréciation toutes les fois que mes beſoins ou mes convenances m'appelleront à agir.

Il pourra arriver néanmoins que je me tromperai bien des fois dans cette ſorte d'évaluation; ſoit parce que je n'y apporterai pas aſſez d'attention, ſoit parce que les choſes à évaluer ne ſeront pas aſſez à ma portée ou qu'elles ſeront de nature réfractaire: mais, il n'en demeurera pas moins vrai, que dans beaucoup de cas je ne courrai que peu ou point de riſque de me tromper, en partant des principes les plus fondamentaux de la Conſtitution humaine, dont j'aurai puiſé la connoiſſance dans ma propre expérience ou mon Sentiment intime.

CHAPITRE XV.

Précis ou récapitulation des Principes ſur les fondemens de la Certitude.

Avant que d'aller plus loin, il faut que je me retrace à moi-même ce que je viens d'expoſer ſur la Certitude & ſur ſes Fondemens, & que je conſidere quels en ſont les réſultats les plus généraux. Ces réſultats ſeront des principes puiſés dans

CHAP. XV.

ma propre expérience ; & ce ſont de ſemblables principes qui ſont le principal objet de ma recherche.

Si mon Entendement étoit borné à ne conſidérer ſes idées que ſéparément ou chacune à part & parfaitement iſolée, il eſt clair qu'il ne compareroit jamais, & que par conſéquent il ne jugeroit jamais : car le jugement eſt toujours une comparaiſon entre deux ou pluſieurs idées. (1).

Il eſt clair encore, que dans cette ſuppoſition le nombre & l'eſpece de mes idées ſeroient exactement limités par le nombre & l'eſpece des Objets qui auroient affecté mes Sens. Mon Entendement, réduit ainſi à ne faire qu'appercevoir, & n'opérant jamais ſur ſes perceptions, n'en déduiroit aucun réſultat, aucune vérité. Il n'auroit que des idées purement ſenſibles, & ne pourroit jamais s'élever à des idées réfléchies.

Mais, mon Entendement eſt doué de la Faculté de comparer ſes idées ; & des comparaiſons qu'il forme entr'elles naît un nouvel ordre de perceptions, qui perfectionne lui-même de plus en plus cette Faculté de comparer, & multiplie preſqu'à l'infini le nombre & l'eſpece des idées. Aux idées purement ſenſibles, déja ſi nombreuſes & ſi variées, ſe joint une multitude d'idées réfléchies qui ne ſe diverſifient pas moins ; & toutes ſont liées les unes aux autres par différentes relations.

Ces relations ſont immédiates ou médiates. Elles ſont immédiates toutes les fois que les idées ſont tellement identiques, qu'elles peuvent être ſubſtituées l'une à l'autre ſans que la relation change. Dans tous ces cas l'Entendement n'a point beſoin de recourir à des idées intermédiaires ou moyennes pour juger de la relation : il la voit comme par une ſorte d'intuition.

(1) Chap. I. VIII.

C'est de cette maniere que l'Entendement juge de tout ce qu'on nomme *Axiome* ou *Vérité premiere*. L'E'vidence la plus parfaite eſt toujours inſéparable des jugemens de cette eſpece. Et cela doit bien être ; puiſqu'il n'y a pas de rapport plus ſaillant, plus ſimple, plus facile à ſaiſir que le rapport d'identité; ſur-tout lorſqu'il s'agit de Choſes très-connues, très-ſimples, très-diſtinctes. Tel eſt le rapport d'identité entre l'idée d'un Tout en général & l'idée de la collection de ſes Parties; d'où naît ce jugement d'une évidence ſi palpable; que le Tout eſt plus grand qu'une ou pluſieurs de ſes Parties.

Les relations ſont médiates lorſque les idées ſe lient l'une à l'autre par des idées moyennes. Ces idées moyennes ſont autant de chaînons de la chaîne qui lie les deux idées dont l'Entendement cherche la relation. Les chaînons ſont plus ou moins nombreux, la chaîne eſt plus ou moins longue ſelon que la relation eſt plus ou moins médiate.

L'Entendement ſe fixe donc alors ſur les idées moyennes: & parce que la comparaiſon qu'il forme entre deux idées moyennes eſt immédiate, il va par la route de l'E'vidence à la découverte de la relation qui l'occupe.

Telle eſt la marche du Géometre ou du Métaphyſicien. J'en ai donné un exemple dans le Chapitre VI. Il s'y agiſſoit de découvrir le rapport qui eſt entre une idée *réfléchie* & les idées purement *ſenſibles* dont elle tire ſon origine. Il eſt bien manifeſte que ce rapport n'eſt pas celui d'identité; car je ne pourrois ſubſtituer l'idée réfléchie aux idées ſenſibles ſans dénaturer les Choſes. Mais, je vois avec évidence que je puis ſubſtituer l'idée d'*abſtraction* (2) à l'idée réfléchie; parce que je découvre entre ces deux idées un rapport d'identité. Je

(2) Chap. I.

CHAP. XV.

vois très-clairement que je tire l'idée abstraite de l'idée sensible par une opération de mon Entendement. Je puis donc assigner sûrement l'origine de chaque idée abstraite, & montrer avec évidence qu'elle dérive plus ou moins immédiatement de quelque idée purement sensible.

Je découvre donc ainsi le rapport secret qui lie les idées réfléchies aux idées sensibles. Je ne pouvois l'appercevoir intuitivement, parce qu'il n'étoit pas immédiat à mon égard. Je dis *à mon égard*; parce qu'il en est ici de la Vue de l'Esprit comme de celle du Corps: une Vue courte a besoin de Lunettes: les idées *moyennes* sont les Lunettes de l'Esprit: une Vue étendue se passe de ces Lunettes.

Je ne suis pas plus certain que le Tout est la même Chose que la collection de ses Parties, que je ne le suis que c'est mon Moi qui apperçoit ce rapport d'identité. Je découvre donc dans le Sentiment intime que j'ai de mon Moi & de toutes ses opérations une autre source de l'E'vidence. (3) Ainsi, j'affirme, sans risquer de me tromper, que tout ce que je puis déduire immédiatement de mon Sentiment intime est pour moi de l'E'vidence la plus parfaite. Puis-je jamais être plus certain qu'une Chose est, que je ne le suis que c'est moi qui apperçois qu'elle est. J'en infere donc par une conséquence rigoureuse ma propre existence.

L'E'vidence consiste donc dans la perception immédiate ou claire des rapports qui lient les idées. La certitude est l'effet que cette perception des rapports produit sur l'Entendement ou la conviction qu'il acquiert de la vérité des rapports. C'est ce que le Logicien exprime à sa maniere quand il dit, *que*

(3) Chap. VIII.

l'Evidence est la marque caractéristique du Vrai ; Criterium Véri. (4)

Je ne courrai donc aucun risque de tomber dans l'erreur, lorsque mon Entendement n'opérera que sur ses propres idées & sur les rapports qui les lient immédiatement; car il n'est rien dont mon Entendement soit plus assuré que de la présence de ses propres idées & des rapports directs ou immédiats qu'elles soutiennent entr'elles. L'erreur ne pourra donc commencer à se glisser dans les jugemens de mon Entendement, que lorsqu'il viendra à s'occuper de la Cause de ses idées & de la nature des Objets qu'elles lui représentent.

La raison en est, que je ne puis déduire de mon Sentiment intime que ce qui se montre à moi comme existant hors de moi soit réellement tel qu'il me paroît être. Mon Sentiment intime ne m'assure que de la réalité, de la diversité ou de l'espece de mes perceptions ; & il ne m'assure point du tout que ce qui se montre à moi comme la Cause ou l'Objet de ces perceptions soit en lui-même ce qu'il me semble être. (5)

Je n'ai besoin que d'un moment de réflexion pour juger de ceci. Il est incontestable qu'il n'y a que mes perceptions, mes sensations, & en général mes idées qui soient immédiatement présentes à mon Ame, & dont elle ait une certitude parfaite. Tout ce qui est hors d'elle lui est étranger ou n'est point elle ; car ses perceptions ou ses idées sont elle-même; puisque les idées sont des modifications de l'Ame ou l'Ame elle-même modifiée. Mon Ame n'a donc pas & ne peut avoir

(4) Chap. VI. VII.
(5) Chap. VIII. IX.

CHAP. XV.

par ses seules idées la parfaite certitude de l'existence de ses Sens ou de son Corps. Ses Sens ou son Corps ne sont pas elle. Mais, en supposant même l'existence réelle des Sens, je ne serai pas plus certain que ce qu'ils me montrent comme placé hors de moi, soit réellement hors de moi ou tel qu'il me paroît être. Je reconnoîtrai clairement, que mes Sens sont des especes de milieux interposés entre mon Ame & ce qu'elle apperçoit comme placé hors d'elle; & que suivant que ces milieux seront disposés, les apparences devront changer par rapport à mon Ame.

En poussant plus loin mes réflexions, je reconnois encore, qu'un Etre immatériel qui agiroit immédiatement sur mon Ame, à son insu, pourroit y faire naître les mêmes perceptions dont j'attribue l'origine aux Sens. Je ne puis me démontrer à moi-même la fausseté de l'hypothese des *Causes occasionelles*. Je ne saurois me démontrer non plus (6) la fausseté d'une autre Hypothese imaginée pour rendre raison de l'*Union*; je parle de l'*Harmonie préétablie*. Il ne seroit donc pas rigoureusement impossible que mon Ame eût de son propre fond toutes ces perceptions que j'ai coutume d'attribuer aux impressions du dehors, & que ces perceptions lui devinssent présentes en vertu de certaines Loix secretes, qui en détermineroient l'actualité, la succession & la combinaison. Ainsi, dans l'une & l'autre Hypothese, mon Ame auroit toutes ses idées sans aucune intervention des Sens.

Si mon Sentiment intime ne peut me donner la parfaite certitude de l'existence des Corps, il me donne au moins la certitude la plus parfaite de l'existence des idées qui me représentent les Corps. Et puisque ces idées ne dépendent point

(6) Je raisonne ici dans l'esprit du Scepticisme rigoureux. On en démêle la raison.

du

du tout de ma volonté,. (7) je fuis porté tout naturellement à les regarder comme un effet médiat ou immédiat de quelque chofe qui eft hors de mon Ame, & que ces idées me repréfentent comme étendu, folide, réfiftant, &c. L'exiftence des Corps devient ainfi pour moi d'une Certitude équivalente à ce que je nomme la *Certitude morale*, & cette forte de Certitude ou plutôt de Croyance, je dirai mieux, d'Opinion, fuffit pleinement à tous les befoins de ma vie. En effet, quand il ne fera queftion que de ces befoins, & nullement d'un point de Métaphyfique très-fubtile, pourrai-je jamais courir le plus léger rifque de me tromper en raifonnant & en agiffant d'après cette perfuafion fi naturelle de l'exiftence des Corps ?

La Certitude que me donne l'Analogie ne peut être non plus une Certitude rigoureufe; elle ne peut être que phyfique ou morale. (8) Une feule confidération fuffiroit pour m'en convaincre: c'eft que quel que foit le nombre des expériences ou des obfervations que j'ai faites fur des Sujets qui me paroiffent femblables, je ne puis tirer aucune conféquence néceffaire ou rigoureufe d'un Sujet à un autre Sujet, comme je puis en tirer de la comparaifon que je fais entre deux ou plufieurs idées métaphyfiques ou géométriques. La raifon m'en paroît évidente : les Vérités de ce genre font déterminées par leur propre nature & indépendamment de toute Caufe extérieure : elles ne peuvent être que d'une feule maniere; ce qui revient à dire, qu'elles font immuables, néceffaires. Ainfi, toutes les conféquences que je déduirai immédiatement de ces Vérités feront néceffaires comme elles ou d'une Certitude rigoureufe. Mais, ces Sujets, auxquels je donne le nom de Corps, font modifiables de mille & mille

(7) Chap. IX. XI.
(8) Chap. VII. X.

Chap. XV.

manieres différentes, & toutes leurs modifications dérivent de Causes externes. L'état actuel d'un Corps quelconque n'est donc pas déterminé par la seule nature de ce Corps ou par ce qui constitue son Essence; puisque cette Essence est susceptible d'une multitude de modifications diverses. L'état actuel d'un Corps peut donc toujours changer, & mes observations m'apprennent qu'il change sans cesse.

Mais, si les expériences ou les observations que j'ai faites sur le même Corps ou sur des Corps qui m'ont paru semblables, sont en très-grand nombre, & si les résultats n'en ont jamais varié, je regarderai comme moralement certain, que j'aurois les mêmes résultats si je répétois les mêmes expériences sur le même Corps ou sur des Corps qui me paroîtroient précisément semblables. (9) Je suis obligé de convenir que dans tous ces cas & dans tous les cas analogues, ma maniere de juger résulte essentiellement de ma condition présente, puisque ma condition présente détermine essentiellement ma maniere de voir & de concevoir les Choses. Mais, il ne m'en paroît pas moins rigoureusement certain, qu'entre l'état donné d'un Corps & l'état qui lui succede immédiatement, il ne sauroit y avoir de liaison nécessaire : ne conçois-je pas facilement que l'état qui succede pourroit ne succéder point ? ne conçois-je pas avec la même facilité, que l'état qui a précédé immédiatement auroit pu n'exister point non plus ? n'est-il pas de la plus grande évidence qu'aucun des états divers par lesquels un certain Corps me paroît passer, n'est déterminé par l'Essence de ce Corps; car un état qui seroit déterminé par l'Essence ne pourroit pas plus cesser d'être que l'Essence elle-même; puisqu'il seroit partie de cette Essence ?

(9) Chap. X.

J'AI dit; (10) que l'Analogie repose sur ce fondement, *que les mêmes Effets supposent les mêmes Causes.* Ce n'est effectivement qu'une supposition : car je conçois clairement, que des effets semblables peuvent être produits par des Causes dissemblables. Par exemple; je conçois clairement que des mouvemens semblables pourroient être produits également par un Agent matériel & par un Agent immatériel, par un Corps & par un Esprit. Et il faudra bien que j'admette cela, si je suppose que mon Ame agit sur son Corps : (11) & puis-je me démontrer que *l'influence physique* soit impossible ?

AINSI, ce fameux canon philosophique ; *que des Effets semblables supposent les mêmes Causes*, ne peut me paroître d'une Vérité universelle. Mais je dois reconnoître, que si je le restraignois au pur physique, il recevroit une juste application; puisque je ne puis me dissimuler que toute la Physique repose sur l'Analogie. (12) Voici donc comment je raisonnerois alors.

LA Cause a tout ce qui est nécessaire à la production de l'Effet : si cela n'étoit point, comment le produiroit-elle ? Il y a donc un rapport entre la Cause & son Action ou ce que je nomme son Effet. Le rapport de similitude que je découvre entre les Effets ne peut donc dériver que d'un pareil rapport entre les Causes ; autrement les Causes seroient à la fois & au même sens semblables & dissemblables; ce qui seroit une vraie contradiction. J'ajoute ; que lorsque je parle de la similitude des Effets, j'entends une similitude exacte. Ce seroit donc inutilement que j'objecterois, que la cha-

(10) Chap. X.
(11) Chap. II.
(12) Chap. XI.

CHAP. XV.

leur & le froid produisent des Effets semblables quand ils endurcissent la boue ; puisque ces Effets sont réellement très-dissemblables : la chaleur endurcit la boue en dissipant l'humidité qu'elle contient, & le froid en la congelant.

COMME le Témoignage a aussi son fondement dans l'*Analogie*, il ne peut me donner, comme l'Analogie, qu'une Certitude morale. Je ne puis, en effet, découvrir aucune liaison nécessaire entre la maniere dont tel ou tel Objet m'auroit affecté ou dont j'aurois agi en telle ou telle circonstance, & la maniere dont des Etres que je crois m'être semblables, ont été affectés par cet Objet ou déterminés par cette circonstance. Je puis m'assurer & par l'expérience & par des considérations métaphysiques, qu'il n'est pas dans la Nature deux Choses qui soient parfaitement semblables. Cela est vrai surtout de deux Etres aussi composés que le sont deux Individus de l'Humanité. Que de différences encore peuvent receler des circonstances que je juge semblables ou au moins analogues ! J'apperçois plus encore : ce jugement que je porte sur la ressemblance des Etres que je range dans la même espece que moi, n'est non plus qu'analogique. Mais, si je voulois ne m'en rapporter jamais qu'à moi-même ou au témoignage de mes propres Sens, comment pourvoirois-je à mes besoins ou à mon instruction ? Que de choses qui intéressent infiniment mon Bonheur, qu'il faudroit me résoudre à ignorer profondément & toujours ! D'ailleurs, l'expérience & le raisonnement ne me fournissent-ils pas des regles assez sûres pour juger sainement de la validité du Témoignage de mes Semblables ; & l'une & l'autre ne concourent-ils pas à me persuader qu'il est un certain Ordre moral, dont je puis déduire des conséquences légitimes, propres à diriger ma conduite ? (13)

(13) Chap. XIII.

De tout ce que je viens de me retracer à moi-même sur la Certitude, je tire une conclusion générale très-importante & de la pratique la plus sûre: c'est que dans toutes les Choses qui intéressent mon Bonheur, & qui par leur nature ne sont point susceptibles d'une Certitude métaphysique ou mathématique, je suis forcé pour me conformer à ma condition présente, de me conduire à l'égard de ces Choses comme si elles étoient de la Certitude la plus rigoureuse. Rien, en effet, ne m'est plus rigoureusement démontré que cette nécessité que m'impose ma condition actuelle; puisque si je refusois de m'y soumettre, je serois l'Etre le plus malheureux, & que même je ne pourrois me conserver; au lieu qu'en m'y soumettant je puis toujours pourvoir efficacement à ma conservation & parvenir à un certain degré de Bonheur.

C'est en conformité de ce principe si pratique, que quoique des raisonnemens très-philosophiques me convainquent que mes Facultés naturelles ne sauroient me donner aucune démonstration de l'existence des Corps, je ne laisse pas de penser & d'agir comme si cette existence m'étoit démontrée. Et cela est la chose du monde la plus raisonnable; car il est bien évident que lorsque cette existence me seroit rigoureusement démontrée, rien ne changeroit dans l'ordre de mes idées, de mes jugemens, de mes actions, &c. Les Phénomenes du Monde physique ne m'en paroîtroient pas plus liés, plus harmoniques, plus constans. Je n'en raisonnerois pas avec plus de solidité sur leurs combinaisons, sur leur enchaînement, sur leurs effets, sur leurs suites passées & futures &c. Cette liaison, cette harmonie, cette constance des Phénomenes me sont représentées par mes propres idées: or, l'existence, l'espece, l'ordre & l'enchaînement de mes idées sont des choses dont je ne puis pas plus douter que de ma propre existence: ce n'est même que par le Sentiment intime que j'ai de ces choses, que je sais que j'existe. (14)

(14) Chap. VIII. XI.

Chap. XVI.

C'est encôre en conséquence de ce même principe de pratique que je me réfere sans hésiter aux expériences que j'ai répétées mille fois sur les mémes Sujets; & qu'en voyant du *Bled* qui végete, je décide, sans craindre de me tromper, qu'il est venu de Graine. C'est enfin de la même maniere, que je juge des Facultés & des actions de mes Semblables, & que je défere au Témoignage qu'ils me rendent en tel ou tel cas particulier. (15)

J'entends donc en général par la *Certitude morale*, un degré de Probabilité tel, que je choquerois le Sens commun si je n'y acquiesçois point & si je ne me déterminois point en conséquence.

J'entends par le *Sens commun*, ce degré d'Intelligence qui suffit pour saisir les rapports les plus simples, & en tirer les conséquences les plus immédiates.

(15) Chap. XII. XIII.

CHAPITRE XVI.

La Cause & l'Effet.

Je ne puis douter de la réalité de mes propres actions: je sens intimement que je puis mouvoir & que je meus mon Corps ou différentes parties de mon Corps, que je puis me transporter & que je me transporte d'un lieu dans un autre, que je puis surmonter & que je surmonte la résistance de différens Corps, &c. Je déduis de ces différentes actions, dont j'ai la conscience, la notion générale de la Cause & de l'Effet.

Je nomme donc *Cause*, ce qui a en ſoi le Principe de l'action; & je nomme *Effet*, ce qui réſulte immédiatement de l'action.

Cet Effet eſt un changement que je produis ſur mon Corps ou ſur différentes parties de mon Corps, & par mon Corps ſur les Corps auxquels il s'applique, & par ceux-ci ſur d'autres encore, &c.

Mais, c'eſt par l'Activité ou la *Force motrice* dont mon Ame eſt douée que je produis ce changement: je m'en ſuis convaincu: (1) je place donc dans la Force motrice de mon Ame le Principe de tous les changemens que je produis en moi & hors de moi, & c'eſt à ce Principe que je donne le nom général de *Cauſe*.

L'Effet qui réſulte immédiatement de l'exercice de ma Force motrice n'eſt pas lui-même cette Force: ce qui eſt produit n'eſt pas ce qui produit. Ma Force motrice eſt un Etre ſimple, un Etre diſtinct du Sujet auquel il s'applique & qu'il change ou modifie. (2) Je ne dirai donc pas, que l'Effet eſt dans la Cauſe; puiſque la Cauſe le produit hors d'elle. Je ne chercherai donc pas l'Effet dans la Cauſe; puiſque ce ſeroit chercher ce que la Cauſe eſt en ſoi, & que je ne puis la connoître que par ſon Effet ou par les changemens que je vois qu'elle produit dans tel ou tel Sujet.

Comme je déduis de l'exercice de ma propre Force la connoiſſance réfléchie de la Cauſe & de l'Effet, je déduis pareillement des changemens continuels que j'obſerve dans la Nature l'exiſtence de différentes Forces capables de produire ces

(1) Conſultez le Chap. III.

(2) Voy. le Chap. II.

changemens & qui les produisent en effet. Je ne saurois présumer de l'erreur dans cette maniere de raisonner; car puisque j'éprouve que je puis mettre un Corps en mouvement en lui appliquant ma Force motrice, ne suis-je pas fondé à en inférer, que lorsque je vois un Corps en mouvement en déplacer un autre qui étoit en repos, ce déplacement est l'effet immédiat d'une Force motrice, inhérente au Corps mu & qui agit en lui & par lui ? Mais je n'en infere pas que cette Force soit précisément de même nature que celle dont mon Ame est douée: j'admets seulement qu'elles sont l'une & l'autre des Etres simples & actifs, capables de produire les mêmes Effets essentiels. (3)

C'EST de la même maniere que je juge de toutes les modifications ou de tous les changemens que j'observe dans les Etres qui m'environnent : je regarde tous ces changemens comme les résultats immédiats de l'action de différentes Forces qui se déploient sur ces Etres ou dans ces Etres, comme ma propre Force se déploie en moi & hors de moi. Ainsi quand je vois le Bois, exposé au Feu, s'y réduire en cendres, le Métal y perdre sa solidité & y devenir liquide, je juge que les changemens si différens qui surviennent alors à ces Corps sont dûs à une Force inhérente au Feu, & dont les Effets se diversifient dans le rapport à la nature des Corps sur lesquels elle se déploie. Et parce que j'ai vu un grand nombre de fois ces mêmes choses arriver constamment dans la même circonstance, je regarde cela comme une Loi de la Nature. Mais, les *Loix de la Nature* sont les résultats des rapports qui enchaînent les Etres: (4) je conçois donc, que ces Effets divers que le Feu produit en différens Corps sont

(3) Consultez le Chap. IX.

(4) Chap. XI.

les

les résultats nécessaires des rapports qu'il soutient avec ces Corps & que ces Corps soutiennent avec lui.

Je reconnois néanmoins, que si mon Sentiment intime ne m'assuroit point que je possede moi-même une Force que j'exerce à mon gré; si des raisonnemens solides ne m'avoient point prouvé que certains mouvemens qui s'operent dans mon Corps résultent essentiellement de cette Force ou de cette Activité dont mon Ame est douée, (5) si, dis-je, je n'étois point assuré de tout cela, je ne pourrois légitimement inférer des changemens que j'observe dans les Etres qui m'environnent, que ces changemens sont les résultats immédiats de l'action de certaines Forces qui se déploient dans ces Etres. Je ne pourrois même l'imaginer. Je verrois certaines Choses accompagner ou suivre constamment d'autres Choses, & je me bornerois à en inférer que cette concomitance ou cette succession est une de ces Loix de la Nature qui constituent ce que je nomme l'*Ordre physique*. Je m'affermirois d'autant plus dans ce jugement, que je multiplierois davantage mes expériences ou mes observations & que les résultats en seroient plus constans; car plus le nombre de mes expériences & de mes observations seroit grand, & plus la concomitance ou la succession dont il s'agit me paroîtroit une Loi invariable de la Nature. Mais, je ne parviendrois jamais ainsi à me former l'idée de la *Cause* & de l'*Effet*: c'est que cette idée tient essentiellement à celle de *Force*, que je n'acquiers que par le sentiment ou la connoissance de ma propre Force: c'est encore que je ne puis voir l'Effet dans la Cause, & déduire ainsi *à priori* de la simple vue d'un Etre nouveau qui s'offre tout d'un coup à moi, ce qu'il est capable de produire. Si je n'avois jamais vu les Corps se mouvoir, pourrois-je imaginer le mou-

(5) Chap. III.

CHAP. XVI.

vement d'une Boule & deviner ce qui doit résulter de ce mouvement sur la Boule qu'elle va frapper?

MAIS, dès que mon Sentiment intérieur ou ma propre expérience & le raisonnement m'ont convaincu que mon Ame possede une Force motrice qu'elle déploie sur son Corps & par son Corps sur tant de Corps divers, j'acquiers l'idée de Cause & d'Effet, & transportant cette idée aux Etres qui m'environnent, je les conçois aussi-tôt comme autant d'Agens qui exercent les uns sur les autres une multitude d'actions d'où résulte dans ces Etres une multitude de changemens ou d'Effets divers. Ce n'est donc plus alors sous la relation purement idéale de concomitance ou de succession que je vois ces changemens; c'est sous une toute autre relation, sous la relation intime & essentielle de la Cause à l'Effet, de l'*Agent* au *Patient*, de l'Etre modifiant à l'Etre modifié, de la Force à son produit.

JE ne dirai donc pas, que l'habitude de voir certaines Choses marcher de compagnie ou se succéder immédiatement est la véritable origine de l'idée que je me forme de la Cause & de l'Effet, de la Force & de l'Action, & que cette idée n'est ainsi qu'une erreur de mon Entendement qui transforme de pures apparences en vraies réalités; car je suis très-assuré que mon Entendement ne se méprend point quand il déduit du Sentiment intime de ma propre action l'idée de Cause & d'Effet, de Force & d'Action. Je ne suis pas plus assuré que j'existe, que je ne le suis que je veux ou que je desire, & je me suis bien prouvé à moi-même que le *Desir* est une véritable Action. (6)

JE n'objecterai pas non plus contre la réalité des Causes, que je ne sais point du tout comment elles produisent leurs

(6) Chap. III.

Effets ou en quoi consiste proprement cette relation secrete & intime qui lie la Cause à l'Effet; puisque si je savois cela, je verrois, en quelque sorte, l'Effet dans la Cause & je devinerois ce que la Cause doit produire, sans qu'il fût besoin que l'expérience vînt m'en instruire : non, je n'argumenterai pas de mon ignorance sur la maniere secrete dont les Causes agissent; l'argument feroit trop peu philosophique; car il m'est très-facile de reconnoître qu'il y a une grande différence entre savoir qu'un Etre existe & qu'il produit tel ou tel Effet, & connoître la nature intime de cet Etre & le comment de son action. Je vois très-clairement, qu'il n'est point question ici de déterminer ce que cet Etre est en lui-même, comment il agit & ce que son Action est en soi; mais qu'il est uniquement question de s'assurer que cet Etre existe & qu'il agit. Dès que je parviens à établir ceci, je n'ai plus aucun doute sur la réalité des Causes & de leurs Effets, & je renonce sans peine à en savoir davantage.

Ainsi, quoique je ne sache point du tout pourquoi l'empire de mon Ame sur son Corps est renfermé dans certaines limites qu'elle ne peut franchir, je n'en infere point que je ne puisse rien affirmer de la Force dont elle est douée. Je ne sais point, il est vrai, ce que cette Force est en elle-même; mais je sais très-bien qu'elle existe, & je sais tout aussi bien qu'elle produit tel ou tel Effet en tel ou tel cas particulier. J'observe attentivement ces Effets, je les compare entr'eux, je les analyse avec soin, & ce sont ces Effets eux-mêmes qui me conduisent à la connoissance réfléchie de la Force qui les opere. (7)

Enfin; je ne dirai pas, que tous mes raisonnemens sur les Causes & sur les Effets ne tenant qu'à ma maniere de voir &

(7) Chap. III.

CHAP. XVI.

de concevoir l'Ordre des Chofes, je ne puis rien en inférer de certain fur cet Ordre; car ceci reviendroit à dire, que je ne puis rien affirmer du tout fur ce qui exifte hors de moi & même fur ce qui fe paffe en moi; ce qui feroit me jeter dans le pyrrhonifme le plus abfurde. N'eft-il pas de la plus grande évidence que je ne puis voir & concevoir les Chofes que conformément aux rapports que je foutiens avec les Chofes & qu'elles foutiennent avec moi? & n'eft-il pas de la même évidence que je ne puis raifonner que dans le rapport à la maniere dont je vois & conçois les Chofes? Je fuis Homme, & il faut bien que je voie, que je conçoive & que je raifonne en Homme. Des Etres qui poffedent des Facultés fupérieures aux miennes voient & conçoivent d'autres Chofes que je n'imagine point, & leurs raifonnemens font, comme les miens, relatifs à leur maniere de voir & de concevoir. Ces Intelligences pourroient donc fe propofer la même objection que je viens d'énoncer, & il en feroit de même des Intelligences les plus élevées: il n'y auroit donc rien de certain pour aucune Intelligence créée que le Sentiment de fa propre exiftence.

Je ne m'y méprendrai point: l'Ordre de la Nature eft quelque chofe de très-réel, (8) mais qui fe montre fous différens afpects aux différentes Intelligences qui le contemplent. La diverfité de ces afpects réfulte effentiellement de la diverfité des rapports que les Intelligences foutiennent avec la Nature, & tous ces rapports font de vraies réalités, puifqu'ils réfultent néceffairement de la nature des Intelligences combinée avec celle des Etres qu'elles contemplent.

(8) Chap. IX, XI.-XIII.



CHAPITRE XVII.

Suite du même Sujet.

LA CAUSE DES CAUSES.

SI je tente d'approfondir un peu plus la ténébreuse matiere des Causes, je ne tarderai pas à m'assurer que ce ne sont point proprement les Causes elles-mêmes qui tombent sous mes Sens, & que ce ne sont jamais que leurs Effets qu'il m'est permis d'observer. Je veux me développer ceci à moi-même par quelques exemples : il convient que je ne néglige rien pour éviter les méprises où je pourrois facilement tomber en m'occupant d'un Sujet si difficile.

QUE vois-je dans une Boule en mouvement qui va en frapper une autre qui est en repos? Je vois la Boule en mouvement s'appliquer successivement par différens points de sa surface aux différens points du terrein qu'elle parcourt, aller frapper par un point de sa surface la Boule en repos & la mettre en mouvement. Dans tout cela je ne vois jamais que le même Corps qui se transporte ou qui est transporté d'un lieu dans un autre: rien du tout ne change à mes yeux dans ce Corps pendant le transport & après le choc; toujours même figure, même couleur, même grandeur, &c. il en va de même du Corps choqué; tout ce qui lui survient de perceptible à mes yeux se réduit au passage du repos au mouvement.

JE ne vois donc jamais ici qu'un Corps qui se meut ou qui est mû & qui paroit en mouvoir un autre; mais toutes

CHAP. XVII.

ces choses ne sont dans le vrai que des Effets: je n'apperçois point du tout ce qui meut le Corps, ce qui fait qu'il continue à se mouvoir: je ne vois point du tout ni comment il est mû ni comment il meut: je ne vois donc dans tout ceci que de simples Effets, & je n'apperçois point la Cause secrete qui les produit. Si, tandis que la Boule se meut, j'y applique ma main, je sentirai bien l'effort de la Boule sur ma main; mais, ce ne sera encore là qu'un Effet, qui ne me manifestera point sa véritable Cause: j'apprendrai seulement de mon expérience que l'effort est d'autant plus grand, que la Boule est mue avec plus de vîtesse.

J'ai la plus parfaite certitude que le mouvement de la Boule ne lui appartient point essentiellement; puisque si ce mouvement lui étoit essentiel, elle se mouvroit toujours avec le même degré de vîtesse & suivant la même direction. Ce mouvement seroit une propriété essentielle du Corps: le repos répugneroit donc à son Essence. Mais, j'ai reconnu que les Propriétés essentielles des Corps ne sont susceptibles d'aucune variation: (1) or; je vois le mouvement s'affoiblir peu à peu dans la Boule & s'éteindre enfin entiérement. Je m'assure donc, que le mouvement qui m'occupe n'est qu'un simple mode ou une maniere d'être de la Boule. Ce mode peut être ou n'être pas dans le Corps, sans que l'idée que j'ai de l'Essence du Corps en soit changée. Il ne dérive donc pas de l'Essence du Corps; il est étranger à cette Essence: il dépend donc de quelque Chose d'extérieur qui s'applique au Corps, qui agit en lui, qui le transporte d'un lieu dans un autre, & que mes Sens ne peuvent appercevoir. C'est à cette Chose invisible & intangible que je donne le nom de *Force motrice*.

Je ne sais point du tout comment cette Force s'applique

(1) Chap. IX. XI.

à la Boule, comment elle agit en elle, comment elle continue à la mouvoir ni comment elle paſſe ou paroît paſſer au moment du choc dans la Boule qui étoit en repos. Je vois bien que l'Impénétrabilité dont les deux Boules ſont douées ne leur permet pas de ſe pénétrer réciproquement dans le choc; mais, je ne vois point du tout comment le mouvement d'une des Boules ſe communique ou paroît ſe communiquer à l'autre Boule, & pourquoi il ne s'éteint pas ſubitement dans le choc. La ſeule Impénétrabilité des deux Corps ne me donne point la vraie raiſon de l'Effet; elle ne me donne que la raiſon pourquoi les deux Corps ne ſe pénetrent point réciproquement. La Force d'inertie, que j'ai reconnu appartenir eſſentiellement au Corps, (2) ne me montre point non plus comment le Corps eſt mû ni comment le mouvement ſe propage: elle ne me montre autre choſe ſinon, que le Corps perſévere dans ſon état de mouvement ou de repos autant qu'il eſt en lui, ou ce qui revient au même, qu'il eſt indifférent à l'un & à l'autre de ces deux états.

La Force motrice eſt donc très-différente de l'Impénétrabilité & de la Force d'inertie, & toutes les Forces ſe dérobant également à mes Sens ne me laiſſent appercevoir que leurs Effets. Ainſi, toutes les Machines, ſoit celles de l'Art, ſoit celles de la Nature, les Reſſorts, les Poids, les Leviers, les Organes des Végétaux, des Animaux, de l'Homme, toutes ces Puiſſances méchaniques ne ſont point les vraies Cauſes des Effets qu'elles me paroiſſent produire & que je ſuis ſi naturellement porté à leur attribuer. Toutes ces Machines ne ſont que des moyens qui déterminent l'application ou l'exercice d'une Force inviſible qui eſt ici le véritable Agent. Si pour expliquer le jeu du Reſſort qui me paroît mouvoir les Roues de ma Montre, je recourois à une Matiere ſubtile que je

(2) Chap. IX.

CHAP. XVII.

ſuppoſerois agir d'une maniere ſecrete ſur la lame du Reſſort; ce ne ſeroit point encore cette Matiere ſubtile que je devrois regarder comme la vraie Cauſe de l'action du Reſſort: c'eſt que cette Matiere ſubtile ſeroit tout auſſi inerte que la Matiere du Reſſort; c'eſt que pour être très-ſubtile, elle n'en ſeroit pas moins Corps, & par conſéquent indifférente au repos & au mouvement. Ce ne ſeroit donc encore qu'un ſimple Effet que je contemplerois des yeux de l'Eſprit dans le jeu de cette Matiere ſubtile, & point du tout une Cauſe. J'en dis autant des battemens continuels du Cœur: l'impulſion du ſang n'en eſt pas plus la vraie Cauſe, que l'action d'une Matiere ſubtile n'eſt la vraie Cauſe de l'effet du Reſſort. Les Muſcles, qui en ſe contractant & en ſe relâchant alternativement dans le Cœur par l'attouchement du ſang, paroiſſent opérer ſes ſyſtoles & ſes dyaſtoles, ne les operent pas par eux-mêmes: le Fluide inviſible & très-élaſtique qu'on croit agir dans les fibres muſculaires de l'Organe, n'en eſt pas non plus le vrai môteur: il n'eſt, pour ainſi dire, que l'intermede par lequel agit cet Etre ſimple ou immatériel qui a reçu le nom de *Force motrice*, & dont l'Organe détermine l'emploi & dirige l'action. Je vois de même que l'effort d'un Poids dans une Machine n'appartient pas proprement à ce Poids, & qu'il dépend de l'action d'une Puiſſance inviſible que je nomme la *Peſanteur*; & ſi pour rendre raiſon de la Peſanteur je recourois encore à une Matiere ſubtile qui agiroit ſecretement ſur le Poids, je ſerois obligé de raiſonner ſur cette Matiere comme j'ai raiſonné ſur celle que j'ai ſuppoſée dans le Reſſort.

Que dirai-je encore! le Feu, cet E'lément ſi prodigieuſement actif, dont les effets ſe diverſifient à l'infini & qui paroit animer toute la Nature, ne ſauroit être non plus un véritable Agent: il eſt animé lui-même par cette Force ſecrete dont émane originairement l'action, le mouvement & la vie de tous les Etres.

Que dirai-je enfin! ces Attributs qui caractérisent à mes yeux l'Essence *nominale* du Corps, l'Etendue, l'Impénétrabilité, l'Inertie, (3) ces Attributs que mes Sens me manifestent, ne peuvent être de même à mon égard que de simples Effets. Ils dérivent tous de l'Essence *réelle* qui ne tombe point sous mes Sens & dans laquelle résident les Causes secretes de ces Effets que j'appelle des *Attributs essentiels* & qui constituent l'Essence nominale du Sujet.

Je ne vois donc par-tout dans la Nature que des Effets & nulle part des Causes: c'est que je ne vois par-tout que des Corps, qui agissent ou paroissent agir les uns sur les autres & les uns par les autres, & que des Corps ne peuvent jamais me donner les vraies Causes des Effets qu'ils paroissent opérer. Ceci tient évidemment à ma qualité d'Etre mixte. Toutes mes idées dérivent originairement de mes Sens, (4) & mes Sens, qui sont matiere, ne peuvent me montrer que de la Matiere. Comment donc appercevrois-je ces Forces, ces Etres simples ou immatériels qui animent les Corps, & qui sont les vrais Agens de la Nature? (5)

Parmi cette multitude d'Etres divers qui m'environnent, & dont les aspects varient sans cesse, il n'en est point qui m'intéressent autant que les Végétaux & les Animaux, à cause des rapports de ressemblance qu'ils soutiennent avec moi par leur organisation & ses principaux résultats. J'observe, que tous ces Etres organisés naissent, se nourrissent, croissent, multiplient, se dégradent, périssent. Je vois leurs Générations se succéder sans interruption dans un ordre constant. Je considere donc la Suite des Générations de chaque Espece comme une Chaine

(3) Chap. IX. XI.

(4) Chap. I.

(5) Consultez sur les Forces le Chap. IX.

& châque Génération comme un Anneau de cette Chaîne. Tous ces Anneaux me paroissent produits les uns par les autres : l'Anneau qui précede me paroît Cause de l'Anneau qui le suit immédiatement : celui-ci me semble devenir à son tour Cause productrice d'un autre Anneau, & toute la Chaîne se montre à moi comme une suite non interrompue de Causes & d'Effets, d'Effets & de Causes.

Mais, en y regardant de plus près, je découvre que cette longue Chaîne, que je ne contemple point sans admiration, n'est réellement qu'une Chaîne d'Effets : c'est que des observations très-sûres m'apprennent qu'il n'y a point de vraie Génération dans la Nature ; que les Etres organisés se développent bien les uns par les autres, mais qu'ils ne sont point engendrés les uns par les autres. Ce ne sont donc pas de vraies Générations ou de nouvelles productions que je contemple dans la Chaîne que j'ai sous les yeux ; ce ne sont que de simples développemens, de Touts organisés qui existoient déja sous une forme invisible. J'étudie ces développemens, & je reconnois qu'ils tiennent, comme tous les autres effets de la Nature, à des Forces cachées qui ne peuvent tomber sous mes Sens parce qu'elles sont immatérielles.

Je ne puis concevoir aucun doute raisonnable sur cette vérité : je vois trop clairement que le développement est dû à l'impulsion des liqueurs & à leur incorporation au Tout organisé : or; cette impulsion dépend manifestement du jeu des Organes, qui dépend lui-même de cette Force motrice & invisible qui les anime.

Je me rends attentif à l'Ordre constant & uniforme des Générations de chaque Espece ; je remonte le long de la Chaîne qu'elles composent ; & ne découvrant d'Anneau en Anneau que de simples Effets, je me demande à moi-même quelle

est l'Origine de cette longue Chaîne qui ne se présente plus elle-même à mes yeux que comme un grand Effet très-composé?

Je conçois assez que la Suite que je considere doit avoir un premier terme & qu'elle ne peut être infinie: la raison m'en paroît claire; car si j'envisage chaque Anneau de la Chaîne comme Cause de l'Anneau qui le suit immédiatement, il sera très-vrai de dire, qu'aucun de ces Anneaux n'existe par lui-même: afin donc qu'il y ait un principe ou une raison de l'existence de la Chaîne, il faut nécessairement qu'il s'y trouve un premier Anneau qui ne doive pas sa production à un autre Anneau, mais qui la tienne immédiatement d'un Etre extérieur à la Chaîne ou qui n'en soit point lui-même un Anneau. Mais, si cet Etre producteur du premier Anneau & conséquemment de la Chaîne entiere, tenoit lui-même son existence d'un autre Etre, celui-ci d'un autre encore, &c. ce seroit une autre Chaîne qui s'offriroit à mon Esprit, & sur laquelle je raisonnerois comme sur la précédente.

Je suis donc dans l'obligation philosophique d'admettre, que la Suite des Générations des Etres organisés n'est pas infinie; & puisqu'elle a un commencement, elle est un Effet, & cet Effet suppose une Cause. Il y a donc hors de la Chaîne un ETRE qui existe par Lui-même & qui a en Soi la Raison de l'existence de la Chaîne.

Ainsi, c'est de la Puissance de ce premier ETRE que je conçois qu'émanent toutes les Forces, toutes les Réalités, comme c'est de son Intelligence qu'émanent l'enchaînement de tous les Etres & leur relation à l'Espace & au Tems.

FIN.

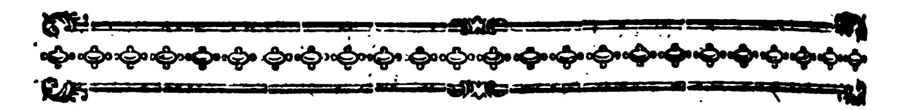


TABLE DES CHAPITRES.

PREMIERE PARTIE.

De la Cauſe Premiere.

SECONDE PARTIE.

L'Univers Un & Bien.

TROISIEME PARTIE.

Des Loix.



QUATRIEME

QUATRIEME PARTIE.

Des Loix de l'Homme.



CINQUIEME PARTIE.

Des Loix des Animaux.

SIXIEME PARTIE.

De la Loi des gradations & de l'Echelle des Etres.

SEPTIEME PARTIE.

Suite des Gradations.

HUITIEME PARTIE

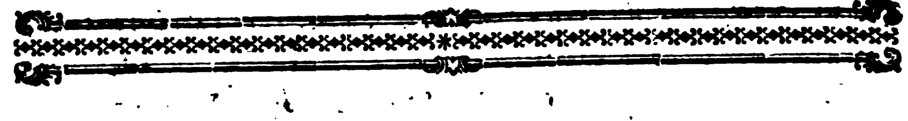
De l'Harmonie de l'Univers.

ÉCRITS DIVERS.

PHILALETHE

Ou Essai d'une Méthode pour établir quelques Vérités de Philosophie rationnelle.

Fin de la Table du Tome VIII.



EXPLICATION DES VIGNETTES.

TOME PREMIER.

On a déja donné l'explication de la Vignette qui eſt à la tête de ce Volume : on a dit qu'elle repréſentoit la Demeure de l'Auteur à Genthod. Voyez la page qui ſuit immédiatement la Préface du *Traité d'Inſectologie.*

TOME II.

La Vignette qui eſt au devant du premier mémoire des *Recherches ſur l'Uſage des Feuilles dans les Plantes*, repréſente diverſes expériences relatives à l'Hiſtoire de la Végétation. On y voit des Vaſes où végetent des Plantes qui ont été recouvertes d'un tube pour y ſuivre les phénomenes de l'étiolement. L'Auteur, repréſenté en robe de chambre, vient d'enlever un de ces tubes pour obſerver la Plante qu'il recouvroit. A quelque diſtance eſt un Arbre dont on a incliné deux rameaux, & qu'on a retenu dans cette ſituation avec des cordelettes pour obſerver le redreſſement, en quelque ſorte, ſpontané de ces

rameaux

rameaux & le retournement de leurs feuilles. Un de ces rameaux a déja commencé à se redresser. Plus loin est un Homme qui ajuste sur une planchette légérement inclinée les feuilles d'un Arbre de maniere que leur surface inférieure soit toujours exposée à l'action du Soleil. Une cordelette, qui par une de ses extrémités est attachée au rameau auquel tiennent les feuilles qu'on met en expérience, & qui par l'autre s'entortille autour du support de la planchette, retient le rameau dans une situation convenable. Un autre rameau du même Arbre a été introduit dans un tube opaque, dans la vue d'observer les altérations que la privation de la lumiere occasione dans les Plantes. Tous ces Objets sont dans un Jardin enclos de treillis au travers desquels on découvre la belle perspective qui s'offre à Genthod. Le fond du Tableau présente les hautes Alpes de Savoie & les Monts adjacents au-dessus desquels domine le Mont-blanc.

TOME III.

PARTIE PREMIERE.

La Vignette de ce Volume est trop significative pour avoir besoin d'explication, & l'intéressant sujet qui est traité dans le Volume indique assez ce que l'Artiste a voulu exprimer ici.

PARTIE II.

On voit assez, sans que je le dise, que la Vignette qui

eſt à la tête de cette Partie des *Conſidérations ſur les Corps organiſés*, repréſente les amours de divers Animaux, tels que les Crapauds, les Limaçons, les Papillons, les Demoiſelles.

TOME IV.

PARTIE PREMIERE.

La Vignette de ce Volume n'a pas plus beſoin d'explication que celles du Volume précédent. On voit bien qu'on a tâché d'y donner une idée de cette E'chelle des Etres naturels que l'Auteur avoit imaginée dans ſa jeuneſſe, & qui n'eſt comme il l'a repété plus d'une fois, qu'une maniere très-imparfaite de ſe repréſenter la gradation qui eſt entre les Etres naturels. Le nuage qui recouvre l'E'chelle entre les Cryſtaux & les Plantes, indique que le paſſage du Minéral au Végétal nous eſt encore inconnu. L'Artiſte n'a pu réuſſir à exécuter cette E'chelle précisément comme l'Auteur l'auroit ſouhaité.

PARTIE II.

La Vignette de ce Volume n'exige aucune explication.

TOME V.

PARTIE PREMIERE.

La Vignette qui eſt à la tête de cette Partie du Tome V repréſente un des Jardins de l'Auteur à Genthod dans lequel

on voit un petit Cabinet, ouvert de tous les côtés, & où se trouve une de ces Ruches vitrées, de forme très-applatie, appropriées aux observations sur les Abeilles. Les volets de bois, doublés de flanelle, qui ferment à l'ordinaire la Ruche, ont été enlevés pour laisser voir l'intérieur. On découvre ici le beau Lac de Geneve, & dans le lointain le Mont-blanc, représenté plus exactement que dans la Vignette du Tome II. Le Môle & les Voirons, deux Montagnes subalternes, à peu de distance de Geneve, sont aussi en vue.

PARTIE II.

La Vignette de cette Partie représente l'Auteur dictant dans sa Chambre à son Secrétaire une de ces Lettres que contient le Volume. La porte de son Cabinet est ouverte, & on apperçoit au-dessous de sa Bibliotheque de petits Gradins sur lesquels sont placés des Poudriers pleins d'eau qui renferment des Salamandres. La fenêtre de la Chambre, qui est ouverte, laisse jouir du grand spectacle des Alpes.

TOME VI.

La Vignette de ce Volume s'explique d'elle-même. On voit d'abord qu'elle représente la Philosophie qui anime, en quelque sorte, la Statue en présentant à son nez une rose.

TOME VII.

On reconnoît facilement que tous les Objets représentés

dans la Vignette de ce Volume sont des allusions plus ou moins marquées à la *Palingénésie.*

TOME VIII.

L'ARTISTE a très-bien représenté dans la Vignette de ce Volume la petite Maison très-rustique que l'Auteur possede à Thonex, agréable Hameau, sur le Territoire de Savoie, à 35 ou 40 minutes au levant de Geneve, où il passoit dans sa jeunesse une grande partie de l'année & où il avoit fait ses premieres Observations d'Histoire naturelle & ses premieres Méditations philosophiques. La Maison est représentée ici du côté du Jardin, & l'Artiste a dessiné très-en petit dans le milieu du Jardin la Statue qui fait le sujet de l'*Essai analytique*, pour donner à entendre que ce fut dans ce Lieu champêtre que l'Auteur conçut le projet de cet Ouvrage & qu'il en composa les premiers Chapitres : il l'acheva ensuite à Genthod. Mais l'*Essai de Psychologie* qui est à la tête du Volume, avoit été composé en entier à Thonex. On voit encore dans la Vignette le vieux Clocher du Lieu & le Mont-Saleve dont le Hameau n'est distant que d'environ demi-lieue.

ON juge inutile de donner l'explication du Cartouche qui orne le Titre général de chaque Tome des Oeuvres de l'Auteur : il est trop facile d'en saisir le rapport au sujet principal du Volume.

FIN.

ERRATA.

PAGE 25 : lign. 12, *d'idées qu*; lis. d'idées qui.
34 : lign. 21, *immédiate les objets*; lis. des &c.
39 : lign. 17, *supposé*; lis. suppose.
50 : lign. 13, *font-lis*; lis. font-ils.
ibid : lign. 24, *ueige*; lis. neige.
137 : lign. 4, *des Vertus morales*; lis. de Vertus &c.
144 : lign. 19, *foie*; lis. soie.
200 : lign. 14, *indiffernete*; lis. indifférente.
299 : lign. 16 & 17, *n'est encore, encore une fois*; lis. n'est, encore une fois.
306 : lign. 10 & 11, *ensembles*; lis. ensemble.
391 : lign. 23, *Fiuide*; lis. Fluide.
456 : lign. 7, *nies*; lis. mes.
458 : lign. 16, *elles me montre*; lis. elle me montre.
459 : lign. 14, *n'éprouvé-je*; lis. n'éprouve-je.
461 : lign. 5, *de l'être*; lis. de l'Etre.

8 vol:
Bat



N.° 1170. LOI

Relative [illegible] troubles de l'Orient.

D[illegible] Paris, le 31 Juillet 1791.

LOUIS, par la grace de Dieu & par la loi constitutionnelle de l'état, ROI DES FRANÇOIS : A tous présens & à venir ; SALUT. L'Assemblée nationale a décrété, & nous voulons & ordonnons ce qui suit :

DÉCRET de l'Assemblée nationale, du [illegible] 1791.

L'ASSEMBLÉE NATIONALE, après avoir entendu le rapport de ses comités des colonies, de la marine & militaire, sur les faits arrivés à l'Orient les vingt-quatre & vingt-cinq du présent mois, considérant que les ministres, les corps administratifs & les commissaires civils, sont institués pour veiller au maintien de l'ordre public, à la sûreté des personnes & des propriétés ; qu'ils sont revêtus par la constitution, de l'autorité nécessaire pour remplir ces [illegible] objets ; qu'enfin ils sont chacun respectivement & personnellement responsables de leur inexécution ; rendant d'ailleurs justice à la conduite de la garde nationale & de la municipalité de l'Orient, & comptant sur l'activité & la continuité de leur zèle, déclare qu'elle renvoye au pouvoir exécutif pour maintenir l'exécution des loix.

MANDONS & ordonnons à tous les tribunaux, corps administratifs & municipalités, que ces présentes ils fassent transcrire sur leurs registres, lire, publier & afficher dans leurs ressorts & départemens respectifs, & exécuter comme loi du royaume. Mandons & ordonnons pareillement à tous les officiers généraux & autres commandant les



marchandiſes compriſes dans l'article IV du préſent titre & ci-après déſignées, lorſque venant de l'étranger à Marſeille par mer, elles devront être réexportées auſſi par mer, ſavoir, les fils de laine, de poil de chèvre, de ſoie, de coton, de chanvre ou de lin, les fils retors, la verroterie, la quincaillerie, la mercerie, la bijouterie, & tous autres ouvrages en or, argent, cuivre, fer & acier, & les objets portés au traité de commerce avec l'Angleterre: leſdites marchandiſes ſeront miſes en entrepôt.

VIII.

POURRONT également être mis en entrepôt, tant pour la réexportation à l'étranger par mer, que pour la conſommation du royaume, les toiles de chanvre ſervant à des emballages, & venant du Nord en rouleaux, les ſoies ouvrées, les papiers, l'indigo, le cacao, le thé, les chairs ſalées, & les poiſſons ſalés, autres que la morue sèche, importés de l'étranger à Marſeille.

IX.

LES magaſins deſtinés aux entrepôts des marchandiſes qui ne pourront être entrepoſées qu'à la charge de la réexportation, & de celles qui jouiront de la même faveur pour la conſommation du royaume, ſeront diſtincts, & cependant dans la même enceinte. Leſdits magaſins ſeront aux frais du commerce, & ſous la clef d'un de ſes prépoſés & de ceux de la régie.

X.

LA durée de l'entrepôt ſera de dix-huit mois. Les marchandiſes deſtinées à la réexportation énoncée dans l'article VII du préſent titre, pourront y être diviſées en telle quantité que ce ſoit, pour former des aſſortimens, & pour être embarquées ſur un ou ſur pluſieurs bâtimens.

Celles mentionnées dans l'article VIII, ne pourront être retirées de l'entrepôt que par caiſſe, tonneau, balle ou ballot.

